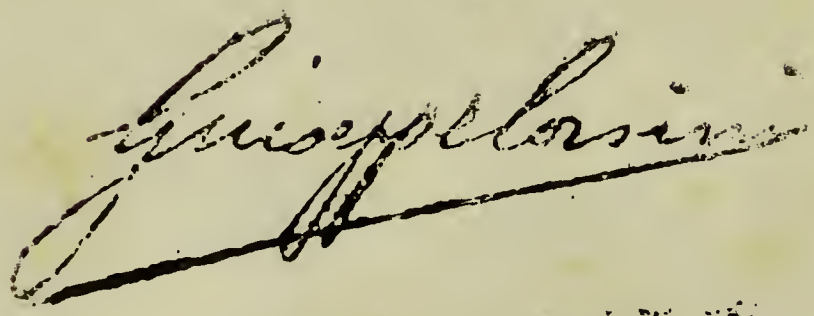
43848/A

RICARD, J. J. A.
C



PHYSIOLOGIE

ET HYGIÈNE

DU MAGNÉTISEUR.

Librairie médicale de Germer Baillière.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

TRAITÉ THÉORIQUE ET PRATIQUE

DU MAGNÉTISME ANIMAL,

OU

MÉTHODE FACILE POUR APPRENDRE A MAGNÉTISER.

1 vol. in-8 de 568 pages. — Prix : 6 fr.

Voici l'ordre suivi dans cet ouvrage :

Première partie. Précis historique du Magnétisme depuis Mesmer jusqu'à ce jour.

Deuxième partie. 1° Du magnétisme ; 2° des phénomènes magnétiques ; 3° du somnambulisme naturel et du somnambulisme artificiel comparés ; 4° du somnambulisme magnétique ; 5° des différentes formes du somnambulisme et des dangers qui peuvent se présenter ; 6° des somnambules spiritualistes ; 7° de l'extase magnétique ; 8° des facultés exceptionnelles des somnambules ; 9° pratiques enseignées par l'auteur ; 10° pratiques de Mesmer, Puységur, Deleuze, Labbé Faria, Delauzanne, de MM. Rostan, de Brivezac ; 11° des applications du magnétisme au traitement des maladies ; 12° précautions réfléchies à prendre par les magnétiseurs ; danger des négligences ; 13° des sensations naturelles à certains hommes ; 14° des facultés exploratrices que peuvent acquérir ou perfectionner les praticiens ; 15° des différentes qualités du fluide magnétique.

La troisième partie est consacrée à l'exposition de quelques faits remarquables et récemment obtenus. Elle se termine par des considérations sur le magnétisme et le somnambulisme appliqués au traitement des maladies et sur l'utilité des expériences publiques.

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

Commencé en novembre 1839.

Par an, 12 cahiers de 64 pages chacun.

PRIX : Pour la France (*franco*), 20 fr.—Pour l'Étranger (*franco*), 24 fr.

LETTRES D'UN MAGNÉTISEUR,

1 vol. in-18, 1844. — Prix : 3 fr. 50 c.

Paris. — Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue Jacob, 30.

PHYSIOLOGIE
ET HYGIÈNE
DU MAGNÉTISEUR;

RÉGIME DIÉTÉTIQUE DU MAGNÉTISÉ;

MÉMOIRES ET APHORISMES DE MESMER,

AVEC DES NOTES;

PAR

J.-J.-A. RICARD,
Professeur de Magnétisme animal.

PARIS.
GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE.
1844.

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

335116

PRÉFACE.

—

Depuis nombre d'années les personnes qui s'adonnent à la pratique si salutaire du magnétisme, sentaient le besoin d'un ouvrage qui leur indiquât les règles hygiéniques pour leur propre gouverne et les règles diététiques pour celle de leurs malades. Nous espérons que le petit ouvrage dont le lecteur va prendre connaissance aura pleinement comblé cette lacune.

Pour rendre notre publication encore plus intéressante, nous avons cru devoir la faire suivre des Mémoires de Mesmer, de ses Aphorismes et de deux documents fort remarquables, l'un anonyme, et l'autre signé d'un des disciples les plus éclairés de Mesmer, du docteur d'Eslon.

Nous avons fait réimprimer les Mémoires et les Aphorismes de Mesmer, en y ajoutant quelques notes explicatives, mais sans y rien changer : non pas que la critique ne puisse y trouver à reprendre, depuis que des recher-

ches scrupuleuses ont singulièrement éclairci la question magnétologique; mais par un sentiment de convenance et de respect que tout le monde comprendra, nous avons cru devoir laisser intacte l'œuvre du Prince du magnétisme, du Créateur de notre doctrine. Une science ne sort pas tout armée du cerveau d'un seul homme comme Minerve du front du Roi des dieux, et nous aurions bien mauvaise grâce à arguer contre Mesmer de quelques erreurs, inséparables de l'enthousiasme qui s'empare d'un homme de génie, quand, après de longs efforts pour lancer une idée, il se trouve bientôt lui-même entraîné et quelquefois égaré par elle.

Maintenant nous allons dire un mot des deux appendices que nous avons trouvés à la suite des Aphorismes de Mesmer, publiés en 1785 sous les auspices de M. Caullet de Veaumorel, médecin de la maison de Monsieur.

Le premier travail, ayant pour titre : *Lettre d'un médecin élève de Mesmer, pour faire suite aux Aphorismes*, nous paraît incomparablement inférieur au second, où l'on expose les procédés de M. d'Eslon. Cette première

lettre se ressent des erreurs dont les sciences physiques et la médecine elle-même étaient encore obscurcies à l'époque où elle fut écrite. Son auteur, emporté par un enthousiasme quelque peu crédule, nous a paru en de certains passages aveuglé par sa propre imagination. Nous sommes donc loin de prendre sous notre responsabilité toutes les idées qu'il a émises. Cependant, comme il y en a d'excellentes et en grand nombre, c'est une dissertation que nous recommandons à nos lecteurs. Quant au petit mémoire de M. d'Eslon, il se recommande de lui-même. Tout ce qu'il dit est empreint du cachet d'une haute et froide raison. On reconnaît en lui l'observateur judicieux et l'expérimentateur réfléchi. C'est assurément un document précieux que nous sommes fier d'avoir reproduit au grand jour.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LA PHYSIOLOGIE ET L'HYGIÈNE

DU MAGNÉTISEUR.

Avant-propos. 1
Terminologie nouvelle. 9
Considérations générales sur l'utilité de l'étude de la physiologie et de l'hygiène pour le magnétiseur. 16

PREMIÈRE PARTIE.

PHYSIOLOGIE DU MAGNÉTISEUR.

Chapitre 1er. Du tempérament, de la constitution et de l'idiosyncrasie en général. 23
Chap. II. De la distinction des tempéraments 30
Chap. III. Dispositions morales 35
1° Sentiments 37
2° Passions 39
3° Émotions. 42
4° Chagrins . . . . . *ib.*
5° Examen de diverses causes de répulsion. 43
Chap. IV. État sanitaire du magnétiseur 47
Chap. V. Des tempéraments en particulier. 54
Chap. VI. Tempérament sanguin 55
Chap. VII. Tempérament bilieux 61
Chap. VIII. Tempérament nerveux 62
Chap. IX. Tempérament lymphatique. 64
Chap. X. Tempérament mélancolique. 65
Chap. XI. Tempéraments mixtes 67
Chap. XII. Conclusion 68

SECONDE PARTIE.

HYGIÈNE DU MAGNÉTISEUR.

Chapitre 1er. Climat. 72
Chap. II. Ages. 74
Chap. III. Sexes. 75

Chap. iv. Idiosyncrasies. 77
Chap. v. Choses environnantes, influences atmosphériques . 78
Chap. vi. Saisons. 79
Chap. vii. Influence des lieux 80
Chap. viii Lumière et chaleur. 81
Chap. ix. Des choses appliquées à la surface du corps. — Vêtements. 83
§ Ier Nature des diverses substances qui forment les vêtements. . . . . *ib.*
§ II. De la nature et de la couleur des matières qui composent les vêtements. 89
§ III. Déductions pratiques pour le magnétiseur. 97
Chap. x. Usage des bains et des lotions 99
Chap. xi. Des soins extérieurs du corps 101
Chap. xii. Des choses introduites dans les voies digestives. — Aliments. 104
Chairs blanches 105
Chairs colorées 106
Du lait 110
Considérations pratiques pour le magnétiseur 113
Chap. xiii. Des boissons 115
Chap. xiv. Du régime. 119
Chap. xv. Des excrétions ou des choses qui doivent être rejetées hors de l'économie. — Excrétions cutanées et salivaires. — Fonctions digestives 120
Chap. xvi. Excrétions temporaires 122
Chap. xvii. Exercices ou actions exécutées par les mouvements volontaires. — De la veille et du sommeil. . . . 124
Chap. xviii. Des perceptions ou des impressions reçues par les sens. 134
Des effets de la musique sur le magnétiseur et le magnétisé. . 138
Influence des facultés intellectuelles et des passions sur le magnétiseur. 152

RÉGIME DIÉTÉTIQUE DU MAGNÉTISÉ.

Considérations générales sur le système nerveux et les névroses. 154
Régime diététique pour les névralgies. 162
Aperçu nosologique sur les névroses 166
Paralysie. . . . . *ib*
Hémiplégie 167

Paraplégie 167
Paralysie locale. . . . . , ... *ib.*
Régime diététique pour une véritable névrose. 168
Névroses de l'ouïe. 169
Névroses de la vue. 170
Névroses des fonctions cérébrales 171
Catalepsie . . . . . *ib.*
Épilepsie 172
Hystérie. . . . . *ib.*
Hypochondrie 173
Mélancolie 174
Démence. . . . . *ib.*
Idiotisme. 175
Somnambulisme naturel. . . . . *ib.*
Observations diverses de somnambulisme naturel. 176
Hallucination. 187
Régime diététique approprié au tempérament bilieux . . . 190
— — — — sanguin . . . 191
— — — — pituiteux . . 192
— — — — mélancolique . 193
— — — à l'âge 195
— — — au sexe 199
— — — à la saison 201
— — — au climat. 202
— — — à la coutume ou à l'habitude. . 203
Observations curieuses sur ce sujet. 205
Régime diététique des maladies aiguës 207
— — des affections asthéniques. 212
— — des affections sthéniques. . . . . *ib.*
— — des névroses 213
— — dans la convalescence. 214
— — dans le somnambulisme naturel. . . . 215
— — dans les maladies chirurgicales. . . . *ib.*

ERRATA.

Pag67, ligne 19, nervoso-sanguin... *lisez :* bilioso-sanguin.
67, 22, bilioso-sanguin... *lisez :* nervoso-sanguin.

AVANT-PROPOS.

Les recherches laborieuses, les méditations persévérantes auxquelles, depuis plus d'un demi-siècle, se sont livrés des hommes distingués tant par leurs lumières que par leur position sociale, ont valu au magnétisme une foule d'ouvrages estimables et du plus haut intérêt pour la philosophie. Tous ces nobles travaux ont rapidement élevé l'édifice de la science magnétologique. A la vérité, les matériaux propres à la construction de ce beau monument se trouvaient partout dans l'histoire des temps, mais bruts, épars, disséminés; et il fallait, pour les utiliser, les exhumer un à un de l'antique poussière des siècles entassés.

A l'immortel Mesmer était réservée la gloire d'en jeter les premiers fondements. Par l'heureuse impulsion qu'il a donnée aux investigateurs de son époque, le magnétisme est bientôt devenu

digne d'occuper un rang distingué dans les sciences positives. Aujourd'hui, grâce aux efforts constants et soutenus des apôtres de sa doctrine, la puissance thérapeutique du magnétisme n'est plus contestable. Chaque jour de nouveaux faits, recueillis par des praticiens habiles, viennent s'ajouter aux preuves déjà si nombreuses des succès obtenus par l'application de cette science, dont l'origine réelle remonte si loin de nous. A présent, les effets physiologiques et thérapeutiques du magnétisme sont démontrés d'une manière évidente, irrécusable; aussi ne craignons-nous point d'affirmer qu'il nous paraît peu raisonnable d'élever des doutes sur l'efficacité de cet agent précieux dont la vertu curative n'est pas moins certaine que celle du quinquina, de l'opium, du mercure, ou de tout autre spécifique sanctionné par l'expérience.

Cependant, nous devons l'avouer, la doctrine de Mesmer a encore bien des détracteurs. Mais à ces antagonistes *quand même*, qui combattent avec un acharnement si aveugle les faits les plus avérés, nous répondrons hautement : Vous niez le magnétisme, vous en condamnez la pratique, et vous n'avez pas voulu prendre la peine de l'étudier, d'observer ses effets, de songer à son uti-

lité. Cependant, la question est d'une assez haute importance, certes, pour que vous ne dédaigniez pas de lui accorder quelques heures de votre temps, si précieux qu'il soit, et toute l'attention dont vous êtes capables. Il n'est pas judicieux, il n'est pas charitable, il n'est pas loyal de dire comme un célèbre professeur de la Faculté (1), dont l'aveugle prévention a tant obscurci aux yeux des personnes équitables, les grandes facultés scientifiques qu'il possède, cette malheureuse phrase échappée à la fougue de sa plume imprudente :

« *Je le verrais que je ne le croirais pas.* »

Formule peu philosophique, qui prouve bien toute la faiblesse des pauvres humains quels qu'ils soient.

Eh, mon Dieu! pourquoi donc, nous ne cesserons de le répéter, se refuser à tirer parti de tous les moyens que la Providence a mis à notre disposition pour adoucir les misères de toutes sortes qui accablent l'espèce humaine? Est-il d'un homme

(1) M. le docteur Bouillaud, président de la Société phrénologique de Paris, membre de l'Académie de médecine, chevalier de l'ordre de la Légion-d'Honneur, député de la Charente, etc.

sage et animé de l'esprit de bien faire de laisser succomber ses frères sous le fléau des maladies alors qu'il a entre ses mains des armes pour le combattre victorieusement..? Ah! messieurs les médecins qui vous obstinez à fermer les yeux à la lumière de la vérité et de l'évidence, vous ne rejetteriez pas le magnétisme avec un si grand dédain, un si injuste mépris, si vous aviez seulement voulu lui accorder la faveur de votre expérimentation. Certes, alors, vous ne pourriez vous abstenir de lui faire un plus favorable accueil, car vous auriez vu, vu de manière à ne plus pouvoir en douter, des succès incontestables dans des affections nombreuses et cruelles, que vous étiez jusqu'ici obligés de déclarer incurables, malgré toutes les ressources si puissantes et si variées, à la fois, de votre médecine classique.

Oui, le magnétisme mérite d'être placé parmi les agents thérapeutiques les plus précieux. Quiconque voudra en étudier les effets avec patience et bonne foi, deux qualités si indispensables à tout bon observateur, mais malheureusement si rares, pourra aisément se convaincre de cette grande vérité.

Mais signaler toute la puissance d'une méthode thérapeutique, n'est-ce pas aussi indiquer qu'elle

a ses dangers? Le remède le plus héroïque n'est-il pas à la fois le plus dangereux? Le fer, l'émétique, la quinine et les autres substances si précieuses au médecin, véritables trésors de la pharmacologie sans lesquels on peut dire que l'art de guérir ne serait plus praticable, peuvent devenir de vrais poisons si on les emploie sans discernement dans les cas où elles sont formellement contre-indiquées. *Sacra vitæ anchora, circonspectè agentibus, est opium, cymba Charontis in manû imperiti*, a dit Wedel, et si nous ne prétendons pas appliquer cet aphorisme dans toute la rigueur de ses expressions à l'agent magnétique, nous ne saurions du moins dire assez haut que lui-même peut souvent aussi être contraire, sinon dangereux. Et certes, avouer cette vérité c'est faire ressortir avec plus de force tout le mérite du magnétisme. Car évidemment les prétentions exagérées de certains magnétiseurs inhabiles lui ont fait le plus grand tort, et c'est avec beaucoup de peine que nous voyons encore aujourd'hui quelques partisans de cette salutaire doctrine aspirer à présenter l'agent magnétique comme une panacée universelle. Voilà ce qui a le plus malheureusement concouru à entraver les progrès du magnétisme, et nous gémissons de le voir à chaque instant tomber dans

des mains incapables de le pratiquer avec prudence. En effet, nous rencontrons chaque jour des individus indignes de porter le titre de magnétiseurs, dont ils font parade, répéter partout de vive voix ou dans des prospectus, que le magnétisme, outre les grandes ressources qu'il renferme, jouit encore du précieux avantage d'être à la fois, et suivant les cas, n'importe en quelles mains, ou bien un remède puissant, héroïque, ou bien un moyen nul ou parfaitement innocent. Dans les cas *très rares,* disent-ils, où il ne fera pas le plus grand bien, il ne pourra *jamais* faire de mal. Nous ne nous arrêtons pas à démontrer tout le ridicule, toute l'absurdité d'une pareille assertion. Hélas! si ces individus se vantent d'être les défenseurs et les soutiens du magnétisme, on a bien raison de dire que rien n'est plus préjudiciable qu'un maladroit ami. Quand donc la pratique du magnétisme ne sera-t-elle exclusivement confiée qu'à des hommes sages et expérimentés? Alors seulement luira l'aurore de son plus beau jour. Loin de là, aujourd'hui quiconque sait faire quelques passes de manière à produire quelques effets magnétophœnes, se décore aussitôt du titre de magnétiseur.

Or, avec un peu de patience le premier venu arrivera bientôt à ce résultat. Qu'on n'aille pas

croire d'après cela que la pratique du magnétisme soit aussi aisée qu'elle le paraît au premier abord, car tout ne consiste pas dans des mouvements de mains, dans des gestes. Celui qui ne sait que cela, ne sait encore absolument rien. Nous sommes cependant forcé d'avouer qu'un nombre malheureusement trop grand de magnétistes bornent là toute leur science. Ils font des passes, des consultations, etc., sans s'occuper vers quel but ni avec quelle intention, doivent être dirigés leurs efforts; aussi les guérisons se font longtemps attendre, quelquefois même elles n'arrivent jamais, et dans ces derniers cas plusieurs malades doivent selon nous se trouver trop heureux si le remède qui devait soi-disant les guérir, n'a pas fait empirer leur état.

Non seulement il importe beaucoup de juger dans quels cas le magnétisme peut être utile ou nuisible, chose difficile, mais encore il faut apporter dans son application une foule de précautions nécessaires, indispensables. On trouve à peine dans de volumineux ouvrages quelques préceptes vagues et incomplets sur ces deux points d'une importance première : notre but en écrivant ce livre est donc de grouper ces préceptes généraux sur la manière convenable d'appliquer le

magnétisme médical, et, en y joignant un certain nombre de faits, de formuler des règles claires et méthodiques dont l'ensemble puisse former un tout complet, c'est-à-dire un véritable *Manuel pratique de magnétisme médical.* Nous serons assez complétement dédommagé de notre travail et de nos peines, si nous voyons les praticiens nos collègues, dociles à nos conseils, agir avec plus de prudence et de discernement, car nous avons la conviction que par là nous aurons grandement contribué à faire considérer définitivement le magnétisme comme une des branches de la science médicale.

M. le docteur Villemin, alors qu'il était le rédacteur en chef de notre journal, proposa une terminologie nouvelle qui est appelée à donner plus de clarté et de précision à notre langue magnétologique; pour les personnes qui sont tout-à-fait étrangères à ces termes récemment créés, nous croyons devoir reproduire à la tête de notre ouvrage l'article qui a paru dans le douzième numéro (année 1841) de notre journal, et où cet habile magnétiste donne la clef de la terminologie dont il a enrichi la science.

TERMINOLOGIE NOUVELLE.

« Jusqu'à présent tous les écrivains qui se sont occupés d'une façon un peu sérieuse de l'étude du magnétisme animal se sont récriés d'une voix unanime sur l'insuffisance et le défaut de justesse du vocabulaire magnétique. Nous surtout, qui dernièrement avons dirigé quelques conférences sérieuses sur le magnétisme, nous nous sommes aperçu avec plus de vivacité que jamais de l'embarras où se trouve le professeur pour bien spécifier ses idées, et les transmettre à l'esprit de son auditoire avec toute la netteté et toute la précision désirables.

» Il sera peut-être bien hardi de notre part de nous avancer jusqu'à présenter quelques mots nouveaux pour faciliter le langage magnétique, et établir quelques distinctions indispensables, chose que l'on n'a pu faire jusqu'à présent qu'à l'aide de circonlocutions et de phrases incidentes, ce qui nuit singulièrement à la clarté de notre langue scientifique.

» Il faut donc que quelqu'un se décide à prendre l'initiative; et puisque notre place est à la brèche, nous nous hasarderons à le faire.

» Comme nous le disions dans notre dernier cahier, le mot magnétisme a été pris dans une foule d'acceptions incohérentes, quelquefois même contradictoires. Pour mettre une fin à cette confusion, il s'agit donc de créer quelques termes appropriés au besoin de la science.

» Si l'on était arrivé à connaître d'une façon certaine l'agent qui produit les effets magnétiques, si non seulement on était parvenu à connaître cet agent, mais encore sa nature intime, on pourrait le prendre pour base des mots que nous sommes dans la nécessité de créer. Malheureusement la cause qu'on attribue aux effets magnétiques est encore trop controversée pour qu'on se prononce d'une manière péremptoire, absolue. Nous savons bien que le fluide magnétique est un fluide analogue à l'électricité, au calorique, au fluide nerveux, et c'est précisément cette analogie multiple qui embarrasse tout le monde sur le choix du nom scientifique que l'on pourrait lui donner.

» Jusqu'à ce que cette difficulté soit résolue, nous nous contenterons du mot μαγνης, qui veut dire *aimant*. Ce mot, tout défectueux qu'il est, a l'avantage de ne signifier qu'une ressemblance, une analogie d'action, et de ne rien préjuger.

» Si nos lecteurs voulaient admettre pour un instant que μαγνης veut dire *influence attractive et sympathique*, la base des termes que nous allons leur proposer acquerrait une précision de plus. Or, qui nous empêche d'accepter cette extension du mot μαγνης ? tous les mots ne sont, au résumé, que des sons auxquels on est convenu d'attacher un sens. Le mot *métaphysique*, qui depuis Aristote a acquis une signification si précise, dans le principe ne voulait dire rien autre chose sinon que les phénomènes moraux avaient été traités dans sa philosophie après les phénomènes physiques μετα φυσις, *après les choses de la nature*. Enhardi par l'exemple d'un tel maître, nous hésiterons moins à considérer μαγνης comme signifiant *influence*, *attraction*, *sympathie*.

» Nous allons donner la liste de quelques mots les plus essentiels, et nous tâcherons de motiver et de justifier leur création :

» Magnétologie,	magnétologique.
» Magnétisme,	magnétique (dont nous restreignons le sens).
» Magnétogénie,	magnétogène.
» Magnétotechnie,	magnétotechnique.
» Magnétophœnie,	magnétophœne.
» Magnétoïdie,	magnétoïde.

» Magnétologie. — Il est à propos, si nous ne sommes dans l'erreur, de donner à la science magnétique un nom générique qui l'embrasse tout entière, moyens et résultats, causes et effets. En adoptant le mot *magnétologie*, nous ne faisons que mettre la science *magnétologique* au rang de toutes les autres : l'innovation est si peu hardie, qu'elle ne vaut vraiment pas la peine qu'on s'en justifie longtemps.

» Magnétologique. — Dans l'alinéa précédent, il s'est présenté sous notre plume un exemple assez heureux de l'emploi de ce nouvel adjectif. En effet, notre science n'est pas *magnétique*, et si la Société de Versailles avait eu à son service le mot que nous proposons, au lieu de prendre une longue périphrase pour ne pas s'intituler *Société magnétique*, ce qui est un contre-sens, car une société qui s'occupe de magnétisme n'est pas pour cela *magnétique*, elle eût pris sans doute le nom de Société *magnétologique*, ce qui est parfaitement juste et approprié à sa destination, puisque c'est une société qui s'institue pour *discourir* sur le magnétisme, sur l'influence, l'attraction et les sympathies que produit cet agent extraordinaire dans certains cas donnés.

» Magnétisme. — Ce mot, dont on a étendu la

signification d'une façon si abusive, d'après notre manière de voir, devrait être restreint désormais à la seule dénomination de la propriété qu'a de produire des effets *magnétophœnes* l'agent *magnétogène*.

» Magnétique. — Synonyme de magnétogène. Seulement nous ferons observer que jusqu'à présent il avait cumulé à la fois les attributs de la *magnétogénie* et de la *magnétophœnie*. C'est pour obvier à cette confusion que nous conseillons d'en faire usage le moins souvent possible.

» Magnétogénie. — Étymologie : μαγνης, *influence*, *attraction*, etc., γενειν, *engendrer*.

» La magnétogénie est cette partie de la magnétologie qui s'occupe de la *genèse*, de la production des effets magnétiques, ou mieux magnétophœnes.

» Il y a deux sortes de magnétogénie :

» La magnétogénie naturelle, qui retombe dans ce que nous appelons la magnétoïdie;

» Et la magnétogénie artificielle, qui s'opère, soit au moyen de la seule volonté, soit à l'aide de procédés manuels ou d'instruments condensateurs, et alors elle prend le nom de magnétotechnie.

» Magnétogène. — Adjectif qui trouvera son

emploi quand on voudra spécifier que ce dont on parle est du ressort des causes et non du domaine des effets magnétiques.

» Magnétotechnie. — La magnétotechnie est cette subdivision de la magnétogénie qui traite des procédés et des instruments usités pour déterminer artificiellement l'état magnétophœne.

» Magnétotechnique. — Adjectif dont nous ne pressentons pas beaucoup l'utilité.

» Magnétophœnie. — Étymologie : μαγνης, *influence*, etc., φαινειν, *montrer*, même racine que *phénomène*, φαινομενος.

» La magnétophœnie est cette branche de la magnétologie qui s'occupe des phénomènes, des effets magnétiques.

» Les phénomènes sont naturels, spontanés, et alors ils rentrent dans la *magnétoïdie*.

» Ils sont artificiels, provoqués, magnétotechniques, et alors ils restent dans le domaine de la magnétophœnie.

» Magnétophœne. — Adjectif dont on pourra faire usage pour spécifier que ce dont on parle est dans la classe des effets et non dans celle des causes magnétiques.

» Magnétoïdie. — Étymologie : μαγνης, *influence*, etc., ειδος, *semblable, analogue*.

» La magnétoïdie est pour nous cette division de la magnétologie qui rassemble tous les faits qui ont une très grande analogie avec les phénomènes magnétiques, mais que l'on regarderait abusivement comme identiques, ne fût-ce que pour la différence de cause qui les produit. Cette expression est appelée à jeter quelques lumières sur certains points de l'histoire magnétologique, en établissant une ligne de démarcation entre des phénomènes qui, pour être analogues, ne doivent cependant pas être confondus.

» Magnétoïde. — Adjectif dont nous pensons n'avoir pas besoin de faire saillir toute l'utilité, ne fût-ce que pour ne pas préjuger certaines questions encore problématiques.

» Telle est, ajoute le docteur Villemin, la terminologie que nous soumettons à l'appréciation de toutes les personnes qui font une étude sérieuse du magnétisme. Si elle est défectueuse, qu'on la combatte, qu'on nous montre les points par où elle pèche, et nous ne demanderons pas mieux que d'en faire l'abandon, si on la remplace par une autre qui lui soit préférable.

» Quoi qu'il arrive, si on l'accepte, nous aurons rendu service à la science du magnétisme, en donnant plus de précision à son langage.

» Si on la repousse, et qu'on lui substitue des termes meilleurs, nous nous applaudirons encore d'avoir appelé l'attention des magnétistes sur ce point important, et d'avoir contribué à une amélioration dont l'utilité est si généralement sentie. »

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

SUR L'UTILITÉ DE L'ÉTUDE DE LA PHYSIOLOGIE ET DE L'HYGIÈNE POUR LE MAGNÉTISEUR.

Tout aussi admirable dans ses productions et dans son mécanisme que l'acte de la volonté qui la détermine, l'action magnétique n'est pas moins réelle et moins évidente dans ses effets que cette faculté intellectuelle dont elle est la plus surprenante et à la fois la plus belle manifestation. Qu'une puissance supérieure, inhérente à chaque organisation, *le moi*, dirige selon son gré tous les actes de la vie de relation de cet agrégat matériel qu'il tient toujours sous sa despotique dépendance, c'est là un fait certainement bien digne d'exciter notre admiration et notre curiosité. Mais comment ne pas être plus surpris encore en voyant la volonté émissive de ce même individu

agir si puissamment sur les éléments matériels ou immatériels d'un de ses semblables, au point de pervertir ou de fausser, d'anéantir ou d'augmenter ses sensations externes ou internes, etc...; de détruire en lui presque toute la force de sa volonté propre, de réduire enfin à un exercice passif ses facultés intellectuelles et morales? Non rien n'est plus beau que cet être pensant, voulant, agissant comme nous, jouissant en un mot du libre exercice de toutes les nobles facultés dont le créateur a doté notre espèce, et qui en un instant, par le seul fait d'une volonté étrangère, est pour ainsi dire réduit moralement et physiquement à l'obéissance passive de l'automate qui n'exécute rien au-delà des mouvements qu'il plaît à l'habile mécanicien de lui donner, à l'aide de combinaisons plus ou moins savantes et plus ou moins compliquées. Certes, si l'horizon trop rétréci de notre intelligence ne nous permet pas de distinguer *à priori* bien clairement la causalité, le mode de production de phénomènes aussi étranges; l'étude des conditions de leur manifestation, des circonstances diverses qui peuvent en varier la nature, en un mot de tout ce qui se rattache aux effets magnétiques, doit être bien intéressante pour tout homme qui sent et comprend

cette belle et sage maxime des anciens philosophes :

« Felix qui potuit rerum cognoscere causas. »

Mais que de choses à considérer dans ce rapport intime qui unit le magnétiseur et le sujet sur lequel il dirige son action! Quelle diversité dans les effets doit résulter des prédispositions si diverses, favorables ou contraires, de l'un comme de l'autre! Et d'abord, pour ne nous occuper que du premier, supposons qu'il exerce toujours son action sur des sujets d'une organisation physique et morale absolument identiques, chose impossible, c'est une vérité presque triviale, et que l'esprit comprend au premier aperçu : il y a autant de variétés d'influences magnétogènes qu'il y a de magnétiseurs, et cette variété d'influence consiste non seulement dans l'intensité de l'action, mais encore dans le mode d'action lui-même. En second lieu, un magnétiseur habile peut à son gré modifier d'une foule de manières diverses son influence; il peut, selon le besoin, calmer ou irriter, affaiblir ou tonifier. C'est donc déjà un problème très complexe et très difficile que de savoir : 1° un magnétiseur étant donné, quelles seront ses aptitudes, quels seront les résultats les

plus saillants de ses efforts ? 2° comment un même magnétiseur pourra-t-il selon le besoin varier son mode d'action ?

Pour résoudre la première question, il faut étudier et connaître parfaitement le tempérament, la constitution, les idiosyncrasies du magnétiseur, tenir compte de son état de santé ou de maladie, de ses dispositions morales surtout ; et ce dernier élément le moins fixe de tous, le plus variable, est un de ceux qui ont le plus d'influence sur l'effet.

Combien plus complexe encore paraîtra le problème qui nous occupe si, revenant sur notre première hypothèse, qui est tout-à-fait impossible, nous faisons attention que de son côté aussi l'individu magnétisé éprouve des influences très diverses suivant sa constitution, son tempérament, sa maladie, son caractère, ses dispositions morales actuelles, etc.... D'où il résulte qu'un magnétiseur qui exercerait son action d'une manière constamment la même ne rencontrerait pas deux individus qui en éprouvassent des effets absolument identiques. Toutes les sources de variété dans la disposition d'*activité* et de *réceptivité*, se combinant entre elles de mille manières différentes, donnent naissance à une foule de cas exception-

nels, de telle sorte que la difficulté, qui au premier abord ne paraissait que doublée, est réellement accrue dans une proportion énorme.

Enfin, l'influence de l'âge, du sexe, de l'alimentation, des climats, des saisons, des températures locales et atmosphériques, ou des corps environnants, etc., est trop importante pour qu'il soit permis de la passer sous silence.

D'après ce court exposé on peut s'apercevoir que pour examiner tant de questions si longues de détails, on a besoin de mettre à contribution tout l'ensemble des sciences médicales ; mais si pour traiter convenablement notre sujet toutes les branches médicales sont utiles, deux au moins sont indispensables : la physiologie et l'hygiène.

Quelques mots feront ressortir plus nettement les rapports qui unissent ces deux sciences à la magnétologie.

1° Au point de vue de la science médicale, la physiologie peut être définie *science de la vie de l'homme;* elle a pour but l'étude des phénomènes dont l'ensemble constitue la vie, la recherche des lois et des conditions de ces phénomènes. La connaissance complète et approfondie de cette science est donc de la plus grande utilité au magnétiseur; car, quoique la source réelle de l'action magnétogène

soit dans le système nerveux, cette action est très sensiblement influencée par tous les autres systèmes d'organes, à tel point que réellement le magnétiseur puise son maximum de force dans la synergie normale de toutes les fonctions de son économie. Ce n'est donc qu'en ayant bien présentes à la mémoire les lois nombreuses de la physiologie, qu'il pourra juger s'il jouit de cet équilibre parfait de toutes les fonctions qui constitue la véritable synergie physiologique. Cette science lui sera encore d'un grand secours lorsque, voulant remplir consciencieusement, et avec la plus grande perfection possible, la belle mission toute de dévouement qu'il a embrassée, il s'appliquera à étudier les modifications que sa propre constitution, son tempérament, le forcent d'apporter dans sa manière d'agir. Enfin la physiologie lui sera plus indispensable encore pour faire l'application de toutes les considérations qui précèdent au sujet qu'il se propose de soumettre à l'agent magnétique.

2° L'hygiène, c'est-à-dire l'art de conserver la santé, donne les règles à suivre pour favoriser le plus avantageusement possible les effets magnétophœnes. En second lieu, son étude est indispensable pour pouvoir apprécier justement les modifi-

cations déjà énoncées, résultant du sexe, de l'âge, des climats, etc.

Ce n'est certainement pas un traité complet de physiologie et d'hygiène que nous nous proposons d'écrire, un pareil travail est trop en dehors de la spécialité de notre sujet. Nous renvoyons ceux qui voudraient étudier à fond ces deux sciences si intéressantes, aux ouvrages spéciaux dont le nombre est malheureusement trop petit. Pour nous, suivant fidèlement pas à pas le cadre des traités élémentaires de physiologie et d'hygiène, nous ne nous arrêterons qu'aux chapitres qui offriront quelque chose de spécial à enseigner aux magnétiseurs ; et si, nous renfermant dans ce cadre, notre livre est conçu avec précision et sans longueurs, on nous saura gré, nous l'espérons, d'avoir évité les redites, car pour aborder dans ces deux sciences les points étrangers au magnétisme, nous aurions été forcés de copier ou de répéter ce qui est écrit partout. Avec le plan que nous nous sommes tracé, nous ne croyons pas avoir à craindre ce reproche.

PHYSIOLOGIE

ET HYGIÈNE

DU MAGNÉTISEUR.

PREMIÈRE PARTIE.

Physiologie du magnétiseur.

—

CHAPITRE PREMIER.

DU TEMPÉRAMENT, DE LA CONSTITUTION, ET DE L'IDIOSYNCRASIE EN GÉNÉRAL.

On n'a jamais été bien d'accord sur la valeur exacte, sur la signification respective de ces trois mots : *tempérament*, *constitution*, *idiosyncrasie*. Beaucoup de médecins les emploient encore aujourd'hui indifféremment l'un pour l'autre. Attendu cependant qu'il importe beaucoup d'éviter une confusion qui pourrait amener des erreurs ou des contradictions nombreuses, nous allons tâcher de définir le plus exactement possible ce que

l'on doit entendre par chacune de ces trois expressions, et montrer qu'on a eu le plus grand tort de les confondre ensemble.

1° Tempérament. — L'observation la plus simple ayant fait remarquer dans les individus des manières d'être assez différentes, imprimant à chacun d'eux un caractère particulier, on s'efforça de grouper et de classer ces caractères et on désigna leur ensemble propre à chaque individu par le mot *tempérament*. Il faut avouer qu'on n'a certes pas été tout de suite d'accord sur la véritable acception de ce mot nouveau, et son étymologie prouve assez combien étaient fausses les idées de ceux qui l'avaient créé (1). Mais aujourd'hui il n'y a plus de contradiction sur ce point, et tout le monde entend par tempérament des diversités de proportion et d'activité de certaines parties du corps humain, diversités compatibles avec la santé et cependant assez importantes pour modifier d'une manière particulière les forces et les facultés de *toute* l'économie et donner un cachet constant à l'organisation *entière*.

(1) « *Temperamentum* et κρασις signifient proprement mélange, parce que les anciens regardaient les corps organisés comme des assemblages d'éléments doués de qualités différentes, mais associés et combinés de manière qu'ils sont modérés et tempérés les uns par les autres. » (Nysten.)

2° Constitution. — Le sens du mot constitution est un peu plus vague. On l'a défini partout : « état général de l'organisation particulier à chaque individu, d'où résultent son degré de force physique, la régularité plus ou moins parfaite avec laquelle ses fonctions s'exécutent, la somme de résistance qu'il oppose aux causes des maladies, la dose de vitalité dont il est doué, et les chances de vie qu'il possède. »

Il y a des constitutions bonnes, mauvaises, robustes, chétives, délicates, frêles, sèches, humides, etc. On confond très souvent la constitution avec le tempérament, et cependant ces deux mots sont loin d'être synonymes l'un de l'autre. En effet, avec le même tempérament deux individus peuvent être doués l'un d'une constitution forte, l'autre d'une constitution délicate. En second lieu, il est facile de reconnaître le tempérament d'un individu, d'après l'habitude extérieure de son corps, d'après ses penchants moraux, son caractère, ses passions, etc.; tandis que lorsqu'il s'agit d'assigner les caractères spéciaux de chaque constitution, on ne sait plus où les trouver. Aucun signe, soit physique soit moral, ne peut les fournir d'une manière exacte, et les efforts qu'on a tentés pour créer des types des diverses constitutions, et de

la meilleure constitution possible en particulier, ont complétement échoué; et il était facile de le prévoir, en remarquant que l'on rencontre à chaque instant des personnes qui, malgré leur chétive apparence, jouissent d'une excellente constitution, tandis que d'autres, au contraire, avec l'extérieur de la plus robuste santé, ont une constitution frêle et toujours maladive.

Ce n'est donc que par ses propres effets qu'on peut juger d'une bonne ou d'une mauvaise constitution. Ainsi, voit-on tel ou tel individu tomber fréquemment malade, alors qu'il n'est pas plus exposé que d'autres à des causes ou à des influences morbifiques, alors même qu'il est entouré des conditions hygiéniques les plus favorables; on en conclut qu'il a une mauvaise constitution, quelle que soit d'ailleurs son apparence extérieure qui aurait pu quelquefois faire préjuger autrement. Au contraire, un homme quelque grêles et quelque délicates que soient les formes apparentes de son corps, résiste-t-il d'une manière assez remarquable aux causes morbifiques, on le déclare doué d'une bonne constitution. On juge de même, et en entrant dans de plus minutieux détails, des diverses autres sortes de constitution que nous avons énoncées plus

haut. Cette connaissance de la constitution, quoique acquise *à posteriori*, n'en est pas moins fort utile dans la pratique. C'est celle qui constitue principalement l'avantage qu'il y a d'être soigné toujours par le même médecin ; car un praticien appelé auprès d'un malade qu'il voit pour la première fois, peut bien, par un examen attentif, juger assez exactement de son tempérament, mais il lui est tout-à-fait impossible de connaître sa constitution autrement que par les *commémoratifs*, et nécessairement il sera toujours plus mal renseigné que s'il avait étudié lui-même les maladies précédentes avec toutes les circonstances accessoires très diverses qui s'y rattachaient. L'on comprend sans peine tout le désavantage de cela, en se rappelant combien de considérations importantes fournit dans le traitement la connaissance exacte de la constitution du sujet.

3° Idiosyncrasie. — Exposez dans des circonstances absolument semblables plusieurs individus à une influence morbifique quelconque, vous n'en trouverez pas deux qui en éprouvent les effets d'une manière identique. Les uns résistant avec bonheur à l'action à laquelle ils sont soumis, n'en seront nullement affectés ; tandis que chez les autres, cette même cause occasionnera des maladies,

des dérangements plus ou moins variés, plus ou moins graves. Soumettez, par exemple, vingt individus de même âge, de même sexe, de tempérament identique et, s'il se peut, de constitution semblable à un refroidissement ; l'un aura un coryza, l'autre un catarrhe bronchique, celui-ci une pleurésie, celui-là une pneumonie, tel un rhumatisme, d'autres enfin n'auront rien du tout. Enfin si, sur le nombre, il s'en rencontre seulement deux qui soient atteints de la même affection, on peut assurer que sur ces deux individus, la maladie présentera des variétés sensibles d'intensité, de gravité, de complication, etc... Si des causes *occasionnelles* nous passons aux causes dites *déterminantes*, *spécifiques*, contagieuses ou épidémiques, nous observerons des faits analogues. Ainsi, lorsqu'une épidémie quelconque se déclare dans une localité, dans une ville, tous les habitants sont également soumis au principe morbifique inconnu que recèle l'atmosphère, et cependant tous ne sont pas atteints de la maladie ; de même la contagion ne sévit pas contre tous les individus qui s'exposent à ses funestes effets. Il y a donc certaines dispositions particulières qui font que chaque individu est affecté d'une manière qui lui est propre par les causes extérieures qui agissent

sur l'économie animale. Or, ce sont précisément ces dispositions qui constituent l'*idiosyncrasie*. Quelquefois l'idiosyncrasie dépend du surcroît d'activité, du surcroît de vie d'un organe ou d'un appareil d'organe, mais dans beaucoup de cas on ne peut point s'en expliquer la cause. Et l'on voit chaque jour des médecins, même très recommandables, expliquer par le mot très élastique *idiosyncrasie*, l'étiologie un peu difficile et compliquée de certaines affections.

En nous résumant, voici les différences les plus essentielles qui existent entre la constitution, le tempérament et l'idiosyncrasie : 1° la constitution exprime le caractère particulier de l'ensemble de l'organisation individuelle; 2° le tempérament constitue dans cet ensemble des manières d'être spéciales, dépendant de la prédominance de l'un des trois systèmes généraux : nerveux, sanguin et lymphatique, ou de tout un grand appareil d'organes (1); 3° enfin l'idiosyn-

(1) On a traité avec beaucoup d'arbitraire la doctrine des tempéraments. Nous croyons qu'on a le plus grand tort de vouloir la multiplier à plaisir, et c'est pour cela que nous ne saurions trop répéter que toute disproportion humorale ou organique qui n'est pas assez importante pour exercer son influence sur l'économie *entière* ne mérite pas le nom de tempérament ;

crasie indique la prédominance beaucoup plus circonscrite d'un organe important.

CHAPITRE II.

DE LA DISTINCTION DES TEMPÉRAMENTS.

Disons un mot maintenant de la distinction des tempéraments :

1° Le *tempérament sanguin*, constitué par l'activité prédominante du cœur et des vaisseaux sanguins, est caractérisé par cet état gracieux des formes qui tient le milieu entre l'obésité et la maigreur; le teint est vermeil et la physionomie animée. L'Apollon du Belvédère peut servir de type

ce n'est autre chose qu'une idiosyncrasie. Ainsi la division établie par Hallé entre les tempéraments généraux et les tempéraments partiels est complétement inutile, car il ne peut pas y avoir de tempéraments partiels. Si cette condition indispensable d'une modification *générale* de l'organisme avait été plus strictement observée, la science serait beaucoup moins embrouillée sur la question qui nous occupe.

Dans le court exposé qui va suivre, nous n'entreprendrons pas l'examen des diverses doctrines sur les tempéraments proposées depuis Galien jusqu'à nos jours, par Stahl, Haller, Hallé, Cabanis, Gall, Georget, Adelon, Richerand, etc. Nous décrirons les notions les plus simples, les plus rationnelles, les plus vraies, celles enfin qui nous sont utiles.

à l'ensemble des traits physiques qui constituent le tempérament sanguin. Chez les individus sanguins, le cœur bat avec force, et il envoie aux organes un sang richement hématosé : aussi la nutrition et l'excitation normale se maintiennent dans les justes limites d'une pondération salutaire. Les fonctions intellectuelles s'exécutent avec aisance, et elles donnent une assez grande aptitude à toutes choses ; mais une légèreté constante empêche l'homme sanguin d'approfondir une spécialité quelconque. Enfin le caractère est franc, enjoué, affectueux. A la suite de travaux qui exercent beaucoup l'appareil locomoteur, le tempérament sanguin présente la modification *musculaire* ou *athlétique*, laquelle est caractérisée par une tête petite, des cheveux courts, le cou large et court, la poitrine développée, les membres gros, les muscles fortement dessinés, traits dont l'Hercule Farnèse offre une trop belle exagération. La force musculaire est à peu près le seul mérite des tempéraments athlétiques. Presque toutes ses maladies sont inflammatoires.

2° Le *tempérament nerveux*, constitué par la sensibilité excessive aux impressions sensoriales, est le plus souvent acquis, ou du moins très développé, par une vie sédentaire et trop inactive :

aussi est-il pour cette cause l'apanage presque général du sexe féminin. Il est reconnaissable à la gracilité, au peu de volume des muscles, qui sont mous et comme atrophiés, à la vivacité des sensations, à une intelligence facile, un esprit vif et pétillant, dont Voltaire et le grand Frédéric peuvent donner un exemple. La manie, l'hypochondrie, l'hystérie, sont les maladies ordinaires des tempéraments nerveux.

3° Le *tempérament lymphatique* ou *pituiteux* résulte de la proportion trop considérable des liquides sur les solides, mais des liquides blancs en particulier. Il est caractérisé par des chairs molles, l'habitude décolorée, les cheveux blonds, les formes arrondies et sans expression. Les dispositions morales propres à ce tempérament ont toujours un caractère de froideur et de lenteur remarquable; les sensations sont plus obtuses, ce qui fait dire qu'il faut écorcher les individus lymphatiques pour les chatouiller. Leurs mouvements sont lents et peu énergiques; en un mot, toutes les fonctions vitales sont plus ou moins languissantes. Le repos et le sommeil, joints aux délices de la table, sont leurs seuls plaisirs. Ce tempérament prédispose à toutes les maladies atoniques, et aux affections nombreuses

des ganglions ou des vaisseaux lymphatiques.

4° Le *tempérament bilieux* a pour caractères une peau brune tirant un peu sur le jaune, des cheveux noirs, les chairs fermes, un embonpoint médiocre, les muscles assez prononcés, les formes durement exprimées, une taille ordinairement peu élevée. La seule prédominance du foie est assez importante pour imprimer ce cachet particulier à toute l'économie; elle rend l'homme vif, persévérant et actif, et par-dessus tout très ambitieux.

5° La combinaison des deux tempéraments bilieux et nerveux exagérés anormalement par des impressions vives, mais permanentes, par la fixité et la concentration des sensations, par une attention prolongée portée sur un seul et même objet, forme le tempérament *mélancolique*. Les caractères physiques de ce tempérament sont peu frappants; mais les signes moraux sont nombreux et spéciaux; ils constituent cet ensemble bizarre si bien connu que l'on désigne sous le nom de *mélancolie*. Toute la vie des mélancoliques est composée d'alternatives les plus opposées; cependant en général la nutrition est altérée, l'amaigrissement extrême; les veines sont considérables et souvent variqueuses, considération qui

a dernièrement porté M. Réveillé-Parise à placer le siége de la mélancolie dans le développement des veines, et à lui donner ainsi le nom de *tempérament veineux;* mais cette disproportion du système veineux paraît être plutôt l'effet que la cause du tempérament mélancolique.

Plusieurs auteurs admettent quelques autres tempéraments secondaires qui sont placés uniquement sous l'influence d'un organe particulier. Nous avons donné plus haut les motifs qui nous empêchent de classer parmi les tempéraments ces modifications partielles de l'économie.

Les divers types francs et primitifs de tempéraments que nous venons de décrire peuvent se trouver combinés deux à deux, trois à trois, dans un même individu, et leur résultat formera un tempérament mixte jouissant des propriétés propres aux deux tempéraments généraux, adoucies, mitigées, tempérées les unes par les autres : ainsi il y a des tempéraments bilioso-sanguins, nervoso-sanguins, etc., dont nous devons nous occuper aussi.

Si à présent on soulève la question délicate : quel est le tempérament le plus heureux? nous répondrons que c'est celui qui se rapproche le plus du tempérament type de la perfection, que

les anciens avaient désigné sous le nom de *temperamentum ad pondus*, tempérament températeur, véritable entité qu'ils supposaient formée par le résultat de la combinaison de toutes les propriétés et facultés appartenant à l'espèce humaine, dans les proportions les plus exactes possibles pour se balancer heureusement entre elles.

Nous verrons plus loin les aptitudes de chaque tempérament en particulier au magnétisme.

CHAPITRE III.

DISPOSITIONS MORALES.

Il est aisé de prouver que la volonté est le seul moyen d'action : ainsi faites devant un malade, même un somnambule très sensible à l'agent magnétique et très facile à endormir, toutes les passes habituelles, vous pourrez vous fatiguer un temps plus ou moins long sans obtenir le moindre effet, si pendant que vous faites vos passes votre esprit est distrait, préoccupé, si vous êtes tout entier en proie à quelque sentiment étranger, à une passion vive, en un mot, si vous *ne voulez pas*. Ce fait d'observation journalière,

d'expérimentation facile, prouve notre assertion. Ainsi, répétons-le, la volonté est le seul moyen indispensable pour mettre en jeu le principe de la magnétophœnie ; c'est encore démontré par les sujets mis en somnambulisme par le seul regard, ou bien à travers une muraille, et même *à distance*, sans être avertis : différents cas dans lesquels il est impossible d'admettre aucune influence autre que celle de la volonté émissive du magnétiseur.

Ces seuls mots sur l'importance de la volonté font pressentir toute l'utilité de quelques considérations qui vont suivre sur les dispositions morales du magnétiseur.

Reprenons : sans une volonté ferme et bien dirigée, le magnétiseur le plus expérimenté, le plus habile, ne verra jamais des résultats satisfaisants couronner ses efforts ; les effets qu'il obtiendra seront nuls, ou du moins incomplets, souvent même très nuisibles.

Mais à côté du fait de la volonté viennent se ranger une foule de circonstances accessoires qui sont aussi d'une grande importance : on comprend déjà que nous voulons parler des passions, des sympathies, des divers sentiments auxquels le magnétiseur est livré ; états de l'esprit si varia-

bles, dont l'ensemble constitue la disposition morale actuelle, et en même temps ce que l'on pourrait vulgairement appeler *l'humeur*.

1° *Sentiments.* — On voit chaque jour dans le monde des médecins et des chirurgiens très distingués qui ne peuvent prêter le secours de leur art à leurs parents ou à leurs amis. Une juste et heureuse méfiance leur fait soupçonner que l'attachement qui les unit au malade leur ferait perdre une partie de ce sang-froid, de ce calme, de cet aplomb si nécessaire pour combattre avec sagesse les divers symptômes d'une maladie grave, ou pour exécuter avec habileté les divers temps d'une opération difficile. Dans la pratique du magnétisme, au contraire, les sentiments *affectueux*, tels que l'amour dans ses nuances diverses, l'amitié, la reconnaissance, etc., loin d'être contraires aux effets magnétophœnes, leur prêtent un appui très favorable.

Qui donc, en effet, mieux qu'un père, un fils, un parent, un ami, pourra être doué de ce dévouement sans bornes, de ce désir bien sincère d'apporter du soulagement, qui constituent un des principaux éléments du succès? Aussi nous ne manquons jamais de tirer parti de cet avantage, et toutes les fois qu'un malade peut trou-

ver parmi les siens un magnétiseur, nous l'engageons fortement à se faire magnétiser préférablement par lui; ou bien si quelqu'un de ses parents, ignorant les préceptes de notre art, veut bien se dévouer à lui rendre ce service, nous nous faisons à la fois un devoir et un plaisir de lui enseigner les principales règles élémentaires du magnétisme, car il est évident que cette circonstance est des plus favorables au malade. En effet, plus les liens de parenté ou d'amitié qui unissent le malade et son magnétiseur sont intimes, plus les résultats sont heureux ; car la force de *volonté* de ce dernier est, on peut le dire, proportionnelle à son attachement, à son affection pour son sujet, et il faut qu'un magnétiseur complétement étranger au malade soit animé d'une charité bien vive pour pouvoir atteindre ce *summum* de volonté agissante dont est doué naturellement et sans aucun effort un fils, par exemple, qui travaille à soulager son père, ou réciproquement. De là découle un précepte plus utile peut-être qu'on ne le croirait au premier abord : un magnétiseur doit toujours, autant que possible, faire en sorte de s'attacher à ses malades par une amitié réciproque, poussée même jusqu'à l'intimité. Dans la pratique jour-

nalière, le médecin a besoin, pour guérir, d'inspirer à son malade la confiance; le magnétiseur, outre la confiance, doit obtenir aussi son amitié.

2° *Passions.* — On peut dire d'une manière générale que toutes les passions violentes sont nuisibles au magnétisme, à cause des dérangements plus ou moins profonds, plus ou moins durables, qu'elles impriment à l'organisation entière. Nous croyons cependant devoir signaler d'une manière toute spéciale les dangers de la colère. L'exaltation générale, l'espèce de désordre complet dans lequel cette passion funeste jette l'économie, fait qu'un magnétiseur doué d'un caractère irascible et emporté doit éviter avec la plus grande précaution les contrariétés trop vives et trop brusques, les contradictions, les chaleureuses discussions, les querelles. Se méfiant toujours de soi-même, il doit s'appliquer le plus possible à vaincre par la patience cette disposition fâcheuse de son caractère résultant de son organisation physique et morale, et fuir les occasions qui pourraient lui occasionner des emportements. Si malgré toutes ces précautions il lui arrive de s'abandonner à un accès de fureur que nul obstacle ne saurait maîtriser, il sera

incapable de magnétiser immédiatement après, et il devra se dispenser de se livrer aux pratiques magnétiques, non seulement pendant plusieurs heures, mais encore pendant quelques jours.

Cette recommandation, que quelques uns taxeront peut-être de frivolité, est bien plus sérieuse, bien plus importante qu'on ne le pourrait croire au premier abord. En effet, tel pourra objecter que le lendemain d'un trop violent accès de colère il n'éprouve aucun dérangement, qu'il est aussi bien disposé qu'à l'ordinaire, et qu'il peut donc impunément se livrer, comme par le passé, aux magnétisations. A cela nous répondrons qu'il n'est pas rare de voir des individus à tempérament bilioso-sanguin ou bilioso-nerveux chez lesquels la colère occasionne des accidents de gravité variable, ou tout au moins un malaise qui dure plusieurs jours. Et d'ailleurs, en supposant qu'il ne reste aucune trace sensible, appréciable, du mouvement de colère, la secousse si vive ressentie par tout l'organisme, et par le système nerveux en particulier, se prolongera longtemps; et si, avant qu'elle ait cessé d'exercer sa fâcheuse influence, l'individu veut se livrer à la pratique du magnétisme, il s'exposera à des dangers, à des accidents : s'il veut tenter des magnétisations

expérimentales, il n'obtiendra jamais les résultats accoutumés; s'il magnétise un malade, il s'exposera à perdre en une seule séance le fruit de plusieurs semaines, de plusieurs mois de traitement. Parmi les nombreux et déplorables exemples de ce genre que nous connaissons, nous citerons le fait suivant, non pas comme étant un des plus terribles et des plus frappants, mais seulement parce qu'il a été récemment soumis à notre observation.

M. F*** magnétisait depuis six mois environ un malade atteint d'épilepsie; il était parvenu à arrêter les attaques, et tout faisait espérer que la cure serait couronnée de succès, lorsqu'un jour il s'abandonna à un violent accès de colère, qu'il éprouva d'autant plus fortement, que sa constitution sèche et robuste le livrait facilement à l'empire des passions furieuses. Le lendemain, quoique ressentant encore un léger malaise, reste de cet ébranlement involontaire, il voulut magnétiser son malade : au lieu de lui procurer, comme d'ordinaire, un sommeil calme et agréable, il le jeta dans un somnambulisme inquiet, pénible, occasionnant des secousses violentes, des convulsions, qui attestaient hautement combien le système nerveux était désavantageusement

surexcité. Le soir même une crise épileptique se manifesta.

On voit donc qu'on ne saurait à cet égard agir avec trop de sagesse, de prudence ; il ne faut pas qu'un faux scrupule d'exactitude, de régularité, fasse enfreindre le précepte que nous avons posé plus haut. Dans des cas semblables, il faut exposer franchement au malade le motif qui pourrait rendre la magnétisation dangereuse, et il ne se refusera certes pas à suspendre volontiers ses séances pour deux ou trois jours.

3° Les *émotions* morales vives ôtent au magnétiseur le calme nécessaire pour opérer avantageusement, aussi lui conseillons-nous dans de pareilles circonstances de s'abstenir autant que possible.

4° Les *chagrins*, les contrariétés, les contentions d'esprit continuelles constituent un groupe de dispositions morales important, et qui affectent le magnétiseur d'une manière toute spéciale L'esprit constamment occupé de sombres pensées, de réflexions sérieuses, abstraites, ne peut point, au moment de la magnétisation, s'affranchir complétement de toutes ces préoccupations, et il ne jouit jamais, alors, de tout le libre exercice nécessaire pour le plus grand avantage possible.

Nous avons pu souvent faire cette expérience sur nous-même, lorsque toute notre attention était accidentellement attachée à des affaires importantes, que notre esprit était assez exclusivement tracassé par la rédaction d'un travail philosophique ou scientifique ou bien lorsque quelque malheur venait éprouver rudement notre affectibilité; nous avons toujours observé que les malades que nous avions alors en traitement ne retiraient pas, à beaucoup près, un aussi grand bien de nos magnétisations que dans des moments de calme parfait de notre moral. Nous sommes donc autorisés à avancer que la tranquillité d'esprit est une qualité, sinon indispensable, du moins très utile au magnétiseur.

5° Enfin diverses causes de répulsion, de dégoût involontaire, peuvent exister entre le magnétiseur et son sujet. Telles sont la malpropreté, la fétidité de l'haleine, l'odeur forte de la sueur des pieds pendant les chaleurs, etc., etc... L'effort que le magnétiseur fait sur lui-même pour vaincre la répulsion occasionnée par ces légers désagréments nuit beaucoup à l'effet, et nous ne savons si, sous ce rapport, nous sommes plus délicats que d'autres, mais nous devons avouer que nous n'avons jamais pu surmonter complétement cette répu-

gnance naturelle, et nous croyons pouvoir attribuer à cette seule cause la difficulté, la rareté même du succès dans ces cas exceptionnels. Nous saisirons cette occasion de répéter ici encore une fois que la médecine magnétique, plus que toute autre médecine, peut-être, a besoin d'être favorablement secondée par les soins hygiéniques de propreté et autres.

Les dispositions morales du sujet que l'on soumet à l'action magnétique sont aussi très importantes à considérer.

Nous l'avons vu déjà, *tout* dans le magnétiseur doit être *actif;* le *magnétisé*, au contraire, doit réunir toutes les conditions les plus favorables à la *passivité.*

Le magnétiseur doit donc s'efforcer d'écarter du sujet sur lequel il veut diriger son action, toutes les conditions qui pourraient établir en lui cette *activité* qui doit nécessairement empêcher son influence, ou du moins soit retarder, soit diminuer la production de ses effets. De là, les recommandations si utiles de calme d'esprit, de repos de l'imagination, de confiance, d'abandon et de *foi.*

Quand on songe à la prudence et au discerne-

ment qu'exige la pratique du magnétisme, combien n'est-on pas effrayé de le voir souvent entre des mains ignorantes qui, avec les meilleures intentions, peuvent jeter dans l'économie d'un malade les perturbations les plus funestes.

S'il nous était permis de citer les noms de toutes les personnes qui nous ont fait appeler pour réparer leurs fautes, nous aurions à publier une bien longue liste où l'on ne verrait pas sans étonnement figurer des hommes fort recommandables par leurs travaux scientifiques, des médecins pleins de savoir, des personnages connus pour leur sagesse et leur prudence habituelles; cependant, nous pouvons sans enfreindre les devoirs de notre profession, faire connaître l'un des faits les plus remarquables de nos observations, dans l'espoir qu'un tel exemple, sans être un épouvantail pour ceux qui désirent pratiquer ou qui pratiquent déjà le magnétisme, engagera à la prudence et à la circonspection.

M. S...., se trouvant un jour de l'été 1841, chez un riche créole de ses amis, rue Tronchet, avait amené la conversation sur le magnétisme, qui depuis quelque temps occupait ses pensées. Il avait déjà lu les ouvrages de Puységur, ceux de Deleuze, et avait été à même de voir des som-

nambules. Sept à huit personnes seulement, dont deux jeunes dames étaient du nombre, composaient le cercle formé autour de M. S.... qui exaltait d'autant plus la puissance du magnétisme qu'il rencontrait une opposition plus forte. Dans le moment où il était le plus animé, son ami lui jeta le défi de magnétiser quelqu'un de la réunion ; l'une des dames, après avoir fait parade de son incrédulité, le provoqua à la magnétiser elle-même ; il y consentit. La magnétisation fut faite au milieu des rires et des moqueries de toutes sortes, pendant quelques minutes ; mais au bout de dix minutes la scène changea complétement. La magnétisée fut prise tout-à-coup d'un tremblement convulsif, que M. S.... essaya vainement de calmer. Plus il magnétisait, plus la crise gagnait d'intensité, et plus le trouble de l'inquiétude s'emparait de son esprit. On jeta de l'eau froide à la figure de la jeune dame, dans l'espoir de faire cesser son état nerveux ; mais, au lieu d'obtenir ce qu'on souhaitait, des convulsions affreuses se manifestèrent, elle se tordait les membres, hurlait, écumait et vociférait de toutes ses forces contre le magnétisme et le magnétiseur dont l'inhabileté lui faisait tant de mal. Quand on vit que l'état de la magnétisée devenait alarmant,

on songea à nous envoyer chercher. Nous nous fîmes un devoir de répondre à cet l'appel; arrivé sur le lieu de la scène, nous n'eûmes rien de plus pressé que de considérer un instant la pauvre patiente et donner à M. S.... quelques instructions nécessaires pour la soulager; mais ce fut inutilement, vu l'état d'excitation où se trouvait l'imprudent magnétiseur, dont le désespoir était extrême. Alors conservant notre sang-froid, nous nous approchons de la crisiaque; nous émettons vers elle une petite quantité de fluide magnétique, puis nous soutirons avec calme celui dont l'avait saturée M. S.... Au bout d'une demi-heure environ, nous somme parvenus à la rendre à l'état de calme complet.

CHAPITRE IV.

ÉTAT SANITAIRE DU MAGNÉTISEUR.

La bonne qualité des remèdes et leur sage administration, on le sait, sont les points les plus délicats de la médecine pratique, le but vers lequel tendent tous les efforts de cette science si vaste et si minutieuse, que l'on a désignée sous le nom de

pharmacologie. Mieux vaut certes ne rien donner à un malade, que de l'accabler par une préparation de mauvaise qualité; et malheureusement encore trop souvent de nos jours, non seulement dans les campagnes, mais encore au sein des grandes villes et de Paris même, nous voyons des exemples de véritables empoisonnements, résultant soit de l'incurie, de l'inaptitude, de l'ignorance de certains pharmaciens, ou, ce qui est encore pire, de leur vile cupidité, alors que quelques uns dégradant la belle profession, toute de confiance, à laquelle ils se sont adonnés, n'ont pas honte de débiter des drogues falsifiées ou de mauvaise qualité, achetant ainsi leurs énormes bénéfices au prix de la vie de leurs semblables.

Tous les inconvénients, tous les déplorables effets que nous venons de signaler peuvent se retrouver dans le magnétiseur; car, nous ne cesserons de le répéter, cet agent thérapeutique si précieux, a ses dangers aussi bien que tous les autres moyens curatifs usuels, et nous ne craignons pas d'être taxé d'exagération en disant que son application mérite au moins autant, si ce n'est plus, de précautions que les substances médicinales les plus actives.

Le mode tout-à-fait spécial de son action ex-

plique tout le danger des négligences, et fait comprendre facilement la justesse de nos recommandations. Comparons, en effet, la manière dont le magnétisme exerce son influence sur l'économie, à celle des autres moyens thérapeutiques en général.

Administrez une dose ordinaire d'opium à un malade; peu d'instants après l'avoir avalée, il ressentira les effets somnifères ou autres du narcotique; mais quelques heures après, un jour au plus peut-être, les diverses voies d'élimination, les diverses sécrétions ou excrétions auront entraîné hors de son corps toute la substance, et forcément son influence qui avait peut-être déjà cessé d'être appréciable, finira complétement, ne laissant que rarement après elle des effets consécutifs d'une très minime importance, et dont la durée sera toujours, du moins, assez restreinte. C'est là l'histoire des effets physiologiques de tous les remèdes, de toutes les innombrables recettes dont la médecine est riche, c'est-à-dire embarrassée. Une substance est introduite dans l'économie, elle traverse la filière de nos organes et pendant la durée de son passage elle exerce une influence qui, le plus souvent, cesse apparemment avant son expulsion complète. L'effica-

cité des remèdes ne peut être forcément que secondaire ou intermédiaire, jamais directe. Ils stimulent de telle ou telle manière les organes, et modifient momentanément leur fonction d'une manière favorable ou contraire, suivant l'habileté du médecin à prévoir leur utilité. Prenez un malade affaibli, complétement anémique, tout le cortége des moyens qui composent le traitement *tonique* auquel vous le soumettez, ne lui introduira pas la moindre quantité de sang dans le corps, mais sous leur influence, l'hématose et la chylification produiront un sang plus abondant et plus riche. Tous les remèdes agissent d'après cette même loi, par cela seul que leur composition substantielle est différente des éléments constitutifs de l'agrégat vivant. Pour faire sentir combien les médecins déplorent chaque jour d'en être réduits à cette thérapeutique médiate et secondaire, il suffit de rappeler quel enthousiasme excitèrent les premières expériences sur la transfusion du sang; admirable procédé qui promettait de pouvoir attaquer directement le mal, de le combattre sans avoir recours à l'intermédiaire de l'organisme entier, de le vaincre en un mot lui-même en propre, dans une première et dernière attaque, sans être réduit à sacrifier les

unes aux autres les diverses parties de notre corps suivant leur degré d'importance ou d'utilité, c'est-à-dire de guérir une maladie par une maladie moins grave, et ainsi de suite. La transfusion du sang, rêve trop beau de la thérapeutique, malgré tous les efforts généralement tentés pour le réaliser, dut être bientôt unanimement réprouvée. C'était certes, en théorie, un moyen bien autrement héroïque que toutes les méthodes suivies aujourd'hui ; mais il n'était probablement pas possible que sa réalisation nous fût permise.

Eh bien ! les espérances que la transfusion avait fait naître contre les maladies tenant à un vice quelconque du sang, le magnétisme est venu les réaliser, et les réaliser d'une manière plus complète et plus satisfaisante encore pour les maladies si nombreuses et si cruelles dépendant des altérations visibles ou invisibles du système nerveux. En effet, le magnétisme véritable dispensateur et régulateur du fluide nerveux, peut non seulement fournir de ce fluide aux individus à innervation trop faible, en retirer à ceux qui souffrent par l'excès contraire, mais encore régulariser sa distribution dans les cas où par une circulation anomale de ce fluide il en résulte une

espèce de stagnation, de congestion, qui se sent mieux qu'on ne sait l'exprimer; il peut encore remplacer par un fluide sain le fluide nerveux morbide et vicié dont l'action délétère engendre une foule de névroses. Nous ne croyons pas avoir besoin d'entrer ici dans de longs détails pour prouver chacun des points qui précèdent, travail qui nous serait bien facile, car nous n'aurions besoin pour cela que de transcrire les faits que l'expérience offre chaque jour à nous-même, ainsi qu'à tous les magnétiseurs prudents et instruits. Oui, aujourd'hui, nous l'affirmons hautement, le magnétisme médical n'est autre chose que la transfusion du fluide nerveux, qui permet, suivant le besoin, d'augmenter la quantité de ce fluide ou de la diminuer sans inconvénient, ni danger, de changer sa qualité, absolument comme la transfusion du sang avait laissé espérer qu'on pourrait le faire pour ce liquide. Le magnétisme est le précieux régulateur à l'aide duquel on peut retirer le fluide nerveux exubérant, coordonner normalement sa distribution irrégulière, absolument de la même manière qu'on diminue la quantité du sang par la saignée, qu'on détourne une congestion sanguine pathologique à l'aide des ventouses, des scarifications, des sangsues, etc..

et il a, de plus, comme nous l'avons dit, l'immense avantage de pouvoir être augmenté là où il manque. Quiconque voudra bien étudier la doctrine du magnétisme sera irrésistiblement convaincu de ces vérités, et comprendra bientôt, d'après ce léger aperçu, combien cette science, si jeune encore, est riche d'avenir.

Ce qui précède peut donner une juste idée de l'importance qui doit être attachée à l'état sanitaire du magnétiseur. Car la santé actuelle de celui-ci intéresse à la fois, et tout autant, le sujet qui reçoit l'action et le praticien qui opère.

La pratique du magnétisme exige donc, pour ne pas devenir extrêmement funeste à l'homme qui l'exerce et en même temps au valétudinaire qui en est l'objet, une très bonne santé de la part du premier, et même une constitution robuste; car telles sont les conditions où il faut être pour accomplir cette œuvre d'abnégation et de dévouement. Le plus grand bienfait des magnétisations consistant dans une véritable transfusion d'un fluide nerveux sain et vigoureux, au milieu d'organes imprégnés d'un fluide morbide et vicié, il est évident, que si celui qui est la source de cette émanation vivifiante ne jouit pas de l'intégrité de sa santé, il ajoutera un principe délétère à celui qui

cause les désordres désorganisateurs, c'est-à-dire qu'il sera toujours extrêmement nuisible, jamais avantageux.

Restons-en là, pour le moment; dans la seconde partie de cet opuscule, qui traitera de l'hygiène, nous reprendrons cette question pour l'approfondir avec toute l'attention qu'elle mérite.

CHAPITRE V.

DES TEMPÉRAMENTS EN PARTICULIER.

Maintenant que nous avons établi quelques généralités nécessaires, nous allons aborder la partie la plus importante de ce travail, nous voulons dire les modifications apportées par les divers tempéraments dans l'énergie magnétogène, ainsi que dans les effets produits sur tel ou tel genre de maladie, de préférence et à l'exclusion de tel ou tel autre.

On conçoit que ce sont là des notions on ne peut plus intéressantes pour les personnes qui désirent se livrer à l'exercice du magnétisme, afin qu'elles sachent discerner sûrement quelles sont, dans l'innombrable nomenclature des ma-

ladies qui déciment l'espèce humaine, celles que leur constitution leur permet ou leur défend d'attaquer.

En général, voici ce que l'expérience nous a démontré : on peut établir comme principe, que les influences magnétiques s'exercent d'après l'axiome allopathique : *contraria contrariis*, avec cette restriction que, hormis les cas de maladie grave, le plus faible, quel que soit son tempérament, rencontre beaucoup de difficultés à actionner le plus fort.

Ainsi, pour préciser notre idée par un exemple, le tempérament lymphatique restera pour ainsi dire sans action sur le tempérament sanguin, tandis que ce dernier subjuguera sans peine son débile antipode.

CHAPITRE VI.

TEMPÉRAMENT SANGUIN.

Nous ne recommencerons pas la description de ce tempérament, puisque nous l'avons donnée dans notre deuxième chapitre. Sous le point de vue magnétogène, les individus qui offrent le tem-

pérament sanguin sont éminemment propres à magnétiser les sujets affaiblis par les affections chroniques ou asthéniques, telles que la chlorose, l'anémie, etc., les épuisements survenus à la suite d'excès vénériens. On peut mettre au même nombre toutes les maladies miasmatiques où le système nerveux est frappé d'une sorte de stupeur; mais cela demande de la part du magnétiseur les précautions les plus minutieuses, afin de ne pas absorber le principe contagieux ou *infectant* (comme on le voudra) de certains typhus. Nous ne devons pas oublier non plus, dans cet aperçu rapide, toutes les paralysies par faiblesse, par asthénie, toutes celles, en un mot, qui n'ont pas pour cause une désorganisation de tissu ou une compression quelconque.

Si du genre de maladie nous passons au tempérament, à la constitution des magnétisés, nous verrons que ceux sur lesquels les personnes sanguines ont le plus d'influence, sont les sujets d'un tempérament nerveux ou lymphatique. Elles peuvent lutter avec les individus bilieux, surtout quand ces derniers sont atteints d'une maladie grave, ou débilités par une affection chronique qui les tourmente déjà depuis longtemps. Car, s'il est vrai de dire que les tempéraments analo-

gues ont peu de prise l'un sur l'autre quand leur santé est également florissante, il n'en est pas de même quand une cause morbide est venue détruire un équilibre neutralisateur pour la magnétophœnie.

D'après notre principe, *les contraires par les contraires*, nos lecteurs ont déjà deviné d'avance que le tempérament sanguin n'est pas celui qu'il faudrait choisir pour combattre toutes les maladies aiguës et inflammatoires, toutes celles, en un mot, où il s'agit de calmer l'effervescence du système vasculaire.

Mais ce principe, *les contraires par les contraires*, s'applique seulement d'une manière relative, selon nous, aux tempéraments et aux caractères des individus; or, nous ne dirons point que lorsqu'il s'agit de combattre les affections aiguës et inflammatoires, toutes les maladies, en un mot, où il s'agit de calmer l'effervescence du système vasculaire, un tempérament sanguin ne soit nullement convenable; nous pensons simplement qu'il ne doit pas être préféré à tout autre; car, quoique nous ayons le *travers* de croire à l'homœopathie, en tant que branche importante de l'arbre médical, puisque nous avons dit souvent dans nos cours ce que nous répétons encore : *similia simi-*

libus, nous choisirons de préférence, pour les cas cités, le tempérament nerveux.

Le somnambule d'un tempérament nerveux et irritable est une sorte de *magnétomètre* auquel il est impossible de se tromper. Les magnétiseurs d'un tempérament sanguin pur les mettent dans un état d'agitation et de frémissement extrême. Leurs lèvres palpitent, tous leurs membres frissonnent, leur poitrine halète avec précipitation. On conçoit que si le fluide magnétogène qui s'échappe à torrents d'un sujet sanguin est doué d'une telle activité, qu'il produit des effets semblables sur un somnambule assez bien portant (si tant est qu'il en existe, ce qui ne nous est point démontré), à plus forte raison ne doit-on pas appréhender qu'il bouleverse des organes où siège déjà une inflammation des plus vives.

Ce serait une erreur d'accepter d'une manière absolument exclusive ce que nous venons d'avancer, car ce n'est applicable qu'aux personnes qui débutent. Un magnétiseur expérimenté sait trouver des moyens infaillibles pour modérer au besoin la trop grande activité du fluide nerveux qu'il émet hors de lui-même. Pour arriver à ce résultat il y a deux moyens, *les passes à grands courants*, et les *magnétisations à distance*.

Les passes à grands courants sont éminemment calmantes et sédatives; mais au procédé manuel, mécanique, que tout le monde connaît, il faut encore joindre ce que les magnétistes nomment l'*intention*.

L'intention est l'accélérateur ou le modérateur par excellence. C'est une sorte de gouvernail occulte que chacun possède, mais dont bien peu savent se servir ; car il a pour moteur la volonté, et il faut s'être occupé de magnétisme pratique pour savoir combien il est difficile de tendre sans trop d'effort, d'une manière égale et constante, cette volonté, qui de toutes nos facultés est la plus puissante, mais aussi la plus capricieuse et la plus fugitive.

Le second moyen, *la magnétisation à distance*, est beaucoup plus sûr, car il demande beaucoup moins d'expérience. Il n'exige d'autre condition que celle de savoir s'éloigner du malade jusqu'à ce que l'agitation produite en lui soit arrivée au degré convenable, ce dont on s'assure en l'interrogeant sur ce qu'il éprouve. Selon les sensations qu'il accuse l'on se recule ou l'on se rapproche en dirigeant la pointe des doigts vers lui.

M. le comte d'Aulnay, magnétiseur expérimenté, nous a raconté à ce sujet l'anecdote sui-

vante : Un pauvre cuirassier était fort malade. Il lui propose de le magnétiser pour le guérir. Le soldat accepte avec empressement. A peine son officier supérieur a-t-il étendu la main sur lui, qu'il éprouve une oppression telle qu'elle devient intolérable. M. d'Aulnay s'éloigne, s'éloigne de lui, jusqu'à ce qu'enfin le pauvre soldat, délivré du poids terrible qui l'étouffait, non seulement ne le sent plus, mais encore accuse un état de bien-être extrême, un soulagement instantané causé par une transpiration abondante. A plusieurs reprises la même expérience eut lieu, et toujours avec les mêmes particularités.

Au premier abord on s'imaginerait qu'avec une telle puissance d'action, de tous les tempéraments le tempérament sanguin serait celui qui dût produire le plus promptement et le plus fréquemment le somnambulisme. Eh bien ! ce serait une erreur. Si tempérée qu'elle soit, l'agitation que les individus sanguins produisent dans la circulation principalement, est tellement vive, qu'elle s'oppose en quelque sorte au sommeil qui précède généralement le somnambulisme.

Ce que nous venons de dire du tempérament sanguin est parfaitement applicable au TEMPÉRAMENT ATHLÉTIQUE. Il produit absolument les mêmes

résultats; seulement c'est avec une intensité encore plus grande, et d'une manière encore plus prompte, plus instantanée ; ce serait donc nous répéter que d'insister davantage sur ce dernier tempérament.

CHAPITRE VII.

TEMPÉRAMENT BILIEUX.

D'après Hallé, le tempérament bilieux rentrerait dans le tempérament sanguin. Si ce n'est pas un tempérament proprement dit, on doit cependant le considérer comme une modification importante de l'économie animale, produite par le développement de l'appareil du foie.

D'après la teinte olivâtre des individus qui offrent cette constitution particulière, on serait tenté de croire que le sang charrie une certaine quantité de suc biliaire, qui doit donner au fluide magnétogène certaines propriétés spéciales.

Nous avons par-devers nous quelques faits qui tendent à prouver que les individus de constitution bilieuse doivent s'abstenir de traiter les personnes atteintes de maladies du foie ou de la vésicule biliaire elle-même.

Ce qui nous a engagé à confondre ici le tem-

pérament bilieux avec le tempérament sanguin, c'est que, comme ce dernier, il est peu propre à déterminer le somnambulisme ; il y a là une analogie d'action qui suppose une analogie de nature.

C'est ainsi que toute science, si modeste qu'elle soit, vient en aide à ses sœurs.

CHAPITRE VIII.

TEMPÉRAMENT NERVEUX.

De tous les tempéraments, le tempérament nerveux est celui qui est le plus propre à provoquer le somnambulisme. Au premier abord, il semblerait que l'activité du fluide transmis par un sujet nerveux dût produire le même excès d'intensité que nous avons signalé pour le tempérament sanguin et le tempérament bilieux. L'expérience a démontré le contraire, et c'est elle qui est le grand juge dans ce genre de questions.

Puisque le fait se présente de la sorte à l'observation, il faut croire que dans les sujets doués d'un tempérament nerveux, le fluide a une subtilité plus exquise, une qualité spéciale qui favorise heureusement l'exaltation du système ner-

veux du magnétisé, sans toutefois dépasser les limites qui y sèment un trouble tel que le somnambulisme devient, sinon impossible, du moins difficultueux à obtenir.

Néanmoins l'expérience fera sentir aux magnétiseurs doués d'un tempérament nerveux, le besoin qu'ils auront d'user de précautions minutieuses à l'égard des sujets très affectibles, et cela dans l'intérêt du magnétisé et d'eux-mêmes.

Pour le magnétisé d'abord, parce qu'une trop grande intensité dans l'accumulation du fluide magnétogène, l'amènerait à un point de condensation capable de déterminer l'état convulsif le plus alarmant ;

Ensuite pour le magnétiseur, parce qu'il s'établit un échange, une sorte de rayonnement sympathique entre celui qui donne et celui qui reçoit, de telle sorte qu'il finit par éprouver lui-même les mêmes phénomènes désordonnés qu'il a déterminés chez le sujet qu'il traite ou sur lequel il expérimente.

La plus grande prudence et les plus grands ménagements sont donc nécessaires de part et d'autre.

Ceux qui n'ont pas perdu de vue le principe que nous avons établi (*contraria contrariis*) sur l'ac-

tion des divers tempéraments, reconnaîtront sans peine que le tempérament nerveux étant de tous le moins propre à calmer les crises nerveuses, ne fait au contraire que les accroître. Mais s'il en est de même pour les affections inflammatoires du système nerveux, de l'encéphale et du bulbe rachidien, c'est l'opposé pour les affections des mêmes appareils qui ont pour principe une cause asthénique quelconque.

Ces réflexions nous conduisent à appuyer sur une recommandation que nous ne cessons de répéter, c'est de se faire aider des lumières d'un médecin pour le diagnostic raisonné des maladies, quand on n'a pas à sa disposition un somnambule dont la lucidité médicale ne laisse rien à désirer, ce qui est plus rare qu'on ne le pense communément.

CHAPITRE IX.

TEMPÉRAMENT LYMPHATIQUE.

En thèse générale, de tous les tempéraments, c'est le moins heureusement conformé pour agir magnétiquement. Outre que les sujets lymphatiques s'épuisent très promptement, ils déterminent

chez le magnétisé un sentiment de malaise fort pénible, parce que les modifications qu'ils font éprouver à son système nerveux sont rarement portées au point nécessaire pour obtenir la magnétophœnie proprement dite. Ce n'est plus la veille, ce n'est pas encore le sommeil, ce n'est même pas une somnolence, c'est un état de lourdeur et d'anxiété cardiaque qui n'amène que de fâcheux résultats.

Cependant, comme nous l'avons déjà dit, tout est relatif. Le crépuscule est aux ténèbres ce que le jour est au crépuscule lui-même. Tel individu qui s'épuiserait en vain sur un malade atteint d'une attaque de goutte ou de névralgie sciatique, produira des effets réels sur un agonisant et sur un sujet chlorotique ou anémique.

CHAPITRE X.

TEMPÉRAMENT MÉLANCOLIQUE.

Le tempérament mélancolique, dont nous avons donné la définition dans notre chapitre deuxième, et qui devrait être considéré plutôt comme un état pathologique permanent, rend d'autant moins propre à la production des

effets magnétophœnes, qu'il est plus fortement caractérisé.

Les individus d'un tempérament mélancolique doivent surtout s'abstenir de magnétiser les personnes affectées du même genre d'organisation et d'entreprendre la cure de la plupart des maladies que les médecins sont convenus d'appeler des *vésanies*. Il est infiniment probable que le magnétiseur et le magnétisé ne s'en trouveraient bien ni l'un ni l'autre. Entre eux deux s'établirait une sorte de concert où les dispositions moroses de leur caractère ne feraient que redoubler d'énergie, au lieu de produire ces heureuses modifications de l'esprit et du corps, qui devront de tout temps faire considérer la médecine magnétique comme la médecine morale par excellence, la plus salutaire thérapeutique de l'organisme, en même temps qu'elle est la plus puissante hygiène de l'âme.

CHAPITRE XI.

TEMPÉRAMENTS MIXTES.

Nervoso-sanguin. — Le mélange de ces deux tempéraments est une des conditions les plus favorables pour la pratique. On a toute l'énergie du tempérament sanguin, mitigé par le tempérament nerveux; ces deux éléments se combinent, et de leur fusion résulte une qualité de fluide magnétique on ne peut plus propre à la cure des maladies et à la production des effets magnétophœnes.

Nervoso-athlétique. — Ce genre de tempérament présente, à un degré pour le moins égal, les mêmes qualités que nous avons signalées dans le nervoso-sanguin.

Lymphatico-bilieux. — Encore apte à la pratique du magnétisme, mais à un degré moindre que les deux précédents.

Nervoso-sanguin. — Il y a quelques légères modifications dans la manière d'agir de ce tempérament; néanmoins il a beaucoup de rapports avec le *bilioso-sanguin*, dont il a toute l'intensité avec une activité peut-être plus subtile et plus pénétrante.

Observation. — Outre la constitution du magnétiseur, il est d'autres modifications physiologiques, telles que l'âge et le sexe, qui doivent être prises en considération pour résoudre le problème de l'énergie magnétique; mais comme nous serons contraint de revenir sur ces données dans l'introduction à l'hygiène, afin d'éviter les répétitions inutiles, nous prévenons d'avance le lecteur que, dans les premiers chapitres de l'hygiène, il trouvera à ce sujet tous les renseignements qu'il pourra souhaiter.

CHAPITRE XII.

CONCLUSION.

Si le problème de la force et de l'énergie magnétiques n'avait besoin pour être résolu que des seules données physiologiques, avec ce que nous venons d'établir, on pourrait prévoir approximativement les aptitudes de chaque individu à la pratique du magnétisme. Mais hâtons-nous de le dire, si le tempérament doit être pris en considération dans la magnétogénie, le moral contribue pour une part beaucoup plus grande encore dans l'intensité des effets. C'est donc non seulement

l'état physiologique qu'il faut interroger, mais encore la constitution phrénologique du sujet; c'est dans la conformation du crâne, et par conséquent de la périphérie cérébrale, qu'il faut aussi aller chercher des renseignements précieux et positifs; du moins c'est là notre conviction.

Quiconque sera doué d'une charité ardente et d'une fermeté tenace et inébranlable; quiconque réunira dans un état de pondération convenable l'ensemble des facultés et des penchants qui aboutissent à ces deux pivots de la force magnétogène, la fermeté et l'amour de ses semblables, sera apte, quelle que soit d'ailleurs sa complexion, à produire des effets magnétophœnes; seulement il sera capable de les prolonger avec plus ou moins de fatigue, avec un épuisement plus ou moins rapide, plus ou moins profond. Sous ce rapport l'étude des tempéraments reprend toute son importance, toute sa valeur magnétologique.

SECONDE PARTIE.

Hygiène du Magnétiseur.

Après avoir indiqué dans la physiologie les signes extérieurs qui dénotent une plus ou moins grande activité dans l'énergie magnétique, il nous reste, pour remplir le double but de ce petit ouvrage, à décrire quelles sont les précautions que doit garder, le genre de vie que doit observer le magnétiseur, afin de conserver pour lui-même dans son intégrité parfaite une santé qu'il s'efforce de réparer chez les autres.

Ce n'est certainement pas une hygiène complète que nous nous proposons d'écrire; nous ne prendrons, dans le cadre des ouvrages élémentaires d'hygiène, que les divisions qui nous offriront quelque chose de spécial à consigner pour les magnétiseurs. Du reste, nous suivrons l'ordre accoutumé dans l'exposé des matières.

Nous n'avons pas besoin de dire que si la physiologie a dû mériter notre attention, l'hygiène est autrement intéressante encore, car elle seule

peut apprendre aux praticiens quelle est la règle de conduite qu'ils doivent suivre pour éviter les inconvénients plus ou moins graves que l'exercice du magnétisme entraîne à sa suite.

CHAPITRE PREMIER.

CLIMAT.

Le magnétiseur, pris en particulier, présente, ainsi que l'homme pris en général, un grand nombre de différences individuelles, qu'on ne peut bien apprécier que par un examen attentif des causes d'où elles proviennent. Ces causes, que nous allons successivement étudier, sont principalement les climats, les âges, les sexes, les tempéraments, les idyosincrasies, etc.

Les climats sont d'une haute importance dans la magnétogénie. Il est évident que les différences de température que présente telle ou telle région du globe déterminent des modifications incontestables dans le tempérament des habitants soumis à son influence.

Ainsi en prenant le Nord pour point de départ, il est évident qu'à mesure que vous avancez vers

les régions tropicales, l'affectibilité magnétophœne et la puissance magnétique vont augmentant dans une intensité proportionnelle.

Les hommes du Nord, dont le système nerveux semble comme engourdi par l'inclémence d'un ciel glacé, sont moins aptes à recevoir ou à donner l'agent magnétogène. Les gens du Midi, au contraire, dont toutes les fibres du système nerveux sont sans relâche exaltées par un soleil généreux qui les vivifie, sont ceux chez lesquels la magnétophœnie se développe avec le plus d'effervescence et d'instantanéité. On devine sans peine que la puissance magnétique s'y montre également avec une très grande intensité. Doués d'une imagination bouillante et d'une vivacité de sensations extrême, il suffit de regarder leur prunelle noire et étincelante pour apprécier quelle source de fluide magnétique est renfermée dans de pareilles organisations.

Mais si les races méridionales l'emportent en activité, elles le cèdent en durée aux populations hyperboréennes. C'est pourquoi nous leur conseillerons d'user sobrement d'une faculté dont la nature semble n'avoir été prodigue envers elles que pour ajouter une cause de plus à toutes celles qui conspirent contre leur existence volcanique.

CHAPITRE II.

AGES.

Les enfants pourront agir sur les enfants du même âge, les adolescents sur les adolescents. Mais si la pratique du magnétisme est déjà exténuante pour l'homme mûr, à plus forte raison pour l'enfant, pour le jeune homme, qui se trouvent à un âge où leur économie, loin de pouvoir transmettre, a besoin au contraire d'absorber sans cesse afin de s'accroître.

L'âge adulte est le véritable temps de la magnétogénie; c'est l'époque où on l'exerce avec le moins de risque pour sa santé et avec le plus de puissance et de promptitude pour celle des autres.

Il semblerait que la magnétologie eût le privilége de se soustraire aux règles habituelles; car, à moins de décrépitude extrême, la vieillesse ne sent pas diminuer sensiblement son énergie magnétique. Cela peut à la rigueur s'expliquer de la manière suivante : la magnétophœnie étant le résultat d'un effet physique et psychique en même temps, le vieillard trouve en lui mille causes morales qui viennent contrebalancer ce qu'il a pu perdre en force musculaire et nerveuse.

Son front blanchi commande le respect; mûri par les années, il a une constance et une fermeté de volonté qu'on trouve rarement, même dans l'âge mûr. Sevré de bien des jouissances, il n'a plus que celles que l'on savoure à faire le bien, et alors il pratique le magnétisme comme un véritable sacerdoce; car il devient sa religion, religion sainte et vénérable qui consiste à secourir l'humanité dans ce qu'elle a de plus douloureux, les plaies, les infirmités, les maladies de tout genre qui l'affligent.

CHAPITRE III.

SEXES.

Comme nous aurions dû le dire dans la partie physiologique, les sexes ont une grande influence dans la manifestation du magnétisme. Toutes choses étant égales d'ailleurs, les effets seront beaucoup plus prompts, plus intenses et plus prolongés entre individus de sexe différent qu'entre individus du même sexe. Et cela s'explique sans l'intervention de causes galantes, que les mauvais plaisants ne manquent jamais de mettre en avant. Naturellement, entre un homme et

une femme, il existe une sympathie, ou pour mieux dire une sorte d'harmonie instinctive qui facilite les rapports magnétiques. Une autre raison encore, c'est qu'il est entré dans les desseins du Créateur que l'homme exerçât sur la femme un empire moral auquel il lui est impossible d'échapper; or cette soumission au plus fort est un des points les plus essentiels pour le prompt et facile développement de la magnétophœnie.

Nous ne terminerons pas ce que nous avons à dire à propos des sexes, sans bien établir que si la pratique du magnétisme, ou, pour parler plus juste, l'abus du magnétisme exténue promptement les individus les plus vigoureusement constitués, à plus forte raison déterminera-t-il des désordres prompts et funestes dans la santé de la femme, dont la constitution est toujours plus délicate que la nôtre. Bien entendu que nous voulons parler des personnes de l'autre sexe dont les habitudes de la vie civilisée sont venues énerver la constitution.

Enfin nous devons ajouter qu'il est des circonstances, soit passagères dans la vie de la femme, comme la gestation, soit périodiques, où elle doit se ménager sur toutes choses, et s'abstenir par conséquent de pratiquer le magnétisme.

CHAPITRE IV.

IDIOSYNCRASIES.

Les idiosyncrasies sont des répugnances ou des inclinations particulières dues à une disposition spéciale, à une manière d'être individuelle.

C'est surtout dans les organes des sens que l'on observe ces anomalies étranges. Ainsi l'odeur du lièvre faisait évanouir mademoiselle Contat; il en est auxquels l'odeur de la tanaisie fait éprouver un malaise indéfinissable, d'autres qui détestent l'odeur du citron, d'autres celle des cerises; Odier fait mention d'une femme à laquelle l'odeur du musc causait une aphonie qu'un bain froid faisait cesser aussitôt. Des auteurs de médecine parlent d'un jeune garçon qui tombait en épilepsie à la vue du rouge. Bayle eut des convulsions en entendant le bruit de l'eau qui s'écoulait d'une pipe, etc. Les magnétiseurs ne devront pas être surpris de rencontrer dans leurs somnambules des répugnances non moins bizarres. La plupart ne peuvent supporter le contact ni même le voisinage de certains métaux, du cuivre surtout; d'autres ont en horreur les tissus de soie; et pour tous, en général, la

présence d'un spectateur sceptique ou malintentionné est capable de neutraliser leurs facultés les mieux reconnues. Au reste, les mêmes effets se remarquent chez le magnétiseur lui-même, dont la puissance est plus ou moins profondément abolie par l'influence, même involontaire, de certains individus qui leur sont antipathiques.

CHAPITRE V.

CHOSES ENVIRONNANTES (*circumfusa*).

Influences atmosphériques.

L'état plus ou moins électrique de l'atmosphère détermine de très grandes variations dans l'énergie magnétique. Lorsque les nues orageuses se condensent aux bords de l'horizon, le fluide répandu dans l'atmosphère vient s'ajouter à celui qu'émet le magnétiseur, dont l'action est encore secondée par la surexcitation momentanée où se trouve le magnétisé lui-même.

L'hiver, quand l'air est froid et humide, les circonstances sont le plus défavorables possibles pour magnétiser. C'est le contraire dans l'été, lorsque l'atmosphère est tiède et sèche. Il semble-

rait que le froid soit un obstacle à l'expansion du fluide nerveux au dehors, et que l'humidité le disperse trop vite dans l'espace, comme elle le fait à l'égard du condensateur d'une machine électrique.

CHAPITRE VI.

SAISONS.

Dans le chapitre précédent, nous nous sommes occupé des effets relatifs à la puissance magnétogène; ici nous allons considérer les effets relatifs à la santé du magnétiseur.

Quand les beaux jours commencent à renaître, les hommes comme les plantes éprouvent un surcroît de réaction vitale qui leur permet de dépenser impunément des quantités plus ou moins grandes de fluide nerveux; c'est la véritable saison du magnétisme, celle où il produit les résultats les plus heureux, sans porter préjudice à quiconque entreprend une mission toute d'abnégation et d'humanité.

Aussitôt que la canicule se fait sentir, comme nous l'avons noté précédemment, les phénomènes se montrent rapidement, mais l'épuisement

les suit de près chez celui qui s'efforce de les produire.

Après le printemps, on peut ranger l'automne pour l'opportunité, et surtout l'innocuité de la pratique du magnétisme; il semblerait que la sève d'août existât pour les magnétiseurs comme pour les arbres de nos forêts.

Enfin la dernière saison est l'hiver. Tout y contrarie l'émission, la transmission et les manifestations de l'agent magnétique. A cette époque de l'année, celui qui abuse de la magnétogénie perd de jour en jour la force nécessaire pour réagir contre les impressions glaciales des vents du nord. Il devient frileux outre mesure, ce qui le rend singulièrement susceptible de contracter les maladies régnantes.

CHAPITRE VII.

INFLUENCE DES LIEUX.

La pratique du magnétisme exigeant de la part du malade et de celui qui le soigne le plus grand recueillement, la situation d'esprit la plus calme et en même temps la plus sereine, on conçoit que les idées et les sentiments que fait naître

l'aspect des lieux doivent être comptés pour beaucoup dans la production de la magnétophœnie.

Selon la tournure de ses idées, tel magnétiseur s'apercevra que sa puissance double d'énergie dans un appartement où les rideaux, habilement ménagés, ne laissent pénétrer qu'un demi-jour ; d'autres, au contraire, préféreront le spectacle imposant de la nature, et au milieu de ce magnifique sanctuaire de la divinité, se complairont à porter les bienfaits du magnétisme dans la chaumière du pauvre laboureur, dont l'âme simple et confiante ira au-devant de l'action magnétogène.

Il n'y a donc aucune règle à donner à cet égard.

CHAPITRE VIII.

LUMIÈRE ET CHALEUR.

Celui qui, dans son dévouement, fait un généreux abus du magnétisme, a presque autant besoin de lumière et de chaleur que d'air, ce *pabulum vitæ* par excellence. En effet, l'action de la lumière activant le jeu des fonctions organiques,

vient, pour ainsi dire, contrebalancer l'atonie qu'entraîne nécessairement une trop forte déperdition du fluide magnétique. Les disciples de Mesmer ne sauraient donc attacher une trop grande importance au choix d'une habitation saine, aérée, et surtout exposée au levant ou au midi, les maisons tournées vers le nord leur étant funestes plus qu'à tous autres.

Pour ce qui regarde la chaleur, la pratique du magnétisme offre cela de remarquable, qu'elle vous rend beaucoup moins sensible aux degrés de température les plus élevés. Des personnes qui, avant de s'être livrées à l'exercice du magnétisme, étaient excessivement incommodées par les grandes chaleurs, non seulement furent délivrées de cette susceptibilité fatigante, mais encore une sorte d'instinct réparateur les a conduites à rechercher les bienfaits de l'insolation la plus ardente, qu'elles supportent désormais impunément, et nous dirons plus, avec de grands avantages pour le maintien de leur santé.

CHAPITRE IX.

DES CHOSES APPLIQUÉES A LA SURFACE DU CORPS (*applicata*).

Vêtements.

Avant d'aborder la question sous le point de vue spécial au magnétisme, nous croyons devoir nous étendre sur quelques détails assez curieux pour les gens du monde, et que nous extrayons d'une thèse fort remarquable, soutenue en 1837 par M. le docteur Mesnière, au dernier concours pour la chaire d'hygiène de la Faculté de médecine de Paris. Cette thèse est intitulée *les Vêtements et les Cosmétiques*.

§ I. De la nature des diverses substances qui forment les vêtements.

« Il est toujours intéressant de rechercher l'origine des coutumes, de voir l'industrie humaine tirer parti des corps de la nature et de l'approprier à ses besoins. On a dit que les premiers vêtements durent appartenir au règne animal, et que les fourrures des mammifères et des oiseaux furent primitivement employées à cet usage. Si, comme cela paraît probable, l'espèce humaine a occupé de prime abord les pays orientaux, on

serait porté à croire que les substances végétales obtinrent la préférence en raison de leur abondance, de leur développement considérable, et surtout parce que le besoin d'une nourriture animale ne se fit sentir dans ces régions qu'à une époque assez tardive. D'ailleurs on ne trouve pas dans l'Orient des animaux revêtus d'une abondante fourrure, et aucune nécessité locale ne conduisait l'homme à l'emploi d'un semblable moyen de préservation. A mesure qu'on s'éloigne de ces contrées, la rigueur de la température augmente ; tous les êtres vivants, excepté l'homme, sont pourvus de moyens de résistance, et l'homme, naturellement observateur, saisit le rapport entre ces faits remarquables et s'en applique les résultats.

» Quoi qu'il en soit de ces idées, que l'on peut regarder comme une simple spéculation de l'esprit, on reconnaît que les substances employées à la composition des vêtements appartiennent aux règnes animal et végétal. Le règne minéral n'en fournit aucune, à moins que l'on ne veuille faire mention de l'*Asbeste*, *Amphibole* de Haüy, que Pline appelait *Linum vivum*, et dont on formait des tissus presque entièrement inaltérables. De nos jours encore on en fabrique des gants, des

toiles, des dentelles, une sorte de papier incombustible. La bibliothèque de l'Institut possède un ouvrage imprimé sur un papier de cette nature. Mais l'asbeste n'a qu'un usage trop restreint pour que nous nous en occupions davantage. Il en sera de même pour certains silicates employés dans la confection de quelques vêtements particuliers, les masques, les lunettes usitées dans quelques professions; nous n'en faisons mention que pour mémoire.

» Les substances végétales qui servent à composer nos vêtements ne sont pas nombreuses, mais fort importantes. En première ligne se trouvent l'écorce du chanvre et celle du lin; viennent ensuite quelques autres végétaux, comme le *Phormium tenax*, le bois à dentelle, etc. Mais le coton, sorte de bourre végétale qui entoure le fruit du *Gossypium arboreum*, espèce de malvacée, a acquis dans le monde industriel une importance extrême à raison des nombreux usages auxquels on l'emploie de nos jours. Le lin, le chanvre et le coton servent à composer des tissus nombreux, variables, appropriés à une foule d'usages domestiques, et dont l'usage constitue un de ces besoins indispensables au bien-être des sociétés modernes.

» Quelques autres substances végétales sont encore employées dans la confection de certains vêtements particuliers. On fabrique beaucoup de chapeaux avec la paille fournie par quelques graminées, comme le Triticum, l'Oriza, avec les stipes des Cypéracées, des Joncées, des Typhacées, etc.; on fait également des chaussures avec des plantes analogues; mais ces objets sont d'un faible intérêt si on les compare aux vêtements qui ont pour base les toiles de fil ou de coton.

» Les matières animales qui entrent dans la composition de nos vêtements sont très importantes à connaître. Celle dont l'usage est le plus répandu, dont l'emploi date de plus loin, et dont l'utilité est la plus grande, est sans contredit la laine fournie par le mouton, *Ovis aries*. L'industrie de l'homme a perfectionné ce produit naturel d'un animal dont la domesticité date du berceau des sociétés, et la laine est devenue un objet de première nécessité parmi toutes les nations de la terre. Le poil de la chèvre, celui du chameau, et de quelques autres animaux, quoique moins fréquemment employés que la laine, méritent une mention spéciale et servent aux mêmes usages. Toutes ces matières pileuses, préparées avec soin, sont réduites en fils de divers

volumes, et servent à confectionner des tissus éminemment propres à soustraire le corps aux influences atmosphériques.

» Dans ces derniers temps, on a utilisé le crin du cheval, et l'on en a formé des tissus légers propres à servir de vêtements. Le poil de bœuf et de quelques autres mammifères a été employé aux mêmes usages, et chaque année voit éclore quelques progrès nouveaux de notre industrie manufacturière.

» D'autres animaux de la classe des rongeurs, le lapin, le lièvre, fournissent des poils fins et soyeux dont on se sert aussi dans la confection de certains vêtements. Quelquefois ce sont non seulement les fourrures et le pelage, mais bien la peau tout entière des animaux qui sert de vêtements à l'homme placé au deux extrémités de l'échelle de la civilisation. On sait combien les régions boréales sont abondamment pourvues d'animaux dont la peau remplit les conditions favorables à un tel emploi, et quel parti en tirent les habitants de ces climats glacés.

» Il est d'ailleurs certains vêtements qui ont besoin d'un grand degré de consistance pour résister aux froissements continuels. Les chaussures sont dans ce cas, et les peaux des animaux

solidifiées par les procédés du tannage protègent les pieds contre la rudesse du sol, et conservent leur température.

» Les gants sont dans le même cas, ainsi que certains chapeaux sur lesquels nous aurons à nous entretenir en examinant les vêtements propres à chaque partie du corps.

» Il est une autre substance qui appartient à la même classe, et qui tend à se populariser. La soie, fournie par la chenille du *Bombyx mori*, rare chez les anciens, et dont l'usage, dans l'économie domestique, date à peine de quelques siècles ; la soie, grâce à l'industrie agricole et manufacturière, descend chaque jour vers les classes moyennes de la société, et forme la base d'un grand nombre de vêtements. On a dû, dès lors, étudier ses propriétés, et les progrès récents de la physique ont amené la découverte de phénomènes d'un haut intérêt, et sur lesquels nous aurons à donner quelques détails.

» Je ne dois pas omettre de mentionner ici le duvet fourni par certains oiseaux, non plus que les peaux entières de quelques espèces de la même famille. Les peuples civilisés et les sauvages témoignent le même goût pour les ornements de ce genre. Enfin quelques mollusques fournissent des

produits connus sous le nom de *Byssus*, qui se filent et servent à fabriquer divers objets de toilette.

» Toutes les substances végétales ou animales que nous venons de passer en revue sont employées isolément ou réunies en plus ou moins grand nombre, à la confection de nos vêtements. Il en résulte des tissus dont les qualités sont très variables, et qu'il convient de bien apprécier avant d'examiner les conditions qui doivent en diriger l'emploi.

§ II. De la texture et de la couleur des matières qui composent les vêtements.

» Toutes les substances de nature végétale ou animale dont nous venons de parler sont douées d'un certain nombre de propriétés analogues qu'il importe de connaître; leur texture assez compliquée les rend très hygrométriques, mais à des degrés différents; il en est de même de leur degré de conductibilité du calorique. Mais ces différences, assez peu considérables, le deviennent bien plus quand l'ouvrier qui prépare ces matières en a composé des tissus plus ou moins épais, plus ou moins serrés.

» Ce point important de l'hygiène publique a

été l'objet de recherches nombreuses. On savait, par une longue expérience, que les tissus légers, en même temps qu'épais, donnaient à ceux qui s'en enveloppent la sensation de chaleur, tandis que le contraire résulte de l'application d'un vêtement dont le tissu est serré et mince. Dans les sciences d'application, les faits ont toujours devancé la théorie, et il a fallu arriver jusqu'à la fin du XVIIIe siècle pour qu'on se rendît compte de cette particularité si remarquable.

» Cependant quelques expériences avaient été tentées en Angleterre par Bayle, W. Herschell et le docteur Watson.

» Le comte de Rumford, en 1804, enveloppa de différentes substances un corps métallique également chauffé, et il constata que le refroidissement de ce corps avait lieu d'autant moins vite que le tissu servant d'enveloppe offrait plus de laxité, de mollesse et d'épaisseur. Il vit que les flocons de laine ou de coton conservaient la chaleur bien plus longtemps que la soie filée et les tissus fins et serrés de laine ou de toute autre substance. On se rend compte de ce phénomène en disant que l'air renfermé dans les mailles du tissu spongieux jouit à un très faible degré de la faculté de conduire le calorique, et que cette

faculté conductrice augmente à mesure que la quantité d'air diminue.

» On voit d'après cela que les vêtements composés de tissus élastiques, mous, et disposés à se feutrer, remplissent les conditions les plus favorables à la conservation de la chaleur du corps, de même qu'ils s'opposent avec non moins d'efficacité à la pénétration du calorique ambiant. Par là s'expliquent les habitudes particulières à certaines nations qui doivent à leur propre expérience l'appréciation de ces faits. Cette disposition physique des parties constituantes de l'étoffe qui compose le vêtement a pour résultat d'isoler le corps qui en est revêtu ; et, comme dans l'immense majorité des cas, la température extérieure est au-dessous de celle de nos organes, il y a tout à gagner en se soustrayant au refroidissement qui arrive par suite du rayonnement du calorique et de sa tendance à se mettre en équilibre avec les corps environnants.

» Cette première remarque de l'influence de la nature du tissu sur la puissance conductrice du calorique s'applique très fréquemment aux besoins ordinaires de la vie ; nous aurons occasion d'y revenir dans les paragraphes suivants, où il s'agira du choix des vêtements relativement à

l'âge, au sexe et à l'état de santé des individus. Examinons maintenant l'influence qu'exerce la couleur des tissus sur les propriétés générales des vêtements.

» Toutes les substances dont nous avons parlé dans le chapitre précédent sont douées de couleurs variables : cependant le blanc y domine, le lin et le chanvre passent rapidement du vert clair au blanc sale, puis au blanc pur, sous la seule influence de l'air et de la lumière; le coton est parfaitement blanc, les poils de beaucoup d'animaux offrent la même nuance; on n'observe de teintes brillantes que dans certaines peaux de mammifères ou d'oiseaux, ainsi que dans une variété de soie. Cette uniformité de coulenrs a subi de grands changements par suite du goût de chaque peuple. De la plus haute antiquité, on eut recours à des procédés singuliers pour produire des nuances plus ou moins brillantes; ce genre d'altération aurait été sans importance, si la couleur des matières organiques qui composent les vêtements n'influait pas sur quelques unes de leurs propriétés les plus précieuses.

» On a constaté, dès l'origine des sociétés, que les vêtements de couleurs différentes ne donnaient pas aux corps qu'ils revêtent la même sensation

de chaleur; on a constaté également que les substances dont la coloration diffère beaucoup s'échauffent à des degrés divers sous l'influence de l'action directe du soleil ou de la chaleur artificielle. Déjà, dans Pline, on trouve que les statues de marbre noir devenaient brûlantes après une longue exposition au soleil, tandis que celles qui étaient formées de marbre blanc ne subissaient presque aucune variation de température dans des circonstances tout-à-fait semblables.

» Les coutumes des peuples, qui révèlent presque toujours à l'observateur l'expression d'un besoin, avaient depuis un temps immémorial constaté cette propriété des corps colorés ou incolores.

» On trouve dans l'Orient une application de cette règle, et la science, comme presque toujours, est venue à la suite du fait. Il faut remonter à une époque très rapprochée pour trouver les premières traces des recherches sur ce fait important. C'est à Franklin que l'on doit en attribuer le mérite : il plaça sur la neige une série de morceaux de drap de couleurs différentes, et constata que, sous l'action directe du soleil, les morceaux colorés s'enfonçaient davantage dans

la neige, ce qui tenait à ce que celle-ci se liquéfiait par suite de l'absorption de la chaleur.

» Sir H. Davy, en 1799, obtint des résultats analogues en se servant de disques de cuivre colorés de diverses manières. La face inférieure du métal était enduite de cérat, qui se fondait d'autant plus promptement que la face supérieure était d'une couleur plus obscure.

» Ces premières données sur la propriété absorbante des corps colorés étaient bien incomplètes, et cependant chacun s'en contentait. Le docteur Stark, d'Édimbourg, a voulu pousser un peu plus loin ses recherches, et il a lu, en 1833, à la Société royale de Londres, un travail important sur ce point d'hygiène. Il a constaté par voie expérimentale rigoureuse le degré de puissance absorbante de la laine, de la soie et du coton coloré successivement en noir, en vert foncé, en écarlate et en blanc. Il a vu qu'un thermomètre très sensible, enveloppé de laine noire, mit 4 minutes 1/2 pour s'élever de 50 à 170 degrés Fahr., (10° à 76° centig.) ; qu'il fallut 5 minutes pour arriver au même point avec la laine vert foncé, 5 minutes 30 secondes avec la laine écarlate, et enfin 8 minutes avec la laine blanche. On avait eu soin de choisir de la laine offrant un

même degré de finesse, et toujours en égale quantité. L'expérience fut renouvelée au moyen d'une moindre quantité de la même substance, et les résultats furent semblables quant à leurs rapports mutuels, mais non quant au temps absolu ; il en fallut davantage pour arriver au même point d'élévation de la température.

» Des expériences dans un sens contraire furent entreprises au moyen d'un thermomètre à air gradué à un dixième de pouce en série descendante. La boule de l'instrument fut entourée au moyen d'un pinceau d'une couche légère de couleurs différentes. La couleur noire fut donnée avec la fumée de bougie. Dans une moyenne de quatre expériences, le thermomètre avec la couleur noire descendit de 1° à 83°, le brun foncé (moyenne des trois expériences) à 74°, le rouge-orange à 58°, le jaune à 53°, le blanc à 43°. Ces faits prouvent d'une manière évidente que la couleur exerce une influence considérable sur la faculté qu'ont les corps d'absorber le calorique.

» Les mêmes remarques ont été faites sur la promptitude avec laquelle se refroidissent les corps, suivant qu'ils sont enveloppés de laine de couleurs différentes. Un thermomètre chauffé à 82° centigrades, et enveloppé de laine noire,

mit 21 minutes pour descendre à 10° centigrades; il lui fallut 26 minutes pour arriver au même point lorsqu'on le recouvrit de laine rouge, et 27 minutes avec de la laine blanche. On voit qu'il y a un rapport évident entre toutes ces expériences, et que les laines colorées sont bien plus facilement perméables au calorique, dans un sens quelconque, que les laines blanches. Il faut ajouter que diverses substances, comme la farine et autres, donnèrent des résultats tout-à-fait semblables. On savait déjà que l'eau se refroidit d'autant plus vite que le vase qui la contient est de couleur plus foncée; l'état rugueux ou poli des surfaces extérieures influe également sur ce phénomène.

» Ce que nous avons dit sur les diverses espèces de substances qui entrent dans la composition de nos vêtements, ce que nous venons d'exposer relativement à l'influence qu'exercent la texture et la couleur des tissus sur leur propriété conductrice du calorique, suffisent pour diriger le médecin hygiéniste dans le choix des matériaux propres à remplir des indications différentes. Il est évident que les vêtements blancs et mollement tissus, épais et souples, contenant beaucoup d'air entre leurs mailles, et par conséquent

mauvais conducteurs du calorique, conviendront beaucoup aux personnes qui ont besoin de résister à la température extérieure. Nous aurons plus tard occasion de revenir sur ces particularités en examinant les circonstances qui sont de nature à modifier le choix des vêtements, surtout en ayant égard à la constitution physique du sujet, et aux conditions atmosphériques au milieu desquelles il est obligé de vivre. Qu'il nous suffise, pour le moment, d'établir comme bonne hygiène que la couleur des vêtements, abstraction faite de toute autre circonstance, influe beaucoup sur leur faculté conductrice du calorique, et que l'état de laxité et l'épaisseur des tissus concourent puissamment à mettre le corps à l'abri des circonstances atmosphériques extérieures. »

§ III. Déductions pratiques pour le magnétiseur.

Le magnétiseur doit se vêtir légèrement, dans la bonne saison, pour ne pas ajouter l'épuisement d'une transpiration surabondante à celui qu'occasionnent les pertes du fluide nerveux. Dans l'hiver, son impressionabilité au froid lui recommande tout le contraire.

Si c'était possible, le magnétiseur devrait éviter de porter de ces étoffes de laine, dont le tissu

lâche et velu est doué de la funeste propriété de retenir dans ses mailles le fluide morbide qui s'échappe du malade soumis au traitement.

Un point capital et auquel, pour cette raison, le disciple de Mesmer doit apporter l'attention la plus scrupuleuse, c'est de ne jamais se vêtir de tissus antipathiques à l'idiosyncrasie de son malade ou de son somnambule. Il doit également se garder de porter des bijoux formés de métaux qui impressionnent désagréablement le magnétisé. Au reste, il sera bien vite convaincu par lui-même de l'opportunité des conseils que nous venons de lui donner, quand il aura vu telle espèce d'étoffe ou de métal faire tomber son somnambule dans un état convulsif qu'il n'est pas toujours facile de calmer.

Un autre point non moins important à faire observer pour les vêtements du magnétiseur, c'est leur forme ample, aisée. Lorsqu'ils sont trop étriqués, et surtout lorsque les entournures sont trop étroites, la magnétisation, qui exige souvent une gesticulation très étendue, est un véritable supplice jusqu'au moment où l'étoffe venant à céder après de fréquents efforts, se déchire sous les aisselles, ce qui d'ordinaire ne se fait pas longtemps attendre. Outre cet inconvénient, il résulte

de la gêne à laquelle se condamne le magnétiseur une disposition d'esprit peu apte à produire les effets qu'il désire, et de plus, une fatigue prématurée qui ne tarde pas à le frapper d'impuissance.

CHAPITRE X.

USAGE DES BAINS ET DES LOTIONS.

Nous nous appesentirons sur ce point d'hygiène, qui est de la plus grande importance. Les magnétiseurs, si nous ne sommes dans l'erreur, doivent éviter de prendre leurs bains à un trop haut degré de température. Ceux qui leur conviennent le mieux sont les bains froids, et dans l'été les bains de rivière. L'immersion du corps dans une eau fraîche et courante a des propriétés éminemment toniques, et par conséquent on ne peut plus convenables pour la manière d'être du magnétiseur. Ceux qu'un traitement long et pénible aurait exténués outre mesure ne sauraient employer un remède mieux approprié à leur état que des bains tièdes fortement magnétisés. Ici nous recommandons de prendre les bains tièdes, parce qu'une énervation trop profonde ôtant aux

organes la faculté d'opérer la réaction en quoi consiste la tonicité des bains d'eau froide, ces derniers pourraient, par le fait, devenir plus nuisibles qu'utiles.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans présenter l'exercice de la natation comme un des meilleurs moyens gymnastiques auxquels puissent recourir les magnétiseurs pour se fortifier.

Enfin les bains d'eaux minérales très chargées de matières salines et très élevées en température ont une action fortifiante sur les organes digestifs qui les rend précieux pour ceux dont l'estomac s'est débilité par les excès de magnétogénie. Nous citerons les eaux de Vichy, de Balaruc et de Bourbonne-les-Bains.

Indépendamment des bains, les lotions fraîches sur le front, à la fin de chaque séance de magnétisation, sont un moyen aussi simple qu'efficace de prévenir les céphalalgies qui en sont quelquefois la suite.

Une autre précaution que nous ne présenterons plus comme un simple conseil, mais avec toute l'insistance d'une recommandation expresse, ce sont les lotions des mains ou manuluves, comme disent les médecins, dans une eau froide et légèrement acidulée, toutes les fois que l'on vient de

magnétiser un malade atteint d'une affection grave. On ne doit jamais perdre de vue que dans le rapport si étroit qui s'établit entre le malade et celui qui le magnétise, beaucoup de maladies acquièrent le triste privilége de devenir quelquefois contagieuses, même celles qui sont réputées l'être le moins.

CHAPITRE XI.

DES SOINS EXTÉRIEURS DU CORPS.

Pour que le rapport magnétique puisse s'établir, il ne suffit pas d'être animé des meilleures intentions, il faut de plus, ainsi le veut la faiblesse de l'esprit humain, il faut de plus que l'extérieur du magnétiseur soit tel, que rien dans ses vêtements, dans son visage, ni dans ses mains ne vienne éveiller de la répugnance chez celui qui se soumet à son traitement.

La propreté est en outre un des préservatifs les plus assurés contre la contagion.

Quelques auteurs ont recommandé de laisser à la chevelure une certaine longueur. Le précepte est un peu puéril selon nous, et nous n'en parlons que pour dire que nous n'en dirons rien.

Si nous recommandons une propreté sévère, nous condamnerons avec la même instance toute afféterie dans la toilette, qui ôte au magnétiseur cette gravité de dehors qui ne peut résulter que de la simplicité des vêtements. Les pommades balsamiques et les parfums de toutes sortes sont loin de convenir à tout le monde. Les goûts, si variés pour toutes choses, le sont encore plus pour les odeurs que pour tout le reste ; c'est assez faire entendre que le vrai magnétiseur doit à jamais laisser aux femmes la manie de s'aromatiser de la sorte.

Si l'afféterie est tolérable chez le disciple de Mesmer, ce ne peut être que pour les mains, dont il doit être on ne peut plus soigneux. Exposé qu'il est à faire des attouchements plus ou moins prolongés, il faut que dans la texture de la peau, dans l'aspect des ongles, rien de rude ni de louche pour la netteté ne puisse inspirer au magnétisé l'ombre d'une répugnance.

Les soins que nous recommandons consistent principalement dans des lotions fréquentes, faites, non pas avec les substances savonneuses qui dessèchent la peau et durcissent, mais avec les pâtes diverses qui nettoient l'épiderme tout en lui communiquant cette souplesse et ce moel-

leux indispensables, tant au mouvement des doigts qu'à l'impression douce et agréable des surfaces palmaires, toutes les fois que l'on veut joindre la pratique du massage aux diverses passes de la magnétisation.

Nous recommandons également l'usage des gants, qui non seulement empêchent la peau des mains de contracter cette coloration bistre capable de répugner à certains individus, mais encore conserve l'épiderme dans un état de moiteur légèrement onctueuse, qui en rend le contact moins pénible à supporter. Si les gants sont opportuns dans l'été, l'hiver ils sont indispensables pour s'opposer à l'impression de l'air froid qui engourdit la sensibilité, endurcit les tissus, les resserre, donne de l'aridité à l'épiderme et y détermine des gerçures aussi pénibles pour le magnétiseur qu'elles sont désagréables pour le magnétisé.

Il est inutile d'ajouter après ces préceptes généraux que le magnétiseur doit de toute nécessité s'abstenir de toucher habituellement ces substances irritantes et corrosives qui altèrent la peau, en racornissent le tissu et la recouvrent d'un calus fort peu propice à l'exercice normal du toucher. A plus forte raison doit-on s'abstenir de manier

du mercure, dont l'absorption donne un tremblement dans les membres capable de s'opposer d'une manière si funeste à la régularité des passes magnétiques, régularité indispensable à l'égale répartition du fluide magnétogène.

CHAPITRE XII.

DES CHOSES INTRODUITES DANS LES VOIES DIGESTIVES (*ingesta*).

Des Aliments.

Il nous est impossible de nous étendre dans cet opuscule comme on aurait pu le faire dans un traité complet d'hygiène ; nous nous contenterons donc de quelques données générales, renvoyant nos lecteurs à un ouvrage plus étendu, s'ils désirent se pénétrer de détails plus précis sur la matière.

Aliments tirés du règne animal. — L'*osmazome*, dit M. Briand, fait la base du jus de viande et du bouillon ordinaire. C'est à ce principe que les viandes grillées et rôties doivent leur saveur et leur couleur, et il se développe particulièrement dans la partie saisie par la chaleur du feu, et désignée sous le nom de *rissolé*. L'absence pres-

que complète de l'osmazone est la principale cause du peu de saveur et de la propriété rafraîchissante du bouillon de veau et de poulet. Elle manque en effet dans la chair des animaux fort jeunes ; elle se forme à mesure qu'ils avancent en âge ; mais il est des espèces dans lesquelles elle est toujours plus abondante que dans d'autres : de là la distinction des *viandes blanches* et des *viandes colorées*.

CHAIRS BLANCHES, c'est-à-dire dans lesquelles la fibrine, unie à la gélatine, n'est point pénétrée d'osmazome.

Les hygiénistes rangent au nombre des chairs blanches, 1° celles du cochon de lait, du veau ;

2° De l'agneau, du chevreau, des grenouilles, du homard, etc. ;

3° Celles du poulet, des jeunes volailles et des jeunes gibiers à chair blanche ; parmi les poissons, celle du merlan, de la limande, de la sole, de la perche, de la carpe, etc. Nous pourrions encore ranger dans la même catégorie la barbue, le turbot, la dorade, la truite commune, la truite saumonée, le hareng, le goujon et enfin l'éperlan ;

4° Les chairs blanches fermes et compactes, telles que celles du lapin, du dindon, de la pin-

lade, du paon, de tous les oiseaux de basse-cour qui ne sont plus de la première jeunesse.

De même les poissons qui ont la chair compacte et à fibres serrées, tels que la tanche, le barbeau, le brochet, le rouget, la morue, la raie, dont la chair n'est tendre qu'après une longue mortification, et enfin la merluche.

A cette même catégorie appartient le porc, qui, supportant difficilement les grandes chaleurs, offre une chair beaucoup plus salubre l'hiver que l'été; de là vient probablement la prohibition que Moïse en fit au peuple israélite.

CHAIRS COLORÉES, c'est-à-dire dans lesquelles la substance fibreuse est pénétrée d'osmazome.

1° *Chairs peu colorées.* — Le bœuf et le mouton. Ces viandes sont éminemment nutritives. La chair de la vache et celle de la brebis sont moins succulentes. Bien entendu que nous supposons ces animaux dans un état parfait de santé; car, lorsqu'ils ont été atteints de l'une des maladies assez nombreuses auxquelles ils sont sujets, ils perdent singulièrement de leur salubrité.

La chair du cheval, qui a été interdite on ne sait trop pourquoi, par le pape Boniface III, se vend publiquement à Copenhague. Cette viande

est un peu ferme, mais savoureuse et aussi nutritive, aussi saine que celle du bœuf. Dans la défense du successeur de saint Pierre, nous serions tenté de voir un hommage rendu aux services du plus noble animal de la création. Il répugne aux cœurs bien placés de le laisser conduire à l'abattoir après avoir participé à nos plaisirs, nous avoir secourus de ses efforts généreux, et avoir palpité d'une ardeur égale à la nôtre, en s'animant soit au clairon des batailles, soit aux fanfares de la victoire.

Quoi qu'il en soit, après la chair du cheval on peut placer celle de son patient et modeste compagnon de misère, l'âne, dont Buffon a dit avec tant de vérité : « Les hommes mépriseraient-ils jusque dans les animaux ceux qui les servent trop bien et à trop peu de frais ? » La dureté de sa chair a passé en proverbe ; et ce qui peut-être a donné naissance à cette opinion, c'est la résignation impassible avec laquelle le pauvre animal finit par endurer les horions dont l'accable son brutal et impitoyable conducteur.

Il paraîtrait cependant que cette chair est loin d'être aussi coriace que l'ont prétendu les modernes. Les Romains, qui furent les premiers gourmets du monde civilisé de ce temps-là, fai-

saient grand cas des rôtis d'âne, surtout lorsqu'ils provenaient de sujets sacrifiés à la fleur de leur âge. Pline nous apprend que Mécène,

Atavis edite regibus,

en faisait sa nourriture favorite ; et le chancelier Duprat, qui s'était rencontré avec lui par une sorte de seconde vue gastronomique, faisait engraisser des ânons pour sa table.

A cette première division des chairs colorées appartiennent encore un grand nombre de volatils, tels que le pigeon, la perdrix, le faisan, le canard et l'oie. Tous sont plus délicats et plus succulents les uns que les autres.

2° *Viandes noires.* — Il faut ranger dans cette division le chevreuil, le daim, le cerf, le sanglier, le lièvre et quelques autres quadrupèdes sauvages qui, la plupart, ont la chair très colorée, même dans leur jeunesse. La chair du sanglier ressemble beaucoup à celle du porc ; mais d'abord il est plus rare, ce qui n'est pas peu de chose pour chatouiller le palais des gourmets, et ensuite sa vie en liberté lui donne un principe stimulant qui en facilite la digestion.

Enfin, après les mammifères, vient une foule d'oiseaux : la macreuse, la sarcelle, la poule d'eau,

la caille, la bécasse, la bécassine, le merle, la grive, l'étourneau, le vanneau, l'alouette (mauviette), la gélinote, l'ortolan et une foule de becs-figues, de passereaux, etc. Plus leur chair est foncée en couleur, et plus elle est savoureuse. Au moment des vendanges, il est certaines espèces qui deviennent exclusivement grasses, et le mélange de la graisse avec une chair aussi sapide, en fait ce qu'il existe de plus délicat au monde... disent les gourmets. Ce sont les grives, les cailles, les becs-figues, et celuidont l'excellence est proverbiale, l'ortolan!

Pour compléter la série des aliments pris dans le règne animal, il nous reste à dire un mot, d'abord de ceux qui ont pour base l'albumine ou les œufs, et quelques mollusques, et ensuite de ceux qui ont pour base la matière caséeuse ou le laitage. Le blanc de l'œuf est de l'albumine presque pure; on y trouve un ou deux sels à base de soude et de chaux, plus du soufre, qui a la propriété de noircir l'argenterie. De là vient aussi que, lorsque les œufs ne sont plus frais, ils ont une odeur d'hydrogène sulfuré fort désagréable et fort insalubre. Le jaune d'œuf est une substance émulsive dans laquelle l'albumine est unie à une huile grasse très douce, et à une matière colorante jaune, dont la

nature est très peu connue, mais que l'on croit être du fer. Cette partie de l'œuf est la plus délicate; on y trouve une assez grande quantité de substance nutritive concentrée sous un petit volume. L'amalgame du blanc et du jaune forme à la cuisson une masse beaucoup moins indigeste et moins compacte que l'albumine prise séparément, laquelle ne se dissout qu'imparfaitement dans les premières voies. Nous ne parlerons pas du lait de poule, que tout le monde connaît.

Les œufs de poule l'emportent sur ceux de tous les autres volatiles; mais, à leur tour, ils doivent baisser pavillon devant les œufs de tortue, que les marins dévorent avec d'autant plus de délice, que souvent, en abordant le rivage où ils vont à leur recherche, ils ont l'estomac extrêmement fatigué par l'usage continu des salaisons.

Divers mollusques acéphales paraissent avoir aussi l'albumine pour base; nous nous contenterons de les nommer, ce sont : certains limaçons, les escargots, les moules et les huîtres.

Après les aliments albumineux viennent le lait et les aliments qui ont pour base une matière caséeuse.

Le *lait* est une sorte d'émulsion animale composée de matière caséeuse et butyreuse, et d'un

principe sucré; on y trouve en outre différents sels à base de potasse et de fer.

Comme on ne sera pas fâché de connaître les différentes qualités du lait, nous croyons devoir entrer dans quelques détails, bien que ce sujet ne concerne pas spécialement les magnétiseurs.

Les animaux ruminants, tels que la vache, la chèvre et la brebis, sont ceux dans le lait desquels les matières butyreuses et caséeuses se trouvent en plus grande abondance; tandis que les animaux non ruminants sont ceux dans le lait desquels on rencontre beaucoup plus de matière sucrée.

Dans le lait de chèvre, la matière butyreuse (le beurre) est plus solide que dans le lait de vache; mais il exhale une odeur forte toute particulière, et qui est surtout très prononcée dans celui qui provient de chèvres noires. Les chèvres blanches et celles qui n'ont point de cornes n'offrent pas, à beaucoup près, le même inconvénient; mais cette odeur est insupportable dans le lait des chèvres qui ne sont pas entretenues avec assez de propreté. Au reste, le lait de chèvre a beaucoup d'analogie avec celui de la vache.

Le lait de brebis fournit plus de crème que celui de la vache et de la chèvre; le caséum est

plus gras et plus visqueux; le beurre est plus mou; le sérum (petit lait) est moins abondant.

Le lait de jument se recouvre d'une crème claire et jaunâtre, mais qui ne donne que très difficilement une petite quantité de beurre fluide et de mauvaise qualité. Le sucre y abonde; mais la matière caséeuse y est rare, ce qui le rend peu alibile.

Le lait d'ânesse, les dames nous pardonneront ce rapprochement involontaire, a beaucoup de rapport avec le lait de la femme. Il en présente la consistance, l'odeur et la saveur. Le sucre s'y trouve en plus forte proportion que dans tous ceux dont nous venons de parler; mais, comme celui de la jument, il est peu propre à nourrir aussi bien que celui de chèvre et de vache.

La crème n'est autre chose que du beurre, plus un peu de caséum et de petit lait. Le beurre est une substance huileuse concrète, plus aisée à digérer que les huiles, mais aussi plus sujette à rancir, surtout quand elle contient du petit lait. Nous ne dirons rien des fromages, que tout le monde connaît; ce serait au surplus entrer dans des détails qui dépassent le cadre que nous nous sommes tracé.

Il était nécessaire de classer les divers aliments

tirés du règne animal, afin de pouvoir nous faire comprendre de nos lecteurs; maintenant que cette classification est achevée, nous pourrons indiquer facilement, d'une manière générale, les aliments que le magnétiseur doit choisir de préférence.

Tous ceux qui se sont livrés à la pratique du magnétisme s'accordent à dire que, de toutes les viandes, celles qui réparent le mieux les forces que leur font perdre les magnétisations sont celles que l'on trouvera rangées dans la catégorie des viandes colorées. Parmi les viandes blanches, celles que le magnétiseur doit préférer est le veau, quand on ne l'a pas tué trop jeune.

Un point non moins important que tout le reste, est la préparation de ces viandes. Le magnétiseur fera sagement de s'abstenir de tous les ragoûts inventés pour réveiller la torpeur des palais blasés par les excès de la table. Les chairs grillées, rôties ou cuites au four, sont celles qui contiennent le plus d'éléments réparateurs, et celles par conséquent auxquelles il doit donner la préférence.

Nous ne serons pas assez maladroitement systématique pour bannir de la table des magnétiseurs tout autre mets que des rôtis; cependant

nous insistons pour que ce soit là la portion dominante de leur nourriture.

Les aliments albumineux, par exemple, les viandes tout-à-fait privées d'osmazome, ne devront jamais se trouver sur leur table que comme une sorte de hors-d'œuvre. De même que la soupe faite avec le bouillon de bœuf, de tous les potages étant celui qui offre les qualités les plus nourrissantes, devra être celui qui se trouvera le plus fréquemment en tête de la carte de leurs repas.

De tous les mets que nous plaçons en seconde ligne, les poissons, surtout ceux qui appartiennent à la quatrième division des chairs non colorées, sont ceux que nous recommandons avec le plus d'instance. Comme nous le dirons plus bas, les excès magnétogènes ont le plus grand rapport avec les excès vénériens; or, comme l'expérience semble démontrer que la chair du poisson excite les facultés génératrices, en raisonnant par analogie, nous pensons qu'elle peut avoir la même influence sur les facultés magnétiques.

Les aliments tirés du règne végétal ne devant venir qu'en troisième ligne, ce serait nous lancer dans des détails inutiles que de nous étendre à leur sujet.

Quant au laitage, il est évident qu'il ne doit et ne peut jamais faire à lui seul la base du premier repas d'un magnétiseur. Un estomac aussi légèrement lesté ne saurait suffire aux fatigues d'une journée employée souvent de la façon la plus exténuante qui soit au monde.

CHAPITRE XIII.

DES BOISSONS.

Il n'est pas indifférent que les magnétiseurs fassent usage de tel ou tel breuvage de préférence à tel ou tel autre. Nous dirons plus, c'est que certaines boissons ne sont pas moins funestes au développement de la force magnétogène que ne le sont certains aliments.

Le cidre et la bière, par exemple, ont des propriétés neutralisantes contre lesquelles on ne saurait trop se mettre en garde, à tel point que l'usage de l'eau pure ou légèrement panée leur serait infiniment préférable. Il paraîtrait que ces liquides, lourds et épais de leur nature, ont une action débilitante, asthénique, sur les tissus muqueux en général, et que cette atonie venant

à se propager jusqu'au système nerveux, le fluide qui s'en échappe n'est plus doué des propriétés nécessaires pour l'exercice du magnétisme médical.

Nous envelopperons dans la même proscription la plupart des vins blancs, surtout le vin de Champagne, dont les principes alcooliques inondent le cerveau de vapeurs d'acide carbonique, et y déterminent une effervescence bientôt suivie d'une réaction contraire, qui plonge tout l'organisme dans un état d'anéantissement vertigieux peu propice à l'émission d'un fluide sain et bienfaisant.

Les vins dont nous ne saurions trop conseiller l'usage, sont les vins généreux qui, sous un petit volume, produisent d'excellents effets, relèvent les forces, raniment l'appétit, et donnent ainsi de la chaleur et du ton à tous les organes.

« Parmi les vins exotiques, dit le spirituel auteur de l'*Hygiène des femmes nerveuses*, à qui nous empruntons ce passage, parmi les vins exotiques les plus estimés des modernes Apicius (et les plus propres, ajouterons-nous, à relever les forces des magnétiseurs), nous citerons les vins de Chypre et de Candie, les vins de Chio, de Malvoisie, de Stancou, de Mételin, de

Schiras, de Tokai, d'Albe, de Monte-Fiascone, de Syracuse et de Marciminien. »

Nous nous garderons bien d'oublier dans la nomenclature les vins qui nous viennent d'Espagne, tels que le Malaga, le Rota, le Xerès et l'Alicante.

« La plupart des vins, dit le docteur Ed. Auber, se préparent par la coction, ce qui leur donne la propriété de pouvoir se conserver longtemps. Ils relèvent les forces, donnent de l'appétit et du ton; ils conviennent parfaitement, pendant la convalescence, à ceux qui ont essuyé de longues maladies, mais leur emploi demande à être dirigé avec intelligence. Ils conviennent encore à ceux que la *fatigue* ou la faim ont *épuisés*, et dont l'*estomac* est *dérangé* et *non irrité*. »

Ne fût-ce que par patriotisme, nous devons dire un mot des vins de notre belle France. C'est toujours le même auteur auquel nous laisserons les honneurs d'une dissertation dont il s'acquitte en gourmet délicat.

« Certains vins de France rivalisent par la qualité avec les meilleurs vins d'Espagne, surtout quand ils sont vieux; les plus recherchés sont les vins de Tavel, de l'Ermitage et de la Côte-Rôtie.

» En tête de tous ces crûs, nous devons citer

les vignobles de l'Ermitage, dont les ruines couronnent encore les hauteurs d'une colline pierreuse, située sur les bords du Rhône, à une petite distance de Valence.

» Ces vignobles célèbres produisent deux espèces de vins, le rouge et le blanc; le premier est infiniment plus estimé; on le reconnaît à sa couleur plus foncé, à son bouquet exquis et à sa saveur, qui rappelle celle de la framboise.

» On cite encore, parmi les meilleurs vins de France, ceux de Bourgogne, de Bordeaux et de Champagne. Les principaux coteaux de la basse Bourgogne sont Auxerre, Tonnerre, Avelin, Joigny, Chablis et Coulanges; ceux de la haute Bourgogne sont Chambertin, Beaune, Volney, Pomard, Nuits, Montrochet, la Romanie et Clos-Vougeot. Les avis sont partagés sur la qualité de ces différents crûs: les uns préfèrent ceux de la haute Bourgogne; les autres recherchent ceux de la basse Bourgogne; ce qu'il y a de certain, c'est que tous ces vins sont excellents... »

On ne peut mettre plus de courtoisie à renvoyer les parties dos à dos et contentes!

Pour nous qui n'avons pas les mêmes raisons de traiter la question d'une façon aussi accommodante, nous ne cesserons de répéter que de

tous ces vins, les plus riches en principes toniques et sucrés sont ceux que le magnétiseur doit choisir de préférence.

CHAPITRE XIV.

DU RÉGIME.

Nous avons déjà entamé cette question à propos des aliments tirés du règne animal. Ce que nous en dirons dans ce chapitre concerne spécialement l'arrangement et le nombre des repas.

Un magnétiseur ne saurait se contenter de deux seuls repas dans une journée; il lui en faut au moins trois pour réparer les pertes incessantes qui épuisent son économie. Il ne suffit pas non plus que sa table soit exclusivement chargée de viandes colorées et rôties, il est en outre urgent qu'il mette une régularité scrupuleuse dans les heures où il a coutume de prendre sa nourriture.

L'homme qui se voue à la pratique du magnétisme doit également se garder des moindres dérogations à son régime ordinaire. Pour lui, les extrà sont des excès dont il ne tarde pas à reconnaître les suites par la diminution rapide et instantanée de son énergie magnétique.

CHAPITRE XV.

DES EXCRÉTIONS, OU DES CHOSES QUI DOIVENT ÊTRE REJETÉES HORS DE L'ÉCONOMIE (*excreta*).

Excrétions cutanées et salivaires. — Fonctions digestives.

Tout le monde sait que rien au monde n'est débilitant comme les transpirations répétées et surabondantes. Le magnétiseur devra donc, autant que possible, éviter tout exercice violent capable de déterminer chez lui des sueurs excessives. Au moment de l'année où la température s'élève le plus, il doit rechercher les lieux ombragés, et se vêtir d'habillement confectionnés d'étoffe mince et légère.

En tout temps il doit se garder, durant son sommeil, de se surcharger de ces couvertures de laine et de ces édredons malsains qui font du lit une véritable étuve où l'on transpire comme dans un bain de vapeur.

Quant aux excrétions salivaires, nous n'en toucherons un mot que pour les fumeurs. Depuis l'époque où il est devenu de bon ton, en France, de s'envoyer des tourbillons de fumée âcre et nauséabonde sous les narines, de se parfumer

l'haleine et les paroles d'un arôme de corps-de-garde, beaucoup de jeunes gens veulent fumer à toute force, malgré vent et marée, malgré le mal de mer qui s'ensuit. Nous dirons à ceux-là qui ont le bonheur de ne pouvoir contracter cette détestable habitude, que dès l'instant où l'aspiration des vapeurs nicotianiques les fait saliver outre mesure, ils feront sagement de s'en abstenir, s'il leur prend fantaisie de s'occuper de magnétisme; car cet épuisement, ajouté à l'autre, ne tarderait pas à attaquer d'une façon sérieuse le parenchyme pulmonaire, si délicat de sa nature.

Pour ce qui concerne *certaines* fonctions digestives, que tout le monde devine sans que nous ayons besoin de les définir plus ouvertement, nous n'aurons qu'une recommandation à faire à leur égard, c'est de s'attacher à leur imprimer la plus grande régularité possible, ce qui est toujours facile quand on procède avec ordre et méthode.

CHAPITRE XVI.

EXCRÉTIONS TEMPORAIRES.

Il en est de plusieurs sortes, surtout chez la femme; chez l'homme il n'en est qu'une seule, l'éjaculation du fluide spermatique. C'est là une question assez délicate à traiter, et que cependant il nous est impossible de négliger, vu sa haute importance.

Avant tout, qu'il nous soit permis de demander à tous ceux qui ne voient dans le magnétisme qu'un rêve de l'imagination, et dans les passes à grands et à petits courants que des momeries insignifiantes, comment il se fait que la pratique de la magnétogénie détermine souvent un épuisement si notable, et qu'entre autres effets, elle ait une action aussi neutralisante sur les organes de la génération.

Tous les magnétiseurs s'accordent à dire que les excès magnétogènes ont un rapport identique avec les excès vénériens. Or, maintenant, nous demanderons encore comment il se fait que le simple mouvement des membres thoraciques, de haut en bas et avec assez de lenteur, puisse produire de semblables résultats, quand, au con-

traire, il est notoirement démontré par l'expérience que d'ordinaire les exercices corporels ont la propriété de donner de la force et de la santé. Témoin les jeunes enfants qui font de la gymnastique; témoin le boulanger, dont les muscles des bras et de l'épaule se développent par l'action de pétrir la pâte; témoin le fantassin, dont les jambes prennent un accroissement si remarquable par l'exercice réitéré de la marche.

Ainsi donc cela est hors de doute, dans les passes magnétiques il y a plus qu'un mouvement de va-et-vient purement automatique; quelque chose s'écoule hors du corps, puisque ce quelque chose amaigrit, épuise, affaiblit les organes, tue la mémoire, émousse l'intelligence et diminue singulièrement les désirs de la chair.

C'est assez dire que celui qui dépense une certaine quantité de fluide nerveux pour le rétablissement de la santé de ses semblables doit bien se donner de garde d'ajouter fréquemment à ces déperditions celles qu'entraînent à sa suite les libations intempérantes du calice de la volupté.

Nous avons déjà dit un mot, dans un précédent chapitre, des excrétions périodiques de la femme. Nous ne ferons que répéter ici notre recommandation, qui consiste à ne point pratiquer le ma-

gnétisme pendant toute la durée de cette fonction si importante, et sujette à de si faciles dérangements.

CHAPITRE XVII.

EXERCICES OU ACTIONS EXÉCUTÉES PAR LES MOUVEMENTS VOLONTAIRES (*gesta*).

De la Veille et du Sommeil.

Le sommeil naturel a trop de rapport avec le sommeil magnétique, pour que nous ne nous appesantissions pas sur cette question plus que nous ne l'avons fait sur les autres. On est loin de s'entendre sur la théorie du sommeil; les physiologistes et les philosophes ont émis à cet égard les opinions les plus disparates et les plus contradictoires. Il est, en effet, assez difficile de se rendre compte d'un état dont tout le monde n'apporte plus au réveil qu'un souvenir vague, obscur et confus.

Nous allons, sur ce sujet épineux et délicat, citer l'opinion du docteur Eugène Villemin :

« Il est mille circonstances, dit-il, où, à l'état de veille, l'homme se trouve, comme dans le sommeil, porté machinalement à accomplir tel

acte physique ou immatériel. Le sommeil ne serait donc, selon nous, que l'exagération croissante d'une certaine manière d'être du corps et de l'esprit, qui présente ses analogues durant la veille, seulement portée à un degré variable.

» La méditation du philosophe, la contention, nous dirions presque l'absorption intellectuelle de l'artiste, l'extase religieuse, et surtout l'inspiration du poëte, sont autant de modifications de l'âme qui entraînent à leur suite une sorte de sommeil relatif pour le monde extérieur.

» L'homme qui dort et qui rêve perd son libre arbitre; assistant pour ainsi dire comme simple spectateur en face du drame qui se noue et se dénoue au-dedans de lui-même, il ne lui est pas loisible d'en suspendre la marche ni d'en intervertir l'enchaînement. Il en est de même pour l'homme inspiré. Nous avons causé avec beaucoup de poëtes et d'artistes; tous sont tombés d'accord pour nous affirmer que leurs œuvres les plus remarquables ont été conçues à la faveur d'un état d'exaltation ou de concentration étrange dans lequel les idées semblaient leur descendre du ciel, ou, pour mieux préciser ce que nous voulons faire comprendre, semblaient leur être dictées par un être supérieur, vivant, pensant, combinant les

mots et les images en dehors de leur propre volonté.

» Maintenant, si vous examinez le front d'un homme absorbé par une méditation profonde, vous lui verrez le visage enflammé, les veines du front injectées ; à ces signes il n'est pas permis de douter qu'il n'existe vers l'organe de la pensée une congestion permanente, or aux yeux des magnétistes, cette congestion aurait pour cause déterminante l'accumulation du fluide nerveux dans son condensateur et son élaborateur naturel, la pulpe cérébrale.

» Cette rupture de l'équilibre entre le fluide nerveux qui circule dans toutes les parties du corps, et celui qui, se dégageant du cerveau, en imprègne la substance, peut avoir lieu de deux manières différentes : — par exubérance congestive dans l'organe sécréteur, ou par déperdition dans les autres régions de l'économie.

» De là vient que les contentions d'esprit qui font stagner le fluide nerveux dans le cerveau, et les efforts physiques qui, en un certain temps donné, consomment davantage de ce fluide que le cerveau n'en peut fournir, sont deux causes entièrement différentes qui amènent un effet semblable, la somnolence ou le sommeil.

» Dès l'instant que le corps perd le degré d'activité qui lui est nécessaire pour se tenir au diapason de l'activité du principe pensant, il semblerait que la vie se localise et se réfugie dans la tête. En effet, pour peu que l'on s'étudie soi-même, on s'apercevra aisément qu'à la suite de longues contentions d'esprit, les membres et tout le reste du corps sont plongés dans un engourdissement indéfinissable. Si c'est le soir, on se sent maîtrisé, subjugué par un besoin impérieux de dormir, et si, obéissant à cette impulsion trompeuse, on essaie de goûter le repos dans son lit, on sera tout étonné, au bout de quelques instants d'immobilité, de sentir les paupières se dégager, et le cerveau se rafraîchir et se débarrasser des vapeurs épaisses qui s'étaient appesanties sur lui comme un voile ténébreux.

» Ce phénomène est facile à expliquer : dès l'instant que le travail intellectuel vient à cesser, le fluide nerveux qui n'est plus retenu, condensé dans l'appareil cérébral, se répartit avec égalité dans les différentes régions du corps, l'équilibre se rétablit, et par conséquent le dormeur se retrouve dans toutes les conditions qui constituent la veille. Comme les opérations de l'intelligence ont la propriété de surexciter la sécrétion du

fluide nerveux, l'économie est en mesure de lutter assez longtemps avec l'activité de l'âme pour prolonger une insomnie, compagne ordinaire de ceux qui se livrent aux conceptions de l'esprit.

» Entre la veille et le sommeil, il existe une transition fort remarquable, que nous nommerons somnolence. C'est une sorte d'entrecroisement entre la vie organique et la vie immatérielle, entrecroisement mystérieux, où les deux existences semblent s'abolir mutuellement et nuire à leur manifestation réciproque.

» Pour mieux peindre notre pensée, nous ne saurions mieux faire que d'employer la comparaison suivante : concevez deux lames d'une substance médiocrement diaphane : placées l'une à côté de l'autre, chacune d'elles conservera sa translucidité; maintenant faites-les s'entrecroiser l'une sur l'autre : au moment où elles se recouvriront par le milieu, la clarté du jour aura plus de peine à traverser l'espace compris entre les limites où s'opérera leur entrecroisement.

» Cette comparaison toute grossière, toute matérielle qu'elle soit (car nous n'entendons établir aucune analogie positive, absolue), rend compte assez heureusement, selon nous du moins, de cet état singulier de l'organisme, où l'on se

trouve privé de la conscience de soi-même qu'on a de fait dans la veille, et par réminiscence dans le sommeil; c'est un état transitoire, un entrecroisement, qu'on nous passe l'expression, entrecroisement qui nuit à la manifestation des phénomènes intellectuels, observés, soit dans la veille, soit dans le sommeil.

» Dans la somnolence, on ne veille ni ne dort; l'âme s'éclipse, pour ainsi dire, sinon complétement, du moins d'une manière assez prononcée pour que le jeu des phénomènes mentaux soit tellement lourd, embarrassé, que l'être immatériel en reçoit une impression à peu près nulle. Mais, pour reprendre notre comparaison, que l'une des deux lames vienne à s'écarter entièrement, l'autre ne tardera pas à récupérer toute sa diaphanéité. C'est ce qu'on observe dans certains songes où l'âme vit d'une existence tout-à-fait indépendante du corps, et surtout dans le somnambulisme, où le principe pensant, tout en conservant sa supériorité d'action sur les organes, en dispose à leur insu pour ainsi dire, et exécute avec la coopération automatique de la matière endormie, des actes que, dans le songe proprement dit, il n'accomplit qu'en images.

» D'où il résulterait, selon nous, que le som-

meil, le rêve, le songe et le somnambulisme dépendent de la rupture d'équilibre entre l'âme, son instrument par excellence qui est le cerveau, et les autres organes, qui ne vivent plus que d'une vie purement végétative et mécanique.

»Si nous voulions approfondir plus longuement cette question si pleine d'intérêt, nous dirions que la rupture de l'équilibre n'est jamais telle qu'il y ait neutralité complète entre l'esprit et la matière, il y a au contraire entre eux de sourds et vagues retentissements, de telle sorte que l'âme détermine encore quelques velléités de mouvements dans les organes contractiles, et que les organes matériels eux-mêmes, en réagissant d'une manière obscure sur le cerveau, réveillent dans l'âme des images, des souvenirs et des volitions qui sans leur entremise n'y eusseut probablement point pris naissance.

» Les idées si nouvelles que nous venons d'émettre sur la veille, la somnolence et le sommeil, idées qui ne nous seraient jamais venues sans l'aide de la magnétogénie et de son agent mystérieux; ces idées, voulions-nous dire, tendent peut-être à faire voir de quel secours serait le magnétisme dans les recherches physiologiques. Quand bien même les médecins n'accepteraient

le fluide magnétogène que comme les physiciens l'ont fait du fluide électrique, du calorique et du fluide lumineux, il est certain qu'avec cette précieuse hypothèse ils arriveraient à se rendre compte d'une façon beaucoup plus satisfaisante d'une foule de phénomènes vitaux dont les sources, les rouages, les principes (les mots ne font rien à la chose), se dérobent à leurs investigations d'une façon si désespérante! N'a-t-on pas dit, redit et répété mille fois que les tourbillons de Descartes, dont le plus humble écolier se rit de nos jours, avaient donné une impulsion on ne peut plus heureuse au développement d'une science toute moderne, et cependant si imposante déjà, la Géologie! L'esprit humain a besoin de partir d'un point quelconque; erreur ou vérité, ce point lui est nécessaire. Donnez-moi un point d'appui *et terram movebo*, s'écriait Archimède; ce que le grand géomètre de Syracuse disait matériellement, nous le dirons de même des choses immatérielles. Physiologistes modernes, emparez-vous donc de la théorie magnétologique; ce nouveau fil d'Ariane est seul appelé à vous conduire dans l'inextricable labyrinthe du système nerveux et de ses insaisissables phénomènes! »

Ce que M. le docteur E. Villemin avance sous

forme dubitative, nous, nous n'hésiterons pas à l'affirmer; mais il est temps d'aborder la question sous son point de vue pratique. Il suffit d'examiner quel a été le but de la nature en plongeant les êtres dans une torpeur réparatrice durant presque la moitié de leur existence, pour en déduire les principes d'hygiène applicables aux magnétiseurs.

Le but que s'est proposé la nature dans le sommeil est assez évident pour que nous n'ayons pas besoin de nous appesantir beaucoup sur ce singulier phénomène que nous offre tout être doué de la vie animale; nous dirons plus, doué de la vie végétale, car les plantes aussi ont leur sommeil.

Après une dépense de douze heures, une déperdition diurne de l'agent excitateur qui fait réagir les organes les uns par rapport aux autres, l'organisme épuisé a besoin d'entrer en repos afin de donner à cet agent le temps de se régénérer en assez grande quantité pour suffire aux dépenses de toute la journée. Il est évident que les magnétiseurs, ajoutant aux déperditions ordinaires, nécessitées par le jeu de la machine animale, celles qu'entraîne la pratique de la magnétisation, ont plus que tous les autres besoin du

repos indispensable à tous les êtres pour reprendre haleine, pour retremper leurs forces émoussées, pour réparer les provisions de fluide nerveux qui se consument également dans l'exercice de l'organe intellectuel régi par cet être indéfinissable et mystérieux qu'on est convenu de nommer l'âme, le *moi* des philosophes.

Cependant, il ne faut pas qu'on s'y méprenne : si les excès de veille sont préjudiciables, l'abus du sommeil ne l'est pas moins.

« L'habitude d'un sommeil trop prolongé, dit Briand, énerve à la fois le physique et le moral. Plus on dort, plus on éprouve de propension au sommeil ; les perceptions deviennent plus lentes, l'esprit tombe dans une sorte d'hébétude, la mémoire s'affaiblit, l'imagination s'éteint, la contractilité musculaire s'engourdit. Les grands dormeurs acquièrent de l'embonpoint ; mais ils ne peuvent se livrer sans fatigue au moindre exercice, non plus qu'au moindre travail intellectuel. »

Tous les auteurs d'hygiène s'accordent à condamner l'usage de la *méridienne* ou de la *sieste* pour les hommes qui vivent dans une région tempérée comme l'est celle de la France. Nous pensons que l'on peut hardiment faire exception à cette règle pour les magnétiseurs. En effet, quand

on a dépensé en une matinée autant de fluide nerveux que les autres hommes en consomment pour une journée tout entière, il n'est point de meilleur moyen de réparer cette perte excessive qu'un sommeil bienfaisant goûté durant une heure ou deux, lorsque le soleil a marqué la moitié du jour et répandu dans l'atmosphère une chaleur accablante.

CHAPITRE XIII.

DES PERCEPTIONS OU DES IMPRESSIONS REÇUES PAR LES SENS (*percepta*).

« Sous le nom de *percepta*, dit Briand, se trouvent comprises, non seulement les sensations, c'est-à-dire les impressions reçues par les sens internes ou externes, et perçues par le principe sensitif, mais en même temps les idées qui en découlent, les jugements, les raisonnements, et toutes les opérations de l'intelligence sur ces idées; les affections, les passions et les volontés auxquelles ces idées et ces jugements donnent naissance et les déterminations qui en résultent. De là, la nécessité de diviser ces classes en trois

chapitres différents : 1° les sensations ; 2° les facultés intellectuelles ; 3° les affections morales et les passions. »

Les sensations externes nous mènent tout naturellement à examiner les organes des cinq sens. Nous ne parlerons plus du tact ou du toucher, au sujet duquel nous nous sommes étendu assez longuement, pag. 102. Il ne faut pas oublier que l'organe du toucher est on ne peut plus important dans la magnétogénie. En effet, si l'œil est pour ainsi dire le soupirail par lequel le cerveau émet à flots le fluide nerveux dont il imprègne le sujet, les doigts sont chargés de répartir dans de justes proportions, sur les diverses parties du corps du magnétisé, les effluves salutaires dont l'inonde le magnétiseur.

Nous parlerons du goût et de l'odorat en les envisageant tous deux sous un seul et même point de vue, celui de la propreté. Un magnétiseur qui aurait le désagrément d'être atteint de fétidité d'haleine devra prendre tous les moyens imaginables pour masquer une odeur capable d'inspirer une répugnance préjudiciable aux effets salutaires de la magnétophœnie. Les fumeurs ne devront pas être moins soigneux de leur bouche. Quant aux priseurs, ce qui nous mène au sens de l'o-

dorat, aux priseurs assez passionnés de leur étrange habitude pour ne pouvoir s'en défaire, ils devront s'astreindre à des soins tellement minutieux que leurs malades ne soient jamais désagréablement affectés d'une odeur si pénétrante chez les individus qui abusent de la tabatière.

Nous ne quitterons pas le sens de l'odorat sans dire un mot des parfums. Les parfums, en général, sont difficilement supportés par les sujets valétudinaires ou atteints de névroses. Parmi les odeurs les plus sujettes à produire des effets nuisibles, nous citerons celle de la Rose, du Lis, de la Tubéreuse et de leurs analogues. Le magnétiseur devra donc s'abstenir de parfumer ses vêtements par de semblables aromates. A peine peut-il se permettre les substances odorantes tirées des plantes de la famille des labiées, telles que le Thym, le Serpolet, la Lavande. Quand ces essences sont peu concentrées, les faits sembleraient établir que leur odeur produit un effet salutaire sur le cerveau en augmentant son énergie. Mais comme il se rencontre des idiosyncrasies telles que toutes espèces de parfums les font tomber en syncope, le plus sage est encore de s'abstenir entièrement de parfums, quels qu'ils soient, lorsqu'on se propose de magnétiser quelqu'un, hor-

mis le cas où la maladie est contagieuse ; il est évident alors qu'une odeur un peu vive est un préservatif de plus pour le magnétiseur.

Maintenant nous allons nous occuper de l'organe de la vue.

De l'aveu de tous les magnétiseurs, l'organe visuel est l'auxiliaire le plus puissant de la volonté pour produire les effets magnétophœnes : aussi ceux qui désirent se livrer à la pratique du magnétisme ne sauraient-ils prendre trop de précautions pour conserver la vue dans toute son énergie et toute son intégrité. Nous allons donc énumérer sommairement les différentes causes qui peuvent altérer la vision.

On a souvent remarqué à la suite des saignées locales ou générales un affaiblissement notable de la vue, surtout chez les personnes qui ont atteint un certain âge. Pour tout dire, les évacuations surabondantes, de quelque nature qu'elles soient, débilitent les organes des sens. Les abus des plaisirs vénériens ont surtout l'influence la plus funeste sur le sens de la vue; cette raison seule suffirait pour recommander aux magnétiseurs une grande sobriété à ce sujet, si les excès de ce genre n'affaiblissaient pas l'économie entière et ne tarissaient pas l'élément le plus nécessaire

à la magnétogénie : nous voulons dire le fluide nerveux dont il se fait une énorme déperdition dans les spasmes de la volupté.

Si l'organe de la vue est un auxiliaire important de la magnétogénie, l'organe de l'ouïe, d'une manière médiate il est vrai, ne lui est pas moins nécessaire, comme nous allons essayer de le démontrer.

Ce n'était pas sans raison que le père du magnétisme, Mesmer, employait le secours de la musique pour favoriser les développements de la magnétophénie. Il est à regretter que de nos jours on néglige comme on le fait un levier aussi salutaire, un levier qui remue l'âme humaine d'une manière si variée et si profonde à la fois; car, ainsi que l'a dit un poëte :

> « Des rhythmes différents magnétique influence !
> En modulant son vol tour à tour la cadence
> De l'allégresse au deuil nous transporte à l'instant. »

Dans les effets de la musique sur le magnétiseur et le magnétisé, il y a plus qu'un ravissement de l'imagination; il y a une vibration matérielle, un ébranlement harmonique, sympathique, entre les cordes d'une harpe, par exemple, et les moindre fibrilles dont se compose le système nerveux. Il est certain qu'une mélodie, une sym-

phonie habilement choisie et exécutée dans le sens de l'impression triste ou gaie, suave ou impétueuse, que l'on veut produire sur le magnétiseur, et par contre-coup sur le magnétisé (car ici le magnétiseur et le magnétisé ne font plus qu'un); il est certain, disions-nous, que des morceaux de musique, ainsi combinés à l'action magnétogène, ne pourraient que la seconder d'une manière admirable et doubler les effets qu'on en espère.

Comme la musique est à nos yeux un moyen qu'on ne saurait trop mettre en faveur auprès des personnes qui comprennent dans toute son extension la mission si noble, si belle, si dévouée et si bienfaisante en même temps du magnétiseur, nous allons citer quelques passages d'un livre fort remarquable, écrit par M. le docteur Edouard Auber (1).

Dans son *Hygiène des femmes nerveuses*, ce médecin a consacré tout un chapitre aux effets de la musique sur l'économie, et sur la manière de les diriger comme moyens hygiéniques. Nous trouvons une telle analogie entre les effets de la

(1) Auber (Édouard), *Hygiène des femmes nerveuses, ou Conseils aux femmes pour les époques critiques de leur vie ;* 2e édit., 1843. 1 vol. in-18, p. 270 et suiv.

musique sur le système nerveux et les effets du magnétisme sur ce même système, que nous croyons devoir nous étendre un peu longuement sur une matière aussi intéressante, d'autant plus importante à traiter, répéterons-nous encore, que, de nos jours, magnétistes et magnétiseurs semblent l'avoir totalement oubliée. Nous laisserons donc parler le M. docteur E. Auber, qui s'en acquitte trop bien pour que nous ne lui cédions pas la parole.

« L'influence puissante que la musique exerce sur l'économie est établie depuis longtemps sur des témoignages et sur des faits qui ne permettent plus de la révoquer en doute. Ainsi, en faisant la part de l'exagération et du merveilleux, en élaguant avec soin tout ce qu'il peut y avoir de fabuleux ou d'erroné dans les récits des anciens à ce sujet, il reste toujours pour constant et bien démontré que dans tous les siècles et chez tous les peuples, les hommes qui se sont livrés à l'exercice de la médecine ont toujours attaché une grande confiance aux effets de la musique, et qu'ils l'ont employée souvent avec succès, non seulement pour modérer ou pour exciter les passions, mais encore pour adoucir ou pour guérir les maladies.

» Les Hébreux employaient la musique comme un moyen d'agrément, d'inspiration et de guérison. Selon les livres saints, le prophète Elisée ne faisait jamais entendre l'esprit de Dieu avant de s'être préalablement inspiré au son plaintif des instruments, et c'était par le pouvoir magique des soupirants accords de sa harpe que David chassait le malin esprit qui s'emparait si souvent de Saül et qui le tourmentait si cruellement.

» Pour mieux comprendre les effets de la musique, il faut examiner ce qui se passe dans la nature et interroger tous les phénomènes .On reconnaîtra que le bruit exerce une action quelconque, non seulement sur les êtres animés, mais aussi sur les corps privés de la vie, c'est-à-dire sur les corps bruts ; il produit même des effets extraordinaires qui ont de tout temps fixé l'attention des plus grands observateurs. Nous les trouvons indirectement indiqués dans les riantes peintures de la mythologie qui nous représentent Orphée attirant les pierres par les accords de sa lyre, et Amphion bâtissant et élevant les murs de Thèbes par les charmes et la magie de sa voix créatrice ; et nous les retrouvons encore plus sévèrement reproduits dans des livres graves, dans les livres saints qui racontent comment les Is-

raélites abattirent les mur de Jéricho au son éclatant des trompettes.

» Il y a à Reims une église dont on voit trembler l'arc-boutant toutes les fois que l'on bat le tambour ou que l'on sonne la trompette au milieu de la nef. On voit dans toutes les églises les flammes des bougies osciller en mesure au bruit des orgues ou d'une musique bruyante; les confessionnaux et les stalles résonnent aussi au son des caisses et des tambours, et la terre elle-même frémit quelquefois sous la voix terrible du canon ; enfin, on cite des gens dont l'accent grave et accentué brise les verres, casse les tasses et fait éclater les glaces.

» Ces exemples prouvent assez que tous les corps sont soumis aux lois de la résonnance, parce que tous peuvent rencontrer leur unisson dans la nature; or, pour nous, physiologistes, nous n'en demandons pas davantage pour nous rendre compte de ces frémissements soudains dans les entrailles, de ces horripilations passagères, et de toutes ces sensations confuses de douleur ou de plaisir que nous éprouvons si souvent à l'occasion de certains cris ou de certains tons.

» Le bruit produit sur les êtres organisés des

effets ni moins intéressants ni moins curieux à constater. Il fait tressaillir les uns; il glace les autres d'épouvante; il ouvre les portes de la vie à certaines espèces; à d'autres, au contraire, il apporte les convulsions ou la mort; sur tous enfin, il exerce une action plus ou moins vive et durable.

» Maintenant, si, après avoir rappelé les effets que le bruit exerce sur les animaux, nous cherchions à distinguer et à apprécier ceux que la musique produit sur eux, nous ne pourrions qu'être surpris de leur prodige, et cette recherche aurait pour nous d'autant plus de valeur que chez les animaux tout est vrai, parce qu'ils sont exempts de préjugés, d'inquiétudes et de soucis, parce qu'ils n'ont d'autre guide que leur instinct, et aussi parce que leur sensibilité est toujours vraie et toujours naturelle. Voici quelques faits qui, joints à ceux que nous avons déjà rapportés, prouveront assurément combien il est important d'étudier l'influence de la musique sur l'économie pour en tirer parti au besoin.

» La musique exerce sur les animaux des impressions fort différentes: elle plaît aux uns, elle est désagréable aux autres; elle peut chez d'autres déterminer aussi des accidents fort graves.

» Tous ou presque tous expriment par des bonds, par des sauts, par des contorsions ou par des gestes, le sentiment de plaisir et de douleur qu'ils ressentent à son occasion; mais ce qui surprendra encore davantage, c'est que la plupart d'entre eux ont réellement des airs où des tons favoris.

» Ainsi, par exemple, les biches se couchent et se laissent prendre dès qu'elles entendent une musique harmonieuse; l'éléphant et les ours suivent le fifre; les cygnes aiment la guitare; la plupart des oiseaux écoutent avec plaisir le flagolet; enfin les abeilles reviennent à leur ruche au bruit des cymbales, et les araignées et les rats sont, dit-on, très sensibles aux plaintifs accords du luth.

» D'autre part, il y a des animaux qui éprouvent une aversion et une antipathie insurmontable pour certains sons. Ainsi, l'éléphant craint le grognement du cochon; le lion prend l'épouvante au chant du coq; le tambour met le tigre en fureur; le braiement de l'âne effraie certains chevaux, et la musique militaire donne à d'autres un tel courage, que, lancés au milieu des combats, on les a vus souvent préférer la mort à une défaite.

» Aristote rapporte à ce sujet un fait assez pi-

quant; il dit que les Crotoniates ayant appris, la veille d'une bataille, que les chevaux des Sybarites étaient très sensibles au son des flûtes, résolurent d'exploiter cette particularité pour rendre la cavalerie de leurs ennemis tout-à-fait inutile, ce qui leur réussit au-delà de toute espérance. En effet, ils eurent à peine fait entendre le son de la flûte, que les chevaux des Sybarites se mirent à danser, et qu'ils s'élancèrent joyeux dans le camp de l'ennemi avec leurs cavaliers et tout leur bagage sur le dos.

» L'action que la musique exerce sur l'homme n'est pas moins puissante; elle agit sur les solides et sur les humeurs; elle agit encore sur sa sensibilité, sur son moral et sur son intelligence : voilà pourquoi elle a toujours été recommandée par les anciens et par les modernes, par Pythagore, qui voulait que ses élèves fussent éveillés au son de la musique; par Montesquieu, qui l'a représentée comme étant de tous les plaisirs celui qui corrompait moins le cœur; enfin par Bacon, qui a dit formellement : « Le corps humain ressemble, par son organisation compliquée et délicate, à un instrument de musique très parfait; mais cet instrument se dérange facilement, et toute la science du médecin se réduit à le remettre

d'accord et à toucher la lyre du corps humain, de façon qu'elle rende des sons justes et agréables. »

» Chacun éprouve les effets de la musique en raison de son organisation particulière, de son tempérament et de ses goûts, et aussi en raison de son état de santé et surtout de son état de maladie qui apporte de si grands changements aux impressions ordinaires ; changements parfois utiles à certaines natures, qu'ils rendent momentanément sensibles aux accents délicieux de l'harmonie. Les effets de la musique diffèrent encore selon qu'on l'écoute, qu'on l'exécute, ou qu'on se livre à la composition.

» La musique est un puissant correctif de cette fausse sensibilité qui tient de la faiblesse, et qui au fond constitue une véritable maladie; elle guérit aussi en l'éparpillant ou en l'usant ce trop-plein de sensibilité qui tourmente si douloureusement, et qui finit quelquefois par rendre l'homme qui sent trop vivement l'égal en cruauté du barbare qui ne sent rien!... Enfin, maniée avec art et dirigée avec une sage économie, la musique fait naître dans l'esprit des idées toutes différentes de celles qui l'occupent ordinairement; elle promène l'âme dans le pays romantique des

illusions; elle l'empêche d'étudier avec trop d'attention l'état du corps, et de cette manière, elle ne lui permet pas de s'effrayer de ses désordres.

» Nul art, nul objet, nulle occupation, dit le docteur Rosier, n'ont en général, autant qu'une musique agréable, le don de substituer des idées entièrement opposées à celles au milieu desquelles elle nous surprend, ou de nous y entretenir selon qu'elle est par son caractère en rapport ou non avec ces idées. On pourrait presque la comparer à une espèce de protée qui, susceptible de mille formes, et possédant d'une manière irrésistible le langage de toutes les passions, de toutes les affections agréables et pénibles, pénètre jusqu'aux dernières retraites de notre âme, et qui, en l'entretenant de telle ou telle passion, de tel ou tel genre d'idées, l'anime ou la calme, l'attriste ou la réjouit; en un mot, la fait sentir ou penser à son gré. Il est peu de personnes qui n'aient éprouvé ces effets ou qui n'en aient observé des exemples. Et comment la musique n'aurait-elle pas le pouvoir de changer la nature même de ses opérations, puisqu'elle a si souvent celui de faire taire jusqu'à la douleur elle-même?

» Le dégoût, la tristesse ou le découragement viennent-ils, au contraire, à contrarier l'action

des remèdes, on peut avoir recours à la musique; elle agit comme un excellent dérivatif, et souvent elle devient sous ce rapport un précieux remède. Dans d'autres circonstances, elle dissipe les maux de tête ou le délire, et on l'a vue souvent dans les fièvres éruptives favoriser les jetées salutaires à l'aide desquelles la nature médicatrice opère presque toujours la guérison; enfin elle sait répandre un sommeil réparateur; elle adoucit toutes les douleurs, et souvent elle les tarit.

» S'agit-il de maladies déterminées par l'ennui, par l'abus de toutes choses, par la satiété des plaisirs, la musique produit ordinairement d'excellents effets; elle renouvelle la sensibilité; elle rajeunit l'imagination; elle ramène aussi la douce espérance, cet héroïque remède; en un mot, elle appelle le plaisir: celui-ci ouvre la scène, et l'illusion fait le reste.

» Le chant exerce une action bien puissante sur les âmes tendres et mélancoliques; il y a même des airs qui parlent aux souvenirs d'une façon si touchante, qu'ils rappellent jusqu'aux plus fugitifs moments du bonheur passé, dont ils renouvellent ainsi le délire et l'extase. Enfin, le chant, c'est le fils des prières, c'est la source aussi des plus douces et des plus saintes consolations.

» La musique étend aussi son empire sur le physique, sur les solides et même sur les humeurs; elle produit de salutaires ébranlements; elle change l'ordre vicieux du mouvement; elle imprime aux fluides une circulation plus égale, et parvient de cette manière, c'est-à-dire en provoquant une expansion bienfaisante, à débarrasser l'économie des produits dangereux dont les opérations de la vie la surchargent quelquefois.

» De plus, la musique ralentit ou précipite, ou règle la circulation nerveuse. Toute la difficulté consiste à savoir l'employer à propos et à saisir habilement l'indication et l'opportunité. Elle agit sur nos fluides par son rhythme, par l'action mécanique des sons, et par les impressions qu'elle exerce dans l'âme. Enfin, Haller et Desessarts ont prouvé d'une manière incontestable que la musique agissait très énergiquement sur les sécrétions et sur les excrétions, qui ont une si grande part dans la guérison des affections humorales.

» Mais aussi, disons-le bien, par cela même que la musique est un puissant modificateur de l'économie, elle peut aussi, dans mille circonstances, produire des effets très fâcheux, et nous devons d'autant plus insister sur de pareilles vérités qu'elles sont moins connues.

» La musique peut occasionner des syncopes, des états nerveux, et même des affections de l'encéphale et de ses dépendances; mais cependant ce n'est guère que chez ceux qui se livrent à la composition qu'elle exerce d'aussi terribles effets. Au demeurant, la plupart des grands compositeurs se sont toujours montrés mélancoliques ou bizarres : tels furent Grétry, Mozart et beaucoup d'autres.

» Si nous cherchons à nous rendre compte de l'action que la musique produit sur l'économie; si nous décomposons dans ce but tous ses effets, nous verrons bientôt qu'ils dépendent à la fois du rhythme, de la mesure, du ton ou du mode dans lesquels elle est écrite; et nous reconnaîtrons encore que sa puissance est entièrement subordonnée aux modifications que l'on imprime à ces divins éléments de toute composition importante.

» C'est le rhythme ou la mesure qui donne à la mélodie la variété piquante qui constitue son principal agrément. On distingue des mesures gaies et des mesures tristes; puis, selon qu'elles sont vives ou lentes, elles exercent sur la sensibilité une action différente. La raison en est bien simple; c'est que le rhythme est la loi de la nature, et

que le corps humain est réglé lui-même par ce principe universel, comme il est facile de s'en convaincre en étudiant le jeu des principales fonctions. En effet, examinez le cœur et le poumon, et tous deux vous en fourniront la preuve; car l'un et l'autre exécutent une mesure à deux temps, marquée chez le premier par les mouvements de diastole et de systole, marquée chez le second par les mouvements d'inspiration et d'expiration: c'est là probablement ce qui a amené les plus grands observateurs à considérer la machine animale comme un instrument de musique ayant ses tons, ses accords, ses résonnances et son timbre particulier, et c'est aussi ce qui aura fait dire aux anciens qu'Esculape était fils d'Apollon. Admirons leur savante poésie et reconnaissons franchement qu'en faisant ainsi du dieu de la musique le dieu de la médecine, ils ont par un grand rapprochement consacré une grande vérité dans une vive et piquante allégorie. »

Nous avons analysé avec assez de détail tout ce qui concerne les sensations externes. Les sensations internes, qui sont quelquefois d'un si précieux secours pour le magnétiseur, quand il ressent en lui-même pour ainsi dire le contre-coup de ce qu'éprouve le magnétisé, sont loin de nous

offrir le même intérêt sous le point de vue hygiénique. Les seules recommandations que nous ayons à faire à ce sujet sont toutes morales : c'est ainsi que le véritable sectateur de la doctrine de Mesmer doit être animé d'un tel amour pour le bien de ses semblables, qu'une sympathie étroite s'établisse entre lui et son malade; sympathie si intime, qu'il soit comme le miroir vivant où viennent se refléter toutes les sensations de la personne soumise à ses magnétisations.

Pour avoir épuisé tout ce qui ressort des perceptions, il ne nous reste plus qu'à traiter des facultés intellectuelles et des passions.

Nous ne dirons qu'un seul mot des facultés intellectuelles; c'est qu'elles sont utiles et nuisibles à la fois au magnétiseur. Si on les envisage sous un point de vue solide, tel que celui du jugement et de la philosophie, il est certain qu'un magnétiseur en a grand besoin pour embrasser dans toute son étendue la mission qu'il est appelé à remplir.

Si, au contraire, on envisage les facultés intellectuelles dans ce qu'elles ont de brillant, d'artistique enfin, oh! alors, il est certain que ces êtres privilégiés épuisant, consumant, dévorant pour ainsi dire leur propre organisation par les

veilles prolongées, durant lesquelles ils s'abandonnent aux brûlantes secousses de l'inspiration, sont tout-à-fait inaptes à se livrer aux pratiques du magnétisme, qui achèveraient de ruiner une constitution déjà délabrée par les excès intellectuels.

Pour ce qui est des passions, toutes celles qui épanouissent l'âme, qui lui font éprouver ce besoin d'expansion par lequel notre être est porté à s'épancher en dehors de lui-même, sont on ne peut plus propres à la magnétogénie. Toutes celles, au contraire, qui font replier l'âme sur elle-même, qui l'oppressent et lui font éprouver un douloureux sentiment d'astriction, toutes celles-là sont incompatibles avec l'exercice du magnétisme. Malheur à l'ami trop dévoué qui, voulant triompher de ses propres douleurs pour soulager les angoisses d'un ami souffrant, s'évertuerait à lui prodiguer les bienfaits du magnétisme! sa générosité déçue, loin d'apporter un soulagement salutaire, ne ferait que doubler l'intensité d'un mal qu'il ne lui est plus permis d'adoucir.

RÉGIME DIÉTÉTIQUE

DU MAGNÉTISÉ.

Le régime du magnétisé est, à proprement parler, un traité sur les règles hygiéniques auquelles on doit soumettre le malade en traitement magnétique, afin de faciliter autant que possible l'action salutaire de l'agent magnétogène.

Cette simple définition suffit à elle seule pour démontrer combien sont importantes les considérations auxquelles nous allons nous livrer : elles éclaireront le magnétiseur sur le régime de vie auquel il doit astreindre son malade, s'il désire favoriser autant que possible l'heureuse influence des magnétisations. Il est évident que le disciple de Mesmer a besoin d'avoir sous les yeux une série de préceptes qui lui exposent l'ensemble des règles relatives à l'usage, *dans l'état de maladie,* des choses dont on faisait ou pouvait faire usage dans l'état de santé, et qui se trouvent être plus ou moins sensibles depuis qu'une affection quelconque est venue apporter ses funestes modifications à l'organisation tout entière. Il ne faut pas que le magnétiseur l'oublie : sous le rapport

du régime, chaque maladie, chaque période, chaque phase, chaque instant de la maladie, apporte avec soi des nécessités différentes.

Nous n'entreprendrons pas de donner les règles diététiques de toute la nomenclature nosologique, attendu qu'un volume entier n'y suffirait pas. Les affections au sujet desquelles nous nous étendrons le plus sont celles du système nerveux comme étant plus exclusivement que toutes les autres du domaine de la magnétologie.

Ce qui ne veut pas dire que le magnétisme n'ait d'action que sur les névroses (*maladies du système nerveux*) ; bien loin de là. Il y a longtemps que des médecins doués d'un grand jugement ont considéré l'innervation comme le principal moteur de la plupart des affections qui affligent l'espèce humaine. Pour démontrer la vérité de cette assertion, on ne peut plus importante au point de vue magnétologique, nous ne saurions mieux faire que de citer quelques fragments d'une thèse pleine d'aperçus d'une haute philosophie, thèse soutenue par M. Louis Villemin à la faculté de médecine de Strasbourg (1).

(1) *De l'Innervation et de son influence sur la marche des maladies aiguës*, 1842.

» A mesure qu'on s'élève dans l'échelle animale, on reconnaît que le système nerveux acquiert plus de volume, d'étendue, qu'il joue un rôle plus important dans l'exécution des actes vitaux. Ainsi dans l'homme, tout ce qui concerne la vie de relation est exclusivement de son domaine ; mais il n'est pas de propriétés vitales, pas de fonctions sur lesquelles il n'exerce aussi un empire plus ou moins absolu.

» Ces vérités sont démontrées par les expériences des physiologistes, par l'étude des faits pathologiques, par celle des effets des passions.

» Je ne ferai que mentionner l'action du système nerveux dans tous les actes qui se rapportent à la sensibilité de conscience et aux mouvements volontaires; il n'y a pas de discussion sur cet objet.

» Quant aux mouvements des viscères intérieurs, aux phénomènes qui se passent dans la profondeur et l'intimité de nos organes, presque tous les écrivains admettent à la vérité leur subordination à l'influence nerveuse, mais ils sont loin d'être d'accord sur son étendue. Les uns pensent que rien ne peut se faire sans elle; d'autres soutiennent qu'on peut la modifier ou même

la supprimer sans observer de très grands changements dans ces fonctions.

» Il est pourtant facile de prouver que cette subordination existe à un très haut degré. Sans adopter entièrement les résultats exclusifs et souvent contradictoires établis par plusieurs physiologistes, on ne peut s'empêcher de regarder comme bien établies les propositions suivantes :

» 1° Le système nerveux a une influence incontestable sur les mouvements propres du cœur, des poumons, du tube digestif, sur les sécrétions de ces derniers organes, et par suite sur la circulation, la respiration, l'hématose, la digestion, la calorification.

» En un mot, les phénomènes vitaux dépendent de l'influence des nerfs qui les régissent : leur lésion traumatique ou leur désorganisation par une cause quelconque anéantit ces phénomènes.

» Des passions violentes peuvent porter immédiatement le trouble dans toutes les fonctions de l'économie.

» Ainsi, sous l'impression d'une profonde terreur, on ressent des frissons, la peau pâlit, se refroidit, se contracte, se crispe, se couvre d'une sueur glacée ; les cheveux se hérissent, les membres, tremblants, ne peuvent plus supporter le

poids du corps ; la circulation, la respiration, sont altérées ; des évacuations involontaires surviennent ; les perceptions n'ont plus de netteté, plus de justesse ; les fonctions intellectuelles sont perverties et éprouvent un trouble si grand, qu'il peut être porté jusqu'au délire.

» La colère, la joie, la tristesse, le récit d'une action noble et généreuse nous arrachent des larmes ; des impressions de nature très variée provoquent l'ictère ; le lait des nourrices soumises à de profondes émotions est devenu souvent un véritable poison pour leurs nourrissons, et leur a causé les maladies les plus graves.

» Les sensations vives peuvent *produire* ou *guérir* la paralysie.

» Ces phénomènes si divers qui ont été observés par un grand nombre d'auteurs dignes de foi, et dont quelques uns se passent souvent sous nos yeux, ne peuvent avoir lieu que sous l'influence du système nerveux, et nous démontrent que, dans l'organisme, il n'est aucune fonction qui se dérobe à son empire.

» Cette action que le système nerveux exerce sur l'économie vivante est ce que l'on nomme *innervation*.

» Puisque l'innervation joue un rôle si impor-

tant dans les phénomènes physiologiques, on doit penser qu'elle exerce aussi la plus grande influence sur la production des maladies; c'est là ce que l'observation me paraît démontrer.

» Je crois, en effet, avec l'illustre professeur Lobstein, que dans le plus grand nombre des maladies, si ce n'est dans toutes, l'innervation est primitivement affectée. C'est à cette porte que les causes pathogéniques frappent d'abord; c'est par elle qu'elles s'introduisent dans l'organisme. »

Pour prouver cette proposition, le docteur L. Villemin jette un coup d'œil rapide sur plusieurs affections importantes, et il termine en s'appuyant sur ce passage remarquable d'un traité de M. Forget sur l'entérite.

« En réfléchissant au mécanisme et à la filiation » des phénomènes morbides, en général, on ar- » rive à cette conclusion, que probablement le » système nerveux est le premier influencé dans » la production des actes fonctionnels et organi- » ques qui constituent la maladie. C'est là un » axiome de haute pathologie générale et spécu- » lative qui s'applique à la presque universalité » des affections de l'économie. Sous ce point de » vue, toutes les phlegmasies peut-être ont pour » ainsi dire un rudiment nerveux, et l'on conçoit

» très bien que de profonds généralisateurs aient » édifié la médecine sur une base constituée par » l'innervation : tel fut notre illustre prédécesseur » LOBSTEIN. »

L'observateur judicieux dont nous citons la thèse, après avoir examiné le rôle que joue l'innervation dans les névroses du sentiment et du mouvement, les irritations par causes externe et interne, les fièvres simples, éruptives et typhoïdes, se résume en disant :

« Tous ces phénomènes variables sont des effets divers d'une cause première, agissant sur tel ou tel sujet d'une façon diverse, ayant des résultats différents suivant la susceptibilité organique, mais qui, tout en modifiant leur forme, n'en conservent pas moins, à mon sens, un type primordial qu'il est aisé de retrouver quand on veut bien y porter son attention, type autour duquel gravitent tous les accidents.

» Je crois, en effet, que la maladie, considérée dans son état aigu, est UNE, ses nuances multiples, sa gravité variable. C'est dans ces affections surtout que l'on apprécie la vérité de cette proposition d'HIPPOCRATE : *morbis omnibus modus unus est* (1). Cette vérité a été sentie par un grand

(1) Toutes les maladies sont une dans leur mode.

nombre de médecins qui se sont livrés, à diverses époques, à des efforts plus ou moins heureux pour rattacher ces affections à un type unique. C'est ainsi que Broussais et son école ont voulu les rapporter toutes à une inflammation locale. Ils ont senti le but qu'il fallait atteindre, mais ils ont passé à côté de lui. »

En effet, tout porte à croire qu'un jour viendra où l'opinion du professeur Lobstein de Strasbourg finira par prévaloir, et où le siége primitif de toutes les maladies sera rapporté au système nerveux. C'est ainsi que la doctrine de Mesmer sur la pathogénie se trouvera confirmée par l'observation rigoureuse des faits.

Nous espérons que le lecteur appréciera de quelle importance sont ces considérations pour la confiance que doit inspirer le magnétisme dans le traitement des affections qui relèvent du système nerveux, et par conséquent de presque toutes. Revenons maintenant au régime diététique du magnétisé.

Comme nous l'avons dit plus haut, les affections qui nous offrent le plus d'intérêt sont celles du système nerveux. En tête nous trouvons les névralgies, sur la nature desquelles les médecins qui ne veulent pas admettre l'existence du fluide

nerveux (*magnétogène*) sont dans une ignorance complète, absolue. Ils ont tour à tour invoqué les vices cancéreux, arthritique, syphilitique, etc., puis est venu le tour de l'inflammation... Une inflammation qui disparaîtrait en un clin d'œil comme l'éclair et qui reviendrait de même!... Les magnétiseurs peuvent revendiquer la meilleure explication de ces accès bizarres si instantanés, si subits dans leur rémission comme dans leur retour. En cela, ils peuvent du reste s'enorgueillir d'être d'accord avec Cabanis, avec Cuvier, et M. Roche lui-même, un des pathologistes modernes les plus distingués. Du reste, pour démontrer ce fait de la façon la plus irrésistible, il suffirait de remarquer que, par une sorte d'instinct, l'individu qui est en proie aux tourments de la douleur s'agite en mouvements continuels, comme pour appeler sur l'appareil musculaire l'excès d'innervation employée à la production de la douleur. Il est un moyen plus héroïque encore de rétablir cette harmonieuse répartition du fluide nerveux dans tous les centres et dans toutes les ramifications du système : c'est assurément celui que nous a légué Mesmer, la magnétisation.

Quant au régime des *névralgies*, il est celui des maladies inflammatoires ; car on ne peut nier que

la plus ou moins grande plasticité du sang n'ait une influence réelle, positive, sur les accès névralgiques, puisque souvent on les adoucit par l'emploi des saignées générales. On devra donc mettre le malade à un régime frugal et ténu, le priver d'aliments trop substantiels, et le rafraîchir à l'aide de boissons mucilagineuses. Les limonades, l'orangeade, le sirop de groseilles simple ou framboisé, sont parfaitement indiqués dans ce genre d'affection.

Nous ne terminerons pas ces considérations sur les névralgies sans prémunir les magnétiseurs contre une erreur dans laquelle ils pourraient tomber, et qui souvent leur ferait éprouver de cruelles déceptions : nous voulons dire la confusion des *névralgies* avec les *névrites*. On entend par névrite une inflammation ou altération locale des nerfs. Il ne s'agit plus ici d'une sorte de congestion du fluide nerveux, congestion qui ne laisse après elle aucun vestige matériel, mais bien d'une altération dans la substance même du cordon nerveux, ou bien d'une compression par suite d'exostose (c'est-à-dire tumeurs osseuses) se développant sur le trajet de ces mêmes cordons nerveux. Ce n'est que la comparaison qui puisse faire distinguer la différence qui existe entre ces

deux maladies. Dans les névrites, la douleur est également vive, mais continue, s'exaspérant par le mouvement, la pression, la friction ; il y a ordinairement des signes extérieurs d'inflammation non équivoque. Dans les névralgies, au contraire, la douleur est ou intermittente ou rémittente, mais jamais continue. Elle diminue plutôt qu'elle ne s'exaspère par la friction ou le mouvement.

D'après ce parallèle, il est facile de voir qu'autant les névralgies seront accessibles aux bienfaits du magnétisme, autant les névrites pourront leur être rebelles.

La névralgie peut exister dans toutes les régions où les nerfs rampent et se ramifient, c'est-à-dire partout (1).

Une troisième variété des affections nerveuses,

(1) On divise les névralgies en névralgies externes, c'est-à-dire celles qui ont leur siége dans les muscles locomoteurs; et en névralgies internes, c'est-à-dire celles qui ont leur siége dans les nerfs chargés d'animer nos viscères, tels que les poumons, l'estomac, les intestins, etc.

Parmi les névralgies externes, nous citerons toutes celles de la face, celles du bras, de la cuisse ou névralgie sciatique; enfin la névralgie qui quelquefois occupe tout le système nerveux extérieur.

Parmi les névralgies internes, nous citerons : la gastralgie, ou névralgie des nerfs de l'estomac, qui se présente sous une foule de formes diverses; la cardialgie, où l'on éprouve à l'orifice supérieur de l'estomac une angoisse inexprimable; les crampes d'estomac; le vomissement nerveux ou spasmodique;

ce sont les *névroses*. Les médecins les définissent « des maladies inconnues dans leur nature organique, et signalées par des manifestations symptomatiques que le raisonnement conduit à rapporter à quelque dérangement du système nerveux ou d'une partie de ce système. »

Avant de donner les préceptes du régime qui convient dans les névroses, il nous est impossible de ne pas nous étendre un peu sur cette classe de maladies, attendu qu'elles sont spécialement du domaine du magnétisme. Comme notre livre s'a-

le pyrosis ou fer chaud, dans lequel on éprouve dans l'estomac un âcre sentiment de brûlure; l'anorexie ou perte d'appétit; la dyspepsie, dans laquelle la digestion se fait d'une manière lente et pénible; la boulimie, dans laquelle on observe une faim excessive et insatiable (on l'appelle encore *convoitise*, *faim canine*, *dévorante*, *boulimia*, *esurigo*); le pica malacia, où le malade est tourmenté des appétits les plus bizarres, tels que ceux de manger des aiguilles, de la cire à cacheter, du charbon, de la cendre, des cloportes, etc., etc. Cette affection s'attaque surtout aux femmes, soit que, jeunes filles, elles tombent dans l'hystérie, soit que, mariées, elles éprouvent ce qu'on appelle vulgairement des envies de femme grosse. On a longtemps compris dans les névralgies internes l'asthme, les palpitations de cœur et l'angine de poitrine, cette affection si douloureuse où le malade se sent pris inopinément d'une sensation de constriction qui semble rapprocher le sternum de la colonne vertébrale; mais l'anatomie pathologique est venue démontrer clairement que ces maladies ont leur siége dans une altération organique du système circulatoire.

dresse aux gens du monde, nous sommes bien forcé de leur donner quelques aperçus nosologiques : autrement nos préceptes, ne portant sur rien de précis, n'auraient plus aucune espèce d'utilité.

En tête des névroses nous plaçons la PARALYSIE. Il en existe d'innombrables variétés.

Paralysie des *facultés* intellectuelles ; suite ordinaire de l'abus de toutes les jouissances et des travaux de cabinet poussés à l'extrême. Dans cette catégorie rentrent l'idiotisme, la démence, la folie, les monomanies, etc., etc.

Paralysie du *sentiment*. Les malades affectés de cette espèce de paralysie sont privés plus ou moins complétement de la faculté de sentir, de percevoir ; mais tous conservent la faculté de se mouvoir : c'est ce qui s'observe d'une manière si remarquable dans l'état d'insensibilité où les magnétiseurs plongent leurs somnambules ; état que l'on nomme improprement catalepsie. Une des paralysies du sentiment les plus redoutées est sans contredit celle des organes génitaux, conséquence inévitable des débauches prématurées.

Paralysie du *mouvement*. Elle peut être générale ou locale. Quand elle est générale, elle s'accompagne souvent de lésions de l'intelligence, de la

motilité et de la sensibilité. C'est sans contredit une des affections les plus tristes; il semble que le corps ne soit plus qu'une prison imperméable à toute espèce de sensation, où l'âme se rappelle les jouissances du passé sans ne plus pouvoir en savourer une seule. Tous les sens sont abolis : c'est une véritable pétrification de l'organisme.

On divise la *paralysie partielle* en hémiplégie, paralysie et paraplégie locale.

Hémiplégie. Paralysie qui occupe tout un côté du corps. Par suite de l'entrecroisement du tissu cérébral, c'est le côté du corps opposé à la partie malade du cerveau qui se trouve paralysé.

Paraplégie. Paralysie qui consiste dans l'abolition ou la perte de mouvement dans les membres inférieurs. Toute altération intense de la moelle épinière peut produire cette maladie : elle est surtout la suite des excès vénériens.

Paralysie locale. Elle peut atteindre toutes les parties du système musculaire; mais le plus souvent ce sont les membres ou les parties des membres qui sont isolément paralysés. D'autres fois elle est bornée à un seul organe des sens, à un seul muscle. Les principales paralysies locales ou partielles sont : la paralysie des deux bras, d'un seul bras, d'un ou de plusieurs muscles; la para-

lysie de la langue, l'hémiplégie faciale; la paralysie de la vessie et de son col, du rectum et du sphincter.

Ces paralysies, unes dans leurs effets, sont multiples dans leurs causes. Il serait trop long de les énumérer, et surtout impossible de les caractériser de manière à être diagnostiquées sûrement par les gens du monde. Néanmoins, que les magnétiseurs ne l'oublient pas, toutes les fois qu'une paralysie dont ils ont entrepris la guérison est rebelle à tous leurs efforts, c'est qu'il s'agit, non pas d'une névrose proprement dite, mais bien d'une altération matérielle, organique, de la substance nerveuse.

Quand il s'agit d'une véritable névrose, le bon sens indique assez le régime diététique auquel on doit soumettre le magnétisé pour venir en aide aux magnétisations. Le but à atteindre est de régulariser la circulation nerveuse : c'est donc là que doivent tendre toutes les prescriptions du magnétiseur. Il soumettra son malade à des frictions faites avec de la flanelle magnétisée; il emploiera le massage méthodique, les insufflations chaudes, les bains froids, et les bains de vapeur au besoin, l'exercice à la campagne, surtout dans la matinée. Le spectacle d'une belle nature est

un puissant auxiliaire pour maintenir le moral dans cet état de quiétude et de sérénité qui contribue si heureusement à la résolution de toutes les affections du corps. Quant au régime, il doit être léger et analeptique, c'est-à-dire qu'il faut ordonner au malade des aliments qui, sous peu de volume, renferment beaucoup de matière alibile, autrement dit nourrissante. Tous les vins rouges, particulièrement ceux de Bordeaux, de Malaga et de Madère, sont convenables quand on en use en petite quantité.

Les magnétiseurs ne doivent pas être partisans des cautères, des moxas et des sétons qui ne sont indiqués tout au plus que dans le cas de névrite ou de névralgie véritable. Comme les névroses sont plus spécialement de notre ressort, gardons-nous de ces moyens irritants qui, pour le rétablissement de la circulation nerveuse, ne font qu'ajouter une cause inflammatoire de plus à toutes celles qui entretiennent la maladie.

Après les différentes paralysies, nous pouvons placer les névroses des sens.

Névroses de l'ouïe :

Dysécée, dureté, faiblesse de l'ouïe.

Paracousie, bourdonnement ou tintement d'oreille, dans lequel on entend des bruits imagi-

naires, ou du moins des bruits n'existant que dans l'intérieur de l'organe lui-même. On appelle encore *paracousie double* une anomalie dans la perception des sons, qui paraît résulter d'une impression discordante de ces mêmes sons sur les deux oreilles, absolument comme pour l'image des objets qui se réfléchit en divergeant dans les yeux des personnes attaquées de *strabisme*.

Surdité. Nous ne signalerons ici que celle qui résulte de la paralysie du nerf acoustique, avertissant les magnétiseurs que la surdité peut résulter de beaucoup d'autres causes, lesquelles rendent beaucoup plus difficile la cure de cette affection à l'aide du magnétisme.

Névroses de la vue :

Berlue, affection dans laquelle on se figure voir des objets que l'on n'a pas réellement devant soi, tels que des insectes voltigeant dans l'air, des toiles d'araignée. Du reste, ces phénomènes sont excessivement variables, et c'est ce qui leur a fait donner le nom d'*imaginations*.

Diplopie. Vue double. Le parallélisme des axes visuels étant détruit, on voit deux fois le même objet; il peut même arriver que l'image soit répétée un plus grand nombre de fois. On attribue cette affection à ce que les images de

l'objet ne vont plus se réfléchir, se peindre sur les deux points correspondants de chaque rétine.

Héméralopie. Affection de la vue dans laquelle les yeux ne peuvent percevoir les objets que tout le temps où le soleil est élevé au-dessus de l'horison; la cécité est plus ou moins complète durant la nuit.

Nyctalopie. Affection de la vue diamétralement opposée à la précédente: elle dépend de l'extrême sensibilité de la rétine, ce qui fait que le malade ne peut distinguer les objets qu'à une faible lumière ou dans les ténèbres.

Amaurose. Cécité produite par la paralysie de la rétine ou du nerf optique, et qui n'est accompagnée d'aucun changement apparent dans l'œil, si ce n'est l'immobilité constante de l'iris.

Les névroses des fonctions cérébrales intéressent également au plus haut point le magnétiseur, ce sont: la *catalepsie*, l'*épilepsie*, l'*hystérie* et les *vésanies*, telles que l'*hypocondrie*, la *mélancolie*, la *démence*, l'*idiotisme*, le *somnambulisme* et l'*hallucination*. Nous allons essayer de définir succinctement ces diverses névroses.

La *catalepsie* est caractérisée par la perte instantanée du sentiment et du mouvement, et par l'aptitude qu'ont les membres et même le tronc

de conserver toutes les attitudes qu'on leur fait prendre, état dans lequel toutes les fonctions de la vie intérieure continuent de s'exercer. Cette affection, en général rare, s'observe chez les individus nerveux et mélancoliques; ses attaques, comme celles de l'hystérie ou de l'épilepsie, se renouvellent ordinairement d'une façon irrégulière.

On confond quelquefois la *léthargie*, prise dans le sens de *mort apparente*, avec la catalepsie. Voici la différence : dans la léthargie, absence complète de respiration et de circulation; elles sont encore sensibles dans la catalepsie. Dans la léthargie, les membres ne jouissent pas de la singulière propriété de conserver l'attitude qu'on leur donne, si fatigante et si forcée qu'elle soit.

L'*épilepsie* se manifeste par des accès dans lesquels il y a abolition complète des fonctions des sens et de l'entendement avec mouvements convulsifs. Quelquefois, dit Nysten, les accès sont précédés de malaise et de vertiges; d'autres fois le malade tombe tout-à-coup comme frappé de la foudre : l'œil est fixe, le visage rouge, gonflé, livide; la bouche pleine d'écume; la respiration gênée, et tous les membres agités de mouvements convulsifs.

L'*hystérie*, dont beaucoup de médecins placent

le siége dans les organes génitaux, et qui, selon nous, devrait être mis de préférence dans la tête comme l'épilepsie et les autres névroses, est une affection qui se manifeste par accès, dont le principal caractère consiste dans le sentiment d'une boule qui semble partir de la matrice et se porter ensuite à la poitrine et au cou, où elle fait éprouver une sensation on ne peut plus pénible de resserrement nerveux et de strangulation. L'*hystérie* diffère de l'*épilepsie* par la nature des mouvements convulsifs, qui n'affectent jamais les muscles de la face et par l'absence de salive écumeuse.

Les différentes vésanies sont encore un genre d'affection qui intéresse le magnétiseur. Comme ici il y a réaction du physique sur le moral, et réciproquement du moral sur le physique, il est évident que l'intervention du magnétisme ne peut être que fort salutaire. On ne peut nier que l'action magnétogène ne soit le véritable spécifique des affections mentales, puisque ce traitement joint à une véritable régularisation de la circulation du fluide nerveux une influence incontestable d'un moral sain et vigoureux sur un moral malade et déréglé. Nous allons donc passer en revue les diverses vésanies.

L'*hypochondrie* d'abord, sur le siége positif de

laquelle on est encore loin de s'entendre, mais que l'on peut hardiment considérer comme une névrose, sinon idiopathique, du moins consécutive, tellement que Georget propose de l'appeler *névropathie* (maladie des nerfs); l'hypochondrie est caractérisée par des troubles dans la digestion, des flatuosités, des borborygmes, une exaltation extrême de la sensibilité, des spasmes, des palpitations, des illusions des sens, une succession de phénomènes qui simulent la plupart des maladies, de terreurs paniques, une grande versatilité dans les idées et dans les sentiments, une susceptibilité extrême et des inquiétudes incessantes pour les moindres sujets.

La *mélancolie*, dans le vocabulaire médical, est entièrement détournée du sens qu'on lui donne ordinairement parmi les gens du monde. La *mélancolie* est une lésion des facultés intellectuelles qui se manifeste par un délire *triste* ou GAI, roulant exclusivement sur une série particulière d'idées, avec une passion dominante, développée avec une intensité plus ou moins grande.

La *démence* est une altération plus ou moins complète des facultés intellectuelles. Tantôt elle est consécutive à la manie et à la monomanie, alors elle est incurable; tantôt elle débute d'em-

blée, et alors elle est susceptible de guérison.

L'*idiotisme* diffère de la démence en ce que cette dernière est toujours accidentelle, tandis que l'idiotisme est congénital.

Nous n'examinerons pas de plus grandes particularités sur les affections mentales : ainsi, nous négligerons la manie, la monomanie, etc., etc., renvoyant aux ouvrages de médecine pour de plus amples détails. Nous parlerons cependant du somnambulisme et de l'hallucination qui sont du ressort du magnétisme.

Nysten définit le *somnambulisme*, « une névrose des fonctions cérébrales, caractérisée par une sorte d'agitation pendant le sommeil, différente de l'état de veille, avec aptitude à répéter les actions dont on a contracté l'habitude, mais sans qu'il reste après le sommeil aucun souvenir de ce qui s'est passé. Le somnambulisme est peut-être un état physiologique; ce n'est peut-être qu'un degré de plus des songes ordinaires, plutôt qu'une affection nerveuse. » Puis il ajoute : « Le somnambulisme magnétique est un état nerveux particulier dans lequel les adeptes ont la faculté de jeter, par une sorte d'influence morale, des individus d'une grande susceptibilité nerveuse. » Cet aveu est précieux de la part d'un

homme aussi éminent dans la science que l'est Nysten. Bien que ce ne soit pas le moment de nous étendre beaucoup sur les phénomènes si curieux du somnambulisme naturel. Nous croyons cependant, pour l'instruction de nos lecteurs, devoir citer les exemples les plus curieux de cette singulière affection.

1re OBSERVATION. — Une jeune fille, actuellement épouse d'un médecin de la capitale, se lève endormie, se dirige vers une cheminée, tombe, brise l'angle de la tablette de cette cheminée, se fracture plusieurs dents, et retourne se coucher sans s'être éveillée. Son accident lui fut révélé le lendemain par l'enflure excessive de la face, et par les douleurs aiguës qu'elle y ressentait. (DESLANDES, *Manuel d'hygiène.*)

2e OBSERVATION. — Il existait, il y a douze ou quinze ans, à Saint-Marcel, près d'Avignon, une fille très pieuse, qui vivait dans un jeûne tellement frugal, que tout son corps desséché ressemblait à un squelette ou à un spectre ambulant. Constamment au pied des autels, elle n'aspirait qu'à la félicité de l'autre vie. Pendant plus de vingt ans, elle s'endormait le premier jour du carême, et ne s'éveillait qu'à Pâques. Durant ce sommeil religieux, cette cataleptique volontaire était dans un état de mort apparente. Les incrédules lui enfonçaient des épingles dans les jambes et dans les cuisses, sans qu'elle se montrât sensible par le moindre mouvement de contractilité à des épreuves aussi dangereuses. (FOURNIER, *Dictionnaire des sciences médicales*, article *Cas rares.*)

3e OBSERVATION. — Une jeune personne de dix-huit à vingt ans, atteinte de somnambulisme essentiel, se levait

la nuit et écrivait sans lumière. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elle ne pouvait distinguer les objets qu'autant qu'elle se trouvait dans l'obscurité la plus entière. La moindre lumière, celle de la lune pénétrant au travers des jalousies, celle d'un tison mal éteint dans la cheminée, suffisait pour mettre un obstacle à sa vision. Elle disait que ce *soleil* la gênait et l'empêchait de voir. (BERTRAND, *Traité du somnambulisme.*)

4e OBSERVATION. — Le somnambule Negretti trouvant une nuit qu'il n'y voyait pas assez clair, se saisit d'une bouteille qu'il trouva sur la cheminée, et, croyant tenir dans sa main un chandelier portant une chandelle allumée, il ne cessa de s'éclairer de cette lumière imaginaire.

Ce Negretti est un des somnambules les plus remarquables dont on ait conservé l'histoire avant l'apparition du somnambulisme dans les traitements magnétiques. Deux médecins (*Pigatti* et *Reghellini*) l'observèrent avec soin et donnèrent séparément la relation de ce qu'il présentait de plus extraordinaire. Voici les faits les plus intéressants; ils paraissent d'autant plus décisifs que les observateurs ont eu soin de consigner que le somnambule avait les yeux exactement fermés. Il portait une planche chargée de plusieurs carafes, et montait un escalier à deux rampes; quand il fut à la partie la plus étroite de l'escalier, il se tourna adroitement et passa la planche dans sa longueur sans rien renverser.

Une autre fois, voulant enlever dans une salle des toiles d'araignée que dans la journée on lui avait dit d'ôter, il alla prendre un balai qu'il emmancha à une longue perche et qu'il y attacha solidement avec une corde. En

montant l'escalier, il se trouva que la perche ne put passer à cause de sa longueur. Que fit donc le somnambule? il ouvrit une fenêtre qui donnait du jour à l'escalier, fit sortir de la perche ce qui était nécessaire pour la faire monter, après quoi il vint refermer la fenêtre, et n'omit rien de ce qui lui avait été ordonné.

Il s'imagina un soir qu'il devait aller éclairer le carrosse de son maître; en conséquence, il prit une torche éteinte, et sortit seul dans la rue, persuadé que la voiture le suivait. A chaque carrefour il s'arrêtait quelques instants pour donner au carrosse le temps de s'approcher, et quand il croyait avoir entendu l'ordre de suivre une certaine direction, il la prenait aussitôt.

Enfin, il est consigné dans un point de l'histoire de ce somnambule, qu'ayant les yeux exactement fermés, il prenait, sans hésiter, du tabac dans une boîte qu'on lui présentait. (BERTRAND, *Traité du somnambulisme.*)

5e OBSERVATION.—M.V..., fille âgée de vingt ans, était en service dans une maison de Montpellier en 1737. Elle était fort pâle et avait toujours froid aux extrémités; son caractère était d'être timide et sensible à la moindre injure. Ce fut à l'occasion de quelques chagrins que, vers le mois de janvier de cette même année, elle eut quelques attaques de catalepsie qui, ayant augmenté, l'obligèrent à se rendre à l'Hôpital-Général au commencement de mars.

L'auteur de cette observation (Sauvages), après avoir rapporté les phénomènes cataleptiques que présente cette jeune fille, continue ainsi :

« Le 3 avril 1737, visitant l'hôpital à dix heures du matin, je trouvai la malade au lit; la faiblesse et le mal

de tête l'y retenaient : l'attaque de catalepsie venait de la prendre et de la quitter en cinq ou six minutes, ce que l'on connut parce qu'elle se baissa, se leva sur son séant, et se disposa à la scène suivante, que les filles du quartier avaient déjà observée plusieurs fois : elle se mit à parler avec une vivacité et un esprit qu'on ne lui voyait jamais hors de cet état; elle changeait quelquefois de propos, et semblait parler à plusieurs de ses amies qui s'assemblaient autour de son lit. Ce qu'elle disait avait quelque suite avec ce qu'elle avait dit dans son attaque du jour précédent, où, ayant rapporté, mot pour mot, une instruction en forme de catéchisme qu'elle avait entendue la veille, elle en fit des applications morales et malicieuses à des personnes de la maison, qu'elle avait soin de désigner sous des noms inventés, accompagnant le tout de gestes et de mouvements des yeux qu'elle avait ouverts, enfin avec toutes les circonstances des actions faites dans la veille, et cependant elle était fort endormie. C'était un fait déjà bien avéré et personne n'en doutait plus; mais prévoyant que je n'oserais jamais l'assurer, à moins que je n'eusse fait mes épreuves en forme, je les fis sur tous les organes des sens à mesure qu'elle débitait tous ses propos.

» En premier lieu, comme cette fille avait les yeux ouverts, je crus que la feinte, s'il y en avait, ne pourrait tenir contre un coup de la main appliqué brusquement au visage; mais cette expérience réitérée ne lui fit pas faire la moindre grimace, et elle n'interrompit pas le fil de son discours. Je cherchai un autre expédient, ce fut de porter rapidement le doigt contre l'œil, et d'en rapprocher une bougie allumée assez près pour brûler les

cils des paupières; mais elle ne clignota seulement point.

» En second lieu, une personne cachée poussa tout-à-coup un grand cri vers l'oreille de cette fille, et fit du bruit avec une pierre portée contre le chevet de son lit; cette fille en tout autre temps aurait tremblé de frayeur, mais alors cela ne produisit rien. En troisième lieu, je mis sous ses yeux et dans sa bouche de l'eau-de-vie, de l'esprit de sel ammoniac; j'appliquai sur la cornée même, d'abord la barbe d'une plume, ensuite le bout du doigt, mais sans aucun accès. Le tabac d'Espagne soufflé dans le nez, les piqûres d'épingle, les contorsions des doigts, faisaient sur elle le même effet que sur une machine; elle ne donnait jamais la moindre marque de sentiment.

» Pendant ces entrefaites, comme elle parlait d'un ton plus animé et plus gai, on nous annonça que la scène se terminerait par des chansons et des sauts, comme c'était son usage; en effet, peu de temps après elle chanta, fit des éclats de rire et des efforts pour se tirer du lit, ce qu'elle fit en sautant et poussant des cris de joie. Je m'attendais à la voir heurter contre les lits voisins, mais elle enfila sa ruelle et tourna à propos, évitant les chaises; et ayant fait un tour dans la salle, elle enfila de nouveau sa ruelle sans tâtonner, se mit au lit, se couvrit, et, peu de temps après, elle fut cataleptique. Dans moins d'un quart d'heure que la catalepsie eut duré, cette fille revint comme d'un profond sommeil; et connaissant à l'air des assistants qu'elle avait eu ces accidents, elle fut extrêmement confuse et pleura le reste de la journée, ne sachant d'ailleurs rien de ce qu'elle avait fait en cet état. » (*Histoire de l'Académie des sciences*, année 1742. Observation du somnambulisme, par SAUVAGES.)

6e OBSERVATION. — M. l'archevêque de Bordeaux m'a raconté, dit l'auteur de cette observation, qu'étant au séminaire il avait rencontré un jeune ecclésiastique somnambule; curieux de connaître la nature de cette maladie, il allait tous les soirs à sa chambre dès qu'il était endormi. Il vit entre autres choses que cet ecclésiastique se levait, prenait du papier, composait et écrivait des sermons. Lorsqu'il avait fini une page, il la relisait tout haut d'un bout à l'autre (si on peut appeler relire cette action faite sans le secours des yeux); si quelque chose alors lui déplaisait, il le retranchait et écrivait par-dessus les corrections avec beaucoup de justesse. J'ai vu le commencement d'un de ses sermons qu'il avait écrit en dormant, il m'a paru assez bien fait et correctement écrit; mais il y avait une correction surprenante. Ayant mis dans un endroit *ce divin enfant*, il crut en le relisant devoir substituer le mot *adorable* à *divin;* pour cela, il effaça ce dernier mot, et plaça exactement le premier par-dessus; après cela, il vit que le *ce*, bien placé devant *divin*, ne pouvait aller avec *adorable;* il ajouta donc fort adroitement un *t* à côté des lettres précédentes, de sorte qu'on lisait *cet adorable enfant*. La même personne, témoin oculaire de ces faits, pour s'assurer s'il faisait usage de ses yeux, mit un carton sous son menton de façon à lui dérober la vue du papier qui était sur la table; mais il continua à écrire sans s'en apercevoir. Voulant ensuite connaître à quoi il jugeait la présence des objets qui étaient sous ses yeux, il lui ôta le papier sur lequel il écrivait et en substitua plusieurs autres à différentes reprises; mais il s'en aperçut toujours, parce qu'ils étaient d'une inégale grandeur; car lorsqu'on trouva un papier par-

faitement semblable, il le prit pour le sien, et écrivit les corrections aux endroits correspondants à celui qu'on lui avait ôté. C'est par ce stratagème ingénieux qu'on est venu à bout de ramasser quelques uns de ses écrits nocturnes. M. l'archevêque de Bordeaux a eu la bonté de me les communiquer. Ce que j'ai vu de plus étonnant, c'est de la musique faite assez exactement; une canne lui servait de règle; il tracait avec elle à distance égale les cinq lignes, mettait à leur place la clef, les bémols, les dièses; ensuite il marquait les notes qu'il faisait d'abord toutes blanches; et quand il avait fini, il rendait noires celles qui devaient l'être : les paroles étaient écrites au-dessous. Il lui arriva une fois de les écrire en trop gros caractères, de façon qu'elles n'étaient pas placées directement sous leurs notes correspondantes. Il ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur. Pour la réparer, il effaça ce qu'il venait de faire en passant la main par-dessus, et refit plus bas cette ligne de musique avec toute la précision possible.

Ce même somnambule a fourni un très grand nombre de traits fort singuliers. Celui que je viens de rapporter peut suffire au but que nous nous sommes proposé. J'ajouterai seulement que lorsqu'on voulait lui faire changer de matière, lui faire quitter des sujets tristes ou désagréables, on n'avait qu'à lui passer une plume sur les lèvres; dans l'instant il tombait sur des questions différentes. (*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences et des arts*, article *Somnambulisme.*)

7e OBSERVATION. — M. F..., ancien militaire, actuellement âgé de trente-six ans, offrant tous les attributs assignés au tempérament athlétique sanguin, présenta dans son jeune âge quelques phénomènes qui peuvent se rap-

porter au somnambulisme naturel. Des maladies graves, des chagrins de toute espèce, les secousses morales les plus vives, déterminèrent chez cet individu une surexcitation dans le système nerveux, accompagnée de désordres fonctionnels très rarement observés chez le même sujet.

Le malade, interrogé avec soin sur toute sa vie passée, fait remonter à plus de dix ans la première invasion de sa maladie; des attaques de nerfs, d'abord assez rares, sont devenues fréquentes, et l'état de somnambulisme les suit dans la même proportion. Il raconte que pour peu qu'il soit prédisposé, en lui passant la main plusieurs fois sur le front, on peut facilement l'endormir, et il affirme que plusieurs fois son barbier en le rasant a déterminé chez lui le somnambulisme.

Dans cet état, ses sens sont exaltés, mais surtout le toucher; et des médecins lui ont, dit-il, reconnu la faculté de lire avec les doigts sans le secours des yeux. Sa mémoire, qui dans l'état de veille est médiocre, devient alors prodigieuse; il a pu, dit-il, répéter presque mot pour mot un livre qu'il avait lu dans la journée, réciter un sermon qu'il venait d'entendre, en accompagnant son débit d'une pantomime expressive.

Depuis trois ans ses attaques reviennent assez régulièrement vers le printemps et l'automne; en général, le malade est d'avance averti de leur retour par quelques signes avant-coureurs, tels qu'une vive céphalalgie siégeant ordinairement vers l'occiput, des étourdissements, une insomnie cruelle, des douleurs vagues dans les membres et surtout dans les reins, des palpitations incommodes, quelquefois des coliques avec ou sans évacuations; ou bien, c'est une plus grande impressionnabilité, des

frissons irréguliers, un froid glacial aux pieds, enfin tout ce qui annonce un trouble quelconque de l'innervation.

Après quelques jours de prodromes, tout-à-coup, s'il vient à éprouver quelque saisissement, à entendre une parole désagréable, il tombe comme frappé de la foudre en poussant un profond gémissement, et il essuie un violent accès d'épilepsie mêlé de convulsions et de stupeur, qui se termine par une léthargie profonde. A ces graves symptômes viennent se joindre, à différents intervalles et successivement, une hémiplégie complète, de la manie, de la tendance au suicide, et enfin une sorte d'affaissement qui est suivi de délire ou plutôt d'un véritable état de somnambulisme.

Alors ses facultés cérébrales s'exaltent singulièrement, sa mémoire devient plus heureuse, son esprit plus vif, et plusieurs organes des sens, l'ouïe, l'odorat, le toucher, acquièrent une finesse incroyable. Il aime à s'abandonner à la causerie, et si on le met sur le chapitre de sa vie, il devient intarissable. Bien souvent, transporté par l'imagination sur le théâtre de ses exploits, il se complaît dans le récit de ses aventures du régiment, et sa pantomime expressive nous fait assister aux scènes les plus comiques et les plus animées. En général, pendant le sommeil, ses expressions sont naïves et un peu enfantines sa parole n'a plus son timbre ni sa manière accoutumée; il y règne un certain abandon, un je ne sais quoi bien caractéristique pour ceux qui l'ont une fois entendu.

On l'interroge, il répond exactement; on l'attaque, il riposte avec avantage, mais il conserve toujours un visage impassible qui contraste avec la causticité spirituelle de ses réparties.

Il est tranquille, il est gai tant qu'on reste dans la plaisanterie; mais un mot jeté au hasard vient-il lui rappeler un cruel souvenir, aussitôt la scène change, il entre en fureur, s'escrime bravement contre l'adversaire qu'il croit combattre, et ce n'est qu'en changeant de conversation et en écartant de son esprit cette idée malencontreuse qu'on parvient à le calmer et à lui rendre sa jovialité accoutumée.

J'ai dit que les organes des sens étaient très exaltés; pour l'ouïe et l'odorat, nous en avons journellement des preuves répétées et bien étonnantes. Je n'ai pas fait d'expérience sur le sens du goût.

Mais on m'avait surtout beaucoup parlé de l'exaltation du sens du toucher : aussi, dans la première attaque dont je fus témoin, je fus curieux de vérifier moi-même ce qu'on racontait de la faculté qu'il possédait dans son somnambulisme de *lire* avec les doigts sans le secours des yeux.

Je prends donc le premier livre qui me tombe sous la main ; il était intitulé : *Les Amours des rois et des reines de France.* Un jeune homme survenant par hasard venait de l'apporter, et le malade ne l'avait pas vu avant son attaque. Je lui présente ce livre et le prie de lire; mais il s'y refuse, en disant que les médecins le lui avaient expressément défendu, que cela lui faisait mal à la tête, etc., etc. ; longtemps il rejette le livre avec opiniâtreté. Enfin, pressé par mes prières et piqué dans son amour-propre, il se met à parcourir du doigt les lettres d'une page ouverte à l'instant et au hasard. Je suivais tous ses mouvements avec défiance ; ses yeux étaient bien exactement fermés, et une main pressait ses paupières. Le lit était dans une alcôve obscure ; la tête du malade

était tournée à gauche et le livre à droite, dans une direction tout-à-fait opposée à ses regards ; bref, il n'y avait pas d'erreur possible. Le malade, après avoir tâtonné et palpé les lettres d'une ligne, s'écrie : Parbleu, c'est *La Vallière.* Je regarde, et je vois avec surprise écrit dans la ligne qu'il avait parcourue du doigt le nom de mademoiselle de La Vallière. Je réitérai à plusieurs reprises mes demandes, et après de longs refus, j'obtins encore de lui cinq autres mots. Ensuite je tire de ma poche un livre de médecine, et il me dit en touchant le titre que c'était un *Formulaire*, ce qui était vrai.

Un autre jour je le fis lire assez couramment dans un livre de médecine et dans un livre de chansons, et, à la suite d'un grand nombre d'épreuves faites avec soin, il me fut démontré que notre somnambule était réellement doué d'un toucher tellement exquis, qu'on pourrait dire sans trop d'exagération que la main suppléait à l'œil momentanément insensible, et que la vision était accidentellement transportée au bout des doigts.

Tels sont les phénomènes les plus saillants que m'a offerts jusqu'ici son somnambulisme. J'ai dit que souvent il avait suffi de lui passer plusieurs fois la main sur le front pour l'endormir ; au contraire, après quelque temps de sommeil, en lui chatouillant la paume de la main, on détermine chez lui des pandiculations bientôt suivies du réveil ; mais le plus ordinairement son sommeil cesse spontanément au bout de quelques heures, et à son réveil le malade n'a absolument aucun souvenir de ce qui s'est passé depuis le commencement de son attaque. (*Journal des connaissances médico-chirurgicales*, extrait d'une observation de M. le docteur THIRIAL.)

Hallucination est une dénomination fort vague en médecine ; nous pensons avec Esquirol qu'on doit la réserver à une certaine aliénation mentale caractérisée comme il suit : Le sujet atteint d'hallucination se figure converser avec des esprits invisibles et impalpables qui l'interpellent et auxquels il ne peut s'empêcher de répondre. Il y en a même qui se sentent frappés de corps invisibles, d'autres qui croient laisser tomber de leurs mains des objets qu'ils s'imaginaient tenir. D'autres sont poursuivis par certaines odeurs, par certaines saveurs ou par certains bruits. Dernièrement nous avons eu un triste et remarquable exemple de cette singulière maladie. Un ancien Chirurgien militaire se figurait être en butte aux manœuvres occultes de quelques magnétiseurs mal intentionnés, qui troublaient son repos et le harcelaient des menaces les plus terribles. Il a même écrit et fait imprimer à ce sujet une fort longue observation avec cette épigraphe caractéristique : Le vrai n'est pas toujours vraisemblable. Certes, s'il est un moyen auquel on doive recourir en pareille occurrence, c'est assurément le magnétisme.

Nous avons achevé notre aperçu général sur les névroses qui, comme nous l'avons dit, sont le

plus spécialement du domaine du magnétiseur, ce qui n'empêche pas d'essayer les bienfaits du magnétisme pour d'autres affections, car, ainsi que l'avancent le docteur L. Villemin, dont nous avons cité la thèse, et M. Foville dans un dictionnaire de médecine : « C'est de l'action combinée et réciproque des vaisseaux sanguins et des nerfs, ou, pour mieux dire, de l'action de l'agent nerveux sur le sang, et réciproquement du sang sur l'agent nerveux, que toutes les manifestations d'activité vitale, normale ou morbide dépendent. »

Maintenant que nous avons initié le magnétiseur aux diverses affections dont il peut entreprendre la cure avec le plus de certitude, nous allons établir quelques préceptes généraux pour le régime diététique de son malade.

Et d'abord nous avouerons franchement que le magnétisme n'est pas une médecine à part comme en ont la prétention pour leurs systèmes, les partisans de l'homéopathie, de l'hydrosudopathie, etc., mais bien un simple et puissant auxiliaire de la médecine. Le magnétiseur non médecin ne saurait donc faire un pas sans s'être préalablement éclairé des conseils d'un homme de l'art sur la nature intime de l'affection qu'il veut aborder. Autrement il s'exposerait à de cruels mé-

comptes, car toutes les névroses, la paralysie par exemple, peuvent provenir de vingt causes différentes, et parmi ces vingt causes toutes assurément ne sont pas attaquables par les moyens magnétogènes. Ce que nous avons dit du magnétisme médical, thérapeutique, nous le dirons du régime diététique du magnétisé. Ce régime devra varier suivant que la cause du mal sera *sthénique* ou *asthénique*, c'est-à-dire, dépendra d'un excès ou d'un défaut de vitalité de tout l'organisme.

Ce régime doit donc être prescrit suivant l'état pathologique d'abord; mais en outre il dépendra de la constitution et du tempérament du malade, de ses habitudes et de la disposition actuelle de l'appareil digestif. Toutes choses qu'il est fort difficile aux gens du monde d'apprécier sainement et sûrement, et pour lesquelles ils doivent de toute nécessité consulter un médecin et mieux encore un magnétiseur consommé dans son art. Il ne nous est donc possible de donner dans ce petit ouvrage que des aperçus généraux.

Examinons d'abord le régime diététique approprié aux divers tempéraments ; voici, à ce sujet, quelques fragments d'un ouvrage de Tissot, ouvrage approuvé par l'Académie de chirurgie de Paris :

« *Dans le tempérament bilieux,* le système des solides est susceptible de beaucoup d'irritation et d'action ; il tend à l'alcali spontané. Lorsqu'il est atteint de quelque maladie, son état dispose les fluides de tout le corps à la chaleur, aux inflammations, à la putréfaction, à la gangrène ; les éruptions cutanées et le scorbut l'affectent plus communément et sont plus rebelles à leur traitement. Il est aisé de voir que tout ce qui peut augmenter l'action des solides est nuisible aux malades d'un tempérament sec, bilieux, qu'ils ont besoin d'une diète humectante, mais assez succulente ; la chair des jeunes animaux, les herbes potagères qui abondent en mucilage doux, les racines sucrées, tous les fruits bien mûrs, savonneux, avec un peu de sucre, sont merveilleux pour fondre et diviser les humeurs sans tumulte. Dans cette constitution sèche, il faut éviter toutes les boissons spiritueuses ou chaudes; celles qui sont tempérantes, acidules, fraîches, à la glace même, conviennent très bien. Arbuthnot dit que ceux qui n'éprouvent aucun inconvénient de la part des acides, doivent en user et boire abondamment, car rien ne corrige mieux l'acrimonie de la bile que la diète acide. Les aliments liquides leur conviennent mieux que les solides; on ne doit

pas réduire les malades de ce tempérament à une diète trop sévère, parce qu'ils ne peuvent supporter la faim.

» *Le tempérament sanguin* étant par sa nature disposé à former une plus grande quantité de sang, devient quelquefois pléthorique; dès lors il est susceptible des maladies qui dépendent de l'impétuosité du mouvement du sang et de l'engorgement des vaisseaux : aussi voit-on que dans ces tempéraments les hémorrhagies sont plus fréquentes et plus difficiles à arrêter, que les inflammations sont plus vives, que les suppurations arrivent plus promptement et sont plus abondantes.

» Ces tempéraments doivent donc éviter tous les aliments capables d'accélérer le mouvement du sang et de donner trop de consistance aux humeurs, par conséquent ceux qui sont trop nourrissants; et l'on doit donner la préférence aux aliments relâchants, humectants, délayants et rafraîchissants, pour détendre les solides et prévenir le trop grand mouvement des liqueurs.

» Arbuthnot prescrit un régime végétal et donne la préférence aux matières acidules plutôt qu'aux aliments relâchants et rafraîchissants, lorsqu'il y a des signes d'une trop grande ténuité dans les

fluides ; « car les personnes, dit-il, qui usent de beaucoup de vinaigre, rabaissent leurs couleurs vermeilles qui sont un symptôme de la constitution sanguine : » mais lorsqu'elle est jointe à la pléthore, il n'est pas d'avis qu'on fasse observer la trop longue abstinence, parce qu'elle épaissit les fluides.

» *Dans le tempérament pituiteux* ou flegmatique, les fibres sont molles, lâches et humectées ; les organes de la digestion sont ordinairement faibles, la sérosité est surabondante et les humeurs tendent à la viscosité. Ces différents vices sont le plus souvent des obstacles au rétablissement des convalescents, à la guérison des ulcères, à la cicatrice d'une plaie ; et si l'on prescrivait un régime humectant, aqueux, délayant, visqueux, on ne remplirait pas les indications de la nature, qui sont de fortifier les viscères, de donner du ressort aux fibres, d'augmenter leur action, de diminuer la surabondance des humeurs, et de leur fournir des principes de nourriture plus atténuée que dans aucun autre tempérament. Tels sont quelques végétaux dont les sels portent aux urines, ou qui contiennent un aromate agréable pour servir d'assaisonnement. Les viandes faites, plutôt rôties et grillées que bouillies, sont pour

les pituiteux une nourriture salutaire, bannissant surtout celles qui sont grasses et visqueuses. Il n'y a pas de constitution qui supporte mieux la diète excessive et le jeûne; c'est même une des indications principales dans la cure de ces maladies, que de manger peu et rarement. La boisson ne doit pas être abondante ni relâchante, et plutôt froide que tiède : on peut même permettre dans ce cas-là du vin pour boisson et les autres liqueurs fermentées.

»Nous avons déjà désigné plus haut le *tempérament mélancolique*, qui est froid et sec. Il n'en est pas de plus aisé à connaître dans les malades : ils sont ordinairement de fort mauvaise humeur, tristes, inquiets ; ils ne cessent d'accabler de questions leurs médecins; souvent ils ne s'en tiennent pas à l'avis de quelques consultants. J'ai quelquefois jugé de ce tempérament sans avoir vu le malade, sur le rapport que me faisait sa garde, qui se plaignait des impatiences et des chimères qu'il se mettait dans l'esprit : il faut savoir partager leurs inquiétudes pour mieux captiver leur confiance et les rendre dociles aux conseils de l'art. Ce tempérament est susceptible de complication avec la cachexie ; les engorgements des viscères ou glanduleux sont plus diffi-

ciles à fondre et à se résoudre ; c'est ce qui arrivera quand le moindre des émonctoires sera fermé : aussi voit-on plus fréquemment des squirrhes chez les femmes après la cessation de leurs règles, et chez les hémorrhoïdaires dont le flux habituel est supprimé.

» Le régime doit être fort exact pendant le traitement des maladies qui attaquent les mélancoliques. Le grand art consiste à introduire dans le sang assez de liquide pour qu'il puisse pénétrer les parties du sang trop rapprochées. Tous les aliments de difficile digestion, tels que les visqueux, les farineux, en un mot tout ce qui est épaississant, âcre, astringent, devient nuisible ; il y a presque toujours indication d'aliments délayants, rafraîchissants, humectants, émollients, lénitifs, atténuants, apéritifs et légèrement aromatiques.

» La combinaison variée des *quatre tempéraments simples*, dit Boerhaave dans sa Physiologie, a donné lieu de reconnaître des tempéraments composés qui varient dans chaque individu selon l'action particulière des solides, et que l'on distingue, selon le caractère dominant, en sanguin bilieux, sanguin pituiteux, bilieux sanguin, etc., etc. : ces distinctions ne sont pas

indifférentes pour la pratique. En effet, elles changent les indications du régime ; il faut pour lors assortir ensemble les règles diététiques de ces tempéraments.

» Il est encore à observer, dit Arbuthnot, que la diète doit être opposée à l'acrimonie particulière qui occasionne la maladie ; si elle procède, par exemple, d'une trop grande acidité, les substances animales, les bouillons de viande et les œufs mêmes conviennent ; si la cause est alcaline, la méthode contraire doit être employée.

» Au reste, les pouvoirs de la diététique sont limités ; ils ne s'étendent point jusqu'à changer la constitution naturelle et particulière de chaque individu ; mais ils peuvent conserver, par des moyens différents, dans l'homme faible comme dans l'homme le plus robuste, cet équilibre des solides avec les fluides qui constitue la vraie santé.

» *L'âge.* Sa différence rendant les corps différemment constitués, et faisant passer le même individu comme par divers tempéraments, à proportion qu'il éprouve les changements que les progrès de la vie occasionnent, la justesse des lois de la diététique demande qu'on y fasse attention pour le régime.

» 1° Les enfants à la mamelle ayant les fibres extrêmement tendres et sensibles, ressentent aisément les impressions de tout ce qui est nuisible. Le choix d'une bonne nourrice est important lorsqu'il est question de guérir certaines maladies des enfants; leur guérison dépend principalement de la bonne qualité du lait. Il faut encore beaucoup de circonspection dans son régime, qui, même dans l'état de santé des nourrissons, doit être humectant, rafraîchissant et analeptique; les aliments crus, indigestes ou malsains, tels que la salade, les viandes salées, aromatisées, la pâtisserie, le café, les liqueurs, etc., ne peuvent fournir qu'un mauvais lait. Enfin la quantité doit être réglée pour les enfants; car rien ne leur fait plus de tort que de les laisser se gorger de lait, ou de leur en faire prendre, pour ainsi dire, malgré eux quand ils sont malades. Mères nourrices! lorsque vos enfants ne vous laissent point de repos ni le jour ni la nuit, par leurs cris perçants, n'accusez que votre lait, qui est altéré par un mauvais régime ou par vos passions tumultueuses!...

» Ce n'est que par le lait de vache et par des panades bien préparées qu'on doit suppléer au lait de la nourrice vers le temps du sevrage. A

cette époque on doit être fort circonspect sur le choix des autres aliments, surtout à l'égard des enfants menacés du rachitis; leur nourriture doit être légèrement astringente et aromatisée.

» 2° Les enfants plus avancés en âge sont assez ordinairement voraces et mangent à proportion plus que les adultes et plus souvent, sans qu'il en résulte aucune incommodité; d'où Hippocrate a conclu que, la chaleur innée étant plus grande que dans tout autre âge, elle consumait la nourriture avec plus de force : aussi voulait-il qu'on eût l'attention de leur donner plus de nourriture quand ils étaient malades. Cette grande chaleur fait que leurs sucs lymphatiques se déterminent aisément à l'acrimonie, et l'on remarque qu'ils sont plus sujets à toutes les âcretés de la lymphe qui se portent à la peau, ou qu'il leur survient des engorgements dans le mésentère et dans les glandes lymphatiques; gonflements qui sont presque toujours la suite de la gourmandise ou d'aliments malsains dont la misère a mis dans le cas de faire usage.

» Tout ce qui se passe dans cette période semble indiquer des aliments sans acrimonie, adoucissants et humectants, qui portent avec eux leur boisson, pour qu'on ne soit pas obligé de noyer

l'estomac des enfants avec une quantité d'eau, d'autant plus que quand ils sont malades on a bien de la peine à leur faire boire de la tisane.

» 3° La puberté est le temps où les corps des deux sexes commencent à différer entre eux ; les viscères paraissent acquérir une action qu'ils n'avaient pas, et toute la nature semble renaître : la force des vaisseaux est plus grande, la chaleur est plus vive, le sang plus fougueux, les maladies inflammatoires sont plus violentes. On doit donc éviter dans les maladies de cet âge tous les aliments chauds, âcres et de haut goût, et leur substituer les aliments nourrissants, humectants, rafraîchissants, pour combattre l'effervescence des humeurs et pour fournir à l'accroissement du corps.

» 4° Dans l'âge viril on a plus de vigueur, et les parties solides ont acquis toutes leurs forces ; à ce titre on doit faire observer une diète plus stricte pendant le traitement des maladies. Quant au choix des aliments, il suffit de le modifier selon les forces, le tempérament et l'état de la maladie.

» 5° La vieillesse est sèche, froide, et approche beaucoup du tempérament mélancolique ; c'est une indication pour entretenir la souplesse des fibres et pour bannir tout ce qui est capable d'en-

durcir les solides, d'épaissir les humeurs. Le vin, qu'on appelle le lait des vieillards, doit être rejeté alors, surtout pendant la cure des maladies inflammatoires ; on doit donner la préférence aux viandes bouillies plutôt que grillées ; mais les aliments liquides et les végétaux cuits conviennent mieux aux vieillards, observant de les faire manger peu et souvent. Hippocrate, dont le génie subtil et profond a percé le voile de la nature, observe que les vieillards ne se privent qu'avec peine de manger. Cette remarque est absolument vraie à leur égard, surtout quand ils se trouvent dans un état de santé ; raison décisive pour les soumettre, ainsi que les enfants, pendant les maladies aiguës, à une diète moins sévère que les adultes, qui n'ont ni corps à former, ni forces à soutenir continuellement, la nature se chargeant assez de cette double opération chez eux, sans que l'art ait à s'en mêler.

» *Le sexe.* Les femmes ont l'habitude du corps plus lâche que celle des hommes ; leur estomac est plus faible, elles sont plus sensibles, la chaleur est plus grande. Assujetties à une vie sédentaire, elles sont plus disposées à amasser une quantité de sang superflu, et sont sujettes à une évacuation périodique. Elles doivent donc, lors-

qu'elles sont malades, s'observer plus que les hommes sur la nourriture, manger peu à la fois et plus souvent, éviter tout ce qui est âcre et de difficile digestion : elles sont d'ailleurs soumises aux règles diététiques propres à chaque tempérament.

» L'expérience prouve que les maladies en général, et particulièrement les plaies, les ulcères, etc., qui attaquent les femmes, prennent un mauvais caractère quand leurs règles sont dérangées ou supprimées, et que les suppurations sont plus louables dans le cas contraire. Ainsi le régime doit être plus sévère pour elles dans la cure de leurs maladies, lorsqu'elles ont leurs règles, parce que le sang joue un rôle dans tous les viscères abdominaux pendant ce temps, et il est rare que l'estomac ne donne pas alors des marques évidentes de sa souffrance si on le surcharge d'aliments.

» Les femmes grosses sont aussi soumises à un régime particulier, afin qu'il n'arrive aucun mal à la mère ou à son fruit. Il y en a qui s'imaginent que parce qu'elles ont un fœtus à nourrir elles doivent manger pour deux. Il y aurait un inconvénient de souscrire à leur opinion, parce qu'en multipliant les excréments, c'est leur préparer

des tourments, et pendant la grossesse et après l'accouchement ; on augmenterait les glaires qu'un estomac faible et gêné ne peut qu'engendrer. On doit donc éviter à leur égard les aliments difficiles à digérer ou de mauvais suc, et leur prescrire au contraire, en petite quantité à la fois, tout ce qui est tempéré et capable de sortir promptement par les vaisseaux excrétoires.

» *La saison.* Les diverses saisons de l'année demandent une façon de vivre différente dans le même homme ; car dans les chaleurs de l'été les humeurs dégénèrent très promptement, et dans le froid de l'hiver très lentement. Il y a certaines évacuations qui se font plutôt dans telle saison de l'année que dans telle autre. Au printemps, la transpiration insensible est plus abondante ; en automne et même en hiver, les humeurs se portent plutôt vers les urines : il faut donc satisfaire à ces indications de la nature, en dirigeant le régime en conséquence.

» On éprouve communément que dans les grandes chaleurs de l'été les aliments légers, liquides, doux, acides, anti-putrides, aqueux, humectants, rafraîchissants, etc., tels que les végétaux, sont plus agréables et plus profitables aux malades ; tandis qu'au cœur de l'hiver ils peuvent prendre

une nourriture qui ait de la consistance, tirée des aliments solides, fermes, secs, assaisonnés, succulents et du règne animal, sans qu'il en résulte aucun fâcheux effet, eu égard à la quantité convenable, mais qui ne peut être déterminée que d'après la nature et l'état de la maladie.

» Ambroise Paré dit qu'il faut en hiver et à tout âge augmenter la portion d'aliments aux malades plus qu'en été, parce que la chaleur naturelle est plus grande en hiver qu'en été, temps où l'on doit boire davantage à raison de l'excessive chaleur et comme fébrile. »

» Pour ce qui est du printemps et de l'automne, la nourriture doit être réglée de manière qu'elle tienne le milieu entre ce qu'exige le temps bien froid ou le temps bien chaud, en proportionnant le régime selon que l'un ou l'autre est plus dominant.

» Ces différentes considérations étant utiles et même nécessaires en état de santé, elles doivent l'être davantage en état de maladie, où les fonctions lésées sont d'autant plus susceptibles de courir de très grands dangers.

» *Le climat.* Dans d'autres pays notre art, sans changer de règles, doit changer de méthode; car celle qui est utilement pratiquée en France, de-

vent à Londres et à Pétersbourg étrangère et souvent nuisible. En effet, le changement de climat produit sensiblement sur le corps humain le même effet que la variété des saisons de l'année dans le même endroit de la terre, par rapport à ceux qui l'habitent. Dans les climats les plus chauds, on fait un grand usage des acides végétaux et du régime humectant; dans les climats les plus froids au contraire, le vin quelquefois pur, l'usage de la viande et des aromates, sont employés avec le même succès dans le traitement des mêmes maladies.

» *La coutume ou l'habitude.* La coutume, qui est appelée avec raison une seconde nature, mérite bien aussi qu'on y fasse attention. On ne nourrira pas un soldat comme un général d'armée, ni un paysan comme jadis un procureur-fiscal ou un citadin. Les aliments légers, délicats, tels que la volaille, les entremets sucrés et autres préparés avec art, sont des aliments convenables pour ces derniers; ce ne seraient que des assaisonnements salutaires pour les gens forts et robustes, tels que des soldats ou des cultivateurs ; ces aliments délicats n'apaiseraient pas la faim qu'excite chez eux une humeur plus âcre et plus atténuée qu'elle en l'est chez les autres hommes qui sont séden-

taires ou qui vivent dans la mollesse ; il y aurait de la cruauté à prescrire la même diète ou abstinence à un ouvrier qu'à un homme de cabinet : la tempérance ou la gourmandise ne perd même pas ses droits dans la cure des maladies.

» L'habitude, dit Hippocrate, fait supporter aux hommes faibles ce qui incommoderait des personnes robustes qui n'y sont point faites.

» Quoiqu'un aliment soit de bon suc et de facile digestion, dit Paré, il sera moins ou plus tard digéré qu'un autre pire et accoutumé. Nous voyons que les paysans digèrent mieux le lard, le bœuf, aliments d'usage pour eux, qu'un poulet ou autre aliment de bon suc, lequel se gâtera dans l'estomac, tant a de vertu la coutume, laquelle rend toutes les viandes délectables, plaisantes, et sont mieux retenues dans l'estomac, sans lui donner trop de pesanteur ni de travail.

» L'habitude d'user de certains aliments, quoique nuisibles en eux-mêmes, est une raison de ne pas les défendre sévèrement aux malades à qui l'indulgence à cet égard devient nécessaire : des exemples très singuliers ont confirmé la doctrine d'Hippocrate sur ce point.

» L'observation suivante va nous donner une preuve de la nécessité de préférer pour les ma-

lades une nourriture peut-être moins bonne, mais qui leur est plus ordinaire.

» En 1769 un laboureur fort et robuste, de moyen âge, fut apporté à l'hôpital civil de Besançon peu de jours après l'accident d'une fracture très compliquée au bras. Les saignées avaient été fort multipliées au commencement ; les accidents de la fracture furent violents ; la gangrène se mit de la partie, mais le bras fut sauvé. Des suppurations très abondantes, une diète sévère pendant toute la maladie qui fut fort longue, achevèrent de le réduire dans une maigreur et une faiblesse extrêmes. La plaie étant presque cicatrisée, on abandonna le blessé aux soins des hospitalières pour l'administration des aliments. Celles-ci, qui avaient pris le même intérêt que nous aux souffrances de ce malheureux, redoublèrent de soins et d'attentions à son égard ; elles lui donnaient, contre l'usage des hôpitaux, les nourritures les plus délicates, les plus succulentes, telles que de la volaille, du pain blanc, des biscuits, des confitures, d'excellent vin, et tout ce qu'elles pouvaient imaginer de meilleur pour rétablir cet homme exténué et très affaibli.

» On pouvait croire en effet que ces aliments devaient lui être profitables. De service dans cette

salle, je ne le perdais pas de vue. Étonné de son dépérissement et de sa très grande faiblesse, toujours permanente, quoique depuis un mois sa nourriture fût plus abondante, plus solide et meilleure (nourriture cependant qui, suivant lui, ne le rassasiait pas, et qu'il ne trouvait pas bonne, quoiqu'il eût un grand appétit), étonné, dis-je, de sa figure presque étique, j'en fis le rapport au médecin de quartier. Athalin, professeur en médecine et célèbre praticien, imagina, sur mon rapport, que les aliments qu'on lui administrait ne lui étaient pas profitables: il s'informa de lui comment il vivait dans sa famille, et ayant appris qu'il ne mangeait que du pain d'orge, de la soupe aux choux, du lard quelquefois, des bouillies faites avec le millet, le pilé et la farine de turquie (c'est-à-dire des gaudes, selon le terme du pays); qu'il buvait de l'eau et quelquefois de la piquette, etc.; d'après cet exposé Athalin ordonna qu'on cessât pour lui le régime actuel, et qu'on lui substituât les mêmes nourritures qu'il prenait ordinairement dans sa famille, mais réglées à une quantité convenable.

» Ce régime singulier fut observé exactement, et il n'y avait pas quinze jours qu'on l'avait commencé, que ce malade reprit ses forces; il sortit

un mois après de l'hôpital, ayant sa première vigueur et son embonpoint ordinaire.

» La conséquence naturelle qu'on doit tirer de ce fait, et de tout ce que nous avons dit, c'est qu'avant de prescrire un régime à un malade, il faut connaître son tempérament individuel, ses appétits naturels; qu'il faut donner de la nourriture aux enfants et aux vieillards, plutôt qu'aux adolescents, en été plutôt qu'en hiver, dans la maladie qui accable davantage les forces, plutôt que dans celle qui les accable moins; à celui qui a coutume de vivre splendidement, plutôt qu'à celui qui mène une vie tempérée; à un homme fort et robuste, plutôt qu'à un homme délicat et sédentaire; qu'il faut avoir égard à la saison, au climat, et accorder quelque chose à l'habitude. »

Nous aurions pu nous approprier tous ces sages conseils en changeant le style et les expressions, mais le livre que nous écrivons n'est pas une œuvre d'imagination; qu'il soit utile au lecteur, peu importe à ce dernier la source d'où viennent les matériaux qu'on lui rassemble. Plus loin, dans ce même ouvrage du célèbre Tissot, nous trouvons des préceptes pleins de justesse et de raison pour le régime diététique des maladies aiguës :

« La cure des maladies aiguës appartenant pour

ainsi dire à la nature, le but de l'art consiste à ne pas opposer d'obstacles à ses efforts : cette vérité seule suffit pour nous convaincre de quelle importance est le régime dans ces maladies. Si la nourriture est bien choisie ; si elle est donnée à propos, elle devient une source de remèdes et de forces pour la nature ; sinon c'est un poison destructeur, un fardeau pénible qu'on lui impose, qui l'accable plutôt que de la soulager.

» La fièvre qui accompagne ordinairement les maladies inflammatoires est l'instrument que la nature emploie pour broyer et diviser la matière de la maladie ; elle nous sert de boussole ou de thermomètre pour pronostiquer la violence et la durée des accidents : dès qu'elle paraît, la maladie commence ; c'est alors qu'il faut retrancher toute nourriture solide ; car dès qu'il y a fièvre, l'estomac ne digère plus ; tout ce qu'on avale se corrompt et devient un fardeau qui n'ajoute rien aux forces du malade et qui augmente beaucoup celles de la maladie.

» Selon nous il y a danger à permettre l'usage des substances animales ; on sera convaincu de la nécessité de les supprimer ici, si l'on jette un coup d'œil sur les malades attaqués d'une vive inflammation. Le feu et l'ardeur dont ils se plai-

gnent, la sécheresse de la peau, des lèvres, de la langue, de la gorge, la rougeur des urines, etc., sont autant de symptômes qui nous montrent clairement qu'il faut rafraîchir, et que bien loin d'employer les bouillons gras, les gelées, etc., ce régime est totalement opposé à ce que le nature indique. Lorsque les accidents ne sont pas graves, que le malade a besoin de force, qu'il est épuisé par la maladie ou la grande diète, et qu'il faut réparer promptement, on peut alors permettre les bouillons de viandes; mais il est toujours plus prudent d'y joindre des substances végétales, telles que les graines farineuses : on réunit par là ce qu'il y a de plus nourrissant dans les deux règnes, et ce mélange prévient le danger de chaque aliment donné seul; le bouillon empêche la farine de s'aigrir; la farine empêche le bouillon de tendre à la putréfaction.

» Dès que la chaleur, la rougeur, la douleur et l'élévation s'annoncent dans une partie, qu'il y a frisson suivi de la fièvre, le malade doit donc renoncer aux aliments solides, et ne prendre par jour, tout au plus, que deux ou trois panades à l'eau ; cette nourriture est assez forte, parce que dans le commencement les symptômes étant moins violents, il reste plus de force à la nature ;

ainsi l'on peut donner plus de nourriture que lorsque les symptômes augmentant, la maladie paraît dominer davantage. Parvenue à son accroissement, les symptômes deviennent plus considérables, la fièvre est quelquefois violente ; il faut alors réduire à une panade par jour, ou plutôt s'en tenir à la décoction d'orge, qui sert à la fois de nourriture et de boisson : si nous diminuons la quantité des aliments, c'est que dans cet état les forces sont plus occupées à combattre les accidents.

» Enfin, lorsque la maladie est dans sa plus grande force, c'est alors que la diète doit être prescrite dans toute sa ténuité, c'est-à-dire qu'on doit s'en tenir à la seule décoction d'orge ou autres liquides semblables, parce que c'est le moment où la nature est le plus occupée ; on ne doit la distraire par aucun autre travail étranger : de ce temps dépend la résolution de l'inflammation, la suppuration, la gangrène ou l'endurcissement.

» Bientôt après les symptômes de la maladie déclinent : il faut alors, au même degré que les symptômes diminuent, augmenter la nourriture jusqu'à parfaite guérison : pour lors il est permis d'avoir recours aux bouillons, à la viande et aux

aliments solides en petite quantité, lorsque le tissu de la partie enflammée est relâché, que la chaleur, la douleur et la fièvre sont dissipées, que la liberté et la légèreté de la partie affligée sont rétablies, parce que c'est le signe de la parfaite résolution.

» La fièvre existant toujours avec les tumeurs inflammatoires, la soif qui indique le défaut de la partie séreuse du sang ou son acrimonie, l'accompagne ordinairement. On doit prescrire des boissons aqueuses, délayantes, rafraîchissantes, imprégnées de quelque suc végétal acide, et prises par intervalles convenables, afin de ne pas surcharger l'estomac; par ce moyen on apaisera la soif, on diminuera la trop grande densité des fluides, on relâchera les vaisseaux et l'on apaisera le trop d'impétuosité dans la circulation; mais les boissons doivent être tièdes, parce qu'elles détrempent et détendent davantage.

» Tel est le régime que nous croyons devoir recommander dans la cure de toutes les maladies aiguës, comme dans l'esquinancie essentielle, le flegmon, l'ophthalmie, l'inflammation des testicules, le bubon simple, le panaris, les brûlures, etc., etc., pour en obtenir la résolution. »

Tous ces préceptes sont parfaitement appli-

cables au magnétisé, puisque les moyens médicamenteux sagement administrés, loin d'entraver les bons effets du magnétisme, ne font au contraire que les favoriser.

Pour nous résumer, nous dirons que dans les affections asthéniques (*par défaut de vitalité*) il convient de donner des gelées de viandes, des viandes colorées légèrement cuites, des jus de bœuf et de mouton, des vins généreux en petite quantité, etc.

Dans les maladies sthéniques (*par excès de vitalité*), il faut suivre une méthode opposée. Le magnétiseur recommandera les bouillons de veau, de poulet, d'agneau, de grenouilles et de limaçons; des rôtis de veau, d'agneau et de poulet. Parmi les substances végétales, les panades, les crèmes, le pain d'orge, toutes les salades en général, les épinards, les haricots verts, la citrouille, le melon et le concombre; tous les fruits rouges, tels que fraises, cerises, groseilles, etc.; les mêmes fruits en gelées, les pistaches en compote, les dattes, les figues, l'épine-vinette, etc.; parmi les boissons, les sucs de tous les fruits dont nous venons de faire l'énumération, les limonades, les orangeades, le lait coupé, le petit-lait et la petite bière. Hippocrate recommande

aussi une boisson dont nous avons nous-même constaté les excellents effets dans toutes les affections inflammatoires : ce sont des blancs d'œufs battus dans de l'eau de fontaine, sucrés et aromatisés avec de l'eau de fleur d'oranger.

Pour ce qui est des *névroses* en particulier, il est évident que le régime devra varier suivant leurs causes. Les laxatifs et les purgatifs sont d'un excellent effet dans ces affections. Les magnétisations doivent commencer par absorption ; puis on doit les rendre toniques ou calmantes suivant la nature intime de l'affection à laquelle on s'adresse.

En général, le magnétisme facilite les digestions et active la circulation des humeurs. On ne doit donc pas craindre d'alimenter un malade soumis à la magnétisation plus fortement que celui que l'on traite par la médecine ordinaire. Si les intestins sont dans un état d'inflammation, les lavements émollients, rafraîchissants, conviennent. S'ils sont frappés d'atonie, de paralysie, les lavements toniques, excitants, sont utiles. Les bains généraux ou partiels, calmants ou excitants, selon les cas, sont également indiqués. Les cataplasmes divers, selon les différents états, font beaucoup de bien dans un grand nombre d'affec-

tions névralgiques et inflammatoires : on ne saurait donc trop en recommander l'usage à ceux qui sont en traitement magnétique. Nous avons souvent observé que les moyens les plus simples sont souvent en médecine les plus salutaires, les plus héroïques.

Un point sur lequel nous ne saurions trop fixer l'attention de nos lecteurs, c'est l'état dans lequel se trouve l'organe de la peau. Lorsqu'il ne fonctionne pas ou qu'il fonctionne mal, il faut agir sur les tissus cutanés dans le sens de leurs lésions. L'hydropathie et la sudopathie bien administrées sont d'un immense avantage. Les frictions, les applications diverses, le massage par traction, ne sont pas moins importants.

En général, quand un malade a été soumis à un régime dont il n'a obtenu aucun bien, il convient d'adopter un régime différent dans un sens tout opposé, autant que cela est possible, vu l'état du malade.

A l'égard des convalescents, il est bon d'accorder une nourriture fortifiante, et de diminuer petit à petit le nombre, la durée des magnétisations et les doses de l'eau magnétisée, boisson qui doit être toujours préférée dans les traitements magnétiques. Les promenades, les distrac-

tions, les voyages même sont recommandables aux convalescents.

Quant aux somnambules, ils prescrivent eux-mêmes le régime qui leur convient. Cependant le médecin qui verrait un sujet se prescrire, par gourmandise, des choses contraires à sa santé, devrait suivre ses propres inspirations et prescrire lui-même le régime indiqué. En général, les excitants, les irritants, ne conviennent point aux somnambules, dont l'innervation est déjà exaltée naturellement; mais les toniques, les fortifiants leur sont d'autant plus utiles qu'ils entrent plus fréquemment en crise. Il est très important d'étudier les effets de l'hygiène sur le sujet, afin de pouvoir, par l'expérience, la modifier selon le besoin. Il y a tant de bizarreries dans les anomalies somnambuliques, que l'observateur doit mettre toute son attention à se rendre un compte rigoureux des phénomènes, afin de modifier ses prescriptions, suivant la nature de ces mêmes phénomènes.

Dans les affections chirurgicales, il faut suivre à peu près les règles adoptées par la médecine classique. Ainsi, un amputé, par exemple, qui aura été soumis à la magnétisation et qui sera encore habituellement magnétisé, devra être sou-

mis à l'abstinence, à la diète, comme d'ordinaire, afin d'atténuer la fièvre ou de prévenir son intensité.

Telles sont les règles du régime diététique applicable au magnétisé. Vu le cadre de cet ouvrage, nous ne pouvions guère entrer dans de plus grands détails. Et puis, comme nous ne cesserons de le répéter, la médecine magnétique ne s'apprend pas en un jour; les préceptes qu'elle donne, pour être bien compris et bien appliqués, ont besoin d'études préalables, de connaissances accessoires, aussi variées que profondes, faute desquelles les gens du monde ne sauraient marcher sans témérité et sans péril dans ce labyrinthe aux mille détours qu'on appelle la science médicale. L'aperçu que nous venons de donner n'est donc qu'une sorte d'instruction, ou pour mieux dire d'introduction à la science diététique, afin que nos lecteurs appliquent avec plus d'intelligence et de sagacité les conseils que leur auront transmis les hommes versés dans le traitement des maladies.

MÉMOIRES
ET APHORISMES
DE
MESMER.

PREMIER MÉMOIRE.

IMPRIMÉ EN 1779.

—

AVIS AU LECTEUR.

La découverte si longtemps désirée d'un principe agissant sur les nerfs doit intéresser tous les hommes ; elle a le double objet d'ajouter à leurs connaissances et de les rendre plus heureux, en leur offrant un moyen de guérir des maladies qui jusqu'à présent ont été traitées avec peu de succès. L'avantage et la singularité de ce système déterminèrent, il y a quelques années, l'empressement du public à saisir avidement les premières espérances que j'en donnai ; c'est en les dénaturant que l'envie, la présomption et l'incrédulité sont parvenues en peu de temps à les placer au rang des illusions, et à les faire tomber dans l'oubli.

Je me suis vainement efforcé de les faire revivre par la multiplicité des faits ; les préjugés ont prévalu, et la vérité a été sacrifiée. Mais, dit-on aujourd'hui, *en quoi consiste cette découverte? — Comment y êtes-vous parvenu? — Quelles idées peut-on se faire de ses avantages? — Et pourquoi*

n'en avez-vous pas enrichi vos concitoyens? Telles sont les questions qui m'ont été faites depuis mon séjour à Paris, par les personnes les plus capables d'approfondir une question nouvelle.

C'est pour y répondre d'une manière satisfaisante, donner une idée générale du système que je propose, le dégager des erreurs dont il a été enveloppé, et faire connaître les contrariétés qui se sont opposées à sa publicité, que je publie ce mémoire : il n'est que l'avant-coureur d'une théorie que je donnerai, dès que les circonstances me permettront d'indiquer les règles pratiques de la méthode que j'annonce. C'est sous ce point de vue que je prie le lecteur de considérer ce petit ouvrage. Je ne me dissimule pas qu'il offrira bien des difficultés ; mais il est nécessaire de savoir qu'elles sont de nature à n'être aplanies par aucun raisonnement, sans le concours de l'expérience : elle seule dissipera les nuages, et placera dans son jour cette importante vérité : que LA NATURE OFFRE UN MOYEN UNIVERSEL DE GUÉRIR ET DE PRÉSERVER LES HOMMES.

MÉMOIRE

SUR LA DÉCOUVERTE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

L'homme est naturellement observateur. Dès sa naissance, sa seule occupation est d'observer, pour apprendre à faire usage de ses organes. L'œil, par exemple, lui serait inutile, si la nature ne le portait d'abord à faire attention aux moindres variations dont il est susceptible. C'est par les effets alternatifs de la jouissance et de la privation qu'il apprend à connaître l'existence de la lumière et ses gradations ; mais il resterait dans l'ignorance de la distance, de la grandeur et de la forme des objets, si, en comparant et combinant les impressions des autres organes, il n'apprenait à les rectifier l'un par l'autre. La plupart des sensations sont donc le résultat de ses réflexions sur les impressions réunies dans ses organes.

C'est ainsi que l'homme passe ses premières années à acquérir l'usage prompt et juste de ses

sens : son penchant à observer, qu'il tient de la nature, le met en état de se former lui-même ; et la perfection de ses facultés dépend de son application plus ou moins constante.

Dans le nombre infini d'objets qui s'offrent successivement à lui, son attention se porte essentiellement sur ceux qui l'intéressent par des rapports plus particuliers.

Les observations des effets que la nature opère universellement et constamment sur chaque individu, ne sont pas l'apanage exclusif des philosophes; l'intérêt universel fait presque de tous les individus autant d'observateurs. Ces observations multipliées, de tous les temps et de tous les lieux, ne nous laissent rien à désirer sur leur réalité.

L'activité de l'esprit humain, jointe à l'ambition de savoir qui n'est jamais satisfaite, cherchant à perfectionner des connaissances précédemment acquises, abandonne l'observation, et y supplée par des spéculations vagues et souvent frivoles ; elle forme et accumule des systèmes qui n'ont que le mérite de leur mystérieuse abstraction ; elle s'éloigne insensiblement de la vérité, au point de la faire perdre de vue, et de lui substituer l'ignorance et la superstition.

Les connaissances humaines, ainsi dénaturées, n'offrent plus rien de la réalité qui les caractérisait dans le principe.

La philosophie a quelquefois fait des efforts pour se dégager des erreurs et des préjugés; mais, en renversant ces édifices avec trop de

chaleur, elle en a recouvert les ruines avec mépris, sans fixer son attention sur ce qu'elles renfermaient de précieux.

Nous voyons chez les différents peuples, les mêmes opinions conservées sous une forme si peu avantageuse et si peu honorable pour l'esprit humain, qu'il n'est pas vraisemblable qu'elles se soient établies sous cette forme.

L'imposture et l'égarement de la raison auraient en vain tenté de concilier les nations, pour leur faire généralement adopter des systèmes aussi évidemment absurdes et ridicules que nous les voyons aujourd'hui; la vérité seule et l'intérêt général ont pu donner à ces opinions leur universalité.

On pourrait donc avancer que, parmi les opinions vulgaires de tous les temps qui n'ont pas leurs principes dans le cœur humain, il en est peu qui, quelque ridicules et même extravagantes qu'elles paraissent, ne puissent être considérées comme le reste d'une vérité primitivement reconnue (1).

Telles sont les réflexions que j'ai faites sur les connaissances en général, et plus particulièrement sur le sort de la doctrine de l'influence des corps célestes sur la planète que nous habitons. Ces réflexions m'ont conduit à rechercher, dans

(1) Il est certain qu'au fond de toutes ces croyances populaires, que les prétendus savants taxent de chimères, il y a des vérités cachées qu'il est bon d'exhumer en les débarrassant des extravagances dont on les a enveloppées. (*Note de M. Ricard.*)

les débris de cette science, avilie par l'ignorance, ce qu'elle pouvait avoir d'utile et de vrai.

D'après mes idées sur cette matière, je donnai à Vienne, en 1766, une dissertation *De l'influence des planètes sur le corps humain.* J'avançais, d'après les principes connus de l'attraction universelle, constatée par les observations qui nous apprennent que les planètes s'affectent mutuellement dans leurs orbites, et que la lune et le soleil causent et dirigent sur notre globe le flux et le reflux dans la mer, ainsi que dans l'atmosphère; j'avançais, dis-je, que ces sphères exercent aussi une action directe sur toutes les parties constitutives des corps animés, particulièrement sur le *système nerveux*, moyennant un fluide qui pénètre tout : je déterminais cette action par L'INTENSION ET LA RÉMISSION (1) des propriétés de la *matière et des corps organisés*, telles que sont la *gravité*, la *cohésion*, l'*élasticité*, l'*irritabilité*, l'*électricité*.

Je soutenais que, de même que les effets alternatifs, à l'égard de la gravité, produisent dans la mer le phénomène sensible que nous appelons flux et reflux, L'INTENSION ET LA RÉMISSION desdites propriétés, étant sujettes à l'action du même principe, occasionnent, dans les corps animés, des effets alternatifs analogues à ceux qu'éprouve la mer. Par ces considérations, j'établissais que le corps animal, étant soumis à la même action,

(1) INTENSION, action de se *tendre*, d'entrer en *tension*; RÉMISSION, *distension* de l'agent dont parle Mesmer. (*Note de M. Ricard.*)

éprouvait aussi une sorte de *flux* et *reflux*. J'appuyais cette théorie de différents exemples de révolutions périodiques. Je nommais la propriété du corps animal qui le rend susceptible de l'action des corps célestes et de la terre MAGNÉTISME ANIMAL ; j'expliquais par ce magnétisme les révolutions périodiques que nous remarquons dans le sexe, et généralement celles que les médecins de tous les temps et de tous les pays ont observées dans les maladies.

Mon objet alors n'était que de fixer l'attention des médecins ; mais loin d'avoir réussi, je m'aperçus bientôt qu'on me taxait de singularité, qu'on me traitait d'homme à système, et qu'on me faisait un crime de ma propension à quitter la route ordinaire de la médecine.

Je n'ai jamais dissimulé ma façon de penser à cet égard, ne pouvant en effet me persuader que nous ayons fait dans l'art de guérir les progrès dont nous nous sommes flattés ; j'ai cru, au contraire, que plus nous avancions dans les connaissances du mécanisme et de l'économie du corps animal, plus nous étions forcés de reconnaître notre insuffisance. La connaissance que nous avons acquise aujourd'hui de la nature et de l'action des nerfs, tout imparfaite qu'elle est, ne nous laisse aucun doute à cet égard. Nous savons qu'ils sont les principaux agents des sensations et du mouvement, sans savoir les rétablir dans l'ordre naturel lorsqu'il est altéré ; c'est un reproche que nous avons à nous faire. L'ignorance des siècles précédents sur ce point en a

garanti les médecins. La confiance superstitieuse qu'ils avaient et qu'ils inspiraient dans leurs spécifiques et leurs formules, les rendait despotes et présomptueux.

Je respecte trop la NATURE pour pouvoir me persuader que la conservation individuelle de l'homme ait été réservée au hasard des découvertes, et aux observations vagues qui ont eu lieu dans la succession de plusieurs siècles, pour devenir le domaine de quelques particuliers.

La nature a parfaitement pourvu à tout pour l'existence de l'individu ; la génération se fait sans système, comme sans artifice. Comment la conservation serait-elle privée du même avantage? celle des bêtes est une preuve du contraire.

Une aiguille non aimantée, mise en mouvement, ne reprendra que par hasard une direction déterminée ; tandis qu'au contraire, celle qui est aimantée ayant reçu la même impulsion, après différentes oscillations proportionnées à l'impulsion et au magnétisme qu'elle a reçus, retrouvera sa première position et s'y fixera. C'est ainsi que l'harmonie des corps organisés, une fois troublée, doit éprouver les incertitudes de ma première supposition, si elle n'est rappelée et déterminée par L'AGENT GÉNÉRAL dont je reconnais l'existence : lui seul peut rétablir cette harmonie dans l'état naturel.

Aussi a-t-on vu, de tous les temps, les maladies s'aggraver et se guérir avec et sans le secours de la médecine, d'après différents systèmes et les méthodes les plus opposées. Ces considérations

ne m'ont pas permis de douter qu'il n'existe dans la nature un principe universellement agissant, et qui, indépendamment de nous, opère ce que nous attribuons vaguement à l'art et à la nature (1).

Ces réflexions m'ont insensiblement écarté du chemin frayé. J'ai soumis mes idées à l'expérience pendant douze ans, que j'ai consacrés aux observations les plus exactes sur tous les genres de maladie; et j'ai eu la satisfaction de voir les maximes que j'avais pressenties se vérifier constamment.

Ce fut surtout pendant les années 1773 et 1774, que j'entrepris chez moi le traitement d'une demoiselle, âgée de 29 ans, nommée Œsterline, attaquée depuis plusieurs années d'une maladie convulsive, dont les symptômes les plus fâcheux étaient que le sang se portait avec impétuosité vers la tête, et excitait dans cette partie les plus cruelles douleurs de dents et d'oreilles, lesquelles étaient suivies de délire, fureur, vomissement et syncope. C'était pour moi l'occasion la plus favorable d'observer avec exactitude ce genre de *flux et reflux* que le MAGNÉTISME ANIMAL fait éprouver au corps humain. La malade avait souvent des crises salutaires, et un soulagement remarquable en était la suite; mais ce n'était qu'une jouissance momentanée et toujours imparfaite.

(1) C'est le *vis naturæ medicatrix* d'Hippocrate. Tous les médecins de nos jours conviennent que la plupart des maladies aiguës marchent nécessairement et d'elles-mêmes vers la guérison. (*Note de M. Ricard.*)

Le désir de pénétrer la cause de cette imperfection, et mes observations non interrompues, m'amenèrent successivement au point de reconnaître l'opération de la nature, et de la pénétrer assez pour prévoir et annoncer, sans incertitude, les différentes révolutions de la maladie. Encouragé par ce premier succès, je ne doutai plus de la possibilité de la porter à sa perfection, si je parvenais à découvrir qu'il existât entre les corps qui composent notre globe une action également réciproque et semblable à celle des corps célestes, moyennant laquelle je pourrais imiter artificiellement les révolutions périodiques du flux et reflux dont j'ai parlé.

J'avais sur l'aimant les connaissances ordinaires : son action sur le fer, l'aptitude de nos humeurs à recevoir ce minéral, et les différents essais faits tant en France qu'en Allemagne et en Angleterre, pour les maux d'estomac et douleurs de dents, m'étaient connus. Ces motifs, joints à l'analogie des propriétés de cette matière avec le système général, me la firent considérer comme la plus propre à ce genre d'épreuve. Pour m'assurer du succès de cette expérience, je préparai la malade, dans l'intervalle des accès, par un usage continué des martiaux.

Mes relations de société avec le Père Hell, jésuite, professeur d'astronomie à Vienne, me fournirent ensuite l'occasion de le prier de me faire exécuter par son artiste plusieurs pièces aimantées, d'une forme commode à l'application : il voulut bien s'en charger et me les remettre.

La malade ayant éprouvé, le 28 juillet 1774, un renouvellement de ses accès ordinaires, je lui fis l'application sur l'estomac et aux deux jambes de trois pièces aimantées. Il en résultait, peu de temps après, des sensations extraordinaires ; elle éprouvait intérieurement des courants douloureux d'une matière subtile, qui, après différents efforts pour prendre leur direction, se déterminèrent vers la partie inférieure, et firent cesser pendant six heures tous les symptômes de l'accès. L'état de la malade m'ayant mis le lendemain dans le cas de renouveler la même épreuve, j'en obtins les mêmes succès. Mon observation sur ces effets, combinée avec mes idées sur le système général, m'éclaira d'un nouveau jour : en confirmant mes précédentes idées sur l'influence de L'AGENT GÉNÉRAL, elle m'apprit qu'un autre principe faisait agir l'aimant, incapable par lui-même de cette action sur les nerfs, et me fit voir que je n'avais que quelques pas à faire pour arriver à la THÉORIE IMITATIVE qui faisait l'objet de mes recherches.

Quelques jours après, ayant rencontré le Père Hell, je lui appris, par forme de conversation, le meilleur état de la malade, les bons effets de mon procédé, et l'espoir que j'avais, d'après cette opération, de rencontrer bientôt le moyen de guérir les maladies de nerfs.

J'appris, peu de temps après, dans le public et par les journaux, que ce religieux, abusant de sa célébrité en astronomie, et voulant s'approprier une découverte dont il ignorait entièrement la

nature et les avantages, s'était permis de publier qu'avec des pièces aimantées, auxquelles il supposait une vertu spécifique dépendante de leur forme, il s'était assuré des moyens de guérir les maladies de nerfs les plus graves. Pour accréditer cette opinion, il avait adressé à plusieurs académies des garnitures composées de pièces aimantées de toutes les formes, en indiquant d'après leur figure, l'analogie qu'elles avaient avec les différentes maladies. Voici comme il s'exprimait : « J'ai découvert, dans ces figures conformes au » *tourbillon magnétique*, une perfection de la- » quelle dépend la vertu spécifique contre les » maladies ; c'est par le défaut de cette perfection, » que les épreuves faites en Angleterre et en » France n'ont eu aucun succès. » Et en affectant de confondre la fabrication des figures aimantées avec la découverte dont je l'avais entretenu, il terminait par dire « qu'il avait tout » communiqué aux médecins, et particulièrement » à moi, dont il continuerait à se servir pour » faire ses épreuves. »

Les écrits réitérés du père Hell sur cette matière transmirent au public, toujours avide d'un spécifique contre les maladies nerveuses, l'opinion mal fondée, savoir, que la découverte en question consistait dans le seul emploi de l'aimant. J'écrivis à mon tour pour détruire cette erreur, en publiant l'existence du MAGNÉTISME ANIMAL, essentiellement distinct de l'*aimant:* mais le public, prévenu par un homme en réputation, resta dans son erreur.

Je continuai mes épreuves sur différentes maladies, afin de généraliser mes connaissances et d'en perfectionner l'application.

Je connaissais particulièrement M. le baron de Stoërck, président de la Faculté de médecine à Vienne, et premier médecin de Sa Majesté. Il était d'ailleurs convenable qu'il fût bien instruit de la nature de ma découverte et de son objet. Je mis en conséquence sous ses yeux les détails circonstanciés de mes opérations, particulièrement sur la communication et les courants de la matière magnétique animale; et je l'invitai à s'en assurer par lui-même, en lui annonçant que mon intention était de lui rendre compte, par la suite, de tous les progrès que je pourrais faire dans cette nouvelle carrière; et que pour lui donner la preuve la plus certaine de mon attachement, je lui communiquerais mes moyens sans aucune réserve.

La timidité naturelle de ce médecin, appuyée sans doute sur des motifs que mon intention n'est pas de pénétrer, le détermina à me répondre qu'il ne voulait rien connaître de ce que je lui annonçais, et qu'il m'invitait à ne pas compromettre la Faculté par la publicité d'une innovation de ce genre.

Les préventions du public et les incertitudes sur la nature de mes moyens me déterminèrent à publier une *Lettre*, *le* 5 *janvier* 1775, *à un médecin étranger*, dans laquelle je donnais une idée précise de ma théorie, des succès que j'avais obtenus jusqu'alors, et de ceux que j'avais lieu d'espérer. J'annonçais la nature et l'action du MAGNÉ-

TISME ANIMAL, et l'analogie de ses propriétés avec celles de l'*aimant* et de l'*électricité*. J'ajoutais « que tous les corps étaient, ainsi que l'aimant, » susceptibles de la communication de ce prin- » cipe magnétique ; que ce fluide pénétrait tout ; » qu'il pouvait être accumulé et concentré, comme » le fluide électrique ; qu'il agissait dans l'éloi- » gnement ; que les corps animés étaient divisés » en deux classes, dont l'une était susceptible de » ce magnétisme, et l'autre d'une vertu opposée » qui en supprime l'action. » Enfin, je rendais raison des différentes sensations, et j'appuyais ces assertions des expériences qui m'avaient mis en état de les avancer.

Peu de jours avant la publication de cette lettre, j'appris que M. Ingenhousze, membre de l'Académie royale de Londres, et inoculateur de Vienne, qui, en amusant la noblesse et les personnes distinguées par des expériences d'électricité renforcées et par l'agrément avec lequel il variait les effets de l'aimant, avait acquis la réputation d'être physicien ; j'appris, dis-je, que ce particulier entendant parler de mes opérations les traitait de chimère, et allait jusqu'à dire « que le » génie anglais était seul capable d'une telle dé- » couverte, si elle pouvait avoir lieu. » Il se rendit chez moi, non pour se mieux instruire, mais dans l'intention unique de me persuader que je m'exposais à donner dans l'erreur, et que je devais supprimer toute publicité, pour éviter le ridicule qui en serait la suite.

Je lui répondis qu'il n'avait pas assez de lu-

mières pour me donner ce conseil; et qu'au surplus, je me ferais un plaisir de le convaincre à la première occasion. Elle se présenta deux jours après. La demoiselle Œsterline éprouva une frayeur et un refroidissement, qui lui occasionnèrent une suppression subite (1); elle retomba dans ses premières convulsions. J'invitai M. Ingenhousze à se rendre chez moi. Il y vint accompagné d'un jeune médecin. La malade était alors en syncope avec des convulsions. Je le prévins que c'était l'occasion la plus favorable pour se convaincre par lui-même de l'existence du principe que j'annonçais, et de la propriété qu'il avait de se communiquer. Je le fis approcher de la malade, dont je m'éloignai, en lui disant de la toucher. Elle ne fit aucun mouvement. Je le rappelai près de moi, et lui communiquai le magnétisme animal en le prenant par les mains : je le fis ensuite rapprocher de la malade, me tenant toujours éloigné, et lui dis de la toucher une seconde fois; il en résulta des mouvements convulsifs. Je lui fis répéter plusieurs fois cet attouchement, qu'il faisait du bout du doigt, dont il variait chaque fois la direction; et toujours, à son grand étonnement, il opérait un effet convulsif dans la partie qu'il touchait. Cette opération terminée, il me dit qu'il était convaincu. Je lui proposai une seconde épreuve. Nous nous éloignâmes de la malade, de manière à n'en être pas aperçus, quand même elle aurait eu sa connais-

(1) Des menstrues. (*Note de M. Ricard.*)

sance. J'offris à M. Ingenhousze six tasses de porcelaine, et le priai de m'indiquer celle à laquelle il voulait que je communiquasse la vertu magnétique. Je la touchai d'après son choix : je fis ensuite appliquer successivement les six tasses sur la main de la malade; lorsqu'on parvint à celle que j'avais touchée, la main fit un mouvement et donna des marques de douleur. M. Ingenhousze ayant fait repasser les six tasses, obtint le même effet.

Je fis alors rapporter ces tasses dans le lieu où elles avaient été prises; et après un certain intervalle, lui tenant une main, je lui dis de toucher avec l'autre celle de ces tasses qu'il voudrait; ce qu'il fit : ces tasses rapprochées de la malade, comme précédemment, il en résulta le même effet.

La communicabilité du principe étant bien établie aux yeux de M. Ingenhousze, je lui proposai une troisième expérience, pour lui faire connaître son action dans l'éloignement, et sa vertu pénétrante. Je dirigeai mon doigt vers la malade à la distance de huit pas : un instant après, son corps fut en convulsion, au point de la soulever sur son lit avec les apparences de la douleur. Je continuai, dans la même position, à diriger mon doigt vers la malade, en plaçant M. Ingenhousze entre elle et moi; elle éprouva les mêmes sensations. Ces épreuves répétées au gré de M. Ingenhousze, je lui demandai s'il en était satisfait, et s'il était convaincu des propriétés merveilleuses que je lui avais annoncées; lui offrant, dans le cas contraire, de répéter mes procédés. Sa réponse fut qu'il

n'avait plus rien à désirer et qu'il était convaincu; mais qu'il m'invitait, par l'attachement qu'il avait pour moi, à ne rien communiquer au public sur cette matière, afin de ne pas m'exposer à son incrédulité. Nous nous séparâmes. Je me rapprochai de la malade pour continuer mon traitement; il eut le plus heureux succès. Je parvins le même jour à rétablir le cours ordinaire de la nature, et à faire cesser par là tous les accidents qu'avait occasionnés la suppression.

Deux jours après, j'appris avec étonnement que M. Ingenhousze tenait dans le public des propos tout opposés à ceux qu'il avait tenus chez moi; qu'il démentait le succès des différentes expériences dont il avait été témoin; qu'il affectait de confondre le MAGNÉTISME ANIMAL avec l'*aimant;* et qu'il cherchait à ternir ma réputation, en répandant qu'*avec le secours de plusieurs pièces aimantées, dont il s'était pourvu, il était parvenu à me démasquer, et à connaître que ce n'était qu'une supercherie ridicule et concertée.*

J'avouerai que de tels propos me parurent d'abord incroyables, et qu'il m'en coûta d'être forcé d'en regarder M. Ingenhousze comme l'auteur; mais son association avec le jésuite Hell, les écrits inconséquents de ce dernier pour appuyer d'aussi odieuses imputations et détruire l'effet de ma lettre du 5 janvier, ne me permirent plus de douter que M. Ingenhousze ne fût coupable. Je réfutai le père Hell, et me disposais à former une plainte, lorsque la demoiselle Œsterline, instruite des procédés de M. Ingenhousze, fut telle-

ment blessée de se voir ainsi compromise, qu'elle retomba encore dans ses premiers accidents, aggravés d'une fièvre nerveuse. Son état fixa toute mon attention pendant quinze jours. C'est dans cette circonstance qu'en continuant mes recherches, je fus assez heureux pour surmonter les difficultés qui s'opposaient à ma marche, et pour donner à ma théorie la perfection que je désirais. La guérison de cette demoiselle en fut le premier fruit; et j'ai eu la satisfaction de la voir, depuis cette époque, jouir d'une bonne santé, se marier, et avoir des enfants.

Ce fut pendant ces quinze jours que, déterminé à justifier ma conduite, et à donner au public une juste idée de mes moyens, en dévoilant la conduite de M. Ingenhousze, j'en instruisis M. de Stoërck, et lui demandai de prendre les ordres de la Cour, pour qu'une commission de la Faculté fût chargée des faits, de les constater et de les rendre publics. Ma démarche parut être agréable à ce premier médecin; il eut l'air de partager ma façon de penser, et il me promit d'agir en conséquence, en m'observant toutefois qu'il ne pouvait pas être de la commission. Je lui proposai plusieurs fois de venir voir la demoiselle Œsterline, et de s'assurer par lui-même du succès de mon traitement. Ses réponses, sur cet article, furent toujours vagues et incertaines. Je lui exposai combien il serait avantageux à l'humanité d'établir dans la suite ma méthode dans les hôpitaux; et je lui demandai d'en démontrer dans ce moment l'utilité dans celui des Espagnols: il y

acquiesça, et donna l'ordre nécessaire à M. Reinlein, médecin de cette maison. Ce dernier fut témoin pendant huit jours des effets et de l'utilité de mes visites ; il m'en témoigna plusieurs fois son étonnement, et en rendit compte à M. de Stoërck. Mais je m'aperçus bientôt qu'on avait donné de nouvelles impressions à ce premier médecin : je le voyais presque tous les jours, pour insister sur la demande d'une commission, et lui rappeler les choses intéressantes dont je l'avais entretenu ; je ne voyais plus de sa part qu'indifférence, froideur et éloignement pour tout ce qui avait quelque relation avec cette matière. N'en pouvant rien obtenir, M. Reinlein ayant cessé de me rendre compte, étant d'ailleurs instruit que ce changement de conduite était le fruit des démarches de M. Ingenhousze, je sentis mon insuffisance pour arrêter les progrès de l'intrigue, et je me condamnai au silence.

M. Ingenhousze, enhardi par le succès de ses démarches, acquit de nouvelles forces ; il se fit un mérite de son incrédulité, et parvint en peu de temps à faire taxer d'esprit faible quiconque suspendait son jugement, ou n'était pas de son avis. Il est aisé de comprendre qu'il n'en fallait pas davantage pour éloigner la multitude, et me faire regarder au moins comme un visionnaire, d'autant que l'indifférence de la Faculté semblait appuyer cette opinion. Ce qui me parut bien étrange, fut de la voir accueillir, l'année suivante, par M. Klinkosch, professeur de médecine à Prague, qui, sans me connaître et sans avoir

aucune idée de l'état de la question, eut la faiblesse, pour ne rien dire de plus, d'appuyer dans des écrits publics (1) le singulier détail des impostures que M. Ingenhousze avait avancées sur mon compte.

Quoi qu'il en fût alors de l'opinion publique, je crus que la vérité ne pouvait être mieux appuyée que par des faits. J'entrepris le traitement de différentes maladies, telles, entre autres, qu'une hémiplégie, suite d'une apoplexie; des suppressions, des vomissements de sang, des coliques fréquentes et un sommeil convulsif dès l'enfance, avec un crachement de sang et ophthalmies habituelles. M. Bauer, professeur de mathématiques à Vienne, d'un mérite distingué, était attaqué de cette dernière maladie. Mes travaux furent suivis du plus heureux succès; et M. Bauer eut l'honnêteté de donner lui-même au public une relation détaillée de sa guérison ; mais la prévention avait pris le dessus. J'eus cependant la satisfaction d'être assez bien connu d'un grand ministre, d'un conseiller aulique, amis de l'humanité, qui avaient souvent reconnu la vérité par eux-mêmes, pour la leur voir soutenir et protéger : ils firent même plusieurs tentatives pour écarter les ténèbres dont on cherchait à l'obscurcir ; mais on les éloigna constamment, en leur opposant

(1) *Lettre sur le magnétisme animal et l'Électrophore, adressée à M. le comte de Kinszky.* Elle a été insérée dans les *Actes des Savants de Bohême*, de l'année 1776, tome II. Elle fut aussi imprimée séparément, et répandue à Vienne l'année suivante. (*Note de Mesmer.*)

que l'avis des médecins était seul capable de déterminer. Leur bonne volonté se réduisit ainsi à m'offrir de donner à mes écrits la publicité qui me serait nécessaire dans les pays étrangers.

Ce fut par cette voie que ma lettre explicative du 3 janvier 1775 fut communiquée à la plupart des Académies des sciences, et à quelques savants. La seule Académie de Berlin fit, le 24 mars de cette année, une réponse écrite, par laquelle, en confondant les propriétés du magnétisme animal que j'annonçais, avec celles de l'aimant dont je ne parlais que comme conducteur, elle tombait dans différentes erreurs ; et son avis était que j'étais dans l'illusion.

Cette Académie n'a pas seule donné dans l'erreur de confondre le MAGNÉTISME ANIMAL avec le *minéral*, quoique j'aie toujours persisté dans mes écrits à établir que l'usage de l'aimant, quoique utile, était toujours imparfait sans le secours de la théorie du magnétisme animal. Les physiciens et médecins avec lesquels j'ai été en correspondance, ou qui ont cherché à me pénétrer, pour usurper cette découverte, ont prétendu et affecté de répandre, les uns que l'aimant était le seul agent que j'employasse, les autres, que j'y joignais l'électricité, et cela, parce qu'on savait que j'avais fait usage de ces deux moyens. La plupart d'entre eux ont été détrompés par leur propre expérience ; mais au lieu de reconnaître la vérité que j'annonçais, ils ont conclu, de ce qu'ils n'obtenaient pas de succès par l'usage de ces deux agents, que les guérisons annoncées de ma

part étaient supposées, et que ma théorie était illusoire (1). Le désir d'écarter pour jamais de semblables erreurs, et de mettre la vérité dans son jour, m'a déterminé à ne plus faire aucun usage de l'électricité ni de l'aimant depuis 1779.

Le peu d'accueil fait à ma découverte, et la faible espérance qu'elle m'offrait pour l'avenir, me déterminèrent à ne plus rien entreprendre de public à Vienne, et à faire un voyage en Souabe et en Suisse, pour ajouter à mon expérience, et me mener à la vérité par des faits. J'eus effectivement la satisfaction d'obtenir plusieurs guérisons frappantes en Souabe, et d'opérer dans les hôpitaux, sous les yeux des médecins de Berne et de Zurich, des effets qui, en ne leur laissant aucun doute sur l'existence du MAGNÉTISME ANIMAL, et sur l'utilité de ma théorie, dissipèrent l'erreur dans laquelle mes contradicteurs les avaient déjà jetés.

Ce fut de l'année 1774 à celle de 1775, qu'un ecclésiastique homme de bonne foi, mais d'un zèle excessif, opéra dans le diocèse de Ratisbonne, sur différents malades du genre nerveux, des effets qui parurent surnaturels aux yeux des hommes les moins prévenus et les plus éclairés de cette contrée. Sa réputation s'étendit jusqu'à Vienne, où la société était divisée en deux partis : l'un traitait ces effets d'impostures

(1) C'est ce qui arrive encore aujourd'hui : une foule de personnes, ignorant complétement la science magnétique, se livrent à des essais insensés qui ne peuvent réussir, et infèrent de leur ignorance propre, que d'autres ne sauraient non plus rien produire. (*Note de M. Ricard.*)

et de supercherie; tandis que l'autre les regardait comme des merveilles opérées par la puissance divine. L'un et l'autre cependant étaient dans l'erreur; et mon expérience m'avait appris dès lors que cet homme n'était en cela que l'instrument de la nature. Ce n'était que parce que sa profession, secondée du hasard, déterminait près de lui certaines combinaisons naturelles, qu'il renouvelait les symptômes périodiques des maladies sans en connaître la cause. La fin de ces paroxysmes était regardée comme des guérisons réelles : le temps seul put désabuser le public.

Me retirant à Vienne sur la fin de l'année 1775, je passai par Munich, où son Altesse l'électeur de Bavière voulut bien me consulter sur cette matière, et me demander si je pouvais lui expliquer ces prétendues merveilles. Je fis sous ses yeux des expériences qui écartèrent les préjugés de sa personne, en ne lui laissant aucun doute sur la vérité que j'annonce. Ce fut peu de temps après que l'Académie des sciences de cette capitale me fit l'honneur de m'admettre au rang de ses membres.

Je fis, en l'année 1776, un second voyage en Bavière; j'y obtins les mêmes succès dans les maladies de différents genres. J'opérai particulièrement la guérison d'une goutte sereine imparfaite, avec paralysie des membres, dont était attaqué M. d'Osterwald, directeur de l'Académie des sciences de Munich; il a eu l'honnêteté d'en rendre compte au public, ainsi que des autres effets dont il avait été témoin (1). De retour à Vienne, je per-

(1) On a publié, au commencement de 1778, un *Recueil des*

sistai jusqu'à la fin de la même année à ne plus rien entreprendre; et je n'aurais pas changé de résolution, si mes amis ne s'étaient réunis pour la combattre : leurs instances, jointes au désir que j'avais de faire triompher la vérité, me firent concevoir l'espérance d'y parvenir par de nouveaux succès, et surtout par quelque guérison éclatante. J'entrepris dans cette vue, entre autres malades, la demoiselle Paradis, âgée de 18 ans, née de parents connus : particulièrement connue elle-même de Sa Majesté l'impératrice-reine, elle recevait de sa bienfaisance une pension dont elle jouissait, comme absolument aveugle, depuis l'âge de 4 ans. C'était une goutte sereine parfaite, avec des convulsions dans les yeux. Elle était de plus attaquée d'une mélancolie, accompagnée d'obstructions à la rate et au foie, qui la jetaient souvent dans des accès de délire et de fureur, propres à persuader qu'elle était d'une folie consommée.

J'entrepris encore la nommée Zwelferine, âgée de 19 ans, étant aveugle dès l'âge de deux ans d'une goutte sereine, accompagnée d'une taie rideuse et très épaisse, avec atrophie du globe; elle était de plus attaquée d'un crachement de sang périodique. J'avais pris cette fille dans la maison des Orphelins à Vienne; son aveuglement était attesté par les administrateurs.

J'entrepris, dans le même temps, la demoiselle

cures opérées par le magnétisme, *imprimé à Leipsic*. Ce Recueil informe, dont j'ignore l'auteur, n'a que le mérite d'avoir réuni fidèlement, et sans partialité, les relations et les écrits pour et contre mon système. (*Note de Mesmer.*)

Ossine, âgée de 18 ans, pensionnée de Sa Majesté comme fille d'un officier de ses armées. Sa maladie consistait dans une phthisie purulente et une mélancolie atrabilaire, accompagnée de convulsions, fureur, vomissements, crachements de sang, et syncopes. Ces trois malades étaient, ainsi que d'autres, logées dans ma maison, pour pouvoir suivre mon traitement sans interruption. J'ai été assez heureux pour pouvoir les guérir toutes les trois.

Le père et la mère de la demoiselle Paradis, témoins de sa guérison, et des progrès qu'elle faisait dans l'usage de ses yeux, s'empressèrent de répandre cet événement et leur satisfaction. On accourait en foule chez moi pour s'en assurer; et chacun, après avoir mis la malade à un genre d'épreuve, se retirait dans l'admiration en me disant les choses les plus flatteuses.

Les deux présidents de la Faculté, à la tête d'une députation de leur corps, déterminés par les instances répétées de M. Paradis, se rendirent chez moi; et après avoir examiné cette demoiselle, ils joignirent hautement leur témoignage à celui du public. M. de Stoërck, l'un de ces messieurs, qui connaissait particulièrement cette jeune personne, l'ayant traitée pendant dix ans sans aucun succès, m'exprima sa satisfaction d'une cure aussi intéressante, et ses regrets d'avoir autant différé à favoriser, par son aveu, l'importance de cette découverte. Plusieurs médecins, chacun en particulier, suivirent l'exemple de nos chefs, et rendirent le même hommage à la vérité.

D'après des démarches aussi authentiques,

M. Paradis crut devoir exprimer sa reconnaissance en la transmettant, par ses écrits, à toute l'Europe. C'est lui qui, dans le temps, a consacré dans les feuilles publiques les détails (1) intéressants de la guérison de sa fille.

Du nombre des médecins qui étaient venus chez moi satisfaire leur curiosité, était M. Barth,

(1) Voici, pour la satisfaction du lecteur, le précis historique de cette cure singulière; il a été fidèlement extrait de la relation écrite en langue allemande, par le père lui-même. C'est lui qui me l'a remise au mois de mars de l'année 1777, pour la rendre publique; elle est actuellement sous mes yeux.

Marie-Thérèse Paradis, fille unique de M. Paradis, secrétaire de LL. MM. II. et RR., est née à Vienne le 15 mai 1759: elle avait les yeux bien organisés.

Le 9 décembre 1762, on s'aperçut à son réveil qu'elle n'y voyait plus; ses parents furent d'autant plus surpris et affligés de cet accident subit, que, depuis sa naissance, rien n'avait annoncé de l'altération dans cet organe.

On reconnut que c'était une goutte sereine parfaite, dont la cause pouvait être une humeur répercutée, ou une frayeur dont cet enfant avait été frappé la même nuit, par un bruit qui se fit à la porte de sa chambre.

Les parents désolés employèrent d'abord les moyens qui furent jugés les plus propres à remédier à cet accident, tels que les vésicatoires, les sangsues et les cautères.

Le premier de ces moyens fut même porté fort loin, puisque pendant plus de deux mois sa tête fut couverte d'un emplâtre, qui entretenait une suppuration continuelle. On y joignit pendant plusieurs années les purgatifs et apéritifs, l'usage de la plante pulsatille et de la racine valériane. Ces différents moyens n'eurent aucun succès; son état même était aggravé de convulsions dans les yeux et les paupières, qui, en se portant vers le cerveau, donnaient lieu à des transports qui faisaient craindre l'aliénation d'esprit. Ses yeux devinrent saillants, et ils étaient tellement déplacés, qu'on n'apercevait le plus souvent que le blanc; ce qui, joint à la convulsion, rendait son aspect désagréable et pénible à supporter. On eut recours, l'année dernière, à l'électricité, qui lui a été administrée sur les yeux,

professeur d'anatomie des maladies des yeux, et opérant de la cataracte; il avait même reconnu deux fois que la demoiselle Paradis jouissait de la faculté de voir. Cet homme, emporté par l'envie, osa répandre dans le public que cette demoiselle ne voyait pas, et qu'il s'en était assuré par lui-

par plus de trois mille secousses; elle en éprouvait jusqu'à cent par séance. Ce dernier moyen lui a été funeste, et il a tellement ajouté à son irritabilité et à ses convulsions, qu'on n'a pu la préserver d'accident que par des saignées réitérées.

M. le baron de Wenzel, dans son dernier séjour à Vienne, fut chargé de la part de S. M. de l'examiner et de lui donner des secours, s'il était possible; il dit, après cet examen, qu'il la croyait incurable.

Malgré cet état et les douleurs qui l'accompagnaient, ses parents ne négligèrent rien pour son éducation et la distraire de ses souffrances : elle avait fait de grands progrès dans la musique; et son talent sur l'orgue et le clavecin lui procura l'heureux avantage d'être connue de l'impératrice-reine. Sa Majesté, touchée de son malheureux état, a bien voulu lui accorder une pension.

Le docteur Mesmer, médecin, connu depuis quelques années par la déconverte du magnétisme animal, et qui avait été témoin des premiers traitements qui lui avaient été faits dans son enfance, observait depuis quelque temps cette malade avec une attention particulière, toutes les fois qu'il avait occasion de la rencontrer; il s'informait des circonstances qui avaient accompagné cette maladie, et des moyens dont on s'était servi pour la traiter jusqu'alors. Ce qu'il jugeait le plus contraire, et qui paraissait l'inquiéter, fut la manière dont on avait fait usage de l'électricité.

Nonobstant le degré où cette maladie était parvenue, il fit espérer à la famille qu'il ferait reprendre aux yeux leur position naturelle, en apaisant les convulsions et calmant les douleurs; et quoiqu'on ait su par la suite qu'il avait dès lors conçu l'espérance de lui rendre la faculté de voir, il ne la témoigna point aux parents, auxquels une expérience malheureuse et des contrariétés soutenues avaient fait former la résolution de ne plus faire aucune tentative pour une guérison qu'ils regardaient comme impossible.

même; il appuyait cette assertion, de ce qu'elle ignorait ou confondait le nom des objets qui lui étaient présentés. On lui répondait de toute part qu'il confondait en cela l'incapacité nécessaire des aveugles de naissance ou du premier âge, avec les connaissances acquises des aveugles opérés de la

M. Mesmer a commencé son traitement le 20 janvier dernier: ses premiers effets ont été de la chaleur et de la rougeur à la tête; elle avait ensuite du tremblement aux jambes et aux bras; elle éprouvait à la nuque un léger tiraillement, qui portait sa tête en arrière, et qui, en augmentant successivement, ajoutait à l'ébranlement convulsif des yeux:

Le second jour du traitement, M. Mesmer produisit un effet qui surprit beaucoup les personnes qui en furent témoins: étant assis à côté de la malade, il dirigeait sa canne vers sa figure représentée par une glace, et en même temps qu'il agitait cette canne, la tête de la malade en suivait les mouvements; cette sensation était si forte, qu'elle annonçait elle-même les différentes variations du mouvement de la canne. On s'aperçut bientôt que l'agitation des yeux s'augmentait et diminuait alternativement, d'une manière très sensible; leurs mouvements multipliés en dehors et en dedans étaient quelquefois suivis d'une entière tranquillité; elle fut absolue dès le quatrième jour, et les yeux prirent leur situation naturelle: ce qui donna lieu de remarquer que le gauche était plus petit que le droit; mais en continuant le traitement, ils s'égalisèrent parfaitement.

Le tremblement des membres cessa peu de jours après; mais elle éprouvait à l'occiput une douleur qui pénétrait la tête, et augmentait en s'insinuant en avant: lorsqu'elle parvint à la partie où s'unissent les nerfs optiques, il lui sembla pendant deux jours que sa tête se divisait en deux parties. Cette douleur suivit les nerfs optiques, en se divisant comme eux; elle la définissait comme des piqûres de pointes d'aiguilles, qui, en s'avançant successivement vers les globes, parvinrent à les pénétrer et à s'y multiplier en se répandant dans la rétine. Ces sensations étaient souvent accompagnées de secousses.

L'odorat de la malade était altéré depuis plusieurs années, et la sécrétion du mucus ne se faisait pas. Son traitement lui fit éprouver un gonflement intérieur du nez et des parties voisines,

cataracte. Comment, lui disait-on, un homme de votre profession peut-il produire une erreur aussi grossière? Mais son impudence répondait à tout par l'affirmative du contraire. Le public avait beau lui répéter que mille témoins déposaient en faveur de la guérison; lui seul, soutenant la néga-

qui se détermina dans huit jours, par une évacuation copieuse d'une matière verte et visqueuse; elle eut en même temps une diarrhée d'une abondance extraordinaire; les douleurs des yeux s'augmentèrent, et elle se plaignit de vertiges. M. Mesmer jugea qu'ils étaient l'effet des premières impressions de la lumière; il fit alors demeurer la malade chez lui, afin de s'assurer des précautions nécessaires.

La sensibilité de cet organe devint telle, qu'après avoir couvert ses yeux d'un triple bandeau, il fut encore forcé de la tenir dans une chambre obscure, d'autant que la moindre impression de la lumière, sur toutes les parties du corps indifféremment, l'agitait au point de la faire tomber. La douleur qu'elle éprouvait dans les yeux changea successivement de nature; elle était d'abord générale et cuisante, ce fut ensuite une vive démangeaison, qui se termina par une sensation semblable à celle que produirait un pinceau légèrement promené sur la rétine.

Ces effets progressifs donnèrent lieu à M. Mesmer de penser que la cure était assez avancée pour donner à la malade une première idée de la lumière et de ses modifications. Il lui ôta le bandeau, en la laissant dans la chambre obscure, et l'invita à faire attention à ce qu'éprouvaient ses yeux devant lesquels il plaçait alternativement des objets blancs et noirs; elle expliquait la sensation que lui occasionnaient les premiers, comme si on lui insinuait dans le globe des pointes subtiles, dont l'effet douloureux prenait la direction du cerveau: cette douleur et les différentes sensations qui l'accompagnaient, augmentaient et diminuaient en raison du degré de blancheur des objets qui étaient présentés; et M. Mesmer les faisait cesser tout-à-fait, en leur substituant des noirs.

Par ces effets successifs et opposés, il fit connaître à la malade que la cause de ces sensations était externe, et qu'elles différaient en cela de celles qu'elle avait eues jusqu'alors; il parvint ainsi à lui faire concevoir la différence de la lumière et de sa

tive, s'associait ainsi à M. Ingenhousze, inoculateur dont j'ai parlé.

Ces deux personnages, traités d'abord comme extravagants par les personnes honnêtes et sensées, parvinrent à former une cabale pour enlever la demoiselle Paradis à mes soins, dans l'état d'imperfection où étaient encore ses yeux, d'empêcher qu'elle fût présentée à Sa Majesté,

privation, ainsi que de leur gradation. Pour continuer son instruction, M. Mesmer lui présenta les différentes couleurs; elle observait alors que la lumière s'insinuait plus doucement, et lui laissait quelque impression : elle les distingua bientôt en les comparant, mais sans pouvoir retenir leurs noms, quoiqu'elle eût une mémoire très heureuse. A l'aspect du noir, elle disait tristement qu'elle ne voyait plus rien, et que cela lui rappelait sa cécité.

Dans les premiers jours, l'impression d'un objet sur la rétine durait une minute après l'avoir regardé ; en sorte que pour en distinguer un autre, et ne le pas confondre avec le premier, elle était forcée de couvrir ses yeux pendant que durait sa première impression.

Elle distinguait dans une obscurité où les autres personnes voyaient difficilement; mais elle perdit successivement cette faculté, lorsque ses yeux purent admettre plus de lumière.

Les muscles moteurs de ses yeux ne lui ayant point servi jusque là, il a fallu lui en apprendre l'usage pour diriger les mouvements de cet organe, chercher les objets, les voir, les fixer directement, et indiquer leur situation. Cette instruction, dont on ne peut rendre les difficultés multipliées, était d'autant plus pénible, qu'elle était souvent interrompue par des accès de mélancolie, qui étaient une suite de sa maladie.

Le 9 février, M. Mesmer essaya, pour la première fois, de lui faire voir des figures et des mouvements; il se présenta lui-même devant elle dans la chambre obscure. Elle fut effrayée en voyant la figure humaine : le nez lui parut ridicule, et pendant plusieurs jours elle ne pouvait le regarder sans éclater de rire. Elle demanda à voir un chien qu'elle caressait souvent; l'aspect de cet animal lui parut plus agréable que celui de l'homme. Ne sachant pas le nom des figures, elle en désignait exactement la forme avec le doigt. Un point d'instruc-

comme elle devait l'être, et d'accréditer ainsi sans retour l'imposture avancée. On entreprit à cet effet d'échauffer M. Paradis, par la crainte de voir supprimer la pension de sa fille, et plusieurs autres avantages qui lui étaient annoncés. En conséquence, il réclama sa fille. Celle-ci, de concert avec sa mère, lui témoigna sa répugnance,

tion des plus difficiles, a été de lui apprendre à toucher ce qu'elle voyait et à combiner ces deux facultés. N'ayant aucune idée de la distance, tout lui semblait à sa portée, quel qu'en fût l'éloignement, et les objets lui paraissaient s'agrandir à mesure qu'elle s'en approchait.

L'exercice continuel qu'elle était obligée de faire pour combattre sa maladresse, et le grand nombre de choses qu'elle avait à apprendre, la chagrinait quelquefois au point de lui faire regretter son état précédent; d'autant que, lorsqu'elle était aveugle, on admirait son adresse et son intelligence. Mais sa gaieté naturelle lui faisait prendre le dessus, et les soins continués de M. Mesmer lui faisaient faire de nouveaux progrès. Elle est insensiblement parvenue à soutenir le grand jour, et à distinguer parfaitement les objets à toute distance; rien ne lui échappait, même dans les figures peintes en miniature, dont elle contrefaisait les traits et l'attitude. Elle avait même le talent singulier de juger, avec une exactitude surprenante, le caractère des personnes qu'elle voyait, par leur physionomie. La première fois qu'elle a vu le ciel étoilé, elle a témoigné de l'étonnement et de l'admiration; et depuis ce moment, tous les objets qui lui sont présentés, comme beaux et agréables, lui paraissent très inférieurs à l'aspect des étoiles, pour lesquelles elle témoigne une préférence et un empressement décidés.

Le grand nombre de personnes de tous les états qui venaient la voir, a fait craindre à M. Mesmer qu'elle n'en fût excessivement fatiguée, et sa prudence l'a engagé à prendre des précautions à cet égard. Ses contradicteurs s'en sont prévalus, ainsi que de la maladresse et de l'incapacité de la jeune personne, pour attaquer la réalité de sa guérison; mais M. Mesmer assure que l'organe est dans sa perfection, et qu'elle en facilitera l'usage en l'exerçant avec application et persévérance. (*Note de Mesmer.*)

et la crainte que sa guérison ne fût imparfaite. On insista; et cette contrariété, en renouvelant ses convulsions, lui occasionna une rechute fâcheuse. Elle n'eut cependant point de suite relativement à ses yeux; elle continua à en perfectionner l'usage. Le père la voyant mieux, et toujours animé par la cabale, renouvela ses démarches; il redemanda sa fille avec chaleur, et força sa femme à l'exiger. La fille résista, par les mêmes motifs que précédemment. La mère, qui jusqu'alors les avait appuyés, et m'avait prié d'excuser les extravagances de son mari, vint m'annoncer, le 29 avril, qu'elle entendait dès l'instant retirer sa fille. Je lui répondis qu'elle en était la maîtresse; mais que s'il en résultait de nouveaux accidents, elle devait renoncer à mes soins. Ce propos fut entendu de sa fille; il émut sa sensibilité, et elle retomba dans un état de convulsion. Elle fut secourue par M. le comte de Pellegrini, l'un de mes malades. La mère, qui entendit ses cris, me quitta brusquement, arracha sa fille avec fureur des mains de la personne qui la secourait, en disant : Malheureuse, tu es aussi d'intelligence avec les gens de cette maison ! et la jeta avec rage la tête contre la muraille. Tous les accidents de cette infortunée se renouvelèrent. J'accourus vers elle pour la secourir; la mère, toujours en fureur, se jeta sur moi pour m'en empêcher, en m'accablant d'injures. Je l'éloignai par la médiation de quelques personnes de ma famille, et je me rapprochai de sa fille pour lui donner mes soins. Pendant qu'elle m'occupait,

j'entendis de nouveaux cris de fureur, et des efforts répétés pour ouvrir et fermer alternativement la porte de la pièce où j'étais. C'était le sieur Paradis, qui, averti par un domestique de sa femme, s'était introduit chez moi l'épée à la main, et voulait entrer dans cet appartement, tandis que mon domestique cherchait à l'éloigner en assurant ma porte. On parvint à désarmer ce furieux, et il sortit de ma maison, après avoir vomi mille imprécations contre moi et ma famille. Sa femme, d'un autre côté, était tombée en faiblesse; je lui fis donner les secours dont elle avait besoin, et elle se retira quelques heures après; mais leur malheureuse fille éprouvait des vomissements, des convulsions et des fureurs, que le moindre bruit, et surtout le son des cloches, renouvelait avec excès. Elle était même retombée dans son premier aveuglement, par la violence du coup que sa mère lui avait occasionné, ce qui me donnait lieu de craindre pour l'état du cerveau.

Tels furent, pour elle et pour moi, les funestes effets de cette affligeante scène. Il m'eût été facile d'en faire constater juridiquement les excès, par le témoignage de M. le comte de Pellegrini, et celui de huit personnes qui étaient chez moi, sans parler d'autant de voisins qui étaient en état de déposer la vérité; mais, uniquement occupé de sauver, s'il était possible, la demoiselle Paradis, je négligeai tous les moyens que m'offrait la justice. Mes amis se réunirent en vain pour me faire entrevoir l'ingratitude démontrée de cette famille,

et les suites infructueuses de mes travaux; j'insistai dans ma première résolution, et j'aurais à m'en féliciter, si j'avais pu vaincre, par des bienfaits, les ennemis de la vérité et de mon repos.

J'appris le lendemain que le sieur Paradis, cherchant à couvrir ses excès, répandait dans le public les imputations les plus atroces sur mon compte, et toujours dans la vue de retirer sa fille, et de prouver, par son état, le danger de mes moyens. Je reçus, en effet, par M. Ost, médecin de la Cour, un *ordre* par écrit de M. de Stoërck, en sa qualité de premier médecin, *daté de Schoenbrunn, le* 2 *mai* 1777, qui m'enjoignait de *finir cette supercherie* (c'était son expression), « et de » rendre la demoiselle Paradis à sa famille, si je » pensais qu'elle pût l'être sans danger. »

Qui aurait pu croire que M. de Stoërck, qui était bien instruit, par le même médecin, de tout ce qui s'était passé chez moi, et qui, depuis sa première visite, était venu deux fois se convaincre par lui-même des progrès de la malade, et de l'utilité de mes moyens, se fût permis d'employer à mon égard l'expression de l'offense et du mépris? J'avais lieu de penser, au contraire, qu'essentiellement placé pour reconnaître une vérité de ce genre, il en serait le défenseur. J'ose même dire que, comme président de la Faculté, plus encore, comme dépositaire de la confiance de Sa Majesté, c'était le premier de ses devoirs de protéger, dans cette circonstance, un membre de la Faculté qu'il savait être sans reproche, et qu'il avait cent fois assuré de son attachement et de son estime. Je répondis,

au surplus, à cet ordre peu réfléchi, que la malade était hors d'état d'être transportée sans être exposée à périr.

Le danger de la mort auquel était exposée mademoiselle Paradis en imposa sans doute à son père, et lui fit faire quelques réflexions. Il employa près de moi la médiation de deux personnes recommandables, pour m'engager à donner encore mes soins à sa fille. Je lui fis dire que ce serait à la condition que ni lui ni sa femme ne paraîtraient plus dans ma maison. Mon traitement, en effet, surpassa mes espérances, et neuf jours suffirent pour calmer entièrement les convulsions et faire cesser les accidents; mais l'aveuglement était le même.

Quinze jours de traitement le firent cesser, et rétablirent l'organe dans l'état où il était avant l'accident. J'y joignis encore quinze jours d'instruction, pour perfectionner et raffermir sa santé. Le public vint alors s'assurer de son rétablissement, et chacun en particulier me donna, même par écrit, de nouveaux témoignages de sa satisfaction. Le sieur Paradis, assuré du bon état de sa fille par M. Ost, qui, à sa réquisition, et de mon consentement, suivait les progrès du traitement, écrivit une lettre à ma femme, où il la remerciait de ses soins maternels. Il m'adressa aussi le même remerciement, en me priant d'agréer ses excuses sur le passé, et sa reconnaissance pour l'avenir; il terminait en me priant de lui renvoyer sa fille, pour lui faire respirer l'air de la campagne, où il allait se rendre; que de là il la renverrait chez

moi, toutes les fois que je le jugerais nécessaire pour continuer son instruction, et qu'il espérait que je voudrais bien lui accorder mes soins. Je le crus de bonne foi, et lui renvoyai sa fille le 8 du mois de juin. J'appris dès le lendemain que sa famille affectait de répandre qu'elle était toujours aveugle et convulsive, et la présentait comme telle, en la forçant d'imiter les convulsions et l'aveuglement. Cette nouvelle éprouva 'abor d quelques contradictions de la part des personnes qui s'étaient assurées du contraire ; mais elle fut soutenue et accréditée par la cabale obscure dont le sieur Paradis était l'instrument, sans qu'il me fût possible d'en arrêter les progrès par les témoi gnages les plus recommandables, tels que ceux de M. de Spielmann, conseiller aulique de LL. MM. et directeur de la chancellerie d'État; de MM. les conseillers de LL. MM. de Molitor, de Umlauer, médecin de LL. MM.; de Boulanger, de Heufeld, et de MM. le baron de Colnbach et de Weber, qui, indépendamment de plusieurs autres personnes, ont suivi par eux-mêmes, presque tous les jours, mes procédés et leurs effets. C'est ainsi qu'on est successivement parvenu, malgré ma persévérance et mes travaux, à placer au rang des suppositions, ou tout au moins des choses les plus incertaines, la vérité la plus authentiquement démontrée.

Il est aisé de concevoir combien je devais être affecté de l'acharnement de mes adversaires à me nuire, et de l'ingratitude d'une famille que j'avais comblée de bienfaits. Néanmoins, je continuai

pendant les six derniers mois de l'année 1777 à perfectionner la guérison de la demoiselle Ossine et de la nommée Zwelferine, dont on se rappellera qu'à l'égard des yeux, l'état était encore plus grave que celui de la demoiselle Paradis. Je continuai encore avec succès le traitement des malades qui me restaient, particulièrement celui de la demoiselle Wipior, âgée de neuf ans, ayant sur un œil une excroissance de la cornée, connue sous le nom de staphylôme; et cette élévation de nature cartilagineuse, qui était de 3 à 4 lignes, la privait de la faculté de voir de cet œil-là. Je suis heureusement parvenu à résoudre cette excroissance, au point de lui rendre la faculté de lire de côté. Il ne lui restait qu'une taie légère au centre de la cornée, et je ne doute pas que je ne l'eusse fait disparaître entièrement, si les circonstances m'avaient permis de prolonger son traitement; mais fatigué de mes travaux depuis douze ans consécutifs, plus encore de l'animosité soutenue de mes adversaires, sans avoir recueilli de mes recherches et de mes peines d'autre satisfaction que celle que l'adversité ne pouvait m'ôter, je crus avoir rempli jusqu'alors tout ce que je devais à mes concitoyens; et persuadé qu'un jour on me rendrait plus de justice, je résolus de voyager, dans l'unique objet de me procurer le délassement dont j'avais besoin. Mais pour aller, autant qu'il était en moi, au-devant du préjugé et des imputations, je disposai les choses de manière à laisser chez moi, pendant mon absence, la demoiselle Ossine et la nommée Zwelferine. J'ai pris depuis la précaution

de dire au public le motif de cet arrangement, en lui annonçant que ces personnes étaient dans ma maison, pour que leur état pût être constaté à chaque instant, et servir d'appui à la vérité. Elles y ont resté huit mois depuis mon départ de Vienne, et n'en sont sorties que par ordre supérieur.

Arrivé à Paris (1) au mois de février 1778, je commençais à y jouir des douceurs du repos, et à me livrer entièrement à l'intéressante relation des savants et des médecins de cette capitale, lorsque, pour répondre aux prévenances et aux honnêtetés dont ils me comblaient, je fus porté à satisfaire leur curiosité, en leur parlant de mon système. Surpris de sa nature et de ses effets, ils m'en demandèrent l'explication. Je leur donnai mes assertions sommaires en dix-neuf articles (2). Elles leur parurent sans aucune relation avec les connaissances établies. Je sentis, en effet, com-

(1) Mes adversaires, toujours occupés de me nuire, s'empressèrent de répandre, à mon arrivée en France, des préventions sur mon compte. Ils se sont permis de compromettre la Faculté de Vienne, en faisant insérer une lettre anonyme dans le *Journal encyclopédique* du mois de mars 1778, page 506 et M. Hell, bailli d'Hirsingen et de Lunzer, n'a pas craint de prêter son nom à cet écrit diffamatoire. Je n'en étais cependant pas connu; et je ne l'ai vu qu'à Paris, depuis cette époque, pour en recevoir des excuses. L'infidélité, les inconséquences et la malignité de cette lettre, ne méritent au surplus que du mépris; il suffit de la lire pour s'en convaincre. (*Note de Mesmer.*)

(2) Ces mêmes assertions ont été transmises en 1776, à la Société royale de Londres, par M. Elliot, envoyé d'Angleterre à la diète de Ratisbonne; je les avais communiquées à ce ministre, sur sa demande, après avoir fait sous ses yeux des expériences multipliées à Munich et à Ratisbonne. (*Note de Mesmer.*)

bien il était difficile de persuader, par le seul raisonnement, l'existence d'un principe dont on n'avait encore aucune idée; et je me rendis, par cette considération, à la demande qui m'était faite, de démontrer la réalité et l'utilité de ma théorie, par le traitement de quelques maladies graves.

Plusieurs malades m'ont donné leur confiance; la plupart étaient dans un état si désespéré, qu'il a fallu tout mon désir de leur être utile, pour me déterminer à les entreprendre : cependant j'ai obtenu la guérison d'une mélancolie vaporeuse avec vomissement spasmodique; de plusieurs obstructions invétérées à la rate, au foie et au mésentère; d'une goutte sereine imparfaite, au degré d'empêcher la malade de se conduire seule; d'une paralysie générale avec tremblement, qui donnait au malade, âgé de quarante ans, toutes les apparences de la vieillesse et de l'ivresse : cette maladie était la suite d'une gelure; elle avait été aggravée par les effets d'une fièvre putride et maligne, dont ce malade avait été attaqué, il y a six ans, en Amérique. J'ai encore obtenu le même succès sur une paralysie absolue des jambes, avec atrophie; sur un vomissement habituel, qui réduisait la malade dans l'état de marasme; sur une cachexie scrofuleuse; et enfin, sur une dégénération générale des organes de la transpiration.

Ces malades, dont l'état était connu et constaté des médecins de la Faculté de Paris, ont tous éprouvé des crises et des évacuations sensi-

bles, et analogues à la nature de leurs maladies, sans avoir fait usage d'aucun médicament; et après avoir terminé leur traitement, ils m'en ont laissé une déclaration détaillée.

En voilà sans doute plus qu'il n'en fallait pour démontrer sans réplique les avantages de ma méthode, et j'avais lieu de me flatter que la conviction en serait la suite; mais les personnes qui m'avaient déterminé à entreprendre ce traitement ne se sont point mises à portée d'en reconnaître les effets, et cela, par des considérations et des motifs dont le détail serait déplacé dans ce mémoire. Il est résulté que les cures, n'ayant point été communiquées, contre mon attente, à des corps dont la seule considération pouvait fixer l'opinion publique, n'ont rempli que très imparfaitement l'objet que je m'étais proposé, et dont on m'avait flatté; ce qui me porte à faire aujourd'hui un nouvel effort pour le triomphe de la vérité, en donnant plus d'étendue à mes premières assertions, et une publicité qui leur a manqué jusqu'ici.

PROPOSITIONS.

1° Il existe une influence mutuelle entre les corps célestes, la terre et les corps animés.

2° Un fluide universellement répandu, et continué de manière à ne souffrir aucun vide, dont la subtilité ne permet aucune comparaison, et qui, de sa nature, est susceptible de recevoir, propager et communiquer toutes les impressions du mouvement, est le moyen de cette influence.

3° Cette action réciproque est soumise à des lois mécaniques inconnues jusqu'à présent.

4° Il résulte de cette action des effets alternatifs, qui peuvent être considérés comme un flux et reflux.

5° Ce flux et reflux est plus ou moins général, plus ou moins particulier, plus ou moins composé, selon la nature des causes qui le déterminent.

6° C'est par cette opération (la plus universelle de celles que la nature nous offre) que les relations d'activité s'exercent entre les corps célestes, la terre et ses parties constitutives.

7° Les propriétés de la matière et du corps organisé dépendent de cette opération.

8° Le corps animal éprouve les effets alternatifs de cet agent; et c'est en s'insinuant dans la substance des nerfs qu'il les affecte immédiatement.

9° Il se manifeste particulièrement dans le corps humain des propriétés analogues à celles de l'aimant; on y distingue des pôles également divers, et opposés, qui peuvent être communiqués, changés, détruits et renforcés; le phénomène même de l'inclinaison y est observé (1).

10° La propriété du corps animal, qui le rend susceptible de l'influence des corps célestes, et de l'action réciproque de ceux qui l'environnent, manifestée par son analogie avec l'aimant, m'a déterminé à la nommer MAGNÉTISME ANIMAL.

(1) Cette proposition est généralement abandonnée des magnétistes de nos jours. (*Note de M. Ricard.*)

11° L'action et la vertu du magnétisme animal, ainsi caractérisées, peuvent être communiquées à d'autres corps animés et inanimés. Les uns et les autres en sont cependant plus ou moins susceptibles.

12° Cette action et cette vertu peuvent être renforcées et propagées par ces mêmes corps.

13° On observe à l'expérience l'écoulement d'une matière dont la subtilité pénètre tous les corps, sans perdre notablement de son activité.

14° Son action a lieu à une distance éloignée, sans le secours d'aucun corps intermédiaire.

15° Elle est augmentée et réfléchie par les glaces, comme la lumière.

16° Elle est communiquée, propagée et augmentée par le son.

17° Cette vertu magnétique peut être accumulée, concentrée et transportée.

18° J'ai dit que les corps animés n'en étaient pas également susceptibles : il en est même, quoique très rares, qui ont une propriété si opposée, que leur seule présence détruit tous les effets de ce magnétisme dans les autres corps.

19° Cette vertu opposée pénètre aussi tous les corps ; elle peut être également communiquée, propagée, accumulée, concentrée et transportée, réfléchie par les glaces, et propagée par le son ; ce qui constitue non seulement une privation, mais une vertu opposée positive.

20° L'aimant, soit naturel, soit artificiel, est, ainsi que les autres corps, susceptible du magnétisme animal, et même de la vertu opposée,

sans que, ni dans l'un ni dans l'autre cas, son action sur le fer et l'aiguille souffre aucune altération ; ce qui prouve que le principe du magnétisme animal diffère essentiellement de celui du minéral.

21° Ce système fournira de nouveaux éclaircissements sur la nature du feu et de la lumière (1), ainsi que dans la théorie de l'attraction, du flux et reflux, de l'aimant et de l'électricité.

22° Il fera connaître que l'aimant et l'électricité artificielle n'ont à l'égard des maladies que des propriétés communes avec plusieurs autres agents que la nature nous offre ; et que s'il est résulté quelques effets utiles de l'administration de ceux-là, ils sont dus au magnétisme animal.

23° On reconnaîtra par les faits, d'après les règles pratiques que j'établirai, que ce principe peut guérir immédiatement les maladies des nerfs, et médiatement les autres.

24° Qu'avec son secours, le médecin est éclairé sur l'usage des médicaments ; qu'il perfectionne leur action, et qu'il provoque et dirige les crises salutaires, de manière à s'en rendre le maître.

25° En communiquant ma méthode, je démontrerai, par une théorie nouvelle des maladies,

(1) Il est à remarquer que les travaux des physiologistes et des physiciens modernes tendent tous à confirmer cette assertion de Mesmer. Le fluide nerveux est admis par certains physiologistes comme analogue au fluide électrique, et les phénomènes de la flamme dans la combustion des corps sont considérés par la plupart de nos physiciens comme le résultat d'un dégagement électrique. (*Note de M. Ricard.*)

l'utilité universelle du principe que je leur oppose.

26° Avec cette connaissance, le médecin jugera sûrement l'origine, la nature et les progrès des maladies, même des plus compliquées; il en empêchera l'accroissement, et parviendra à leur guérison, sans jamais exposer le malade à des effets dangereux ou des suites fâcheuses, quels que soient l'âge, le tempérament et le sexe. Les femmes, même dans l'état de grossesse et lors des accouchements, jouiront du même avantage.

27° Cette doctrine, enfin, mettra le médecin en état de bien juger du degré de santé de chaque individu, et de le préserver des maladies auxquelles il pourrait être exposé. L'art de guérir parviendra ainsi à sa dernière perfection.

Quoiqu'il ne soit aucune de ces assertions sur laquelle mon observation constante, depuis douze ans, m'ait laissé de l'incertitude, je conçois facilement, d'après les principes reçus et les connaissances établies, que mon système doit paraître, au premier aspect, tenir à l'illusion autant qu'à la vérité. Mais je prie les personnes éclairées d'éloigner les préjugés, et de suspendre au moins leur jugement, jusqu'à ce que les circonstances me permettent de donner à mes principes l'évidence dont ils sont susceptibles. La considération des hommes qui gémissent dans les souffrances et le malheur, par la seule insuffisance des moyens connus, est bien de nature à inspirer le désir et même l'espoir d'en reconnaître de plus utiles.

Les médecins, comme dépositaires de la confiance publique, sur ce qui touche de plus près la conservation et le bonheur des hommes, sont seuls capables, par les connaissances essentielles à leur état, de bien juger de l'importance de la découverte que je viens d'annoncer, et d'en présenter les suites. Eux seuls, en un mot, sont capables de la mettre en pratique,

L'avantage que j'ai de partager la dignité de leur profession ne me permet pas de douter qu'ils ne s'empressent d'adopter et de répandre des principes qui tendent au plus grand soulagement de l'humanité, dès qu'ils seront fixés par ce mémoire, qui leur est essentiellement destiné, sur la véritable idée du MAGNÉTISME ANIMAL.

DEUXIÈME MÉMOIRE

DE MESMER,

IMPRIMÉ EN L'AN VII.

AVANT-PROPOS.

L'histoire offre peu d'exemples d'une découverte qui, malgré son importance, ait éprouvé autant de difficulté à s'établir et à s'accréditer, que celle d'un agent sur les nerfs, agent inconnu jusqu'ici, et que je nomme *magnétisme animal.*

L'opiniâtreté avec laquelle on s'est opposé aux progrès de l'opinion naissante sur cette nouvelle méthode de guérir, m'a fait faire des efforts pour rectifier et pour embrasser dans un système une grande partie des connaissances physiques.

Avant de produire ce système, dans lequel j'ai tâché de rapprocher et d'enchaîner les principes qui le composent, j'ai cru devoir donner dans un mémoire préliminaire une idée juste et précise de son objet, de l'étendue de son utilité, et détruire les erreurs et les préjugés auxquels il a pu donner lieu.

Je présenterai une théorie aussi simple que nouvelle des maladies, de leur marche et de leur développement, et je substituerai une pratique également simple, générale, et prise dans la na-

ture, aux principes incertains qui jusqu'à présent ont servi de règle à la médecine.

La plupart des propriétés de la matière organisée, telles que la cohésion, l'élasticité, la gravité, le feu, la lumière, l'électricité, l'irritabilité animale, qui jusqu'à présent ont été regardées comme des qualités *occultes*, seront expliquées par mes principes et leur mécanisme mis en évidence.

Je me flatte d'avoir jeté un nouveau jour sur la théorie des sens et de l'instinct. Par le moyen de cette théorie, j'ai essayé d'expliquer plus parfaitement les phénomènes aussi variés qu'étonnants de l'état appelé *somnambulisme*, qui n'est autre chose qu'un développement critique de certaines maladies : l'histoire de la médecine en rapporte un si grand nombre d'exemples, qu'on ne peut pas douter que ces phénomènes n'aient toujours paru un sujet d'observations intéressantes pour les gens de l'art ; et je puis moi-même affirmer aujourd'hui que toutes les nuances d'aliénations de l'esprit appartiennent à cette crise extraordinaire.

C'est elle qui produit les apparitions merveilleuses, les extases, les visions inexplicables, sources de tant d'erreurs et d'opinions absurdes. On sent combien l'obscurité même qui couvrait de tels phénomènes, jointe à l'ignorance de la mul-

titude, a dû favoriser l'établissement des préjugés religieux et politiques de tous les peuples.

J'espère que ma théorie préviendra désormais ces interprétations qui produisirent et alimentèrent la superstition et le fanatisme, et empêchera surtout que ceux qui, soit par un accident subit ou par des maladies aggravées, ont le malheur de tomber dans le somnambulisme, ne soient abandonnés par l'art, et retranchés de la société comme incurables; car j'ai la certitude que les états les plus effrayants, tels que la folie, l'épilepsie et la plupart des convulsions sont le plus souvent les funestes effets de l'ignorance du phénomène dont je parle, et de l'impuissance des moyens employés par la médecine; que presque dans tous les cas ces maladies ne sont que des crises inconnues et dégénérées; qu'il est enfin peu de circonstances où on ne puisse les prévenir et les guérir.

J'ai la confiance que des principes dont les conséquences sont si importantes ne seront jugés ni sur des préventions ni sur des productions prématurées (1), non plus que sur des fragments et des contrefaçons qui ont été publiées sans mon aveu : moins encore d'après le rapport de ceux

(1) Les imitateurs de ma méthode de guérir, pour l'avoir trop légèrement exposée à la curiosité et à la contradiction, ont donné lieu à beaucoup de prévention contre elle. Depuis cette époque on a confondu le somnabulisme avec le magnétisme,

qui, obsédés de préjugés, ont donné leurs propres lumières pour la mesure des connaissances *possibles*. Si d'ailleurs, malgré tous mes efforts, je ne suis pas assez heureux pour éclairer mes contemporains sur leurs propres intérêts, j'aurai du moins la satisfaction intime d'avoir rempli ma tâche envers la société.

et par un zèle irréfléchi, par un enthousiasme exagéré, on a voulu constater la réalité de l'un par les effets surprenants de l'autre. Le mémoire qu'on va lire a, en partie, pour objet de détromper d'une pareille erreur. (*Note de Mesmer.*)

MÉMOIRE

DE

F. A. MESMER,

DOCTEUR EN MÉDECINE,

SUR SES DÉCOUVERTES.

La philosophie est parvenue dans ce siècle à triompher des préjugés et de la superstition : c'est par le ridicule surtout qu'elle a réussi à éteindre les bûchers que le fanatisme, trop crédule, avait allumés, parce que le ridicule est l'arme à laquelle l'amour-propre sait le moins résister. Si l'opinion élevait autrefois le courage jusqu'à faire braver le martyre, tandis qu'aujourd'hui on ne peut supporter le moindre ridicule, c'est que l'amour-propre mettait alors toute sa gloire dans la *force* de la résistance, et qu'à présent il craindrait l'humiliation d'une crédulité qu'on taxerait de *faiblesse*. Le ridicule serait sans doute le meilleur moyen de réformer les opinions, si toutefois il n'avait que l'erreur pour objet ; mais, par un zèle exagéré pour les progrès de la philosophie, on abusa trop souvent de ce moyen : les vérités les plus utiles furent méconnues, confondues avec les erreurs et sacrifiées avec elles.

Les égarements de la superstition n'empêchèrent pas autrefois de reconnaître des faits surpre-

nants, dont le défaut de lumières ne permettait pas d'apercevoir les causes; on ne dédaignait pas de constater ces faits avec une attention proportionnée à leur importance; et si l'on se trompait sur les *principes*, on n'avait au moins aucun doute sur les *effets*: aujourd'hui on se refuse à l'examen et à la vérification des faits, de sorte qu'on est réduit à ignorer autant les effets que les causes.

Lors même que certaines vérités, en raison de leur vétusté et de l'abus de l'esprit humain, sont tellement défigurées qu'elles se trouvent confondues avec les erreurs les plus absurdes, ces vérités n'ont pas perdu pour cela le droit de reparaître au grand jour pour le bonheur des hommes; j'ose dire même que c'est une obligation pour ceux qui par leurs connaissances prétendent à l'estime publique, de rechercher ces vérités pour les dégager des ténèbres et des préjugés qui les enveloppent encore, au lieu de se retrancher dans une incrédulité funeste aux progrès de la science.

J'ai annoncé, par le mémoire que j'ai publié l'an 1779, sur la découverte du magnétisme animal, les réflexions que j'avais faites depuis plusieurs années sur l'universalité de certaines opinions populaires, qui, selon moi, étaient les résultats d'observations les plus générales et les plus constantes.

Je disais à ce sujet que je m'étais imposé la tâche de rechercher ce que les anciennes erreurs pouvaient renfermer d'utile et de vrai; et j'ai cru pouvoir avancer *que parmi les opinions vulgaires de tous les temps, qui n'ont pas leur principe dans*

le cœur humain, il en était peu, quelque ridicules et même extravagantes qu'elles paraissent, qui ne pussent être considérées comme le reste d'une vérité primitivement reconnue.

Mon premier objet fut de méditer sur ce qui pouvait avoir donné lieu à des opinions absurdes, suivant lesquelles les destinées des hommes, ainsi que les événements de la nature, étaient regardés comme soumis aux constellations et aux différentes positions que les astres avaient entre eux.

Un vaste système des influences ou des rapports qui lient tous les êtres, les lois mécaniques et même le mécanisme des lois de la nature, ont été les résultats de mes méditations et de mes recherches.

J'ose me flatter que les découvertes que j'ai faites, et qui sont le sujet de cet ouvrage, reculeront les bornes de notre savoir en physique, autant que l'invention des microscopes et des télescopes l'a fait par rapport aux temps qui nous ont précédés. Elles feront connaître que la conservation de l'homme, ainsi que son existence, sont fondées sur les lois générales de la nature; que *l'homme possède* des propriétés analogues à celles de l'aimant; qu'il est doué d'une sensibilité par laquelle il peut être en rapport avec les êtres qui l'environnent, même les plus éloignés, et qu'il est susceptible de se charger d'un *ton* de mouvement (1); qu'il peut, *à l'instar du feu*, com-

(1) J'entends par *ton* un mode particulier et déterminé de

muniquer à d'autres corps animés et inanimés ; que ce mouvement peut être propagé, concentré, réfléchi comme la lumière, et communiqué par le son ; qu'enfin le principe de cette action, considéré comme un agent sur la substance intime des nerfs du corps animal, peut devenir UN MOYEN DE GUÉRIR, ET MÊME DE SE PRÉSERVER DES MALADIES.

Je suis parvenu à reconnaître la cause immédiate de l'important phénomène du mouvement alternatif que nous offre l'Océan : je suis convaincu que l'action de cette même cause ne se borne pas à cet élément, mais qu'elle s'étend sur toutes les parties constitutives de notre globe ; que cette action, en déterminant ce que j'appelle l'*intension* (1) et la *rémission* alternatives des propriétés de la matière organisée, anime et vivifie tout ce qui existe ; et qu'enfin cette action, la plus universelle, est au monde ce que les deux actes de la respiration sont à l'économie animale.

Voilà en substance les principales découvertes que j'annonce depuis vingt-cinq ans sous la dénomination de *magnétisme animal,* dénomination pleinement justifiée par la nature de la chose.

La singularité de cette nouveauté révolta d'abord en Allemagne les physiciens et les médecins, les électriseurs, et les gens qui maniaient

mouvement qu'ont entre elles les particules qui constituent le fluide. (*Note de Mesmer.*)

(1) J'entends par les mots *intension* et *rémission*, l'augmentation de la propriété ou de la faculté, ce qu'il ne faut pas confondre avec l'*intensité*, qui exprime l'effet de cette propriété ou faculté même. (*Note de Mesmer.*)

l'aimant. On accueillit avec dédain les premières annonces faites par un homme encore ignoré parmi eux. On contesta la possibilité des phénomènes, comme étant contraires aux principes reçus en physique. Au lieu d'amuser la curiosité, je m'empressai d'arriver au point de les rendre utiles, et ce ne fut que par les faits que je voulus convaincre.

Les premières guérisons obtenues sur quelques malades regardés comme incurables suscitèrent l'envie et produisirent même l'ingratitude, qui se réunirent pour répandre des préventions contre ma méthode de guérir; en sorte que beaucoup de savants se liguèrent pour faire tomber, sinon dans l'oubli, du moins dans le mépris, les ouvertures que je fis sur cet objet : on cria partout à l'imposture.

En France, où la nation est plus éclairée et moins indifférente pour les nouvelles connaissances, je n'ai pas laissé que d'éprouver des contrariétés de toute espèce, et des persécutions que mes compatriotes m'avaient préparées de longue main, mais qui, loin de me décourager, ne firent que redoubler mes efforts pour le triomphe des vérités que je regardais comme essentielles au bonheur des hommes.

Un grand nombre de malades qui, pendant dix à douze années consécutives, avaient éprouvé les effets salutaires de cette méthode, et des personnes instruites qui se livraient à cette pratique bienfaisante, me rendirent une justice entière. Mais quelques savants de ce pays, faisant profes-

sion de gouverner l'opinion, se sont, pour ainsi dire, coalisés avec les étrangers, pour mettre au nombre des illusions tout ce qui se présentait en faveur de cet objet: l'autorité de leur renommée fortifia la prévention.

Un ministre du règne passé abusa de toute sa puissance pour détruire l'opinion naissante. Après avoir ordonné (malgré mes protestations) la formation d'une commission pour juger ma doctrine, et la condamner dans la pratique qu'en faisait une personne que je désavouais, il fit célébrer son triomphe à l'académie des sciences, où il fut flagorné, pour les avoir préservées, disait-on, d'une grande erreur qui faisait la honte du siècle. Il inonda l'Europe entière d'un rapport fait par cette commission, et finit par livrer à la dérision publique, sur les théâtres, et ma doctrine et ma méthode de guérir.

La grande nation à laquelle je consacre le fruit de mes découvertes continuerait-elle de voir avec indifférence qu'on soit parvenu à lui ravir, par de basses intrigues, l'opinion consolante d'avoir acquis un moyen nouveau de conserver et de rétablir la santé? Non; elle s'empressera de revenir de son erreur sur un objet si essentiel au bonheur de l'humanité.

En effet, on aura de la peine à croire que vingt-cinq années d'efforts n'aient pas pu dégager ces précieuses découvertes de l'incertitude dans laquelle elles furent enveloppées par les circonstances. Faudra-t-il laisser s'écouler ce siècle, sans avancer d'un pas en physique, et rester sta-

tionnaire sur l'électricité et l'aimant? Chercherait-on encore à se réunir pour s'opposer à une révolution que je voulais opérer dans l'art qui a fait le moins de progrès, et pourtant le plus nécessaire aux hommes?

On verra, j'ose le croire, que des découvertes ne sont pas une rencontre du hasard, mais le résultat de l'étude et de l'observation des lois de la nature; que la pratique que j'enseigne n'est pas un empirisme aveugle, mais une méthode raisonnée.

Quoique je sache très bien que le premier principe de toute connaissance humaine est l'expérience, et que c'est par elle qu'on peut constater la réalité des suppositions, je me suis occupé à prouver d'avance, par un enchaînement de notions simples et claires, la possibilité des faits que j'ai annoncés, et dont un grand nombre a été publié sous différentes formes, par ceux qui ont su profiter de ma doctrine.

Les phénomènes que j'avais surpris à la nature m'ont fait remonter à la source commune de toutes choses, et je crois avoir ouvert une route simple et droite pour arriver à la vérité, et avoir dégagé en grande partie l'étude de la nature des illusions de la métaphysique.

La langue de convention, le seul moyen dont nous nous servons pour communiquer nos idées, a, dans tous les temps, contribué à défigurer nos connaissances. Nous acquérons toutes les idées par *les sens:* les sens ne nous transmettent que celles des propriétés, des caractères, des acci-

dents, des attributs : les idées de toutes ces sensations s'expriment par un adjectif ou épithète, comme chaud, froid, fluide, solide, pesant, léger, luisant, sonore, coloré, etc. On substitua à ces épithètes, pour la commodité de la langue, des substantifs : bientôt on substantifia les propriétés; on dit la chaleur, la gravité, la lumière, le son, la couleur, et voilà l'origine des abstractions métaphysiques.

Ces mots représentèrent confusément des idées de substances, c'est-à-dire qu'on avait l'idée d'une substance, lorsqu'on n'eut en effet que l'idée du *mot substantif;* ces qualités occultes d'autrefois, aujourd'hui s'appellent les propriétés des corps. A mesure qu'on s'éloignait de l'expérience, ou plutôt avant d'avoir des moyens d'y parvenir, non seulement on multiplia ces substances, mais encore on les personnifia. Des substances remplissaient tous les espaces ; elles présidaient et dirigeaient les opérations de la nature : de là *les esprits, les divinités, les démons, les génies, les archées*, etc. La philosophie expérimentale en a diminué le nombre; mais il nous reste encore beaucoup à faire pour arriver à la pureté de la vérité. Nous y serons, lorsque nous serons parvenus à ne reconnaître d'autre substance physique que le *corps*, ou la *matière organisée et modifiée de telle ou telle manière*. Il s'agit donc de connaître et de déterminer le *mécanisme* de ces modifications, et les idées qui résulteront de ce mécanisme aperçu seront des idées *physiques* les plus conformes à la vérité. C'est, en général, le but

que je me propose d'atteindre par le système des influences dont je fais ici l'annonce.

« Une aiguille non aimantée, mise en mou-
» vement, ne répondra que par hasard à une
» direction déterminée; tandis qu'au contraire
» celle qui est aimantée, ayant reçu la même im-
» pulsion, après différentes oscillations propor-
» tionnées à cette impulsion et au magnétisme
» qu'elle a reçu, retrouvera sa première direction
» et s'y fixera : c'est ainsi que l'harmonie des corps
» organisés, une fois troublée, doit éprouver les
» incertitudes de ma première supposition, si elle
» n'est rappelée et déterminée par l'*agent géné-*
» *ral* dont je vais développer l'existence, et qui
» seul peut rétablir cette harmonie dans l'état
» naturel (1). »

Examinons donc quelle est la nature de cet agent.

Il existe un fluide universellement répandu, et continué de manière à ne souffrir aucun vide, dont la subtilité ne permet aucune comparaison, et qui de sa nature est susceptible de recevoir, propager et communiquer toutes les impressions du mouvement.

L'état de fluidité de la matière étant un état relatif entre le mouvement et le repos, il est évident qu'après avoir épuisé par l'imagination toutes les nuances de fluidité possibles, on sera forcé de s'arrêter au dernier degré de subdivision; et ce

(1) *Mémoire sur la découverte du Magnétisme animal*, publié pour la première fois en 1779, et réimprimé dans le présent ouvrage, page 10.

dernier degré est ce fluide qui remplit tous les interstices résultant des figures des mollécules plus combinées. Le sable, par exemple, a un degré de fluidité; la figure de ses grains forme nécessairement des interstices qui peuvent être occupés par l'eau; ceux de l'eau le seront par l'air; ceux de l'air par ce qu'on appelle l'éther; ceux de l'éther enfin seront comblés par une substance encore plus fluide, et dont nous n'avons pas fixé la dénomination. Il est difficile de déterminer où cette divisibilité finit. C'est cependant d'une de ces séries de la matière la plus divisée par le mouvement intestin que je veux parler ici.

On pourrait comparer, si je puis m'exprimer ainsi, l'opiniâtreté de quelques savants à rejeter l'idée d'un *fluide universel* et la possibilité d'un mouvement dans le plein, à celle des poissons qui s'élèveraient contre celui d'entre eux qui leur annoncerait que l'espace entre le fond et la surface de la mer est rempli d'un fluide qu'ils habitent; que ce n'est qu'en ce milieu qu'ils se rapprochent, qu'ils s'éloignent, qu'ils se communiquent, qu'ils s'enchaînent, et qu'il est le seul moyen de leurs relations réciproques.

Cependant quelques physiciens sont parvenus à reconnaître l'existence d'un fluide universel; mais à peine eurent-ils fait ce premier pas, qu'entraînés au-delà du vrai, ils ont prétendu caractériser ce fluide, le surcharger de propriétés et de vertus spécifiques, en lui attribuant des qualités, des puissances, des tendances, des vues, des causes finales, enfin des puissances conservatri-

ces, productrices, destructrices, réformatrices.

La vérité n'est que sur une ligne tracée entre les erreurs. L'esprit humain, par son activité inquiète, est comme un cheval fougueux : il est également difficile de mesurer avec justesse l'élan qu'il lui faut pour atteindre cette ligne, sans courir risque de la dépasser, et de s'y contenir longtemps, de manière à n'avancer ni à reculer ses pas.

Il n'est donc pas permis de douter de l'existence d'un fluide universel, qui n'est que l'ensemble de toutes les séries de la matière la plus divisée par le mouvement *intestin* (1). En cet état, il remplit les interstices de tous les fluides, ainsi que de tous les solides contenus dans l'espace. Par lui, l'univers est fondu et réduit en une seule masse. La fluidité constitue son essence. N'ayant aucune propriété, il n'est ni élastique ni pesant, mais il est le moyen propre à déterminer des propriétés dans tous les ordres de la matière qui se trouve plus composée qu'il ne l'est lui-même. Ce fluide est, à l'égard des propriétés qu'il détermine dans les corps organiques, ce que l'air (2) est au son et à l'harmonie, ou l'éther à la lumière, ou enfin l'eau au moulin ; c'est-à-dire qu'il reçoit les impressions, les modifications du mouvement, qu'il les transmet, qu'il les transfère, qu'il les

(1) C'est-à-dire le mouvement des particules entre elles.

(2) L'air qui passe à travers les tuyaux d'un orgue en reçoit des vibrations proportionnées à leur grandeur et à leurs formes: ces vivrations ne deviennent un son qu'après qu'elles sont propagées et communiquées à un organe de l'animal disposé à le recevoir : l'air, dans ce cas, n'est donc que le conducteur du

applique et les insinue dans les corps organisés; et les effets ainsi produits ne sont que le résultat combiné du mouvement et de l'organisation des corps.

Il faut considérer ici que les diverses séries dont l'océan du fluide est composé, à partir de la matière élémentaire, jusqu'à celles qui tombent sous nos sens, comme l'eau, l'air et l'éther, diffèrent entre elles par une sorte d'organisation intime, effet de la combinaison primitive de leurs molécules. Cette organisation spéciale rend chacune de ces séries susceptible d'un mouvement particulier qui lui est propre.

Nous observons la gradation de cette susceptibilité exclusive de mouvements dans les trois genres de fluides. Il en est de la lumière, du feu, de l'électricité et du magnétisme comme du son: aucuns ne sont point des substances, mais bien des effets du mouvement dans les diverses séries du fluide universel.

Il sera démontré, par ma théorie des influences, comment ce fluide, cette matière subtile, sans être pesante, détermine l'effet que nous appelons gravité; comment, sans être élastique, il concourt à l'élasticité; comment, en remplissant tous les espaces, il opère la cohésion, sans être lui-même en cet état. Je démontrerai de même que l'attrac-

mouvement vers l'ouïe, de même que le mouvement d'un autre fluide plus délié que lui, réfléchi par une surface, y reçoit des vibrations qui, transférées à l'organe de la vue, y déterminent les sensations des formes, des couleurs, lesquelles n'existent certainement ni dans ce fluide ni dans la surface des corps. (*Note de Mesmer.*)

tion est un mot vide de sens ; que l'attraction n'existe pas dans la nature : qu'elle n'est qu'un effet apparent d'une cause qu'on n'aperçoit pas. J'établirai aussi en quoi consiste l'électricité, le feu, la lumière, etc. Je prouverai, en un mot, que *toutes les propriétés sont le résultat combiné de l'organisation des corps et du mouvement du fluide dans lequel ils sont plongés.*

On comprendra avant tout comment une impulsion une fois donnée sur la matière a dû suffire au développement successif de toutes les possibilités ; comment les impulsions particulières, qui n'en sont que la continuité, deviennent l'origine de nouvelles organisations ; comment le mouvement est la cause du repos, et le repos à son tour accélère le mouvement de la matière fluide pour opérer d'autres combinaisons. On verra enfin que c'est par la simplicité de l'ordre, dans un cercle perpétuel entre les causes et les effets, que nous pouvons avoir la plus juste comme la plus grande idée de la nature et de son auteur.

On pourrait ajouter à ces considérations que l'immensité de la matière fluide serait restée homogène, sans produire de nouveaux êtres, si le hasard des premières combinaisons n'eût pas déterminé des courants, dont les célérités variées et modifiées sont devenues une source infinie d'organisations et des effets qui en résultent.

En remontant ainsi par une marche simple aux plus grandes opérations de la nature, on reconnaît que le magnétisme ou l'influence mu-

tuelle est l'action la plus universelle, et que c'est l'*aimant* qui nous offre le modèle du mécanisme de l'univers; que cette action n'est que l'effet *nécessaire du mouvement dans le plein.*

Comme toutes les vérités se tiennent, il est impossible de faire des progrès dans l'étude de la nature sans avoir embrassé l'enchaînement de ses principes; c'est pourquoi j'ai cru nécessaire d'en exposer le système, dont le corps humain fait partie intégrante, avant de proposer des moyens conservateurs: car les lois par lesquelles l'univers est gouverné sont les mêmes que celles qui règlent l'économie animale. La vie du monde n'est qu'une, et celle de l'homme individuel en est une particule.

Toutes les propriétés des corps, je le répète, sont le résultat combiné de leur organisation et du mouvement du fluide dans lequel ils se trouvent.

Si l'on considère l'action de ce fluide ainsi défini comme appliquée au corps animal, elle y devient le principe du mouvement et des sensations.

Il est certain que la nature et la qualité des humeurs de l'homme dépendent uniquement de l'action des solides, du mécanisme des organes ou viscères, et des vaisseaux qui contiennent ces humeurs; ce sont eux qui les élaborent, en dirigent et règlent les mouvements, les mélanges, les proportions, les sécrétions, les excrétions, etc. Il est aisé de concevoir que ce n'est que dans l'irrégularité de l'action des solides sur les liquides,

ou dans l'imperfection du mécanisme ou du jeu des viscères et des organes, qu'existe la première cause de toutes les aberrations, et que conséquemment le remède commun et unique doit se trouver dans le rétablissement de l'action des organes, qui seuls peuvent changer et corriger les vices et les altérations des humeurs. C'est ici le cas d'examiner quel est le principe du mouvement, et le *ressort commun* des différentes machines agissant sur les liquides.

C'est la *fibre musculaire* qui, par son mécanisme particulier, devient, comme je puis le prouver, l'instrument de tout mouvement, comme le principe de toute action des solides sur les liquides. Les courants du fluide universel étant dirigés et appliqués à l'organisation intime de la fibre musculaire, précisément comme le vent ou l'eau le sont au moulin, en déterminent les fonctions. Ces fonctions consistent dans l'alternative de se raccourcir et de s'allonger, ou de se relâcher. Se raccourcir est proprement son action positive : cette faculté est appelée *irritabilité*.

C'est à cette faculté, appliquée au mécanisme particulier du cœur, que nous devons le mouvement de systole et de diastole de ce viscère hydraulique et de toutes les artères.

Le jeu de la dilatation et de la contraction des vaisseaux sur la liqueur qu'ils contiennent est la cause de la circulation des humeurs, et conséquemment de la vie animale. Le défaut de l'une de ces deux actions ou de la réaction en arrête le cours. Aussitôt que les humeurs sont privées du

mouvement local et intestin, elles s'épaississent et se consolident. Cet épaississement ou repos s'étend en se communiquant à une partie plus ou moins considérable des canaux. Un autre effet du repos des humeurs est leur dégénérescence : en se décomposant, elles s'arrêtent dans les canaux dont la capacité n'est pas propre à les contenir. L'état des vaisseaux dans lesquels le cours des humeurs est arrêté ou ralenti est nommé *obstruction.*

La fibre musculaire, animée par le principe de l'irritabilité, est encore susceptible d'une affection externe, qui est appelée *irritation.* L'effet ordinaire de cette affection est le raccourcissement de la fibre.

Toute action de la fibre musculaire peut être considérée comme dépendante, soit de l'irritabilité, soit de l'irritation, soit de l'une et de l'autre ensemble. Il existe par conséquent deux causes immédiates d'obstructions : la première, lorsqu'un vaisseau a perdu de son irritabilité, ce qui le met dans l'impuissance de se contracter : la seconde, lorsqu'un vaisseau est dans un état d'irritation, ou qu'il se trouve quelque obstacle à sa dilatation : ainsi, dans les deux cas, les conditions nécessaires pour le jeu alternatif des vaisseaux sont contrariées et leur action arrêtée

Sans entrer dans les détails de cette aberration, qui est la plus générale et presque la seule dans le corps vivant, il est aisé de concevoir, d'après une loi générale, que la cause du mouvement fait toujours un effort contre la résistance, et qu'il

doit lui être proportionné pour la vaincre : cet effort est appelé *crise*, et tous les effets qui résultent directement de cet effort sont appelés *les symptômes critiques* : ils sont les véritables moyens de guérison, ou ce qui forme la *cure* de la nature; tandis qu'au contraire les effets provenant de la résistance contre cet effort de la nature sont dits les *symptômes symptomatiques*, et forment ce qu'on doit appeler la *maladie*.

La crise est déterminée par l'irritation de la fibre, laquelle est occasionnée, soit par l'*intention* de l'irritabilité, soit par un effort augmenté sur la fibre résistante, soit enfin par la réunion de ces deux causes.

Il est donc constant et conforme aux lois du mouvement qu'aucune aberration dans le corps animal ne peut se rectifier sans avoir éprouvé les effets de cet effort, c'est-à-dire qu'aucune maladie ne peut être guérie sans une crise. Cette loi est si vraie et si générale, que d'après l'expérience et l'observation, la plus légère pustule, le plus petit bouton sur la peau, ne se guérissent qu'après une crise.

Les différentes formes sous lesquelles l'effort de la nature se manifeste dépendent de la diversité dans la structure des parties organiques ou des viscères qui subissent cet effort, de leurs correspondances et rapports, selon les divers degrés et modes de résistance, du période de leur développement.

Pour avoir peu connu le mécanisme du corps animal, et moins encore comment, par ce méca-

nisme, il tient à l'organisation de toute la nature, les anciens ont regardé chaque genre de ces efforts comme autant d'espèces de maladies. Dès la naissance de la médecine, on s'est opposé au vrai et au seul moyen employé par la nature pour détruire les causes qui troublaient l'harmonie.

Hippocrate paraît avoir été le premier et presque le seul qui ait saisi le phénomène des crises dans les maladies aiguës. Son génie observateur l'avait conduit à reconnaître que les divers symptômes n'étaient que les modifications des efforts que la nature faisait contre ces maladies. Après lui, lorsqu'on observa les mêmes symptômes dans les maladies chroniques, plus éloignées de la cause, isolées, sans fièvre continue, on substantifia ces accidents, on en fit autant de maladies, et on les caractérisa chacune par un nom ; on étudia, on analysa ces accidents et leurs symptômes comme des choses : on prit même pour *indicateur* les sensations du malade. Et voilà la source des erreurs qui désolent l'humanité depuis tant de siècles.

Hippocrate, par les symptômes les plus opposés en apparence, au lieu d'être déconcerté, pronostiquait la guérison ; son assurance était fondée sur l'observation de la marche périodique des jours qu'il appelait *critiques*. Il sentait confusément qu'il existait un principe externe et général dont l'action était régulière, et que c'était ce principe qui développait et décidait la complication des causes qui forment la maladie.

Ce que le père de la médecine observait ainsi, et ce que d'autres après lui jusqu'ici ont appelé la nature, n'était que les effets de ce principe que j'ai reconnu et dont j'ai annoncé l'existence, principe qui détermine sur nous cette espèce de flux et reflux ou intension et rémission des propriétés.

Il est à regretter que la lumière qu'il jeta sur l'art de guérir se soit bornée aux maladies aiguës : il aurait pu reconnaître que les maladies chroniques ne diffèrent des autres que par la continuité et la rapidité avec laquelle les symptômes se succèdent. Les maladies aiguës sont à l'égard des chroniques ce que le cours de la vie d'un insecte qu'on nomme *éphémère* est au cours de la vie des autres animaux : le premier subit dans les vingt-quatre heures toutes les révolutions de l'âge, du sexe, de l'accroissement et du dépérissement, lorsque les autres espèces d'animaux emploient des années pour parcourir cette carrière.

D'ailleurs, on a lieu de regretter que la médecine ignore encore le développement naturel et nécessaire de la plupart des maladies chroniques : c'est en s'y opposant par des remèdes qu'elle en trouble la marche, en arrête le cours, et très souvent en avance le terme par une mort prématurée. La marche et le développement de l'épilepsie, par exemple, ainsi que de la manie, de la mélancolie, des maladies dites des nerfs, des engorgements des glandes, de leurs complications, des affections des organes des sens, sont encore inconnus, et c'est principalement dans

ces divers états que l'on confond la crise avec la maladie.

Les causes immédiates de toutes les maladies, internes ou externes, supposent le défaut ou l'irrégularité de la circulation des humeurs ou des *obstructions* de différents ordres de vaisseaux : cet état étant, comme on l'a fait remarquer, le résultat du défaut de l'*irritabilité* ou de l'action des solides sur les humeurs qu'ils contiennent, on comprendra enfin qu'au lieu de recourir, par un choix vague et incertain, aux spécifiques et aux drogues innombrables assorties par la théorie des humeurs, on n'a, dans tous les cas, que deux indications à remplir ; savoir : 1° *de rétablir l'irritabilité ou l'action des solides sur les liquides ;* 2° *d'empêcher et prévenir les obstacles qui peuvent s'y opposer.*

Il est prouvé par le système des influences, et il est constaté par l'observation exacte et assidue, que les grands corps appelés *célestes* gouvernent les mouvements partiels de notre globe : les alternatives du flux et reflux (effet commun à toutes ses parties constitutives), la végétation, les fermentations, les organisations, les révolutions générales et particulières dont il est susceptible, sont naturellement déterminées par cette influence, qui, au moyen de la continuité d'un fluide universel, produit augmentation et diminution de toutes les propriétés des corps, comme nous le voyons distinctement dans le développement et le ralentissement de la végétation.

C'est ainsi, et par les mêmes causes, que l'irri-

tabilité est naturellement augmentée ou diminuée ; en sorte que le cours et le développement dans les maladies, et même leur guérison, que l'on attribuait vaguement à la nature, sont réglés et déterminés par cette influence ou par ce que j'appelle *magnétisme naturel*.

Mais comme cette opération de la nature, quoique générale, ne peut devenir utile qu'aux êtres qui y sont particulièrement disposés, il me restait à découvrir et à reconnaître les lois et le mécanisme intime des procédés de la nature, afin de savoir l'imiter et d'en faire l'application renforcée et graduée, dans les cas individuels, dans tous les temps et dans toutes les situations où l'homme se trouve.

Je crois avoir surpris à la nature ce mécanisme des influences, qui, comme je l'expliquerai, consiste dans une sorte de *versement* réciproque et alternatif des courants entrants et sortants, d'un fluide subtil, remplissant l'espace entre deux corps. La nécessité de ce versement est fondée sur la loi *du plein ;* c'est-à-dire que, dans l'espace rempli de matière, il ne peut se faire un déplacement sans remplacement ; ce qui suppose que, si un mouvement de la matière subtile est provoqué dans un corps, il se produit aussitôt un mouvement semblable dans un autre susceptible de la recevoir, quelle que soit la distance entre les corps. Cette sorte de circulation est capable d'exciter et de renforcer en eux les propriétés analogues à leur organisation, ce qui se concevra facilement en réfléchissant sur la continuité de la

matière fluide, et sur son extrême mobilité toujours égale à sa subtilité : l'aimant, l'électricité, comme aussi le feu, nous offrent les modèles et les exemples de cette loi universelle.

J'ai reconnu que, quoiqu'il existât une influence générale entre les corps, il est néanmoins des modes, des tons particuliers et divers, des mouvements par lesquels cette influence peut s'effectuer.

Comme le feu, par un mouvement tonique (1) déterminé, diffère de la chaleur, ainsi le magnétisme, dit *animal,* diffère du magnétisme naturel : la chaleur est dans la nature sans être *feu,* elle consiste dans le mouvement intestin d'une matière subtile. Elle est générale, tandis que le feu est un produit de l'art ou de certaines conditions. Le feu produit presqu'à l'instant, et dans la plupart des circonstances, les effets qu'on n'obtient de la chaleur que par la durée du temps, et avec le concours des causes particulières. Et voilà comment le magnétisme naturel diffère du magnétisme animal dont il s'agit ici. Les expériences et les sensations des malades confirment d'une manière incontestable cette théorie.

L'action la plus immédiate du magnétisme ou de l'influence de ce fluide est de ranimer et de renforcer l'action de la fibre musculaire par un

(1) J'entends par *ton* ou *mouvement tonique* le genre ou mode spécial du mouvement qu'ont les particules d'un fluide entre elles : ainsi, à l'égard des particules de quelques fluides, le mouvement est ondulatoire ou oscillatoire ; dans d'autres il est vibratoire, de rotation, etc. (*Note de Mesmer.*)

mouvement accéléré, tonique et analogue à la partie organique à laquelle elle appartient. Mille observations ont prouvé que l'application de ce moyen développe le cours des maladies ; c'est-à-dire, qu'après un combat plus ou moins décisif entre les efforts et la résistance, il détermine, règle et accélère l'ordre et la marche dans lesquels les causes et les effets se succèdent, afin d'opérer le rétablissement de la santé, en provoquant dans tous les cas, d'une manière sûre, les *crises* et leurs effets relatifs.

Le magnétisme animal, considéré comme un agent, est donc effectivement un *feu* invisible ; il s'agit : 1° de savoir provoquer et entretenir par tous les moyens possibles ce *feu* et d'en faire l'application ; 2° de connaître et lever les obstacles qui peuvent troubler ou empêcher son action, et l'effet gradué qu'on cherche à obtenir dans le traitement ; 3° de connaître et de prévoir la marche de leur développement pour en régler et en attendre avec fermeté le cours jusqu'à la guérison.

Voilà à quoi se réduit généralement la découverte du magnétisme animal, considéré comme *moyen* de préserver des maladies et de les guérir.

Il est prouvé par la raison et constaté par l'expérience continuelle, que ce feu peut être concentré et conservé ; que l'eau, les animaux, les arbres et tous les végétaux, ainsi que les minéraux, sont susceptibles d'en être chargés.

D'après tout ce qui vient d'être dit jusqu'ici,

on s'attend sans doute à des explications sur la manière d'appliquer le magnétisme animal, et de le rendre un moyen curatif efficace ; mais comme indépendamment de la théorie, cette nouvelle méthode de guérir exige indispensablement une instruction pratique et suivie, je n'ai pas cru devoir donner ici la description ni de cette pratique, ni de l'appareil et des machines de différentes espèces, ni des procédés dont je me suis servi avec succès, parce que chacun, en conséquence de son instruction, s'appliquera à les étudier, et apprendra de lui-même à les varier et à les accommoder aux circonstances et aux diverses situations du malade. C'est l'empirisme ou l'application aveugle de mes procédés qui a donné lieu aux préventions et aux critiques indiscrètes qu'on s'est permises contre cette nouvelle méthode. Ces procédés, s'ils n'étaient pas raisonnés, paraîtraient comme des grimaces aussi absurdes que ridicules, auxquelles il serait en effet impossible d'ajouter foi. Déterminés et prescrits d'une manière positive, ils deviendraient, par une observance trop scrupuleuse, le sujet d'une superstition : et j'oserais dire qu'une grande partie des cérémonies religieuses de l'antiquité paraissent être des restes de cet empirisme. Tous ceux d'ailleurs qui ont voulu s'assurer par leur propre expérience de la réalité du magnétisme en le pratiquant sans en connaître les principes, se sont trouvés repoussés faute d'avoir obtenu le succès qu'ils attendaient ; s'imaginant que les effets devaient être le résultat immédiat des procé-

dés, comme ceux de l'électricité ou des opérations chimiques.

En considérant que l'influence réciproque est générale entre les corps, que l'*aimant* nous représente le modèle de cette loi universelle, et que le corps animal est susceptible de propriétés analogues à celles de l'aimant, je crois assez justifier la dénomination de *magnétisme animal* que j'ai adoptée pour désigner tant le système ou la doctrine des influences, en général, que ladite propriété du corps animal, ainsi que le remède et la méthode de guérir.

Cela peut suffire pour démontrer qu'on ne doit pas confondre le magnétisme avec les phénomènes qui ont pu donner lieu à ce qu'on veut appeler l'*électricité animale*.

Je vois avec regret qu'on abuse légèrement de cette dénomination : dès qu'on s'est familiarisé avec le mot *magnétisme*, on se flatte d'avoir l'idée de la chose, tandis qu'on n'a que l'idée du mot.

Tant que mes découvertes ont été mises au rang des chimères, l'incrédulité de quelques savants me laissait toute la gloire de l'invention; mais depuis qu'ils ont été forcés d'en reconnaître l'existence, ils ont affecté de m'opposer les ouvrages de l'antiquité, où se trouvent les mots *fluide universel, magnétisme, influence,* etc. Ce n'est pas des mots dont il s'agit, c'est de la chose, et surtout de l'utilité de son application.

On trouvera dans le corps de ma doctrine que l'homme, comme objet principal de notre contemplation dans la nature, peut être considéré en

raison des parties constitutives de son mécanisme, et en raison de sa conservation. Sous le premier rapport, on comprend les instruments du mouvement et des sensations, qui déterminent les fonctions et les facultés; j'ai donné à cet égard mes idées sur les nerfs, la fibre musculaire, l'irritabilité, les sens, etc.

Sous le point de vue de la conservation, l'homme est considéré dans les divers états où il parcourt la carrière de son existence : comme dans l'état de sommeil, où il commence à exister; ensuite dans l'état de veille, où il fait usage de ses sens, et continue d'exister, mais en relation avec les autres êtres qui l'environnent; enfin dans l'état de santé et de maladie.

La vie de tous les êtres dans l'univers n'est qu'une : elle consiste dans le mouvement de la matière la plus déliée. La mort est le repos, ou la cessation du mouvement. On verra que la marche naturelle et inévitable est de passer de l'état de fluidité à celui de solidité ; que le terme naturel de la vie de l'homme est déterminé et fixé par son organisation et sa vie même; que la maladie peut rapprocher ce terme, en empêchant le mouvement et en avançant la consolidation. Il s'agit ici de connaître les moyens de retarder ce terme fatal.

L'homme est doué de la faculté de sentir. C'est par les sensations et leurs effets qu'il existe en rapport avec d'autres matières et avec les êtres qui se trouvent hors de lui. La diversité des organes appelés *les sens*, le rend susceptible

d'éprouver les effets des différentes matières dont il est environné. Le principe qui l'anime et qui le rend actif est déterminé par les sensations, et toutes les actions sont des résultats des sensations.

Indépendamment des organes connus, nous avons encore d'autres organes propres à recevoir des sensations; nous ne nous doutons pas de leur existence, à cause de l'habitude prédominante où nous sommes de nous servir des premiers d'une manière plus apparente, et parce que des impressions fortes auxquelles nous sommes accoutumés dès le premier âge absorbent des impressions plus délicates, et ne nous permettent pas de les apercevoir.

D'après les expériences et les observations faites, il y a de fortes raisons pour croire que nous sommes doués d'un sens *intérieur* qui est en relation avec l'ensemble de l'univers, et qui pourrait être considéré comme une *extension* de la vue.

S'il est possible d'être affecté de manière à avoir l'idée d'un être à une distance infinie, ainsi que nous voyons les étoiles dont l'impression nous est transmise en ligne droite, par la sensation et la continuité d'une matière co-existante entre elles et nos organes, ne serait-il pas également possible qu'au moyen d'un organe interne, par lequel nous sommes en contact avec tout l'univers, nous fussions affectés par des êtres dont le mouvement successif serait propagé jusqu'à nous en ligne courbe ou oblique, en un mot,

dans une direction quelconque? S'il est vrai, comme j'essaierai de le prouver, que nous soyons affectés par l'enchaînement des êtres et des événements qui se succèdent, on comprendra la possibilité des pressentiments et d'autres phénomènes, tels que les prédictions, les prophéties, les oracles des sibylles, etc.

D'après ma théorie sur les *crises*, c'est en observant avec plus d'attention le développement aussi négligé que contrarié des maladies chroniques, que j'ai reconnu le phénomène d'un sommeil critique, dont les modifications infiniment variées se sont montrées assez souvent à mes yeux pour ouvrir une nouvelle carrière à mes observations sur la nature et les propriétés de l'homme.

Le sommeil de l'homme n'est pas un état négatif ou la simple absence de la veille : des modifications de cet état m'ont appris que les facultés dans l'homme endormi, non seulement ne sont pas suspendues, mais qu'elles agissent souvent avec plus de perfection que lorsqu'il est éveillé. On observe que certaines personnes endormies marchent, se conduisent et produisent les actes les mieux combinés, avec la même réflexion, la même attention, et autant d'exactitude que si elles étaient éveillées. On est encore plus surpris de voir les facultés qu'on nomme *intellectuelles* être portées à un tel degré, qu'elles surpassent infiniment celles qui sont les plus cultivées dans l'état ordinaire.

Dans cet état de crise, ces êtres peuvent pré-

voir l'avenir, et se rendre présent le passé le plus reculé. Leurs sens peuvent s'étendre à toutes les distances et dans toutes les directions, sans être arrêtés par aucun obstacle. Il semble enfin que toute la nature leur soit présente. La volonté même leur est communiquée indépendamment de tous les moyens de convention. Ces facultés varient dans chaque individu; le phénomène le plus commun est de voir l'intérieur de leur corps, et même celui des autres, et de juger avec la plus grande exactitude les maladies, leur marche, les remèdes nécessaires et leurs effets. Mais il est rare de voir toutes ces facultés réunies dans le même individu.

Mon intention n'est pas d'entrer ici dans le détail des faits multipliés que présente l'histoire, qu'une longue expérience m'a personnellement fournis, et qui se renouvellent chaque jour sous les yeux de ceux qui font usage de mes principes; j'ai voulu seulement donner une idée sommaire et précise des phénomènes sans nombre que la nature de l'homme ne cesse d'offrir à l'observateur attentif. Quelques uns de ces faits ont été connus de tous temps sous diverses dénominations, et particulièrement sous celle de *somnambulisme;* quelques autres ont été entièrement négligés; d'autres enfin ont été soigneusement cachés.

Ce qui est certain, c'est que ces phénomènes aussi anciens que les infirmités des hommes, ont toujours étonné et le plus souvent égaré l'esprit humain : la disposition que celui-ci manifeste sans cesse à regarder comme des substances les

modifications dont il n'entrevoit pas le mécanisme, le portent également à attribuer à des esprits ou à des principes surnaturels des effets dont son inexpérience l'empêche de démêler les vraies causes : selon qu'ils étaient heureux ou funestes, d'après les apparences, ils ont caractérisé ces principes comme bons ou mauvais; et selon qu'ils déterminaient l'espérance ou la crainte, la superstition et l'ignorante crédulité les rendaient tour à tour sacrés ou criminels. Ils ne servirent que trop souvent à provoquer de grandes révolutions; la charlatanerie politique et religieuse des différents peuples y puisa ses ressources et ses moyens.

En observant ces phénomènes, en réfléchissant sur la facilité avec laquelle les erreurs naissent, se multiplient et se succèdent, personne ne pourra méconnaître la source des opinions sur les oracles, les inspirations, les sibylles, les prophéties, les divinations, les sortiléges, la magie, la démonurgie des anciens; et de nos jours, sur les possessions et les convulsions.

Quoique ces différentes opinions paraissent aussi absurdes qu'extravagantes, elles ne portent pas tout-à-fait sur des chimères; tout n'y est point prestige; elles sont souvent les résultats de l'observation de certains phénomènes de la nature qui, faute de lumière ou de bonne foi, ont été successivement défigurés, enveloppés ou mystérieusement cachés. Je puis prouver aujourd'hui que ce qu'il y a toujours eu de vrai dans les faits dont il s'agit doit être rapporté à la même

cause, et qu'ils ne doivent être considérés que comme autant de modifications de l'état appelé *somnambulisme*.

Depuis que ma méthode de traiter et d'observer les maladies a été mise en pratique dans les différentes parties de la France, plusieurs personnes, soit par un zèle imprudent, soit par une vanité déplacée, et sans égard pour les réserves et les précautions que j'avais jugées nécessaires, ont donné une publicité prématurée aux effets et surtout à l'explication de ce sommeil critique; je n'ignore pas qu'il en est résulté des abus, et je vois avec douleur les anciens préjugés revenir à grands pas.

Nous avons encore présentes les persécutions que le fanatisme trop crédule exerça, dans les siècles de l'ignorance, sur les personnes qui avaient le malheur de devenir les sujets de ces prodiges, ou qui en étaient les ministres. Il est de même à craindre qu'ils ne soient aujourd'hui victimes du *fanatisme de l'incrédulité :* on ne les punira pas comme idolâtres ou sacriléges, mais on les traitera peut-être comme des imposteurs et perturbateurs du repos public.

Comme l'ignorance est, dans toutes les suppositions, la source des injustices et du mal moral, j'ai cru nécessaire de produire mes pensées sur la nature d'un phénomène si propre à nous égarer, et qui, quoique toujours sous nos yeux, a constamment été méconnu.

A l'égard des effets du magnétisme animal, et notamment du sommeil critique, qui est un des

phénomènes les plus frappants de son application, la société, en France, peut être divisée en trois classes.

Dans la première sont ceux qui ignorent absolument tous les faits relatifs à ce phénomène, ou qui, soit par indifférence, soit par un intérêt mal entendu, s'obstinent à fermer les yeux sur tout ce que l'histoire et l'observation leur présentent. Ce serait vouloir expliquer les couleurs aux aveugles-nés, que d'entreprendre l'instruction de ceux-là.

Je vois dans la seconde classe ceux qui, après avoir pris une exacte connaissance de mes principes, les ont médités, ou en ont fait usage et en obtiennent chaque jour la confirmation par leur propre expérience : je ne puis que les inviter à la persévérance, et j'ai la confiance que cet écrit ajoutera quelque chose à leurs lumières.

Je comprends enfin dans la troisième classe ceux qui, par des observations constantes et multipliées, se sont assurés de la réalité des faits ; mais qui, ne pouvant en expliquer les causes et voulant sortir de l'état pénible de l'étonnement, au lieu d'avoir recours à mes principes, ont préféré les illusions de la métaphysique. C'est pour eux essentiellement que j'écris ; qu'ils veuillent bien me lire sans prévention, et ils ne tarderont pas à reconnaître que tout est explicable par des lois mécaniques prises dans la nature, et que tous les effets appartiennent aux modifications de la *matière* et du *mouvement*.

Je pense que j'aurai rempli cette tâche importante, si l'on trouve dans le cours de ce mémoire

une solution satisfaisante aux questions qui suivent et dans lesquelles je crois avoir prévu les difficultés les plus épineuses.

1° Comment l'homme endormi peut-il juger et prévoir ses maladies, et même celles des autres?

2° Comment, indépendamment de toute instruction, peut-il indiquer les moyens les plus propres à la guérison?

3° Comment peut-il voir les objets les plus éloignés, et pressentir les événements?

4° Comment l'homme peut-il recevoir l'impression d'une autre volonté que la sienne?

5° Pourquoi l'homme n'est-il pas toujours doué de ces facultés?

6° Comment sont-elles susceptibles de perfectibilité?

7° Pourquoi cet état est-il plus fréquent et paraît-il être plus parfait depuis que l'on emploie les procédés du magnétisme animal?

8° Quels ont été les effets de l'ignorance de ce phénomène, et quels sont-ils encore aujourd'hui?

9° Quels sont les inconvénients résultant de l'abus qu'on en peut faire?

Pour que je puisse répondre à ces questions d'une manière précise, je crois devoir en faciliter l'intelligence et l'explication par une exposition abrégée des principes généraux puisés dans ma théorie, principes dont quelques uns sont déjà connus du lecteur.

L'*univers* est l'ensemble de toutes les parties

co-existantes de la matière qui remplit l'espace. D'après cette idée il existe autant de matière que l'espace peut en contenir, et elle est dans un état égal de continuité. Toutes les parties de la matière sont en repos ou en mouvement entre elles, par conséquent elles sont ou fluides ou solides.

La fluidité et la solidité doivent être considérées comme un état relatif du mouvement et du repos des particules entre elles; et dans *ces relations seules* se trouve la raison de toutes les formes et propriétés possibles. Les solides supposent une figure, et les figures des interstices qui sont remplis de la matière moins solide ou plus déliée; celle-ci, consistant dans de petites masses d'une forme déterminée, présente encore des interstices à une matière plus fluide : ces divisions entre les interstices et les fluides, ainsi qu'il a été dit, se succèdent par une sorte de gradation, jusqu'à la dernière des subdivisions de la matière, que je nomme *élémentaire* ou *primordiale;* celle-là est seule d'une fluidité absolue, et les interstices ne sont plus occupés, puisqu'il n'existe pas de matière plus subtile.

La mobilité de la matière étant en raison inverse de l'absence de la cohésion, cette mobilité doit répondre à sa subtilité : conséquemment la plus fluide et la plus subtile doit être douée de la mobilité la plus éminente. Les trois ordres de fluidité qui tombent sous nos sens, l'*eau*, l'*air* et l'*éther*, nous confirment cette progression.

Il est nécessaire de se rappeler ici qu'il y a entre l'éther et la matière élémentaire des séries

de matière d'une fluidité graduée, capables de pénétrer et de remplir tous les interstices.

Chacun des trois fluides qui nous sont connus est susceptible d'être *le conducteur d'un mouvement particulier proportionné au degré de fluidité.* L'eau, par exemple, peut recevoir les modifications de la chaleur; l'air, tous les mouvements de vibration qui peuvent produire le son, l'harmonie et ses modulations. L'éther en mouvement constitue la lumière même. Ses modifications sont déterminées par les formes, les surfaces, les rapports des distances et des lieux. Outre cela, l'eau et l'air peuvent renfermer dans leurs interstices des particules d'une gravité spécifique analogue, et devenir ainsi les véhicules des corpuscules qui, moyennant leur *configuration,* sont capables de produire tels ou tels effets.

Placé au milieu de ces différents fluides, l'homme est doué d'organes auxquels aboutissent les extrémités des nerfs en plus ou moins grande quantité; ces nerfs sont plus ou moins exposés au contact des différents *ordres de fluides* dont ils reçoivent les impressions. Quelques uns de ces organes, tels que ceux du tact, du goût et de l'odorat, reçoivent ces impressions par une application *immédiate* de la matière ou du mouvement; les autres, comme la vue et l'ouïe, sont affectés par la commotion des *milieux* dont la cause peut être à toute distance. Ces organes sont appelés les *sens;* leur structure est telle, que chacun d'eux peut être affecté d'un ordre de matières à l'exclusion de toute autre.

L'œil offre au mouvement de l'éther, par l'expansion du nerf optique, une surface unie, capable de recevoir et de retracer l'*ensemble* des formes, des figures, des couleurs et des situations; et par sa structure composée de parties diaphanes et opaques, il peut empêcher l'accès de toute autre substance fluide. L'oreille présente dans sa structure des parties distinctes et tellement disposées, qu'elles répondent à toutes les proportions et à tous les degrés d'*intensité* du ton et du son.

Le tact éprouve au contraire toutes les nuances des *résistances* et des impressions des corps qui lui sont immédiatement appliqués. Le goût est affecté par la *figure* des particules qui, atténuées par le liquide, s'insinuent dans les pores que leur présente la superficie de la membrane de cet organe, dont elles touchent les extrémités nerveuses. L'organe de l'odorat reçoit de la même manière l'impression, par la *figure* des corpuscules qui lui sont amenés et appliqués par l'air.

Cette variété de dispositions était nécessaire pour que, plongés dans un océan de fluides, nous pussions ne pas confondre, et distinguer même avec la plus grande justesse, les effets des différentes matières et les mouvements déterminés par les divers objets; la structure et le mécanisme particulier de chaque organe ne les rendent ainsi susceptibles que d'une seule fonction.

Nous sommes donc, par le nombre et la propriété de chacun de nos sens, bornés à être en rapport avec les seules combinaisons et modifications de la matière, dont l'ordre est relatif à

notre conservation. Cette réflexion me porte à penser qu'il existe des animaux doués d'organes différents des nôtres, et dont les facultés les mettent en relation avec des matières d'un ordre différent de celles qui nous affectent.

Voilà ce que je puis dire de plus succinct sur la diversité des effets produits à l'extrémité des nerfs.

Il s'agit d'examiner actuellement ce qui s'opère dans leur *substance* intime. Je n'y vois que des *mouvements*, aussi variés que l'est l'action des différentes matières sur les sens externes. Mais nous n'avons point de mots qui puissent en exprimer toutes les nuances. Ces mouvements ainsi modifiés, reçus d'abord à la superficie, sont propagés vers un centre commun formé par la réunion et l'entrelacement des nerfs, dont les extrémités que nous appelons *les sens* ne doivent être considérées que comme des prolongements. Par cette réunion plusieurs fois répétée dans l'organisation animale, ces mouvements se mêlent, se confondent, se modifient. C'est cet ensemble qui constitue l'organe que j'appelle le *sens interne;* ce qui en résulte est ce que nous appelons *sensations*. Ces mêmes mouvements, ainsi communiqués aux muscles moteurs, déterminent les actions.

Pour bien concevoir ce grand phénomène des sensations, il importe de réfléchir sur la fidélité et la justesse avec laquelle se propagent et se répètent le son et la lumière; d'observer comment leurs rayons et leurs mouvements les plus multi-

pliés et les plus combinés se croisent sans se détruire ni se confondre; en sorte que dans quelque point que se trouve placé l'œil ou l'oreille, ces organes reçoivent avec exactitude le détail et l'ensemble des effets les plus compliqués.

J'ai dit qu'entre l'éther et la matière élémentaire il existait des séries de matière qui se succèdent en fluidité, et qui, par leur subtilité, peuvent pénétrer et remplir tous les interstices.

Parmi ces matières fluides, il en est UNE essentiellement correspondante et en continuité avec celle qui anime les nerfs du corps animal, et qui, se trouvant mêlée et confondue avec les différents ordres de fluides dont j'ai parlé, doit les accompagner, les pénétrer, et conséquemment participer de tous leurs mouvements particuliers; ELLE devient comme le conducteur direct et immédiat de tous les genres de modifications qu'éprouvent les fluides destinés à faire impression sur les sens externes, et tous ces effets appliqués à la substance même des nerfs sont ainsi rapportés à l'organe interne des sensations.

On doit concevoir par cet aperçu comment il est possible que tout le système des nerfs devienne *œil* à l'égard des mouvements qui représentent les couleurs, les formes, les figures; *oreille* à l'égard des mouvements qui expriment les proportions des oscillations de l'air; et enfin les organes du tact, du goût, de l'odorat pour les mouvements produits par le contact immédiat des formes, des figures.

C'est encore en réfléchissant sur la ténuité et la mobilité de la matière, et l'exacte contiguïté

avec laquelle elle remplit tout l'espace, qu'on peut concevoir qu'il n'arrive aucun mouvement ou déplacement dans ses moindres parties qui ne réponde, à un certain degré, à toute l'étendue de l'univers.

On en conclura donc que, comme il n'y a ni être ni combinaison de matière qui, par les rapports sous lesquels ils existent avec l'ensemble, n'impriment un effet sur toute la matière environnante et sur le milieu dans lequel nous sommes plongés, il s'ensuit que tout ce qui a une existence peut être senti, et que les corps animés, se trouvant en contact avec toute la nature, ont la faculté d'être sensibles aux êtres comme aux événements qui se succèdent.

Indépendamment des impressions que les objets font sur nos sens, en raison de leurs figures et de leurs mouvements, nous apercevons encore la sensation de l'*ordre* et des *proportions* qui s'y trouvent. Cette sensation est exprimée par différentes dénominations selon les organes qui la reçoivent, tels le *beau* pour la vue, l'*harmonieux* pour l'ouïe, le *doux* pour le goût, le *suave* pour l'odorat, et l'*agréable* pour le tact. A partir de ces points de comparaison, il existe une multitude de nuances qui s'éloignent plus ou moins de la perfection.

Nous sommes doués d'une faculté de sentir dans l'harmonie universelle les *rapports* que les *événements* et les êtres ont avec notre *conservation*. Cette faculté nous est commune avec les autres animaux, quoique nous en fassions moins

usage que ceux-ci, parce que nous y substituons ce que nous appelons la *raison*, qui dépend absolument des sens externes. Nous apercevons de même, par le sens interne, les proportions non seulement des surfaces, mais encore de leur structure intime ainsi que de leurs parties constitutives, et nous pouvons saisir soit l'*accord*, soit la *dissonance* que les substances ont avec notre organisation. Cette faculté est ce que nous devons nommer l'*instinct :* elle est d'autant plus parfaite, cette faculté, qu'elle est indépendante des sens externes, qui, pour en jouir, ont besoin d'être rectifiés l'un par l'autre, à cause de la différence de leur mécanisme.

C'est par l'extension ainsi expliquée de l'instinct que l'homme endormi peut avoir l'intuition des maladies et distinguer parmi toutes les substances celles qui conviennent à sa conservation et à sa guérison.

Je puis expliquer de la même manière un fait qui paraîtra plus étonnant, *la communication de la volonté*. En effet, cette communication ne peut avoir lieu entre deux individus, dans l'état ordinaire, que lorsque le mouvement résultant de leurs pensées est propagé du centre aux organes de la voix et aux parties servant à exprimer les signes naturels ou de convention : ces mouvements sont alors transmis à l'air ou à l'éther, comme milieux intermédiaires, pour être reçus et sentis par les organes des sens externes. Ces mêmes mouvements, ainsi modifiés par la pensée dans le cerveau et dans la substance des nerfs,

étant communiqués en même temps à la série d'un fluide subtil avec lequel cette substance des nerfs est en continuité, peuvent, indépendamment et sans le concours de l'air et de l'éther, s'étendre à des distances indéfinies et se rapporter *immédiatement* au sens interne d'un autre individu. On concevra par là comment les volontés de deux personnes peuvent se communiquer par leurs sens internes ; par conséquent, comment il peut exister une réciprocité, un accord, une sorte de *convention* entre deux volontés, ce qu'on peut appeler *être en rapport.*

Il paraît sans doute plus difficile d'expliquer comment il est possible d'avoir le sentiment de faits qui n'existent pas encore, ou d'autres entre lesquels il s'est écoulé de longs intervalles.

Essayons d'abord de rendre cette idée sensible par une comparaison prise dans l'état ordinaire. Placez un homme sur une éminence d'où il découvre une rivière et un bateau qui en suit le cours : il aperçoit du même coup d'œil l'espace déjà parcouru par ce bateau et celui qu'il va parcourir. Étendez cette faible image d'un aperçu du passé et de l'avenir ; en vous rappelant que l'homme, étant par le sens interne en contact avec toute la nature, se trouve toujours placé de manière à sentir l'enchaînement des causes et des effets, vous comprendrez que voir le passé n'est autre chose que sentir la cause par l'effet, et que prévoir l'avenir, c'est sentir l'effet par la cause, quelque distance que nous puissions supposer entre la première cause et le dernier effet.

D'ailleurs tout ce qui *a été* a laissé des traces quelconques ; de même ce qui *sera* est déjà déterminé par l'ensemble des causes qui doivent le réaliser : ce qui conduit à l'idée que dans l'univers tout est présent, et que le passé et l'avenir ne sont que différentes relations des parties entre elles.

Comme ce genre de sensations ne peut s'acquérir que par la médiation des fluides, qui sont aussi supérieurs en subtilité à l'éther que celui-ci peut l'être à l'air commun, les expressions me manquent autant que si je voulais expliquer les couleurs par les sons ; il faut y suppléer par les réflexions qu'on peut faire sur les *présensations* constantes des hommes et surtout des animaux dans les grands événements de la nature à des distances inaccessibles pour leurs organes apparents ; sur l'attrait irrésistible des oiseaux et des poissons pour des voyages périodiques, et enfin sur tous les phénomènes relatifs que nous présente le sommeil critique de l'homme.

Mais pourquoi, dira-t-on, l'état du sommeil de l'homme est-il plus propre que celui de la veille à nous fournir ces exemples?

Le sommeil naturel et parfait de l'homme est l'état où les fonctions des sens sont suspendues, c'est-à-dire où la continuité du *sensorium commune* avec les organes des sens externes est interrompue : il s'ensuit la cessation de toutes les fonctions qui, médiatement ou immédiatement, dépendent des sens externes, comme l'imagination, la mémoire, les mouvements volontaires

des muscles, des membres, la parole, etc. Lorsque l'homme est en santé, ce sommeil est régulier et périodique.

Mais par une sorte d'irrégularité dans l'économie animale et par différentes irritations intérieures, il peut arriver que les fonctions qu'on nomme *animales* ne soient pas *entièrement* arrêtées, et que certains mouvements des muscles, ainsi que l'usage de la parole, soient entretenus chez l'homme endormi. Dans les deux états de sommeil, les impressions des matières ambiantes ne se font pas sur les organes des sens externes, mais directement et immédiatement sur la substance même des nerfs. Le sens interne devient ainsi *le seul organe des sensations*. Ces impressions se trouvant indépendantes des sens externes, elles deviennent alors sensibles par cela même qu'elles sont seules. Comme la loi immuable des sensations est que la plus forte efface la plus faible, celle-ci peut être sensible dans l'absence d'une plus forte. Si l'impression des étoiles n'est pas sensible à notre vue pendant le jour comme elle nous l'est pendant la nuit, quoique leur action soit la même, c'est qu'elle est alors effacée par l'impression supérieure de la présence du soleil.

On peut dire que dans l'état de *sommeil*, l'homme sent ses rapports avec toute la nature. Comme nous ne pourrions avoir aucune idée des connaissances de l'homme le plus instruit, s'il ne parlait ou n'était pas entendu, je conviens qu'il serait difficile de persuader de l'existence de ce

phénomène, s'il ne se trouvait des individus qui, pendant leur sommeil et par l'effet d'une maladie ou d'une *crise*, conservent la faculté de nous rendre, tant par leurs actions que par leurs expressions, ce qui se passe en eux.

Supposons pour un moment un peuple qui, à l'instar de quelques animaux, s'endorme nécessairement au coucher du soleil pour ne se réveiller qu'après son retour sur l'horizon : il n'aurait aucune idée du magnifique spectacle de la nuit, et croirait l'existence des choses bornée aux objets sensibles pendant le jour. Si dans cet état on apprenait à ce peuple qu'il existe au milieu de lui des hommes en qui cet ordre habituel a été troublé par des causes de maladies, et qui s'étant réveillés pendant la nuit, ont reconnu à des distances infinies des corps lumineux innombrables, et pour ainsi dire de nouveaux mondes, on les traiterait sans doute comme des visionnaires, en raison de la prodigieuse différence de leurs opinions. Tels sont cependant aujourd'hui, aux yeux de la multitude, ceux qui prétendent que, dans le sommeil, l'homme a la faculté d'étendre ses sensations.

L'état de crise dont je parle étant *intermédiaire* entre la veille et le sommeil parfait, il peut se rapprocher plus ou moins de l'une ou de l'autre; il est susceptible par là de divers degrés de perfection. Si cet état est plus près de la veille, il participe alors de la mémoire et de l'imagination; il éprouve les effets des sens externes : ces impressions se trouvant ainsi confondues avec celles du

sens interne au point quelquefois de les dominer, elles ne peuvent être considérées dans ce cas que comme des *rêveries*. Mais lorsque cet état est le plus rapproché du sommeil, les assertions des somnambules étant alors le résultat des impressions reçues directement par le sens *interne* à l'exclusion des autres, on peut les regarder comme fondées dans la proportion de ce rapprochement.

La perfection de ce sommeil critique varie encore en raison de la marche et du période de la crise, comme aussi par le caractère, le tempérament et les habitudes des sujets ; mais singulièrement par une sorte d'éducation qu'on peut leur donner dans cet état, et par la manière dont on dirige leurs facultés : on peut les comparer à cet égard à un télescope dont l'effet varie comme les moyens de l'ajuster.

Quoique, dans l'état du sommeil critique, la substance des nerfs soit affectée immédiatement, en sorte que l'homme n'agisse que d'après le sens interne, néanmoins les *effets* de diverses matières sont rapportés aux organes des sens internes qui leur sont particulièrement destinés : ainsi, quand le somnambule dit qu'il voit, ce ne sont pas ses yeux proprement dits qui sentent les modifications de l'*éther;* mais il rapporte à la *vue* les impressions que lui représentent les mouvements de la lumière, telles que les formes, les figures, les couleurs, les situations. Lorsqu'il dit qu'il entend, ce n'est pas non plus par les oreilles qu'il reçoit les modulations de l'air; mais il rapporte simplement à l'ouïe ces *mouvements* relatifs dont

il éprouve l'impression. Il en est de même des autres organes, et il fait ainsi une sorte de traduction pour exprimer ses idées dans la langue formée pour le sens interne. Il s'ensuit que comme il fait toujours usage d'une langue qu'on peut dire empruntée, il est facile de s'y méprendre, et qu'il faut l'expérience d'un bon observateur pour l'entendre et le bien interpréter.

Je dois dire encore que la perfection de cette sensation dépend essentiellement de deux conditions : l'une est la suspension totale de l'action des sens externes; l'autre est la disposition de l'organe du sens interne.

Lorsque j'ai dit que cet organe consiste dans l'union et l'entrelacement des nerfs, je n'ai pas entendu que ce fût un seul point ou centre unique, ni une région circonscrite, mais bien le système nerveux en entier, c'est-à-dire l'ensemble composé de tous les points de réunion, tels que le cerveau, la moelle épinière, les plexus et les ganglions. Ces différentes parties, à l'égard de leurs fonctions, peuvent être considérées, séparément ou dans leur ensemble, comme différents instruments de musique, dont l'harmonie dépend de leur parfait accord, ou être comparées aux effets que produirait à nos yeux une glace exposée à différentes directions, dont la surface serait plus ou moins polie, terne, enveloppée de vapeurs ou même brisée. Je puis enfin, pour me rapprocher encore plus de la vérité et donner une juste idée de la perfection du sens interne, considérer tous les points qui le constituent comme

étant soumis à la même loi, dépendant les uns des autres, et tendant également à former un tout bien ordonné; je puis, dis-je, les comparer à un liquide dont toutes les parties étant en équilibre parfait et offrant une surface exactement unie, sont capables de retracer fidèlement tous les objets. Comme il est clair que tout changement dans cet équilibre et dans ses proportions doit en altérer les effets, de même la perfection des sensations est toujours altérée dans la proportion des troubles qui agitent le corps animal dans les maladies et dans les moments de crises.

Il est essentiel de dire ici que tous les genres d'aliénation de l'esprit ne sont que des nuances d'un sommeil imparfait. La folie, par exemple, existe lorsque divers viscères sont tellement obstrués, que leurs fonctions sont suspendues, et qu'ils sont par conséquent réduits à un état *soporeux,* tandis que les organes naturels du sommeil sont dans une action continuelle et irrégulière, et que le sommeil ainsi déplacé occupe les parties affectées par la maladie. La guérison peut s'opérer alors par l'action du magnétisme animal; les obstructions et les obstacles qui s'opposaient à l'harmonie du *sensorium commune* seront levés et ces parties retirées de leur état soporeux, de manière que le sommeil nécessaire soit, pour ainsi dire, transporté aux organes destinés aux fonctions animales et à celles des sens.

On voit combien il est important de distinguer dans les maladies le sommeil symptomatique, du sommeil critique.

Par une suite de ces explications et de ce que j'ai dit des anciens préjugés, il est aisé d'entrevoir à combien d'erreurs et d'abus s'exposent les observateurs de cet état, lorsqu'ils lui accordent une confiance trop étendue.

Il me reste encore à dire pourquoi l'état de somnambulisme est plus fréquent et présente plus de perfection depuis qu'on emploie mes principes : la raison en est que le magnétisme détermine un mouvement tonique qui pénètre toutes les parties du corps, en vivifie les nerfs, et ranime le jeu de tous les ressorts de la machine. J'ai déjà comparé cette action à celle d'un courant d'eau ou d'air dirigé sur les parties mobiles d'un moulin : c'est cette action qui provoque les crises nécessaires à la guérison de toutes les maladies : ces crises participent le plus souvent du sommeil dont j'ai parlé ; et comme l'action qui les a produites tend à rétablir l'harmonie dans tous les organes et viscères, elle produit aussi nécessairement l'effet inséparable de *perfectionner les sensations*. Enfin les facultés de l'homme sont manifestées par les effets du magnétisme, comme les propriétés des autres corps sont développées par les procédés du feu gradué employé par la chimie.

Il résulte de ces principes et de ces développements que les anciennes opinions ne sont pas à dédaigner parce qu'elles sont associées à quelques erreurs ; que les phénomènes du somnambulisme ont été aperçus de tout temps, et dénaturés selon les préjugés du siècle auquel ils ap-

partenaient; que l'homme a toujours été imparfaitement connu, surtout dans son état de maladie; et que les facultés extraordinaires qui se manifestent en lui, ne doivent être regardées que comme l'*extension de ses sensations et de son instinct.*

D'après tout ce que je viens de faire connaître du magnétisme comme *agent* direct et immédiat sur les nerfs et sur la fibre musculaire, instruments des sensations et du mouvement dans le corps animal; d'après les preuves que j'ai établies que c'est dans l'action seule de la fibre animée par ce même agent que réside la cause générale de la qualité des humeurs, ainsi que de leur circulation; que c'est enfin lui qui, dans tous les cas de maladie, en déterminant des crises salutaires, rectifie les aberrations dans les fluides et dans les solides, on comprendra que je suis fondé à le considérer comme moyen *unique* et *universel* de préserver des maladies et d'en obtenir la guérison, toutefois lorsqu'elle n'est pas devenue absolument impossible, comme lorsque des parties du corps sont désorganisées ou détruites, ou que l'individu malade est privé des ressources essentielles à l'action de la machine et au jeu de l'économie animale.

Car quoiqu'on puisse affirmer que l'application du magnétisme suffit pour opérer la cure de *toute espèce* de maladie, il serait insensé de prétendre guérir de même *tous* les individus malades. Il faut donc prendre dans le sens possible ce que j'appelle l'*universalité* de ce moyen de guérir.

Toute cause physique suppose certaines conditions nécessaires pour que l'effet puisse avoir lieu. Dans les cas dont je viens de parler, comment réussirait-on s'il existe des obstacles qui empêchent l'action de la cause?

Cette loi de la nature est ce qui rend indispensable pour la pratique du magnétisme une théorie saine de l'économie animale, et le secours des lumières que donne l'étude de la médecine.

Pourquoi cette découverte annoncée depuis vingt ans, soutenue des épreuves les plus authentiques, défendue par les hommes les plus estimables, par les faits les plus multipliés dans toutes les parties de la France; pourquoi, dis-je, une découverte si importante par son étendue et si précieuse par ses effets, n'a-t-elle produit qu'une opinion si incertaine? C'est que mes assertions, les procédés et les effets apparents du magnétisme animal semblaient rappeler d'anciennes opinions, d'anciennes pratiques justement regardées depuis longtemps comme des erreurs et des jongleries. La plupart des hommes consacrés aux sciences et à l'art de guérir n'ont considéré ma découverte que sous ce point de vue : entraînés par ces premières impressions, ils ont négligé de l'approfondir. D'autres excités par des motifs personnels, par l'intérêt de corps, n'ont voulu voir dans ma personne qu'un adversaire qu'ils devaient abattre. Pour y parvenir, ils ont d'abord employé l'arme si puissante du ridicule, celle non moins active et plus odieuse de la calomnie; enfin la publicité immodérée d'un rapport qui sera dans tous les temps un

monument peu honorable pour ceux qui ont osé le signer. D'autres personnes, enfin, et le nombre en est assez grand, convaincues, soit par leur propre expérience, soit par celle d'autrui, se sont exaltées et livrées à de telles exagérations qu'elles ont rendu tous les faits incroyables. Il en est résulté pour la multitude faible et sans instruction, des illusions et des craintes sans fondement. Voilà quelles ont été jusqu'à présent les sources de l'opinion publique contre ma doctrine.

Supérieur à tant d'obstacles et de contradictions, j'ai cru nécessaire au progrès des sciences, plus encore au succès du magnétisme, de publier mes idées sur l'organisation et l'influence respective des corps. J'abandonne volontiers ma théorie à la critique, déclarant que je n'ai ni le temps ni la volonté de répondre. Je n'aurais rien à dire à ceux qui, incapables de me supposer de la droiture et de la générosité, s'attacheraient à me combattre avec des dispositions purement hostiles, ou sans rien substituer de mieux à ce qu'ils voudraient détruire; et je verrais avec plaisir de meilleurs génies remonter à des principes plus solides, plus lumineux; des talents plus étendus que les miens découvrir de nouveaux faits, et rendre par leurs conceptions et leurs travaux ma découverte encore plus intéressante : en un mot, je dois désirer que l'on fasse mieux que moi. Il suffira toujours à ma gloire d'avoir pu ouvrir un vaste champ aux calculs de la science, et d'avoir en quelque sorte tracé la route de cette nouvelle carrière.

Déjà fort avancé dans celle de la vie, je veux consacrer ce qui me reste d'existence *à la seule pratique* d'un moyen que j'ai reconnu éminemment utile à la conservation de mes semblables, afin qu'elle ne soit plus désormais exposée aux chances incalculables des drogues et de leur application.

APHORISMES

DE

MESMER.

—

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES.

1. Il existe un principe incréé, Dieu; il existe dans la nature deux principes créés, la matière et le mouvement.

2. La matière élémentaire est celle qui a été employée par le Créateur pour la formation de tous les êtres.

3. Le mouvement opère le développement de toutes les possibilités.

4. On ne peut point se faire une idée positive de la matière élémentaire; elle est placée entre l'être simple et le commencement de l'être composé : elle est comme l'unité à l'égard des quantités arithmétiques.

5. L'IMPÉNÉTRABILITÉ constitue son essence; l'impénétrabilité fait qu'une partie n'est pas l'autre.

6. La matière est indifférente à être en mouvement ou à être en repos.

7. La matière en mouvement constitue la fluidité; le repos de la matière fait la solidité.

8. Si deux ou plusieurs parties de la matière sont en repos, il résulte de cet état une combinaison.

9. L'état de la combinaison est un état relatif du mouvement ou du repos de la matière.

10. Dans ces relations seules consiste la source de toutes les variétés possibles, dans les formes et dans les propriétés.

11. Comme la matière n'est susceptible que des différentes combinaisons, les idées que nous avons de celles des nombres ou des quantités arithmétiques peuvent servir à nous faire sentir l'immensité du développement des possibilités.

12. Considérant les particules de la matière élémentaire comme des unités, on concevra aisément que ces unités peuvent s'assembler par deux, par trois, par quatre, par cinq, etc., et que de cet assemblage il résultera des sommes ou des agrégats qui peuvent être continués à l'infini.

13. Cette manière de réunir ces unités, ces agrégats, constitue la première espèce des combinaisons possibles.

14. Considérant ensuite ces premières combinaisons comme de nouvelles unités, nous aurons autant d'espèces d'unités qu'il y aura de nombres possibles, et nous pourrons concevoir encore des assemblages de ces unités entre elles.

15. Si ces assemblages ou agrégats sont formés d'unités de la même espèce, ils constituent un tout de *matière homogène*.

16. Si ces agrégats sont formés d'unités de dif-

férentes espèces, ils constituent un tout de *matière hétérogène.*

17. De ces diverses combinaisons, dont chacune peut aller à l'infini, on conçoit l'immensité de toutes les combinaisons possibles.

18. La matière proprement dite n'a par elle-même aucune propriété; elle est indifférente à toute sorte de combinaisons.

19. L'ensemble de la quantité de la matière en état de combinaison, considéré comme formant un tout, est ce que nous appelons *un corps.*

20. Si, dans la combinaison des parties constitutives d'un corps, il existe un ordre tel qu'en conséquence de cet ordre il résulte de nouveaux effets ou de nouvelles combinaisons, elles constituent un tout que nous appelons *corps organique.*

21. Si les parties de la matière sont combinées dans un tel ordre qu'il ne résulte aucun nouvel effet de cet ordre, il en résulte un tout que nous appelons *corps inorganique.*

22. Ce que nous appelons *corps inorganique* est une distinction purement métaphysique, puisque s'il ne résultait absolument aucun effet d'un corps, il n'existerait pas.

23. La matière élémentaire de toutes les parties constitutives des corps est de la même nature. Cette identité se trouve dans la dernière dissolution des corps.

24. Si nous considérons les parties constitutives des corps comme existantes les unes hors des autres, nous avons l'idée *du lieu.*

25. Les lieux sont des points imaginaires dans lesquels il se trouve ou peut se trouver de la matière.

26. La quantité de ces points imaginaires détermine l'idée de l'*espace*.

27. Si la matière change de lieu et occupe successivement différents points, ce changement ou cet acte de la matière est ce que nous appelons *mouvement*.

28. Le mouvement modifie la matière.

29. Le premier mouvement est un effet immédiat de la création, et ce mouvement donné à la matière est la seule cause de toutes les différentes combinaisons et de toutes les formes qui existent.

30. Ce mouvement primitif est universellement et constamment entretenu par les parties de la matière les plus déliées, que nous appelons *fluide*.

31. Dans tous les mouvements de la matière fluide, nous considérons trois choses : la *direction*, la *célérité* et le *ton*.

32. Le ton est le genre ou le mode de mouvement qu'ont les parties entretenues en état.

33. Il n'y a que deux sortes de directions directement opposées l'une à l'autre ; toutes les autres sont composées de ces deux. Par l'une de ces directions les parties se rapprochent, et par l'autre elles s'éloignent. Par l'une s'opère la combinaison, par l'autre la disproportion.

34. L'égalité dans la force de ces deux directions fait que les parties ne s'éloignent ni ne se

rapprochent; par conséquent que'lles ne sont ni dans l'état de cohésion, ni dans celui de dissolution, ce qui constitue l'état de fluidité parfaite.

35. A mesure que les directions s'éloignent de cet état d'égalité, la fluidité diminue, et la solidité augmente, et *vice versâ*.

36. La combinaison ou la cohésion primitive s'est opérée, lorsque les directions de mouvement des parties se sont trouvées opposées, ou que leur célérité vers la même direction s'est trouvée inégale.

37. Une quantité de matière dans l'état de cohésion ou de repos, constitue la solidité ou la masse des corps.

38. La première impulsion du mouvement que la matière avait réunie dans un espace absolument plein, était suffisante pour lui donner toutes les directions et toutes les gradations de célérité possibles.

39. La matière conserve la quantité de mouvement qu'elle a réunie dans le principe.

40. Les différents genres du mouvement peuvent être considérés, ou dans les corps entiers, ou dans les parties constitutives.

41. Les parties constitutives de la matière fluide peuvent être combinées de toutes les manières possibles, et recevoir tous les genres de mouvement possibles entre elles.

42. Toutes les propriétés, soit des corps organisés, soit des corps inorganisés, dépendent de la manière dont leurs parties sont combinées, et du mouvement de ces parties entre elles.

43. Si une quantité de fluide est mise en mouvement dans une même direction, cela s'appelle *courant*.

44. Si on suppose un courant qui, en s'insinuant dans un corps, se partage en une infinité de petits courants infiniment minces, en forme de lignes, on appelle ces subdivisions *filières*.

45. Lorsque la matière élémentaire, par des directions opposées, ou par des célérités inégales, se met en repos, et acquiert quelque cohésion, il résulte de la manière dont les particules sont combinées, des intervalles ou *interstices*.

46. Les interstices des masses restent perméables aux courants ou filières de la matière subtile.

47. Tout corps plongé dans un fluide obéit à un mouvement de ce fluide.

48. Il s'ensuit que si un corps est plongé dans un courant, il est entraîné dans sa direction, ce qui n'arrive pas à un corps obéissant à plusieurs directions confuses.

49. Soit *A-C-B*. Si *A* se meut vers *B*, et si la cause du mouvement est *B*, ce serait ce qu'on appelle *attraction;* si *A* se meut en *B*, et si la cause de ce mouvement est en *C*, alors ce ne serait qu'un entraînement, ou ce qu'on peut appeler *attraction apparente*.

50. La cause de l'attraction apparente et de la répulsion est dans la direction des courants rentrants ou sortants.

51. Lorsque les filières des courants opposés s'intercalent les unes dans les autres immédiate-

ment, il y a attraction; lorsqu'elles se heurtent en opposition, il y a répulsion.

52. Attendu que tout est plein, il ne peut exister un courant sortant sans un courant rentrant, et *vice versâ*.

53. Il existe dans l'univers une somme déterminée, uniforme et constante de mouvement, qui dans le commencement est imprimée à la matière.

54. Cette impression du mouvement s'est faite d'abord sur une masse de fluide, de façon que toutes les parties contiguës du fluide ont reçu les mêmes impressions.

55. Il en est résulté deux directions opposées, et toutes les progressions des autres mouvements composés.

56. (*A*) (*B*). Tout était plein, si *A* se meut vers *B*, il faut deux choses, que *B* soit déplacé par *A*, et *A* soit remplacé par *B*.

57. Cette figure explique, 1° toutes les gradations et toutes les directions du mouvement; 2° un mouvement de rotation universel et particulier; 3° ce mouvement n'est propagé qu'à une certaine distance de l'impression primitive; 4° des courants universels et plus ou moins composés.

58. 5° Moyennant ces courants, la somme du mouvement est distribuée et appliquée à toutes les parties de la matière.

59. 6° Dans la modification des courants existe la source de toutes les combinaisons et de tous les mouvements possibles, développés et à déve-

lopper. Ainsi dans le nombre infini des combinaisons de la matière, que le mouvement de l'une ou de l'autre espèce avait hasardées, celles qui étaient parfaites, c'est-à-dire où il n'y avait point de contradiction de mouvement, ont subsisté et se sont conservées, et en se perfectionnant, sont parvenues à former des moules pour la propagation des espèces. On pourra se faire une idée de cette opération, par la comparaison des cristallisations.

60. 7° Tous les corps flottent dans un courant de la matière subtile.

61. 8° Ainsi par des directions opposées, et des célérités inégales, les particules s'étant touchées et étant restées sans mouvement, formèrent le premier degré de cohésion, une infinité de molécules plus grossières ont été amenées et appliquées aux premières plus considérables qui étaient en repos, et constituèrent une masse qui est devenue le germe et l'origine de tous les grands corps.

62. Deux particules qui sont en repos mettent un obstacle aux deux filières des courants qui leur répondent. Ces deux filières ne pouvant pas passer en droiture, se joignent en deux filières voisines, et accélèrent leur mouvement, et cette accélération est en raison de ce que les passages ou interstices sont plus rétrécis.

63. A l'approche d'un corps solide, tout courant est accéléré, et cette accélération est en raison de la compactibilité ou de la solidité de la matière.

64. Ou ces filières en passant gardent leur première direction, ou leurs parties obéissent à un mouvement confus.

65. Si ce courant, en traversant un corps, est modifié en filières séparées, et si les filières opposées, partant de deux corps, s'insinuent mutuellement dans les interstices l'une de l'autre, sans troubler leur mouvement, il en résulte l'attraction apparente ou le phénomène de l'aimant.

66. Si les filières au lieu de s'insinuer, se heurtent, ou que l'une prédomine l'autre, il en résulte la répulsion.

67. L'équilibre exige que, quand un courant entre dans un corps, un autre en sorte également; et cependant le mouvement des rayons sortants est plus faible, parce qu'ils sont divergents et épars.

68. La nature des courants universels et particuliers étant ainsi déterminée, on explique l'origine et la marche des corps célestes.

69. 1° La molécule la plus grossière que le hasard a formée, est devenue le centre d'un courant particulier.

70. 2° Le courant, à mesure qu'il a enchaîné la matière flottante dont il était environné, a grossi ce corps central, le courant a été accéléré, et il est devenu plus général, et il s'est emparé de la matière la plus grossière; cette action s'est étendue jusqu'à la distance où elle s'est trouvée contre-balancée par l'action semblable d'un autre corps central.

71. 3° Puisque l'action se faisait également de

la périphérie vers le centre, les corps sont devenus nécessairement *sphères*.

72. 4° La différence de leur masse a dépendu du hasard de la combinaison des premières molécules, qui leur a donné plus ou moins de grosseur.

73. 5° La différence de leur masse répond à l'étendue de l'espace qui se trouve entre eux.

74. 6° Comme toute la matière a reçu un mouvement de rotation, il en résulte dans chaque corps central un mouvement sur son axe.

75. 7° Comme ces corps sont excentriques relativement au tourbillon dans lequel ils sont plongés, ils s'éloignent du centre jusqu'à ce que le mouvement centrifuge soit proportionné à la force du courant qui les porte vers le centre.

76. 8° Tous les corps célestes ont une tendance réciproque les uns vers les autres, qui est en raison de leur masse et de leur distance : cette action s'exerce plus directement entre les points de leur surface qui se regardent.

77. 9° Ces corps sphériques tournant sur leur axe, et s'opposant réciproquement une moitié de leur surface, reçoivent les impressions mutuelles sur cette moitié. Ces impressions mutuelles et alternatives constituent le flux et le reflux dans chacune de leur sphère.

78. 10° Ces actions et ces rapports réciproques expliqués constituent l'influence entre tous les corps célestes. Ils sont manifestés dans les corps les plus éloignés par les effets qu'ils produisent les uns sur les autres. Ils se troublent dans leurs

révolutions, arrêtent, retardent ou accélèrent le mouvement de leurs orbites.

79. 11° Il est donc une loi constante dans la nature, c'est qu'il y a une influence mutuelle sur la totalité de ces corps, et conséquemment elle s'exerce sur toutes les parties constitutives et sur leurs propriétés.

80. Cette influence réciproque et les rapports de tous les corps co-existants forment ce qu'on appelle *magnétisme*.

CHAPITRE II.

DE LA COHÉSION.

81. La cohésion est l'état de la matière où ses particules se trouvent ensemble sans mouvement local, et ne peuvent se quitter sans un effort étranger.

82. La matière peut être réduite en cet état par les directions de mouvement directement opposées, ou par l'inégalité de vitesse dans les mêmes directions.

83. Deux particules qui se touchent excluent dans le point de contact la matière subtile; la séparation ne peut se faire sans un effort contre la matière subtile qui les environne, et l'effort nécessaire pour l'opérer sera égal à la résistance.

84. La résistance est égale à la colonne entière qui répond au point de contact.

85. La résistance totale n'est qu'un moment, et ce moment est celui de la séparation.

86. La résistance ou la cohésion est donc en raison combinée des points de contact et de la grandeur de la colonne du fluide universel dans lequel le corps est plongé, et qui a pour base les points de contact.

87. La colonne de la matière résistante est invariable, et la cohésion est en raison directe des points de contact.

88. La cohésion n'étant que le moment où la continuité du fluide est interrompue par le contact, sitôt que la continuité est rétablie, la cohésion cesse.

CHAPITRE III.

DE L'ÉLASTICITÉ.

89. Un corps est élastique, qui, lorsqu'il est comprimé, se rétablit dans son premier état.

90. L'élasticité dans les corps est la propriété de se rétablir dans leur ancien état après avoir été comprimés.

91. Un corps est donc élastique : 1° quand les parties qui le composent peuvent, par leur figure, être rapprochées ou éloignées sans être déplacées entre elles; 2° quand ces mêmes particules souffrent un effort pour discontinuer la cohésion, sans que l'effort soit suffisant pour l'opérer.

Au premier cas, c'est-à-dire quand les molécules se rapprochent, les filières du courant sont rétrécies sans être discontinuées, et elles agissent comme autant de coins sur les points latéraux des molécules avec d'autant plus de force que leur accélération a été augmentée par le rétrécissement des interstices.

Dans le second cas, il se fait un effort pour vaincre le moment de la cohésion; cet effort étant impuissant subsiste jusqu'à ce qu'il soit vaincu et anéanti par la cause de la cohésion.

92. Le corps élastique comprimé, dans l'instant de la compression, souffre la résistance de la cohésion, sans qu'elle puisse être vaincue entièrement. C'est le moment de la résistance au plus grand effort de la séparation commencée et qui n'est pas achevée, qui constitue le plus haut degré de l'élasticité d'un corps; dans cet état il souffre l'action de la colonne du fluide, c'est-à-dire que l'effort opéré pour vaincre la cohésion est égal à l'action de la colonne du fluide qui presse sur les parties latérales des molécules, et qu'il faut soulever pour la vaincre.

93. Plus un corps élastique est comprimé, plus la résistance augmente; la cause de l'élasticité étant en partie celle de la cohésion, la résistance est en raison de la quantité de points de contact sur lesquels les efforts se font, et qui s'opposent à ces efforts.

94. Les corps élastiques sont ceux dont les parties comprimées peuvent, par leurs figures, être déplacées sans être discontinuées entre elles.

95. Dans un corps non élastique, les parties ne peuvent se déplacer sans la solution de la cohésion.

96. Les nuances d'efforts contre la cohésion et les nuances de résistance pour la cause de la cohésion produisent tous les effets de l'élasticité.

97. Ces efforts donnent aux parties constitutives une autre direction, sans pouvoir les dissoudre. Ces parties constitutives se déplacent par rapport à leur masse, sans se déplacer entre elles, en se quittant, sans quitter la place.

CHAPITRE IV.

DE LA GRAVITÉ.

98. Il y a une tendance réciproque entre tous les corps co-existants. Cette tendance est en raison des masses et des distances.

99. Les causes de cette tendance sont les courants dans lesquels ces corps se trouvent plongés, et dont la force et la quantité de mouvement sont en raison composée de leur masse, de leur grandeur et de leur célérité.

100. C'est cette tendance que l'on appelle gravité; donc tous les corps co-existants gravitent les uns sur les autres.

101. Un courant général de la matière subtile élémentaire, dirigé vers le centre de notre globe, entraîne dans sa direction toute la matière combinée qu'il rencontre, et qui, par sa composition, oppose une résistance à ce fluide.

102. Dans le principe, il se fit vers un centre une précipitation de toutes les particules qui se trouvent dans toute l'étendue d'activité de ce courant, dans l'ordre de leur résistance, de sorte que la matière qui, étant la plus grossière, prêtait le plus de résistance, se précipita la première.

103. Ainsi se sont formées toutes les couches de la matière qui composent les différents globes.

104. La force motrice étant appliquée à chacune des particules de la combinaison primitive, la quantité de l'effet de la gravité ou pesanteur est en raison de la célérité du courant et de la résistance de la matière.

105. Comme la célérité des courants augmente en approchant de la terre, la gravité augmente dans la même proportion.

106. La terre gravite également vers tous les corps pesants et vers toutes les particules constitutives.

107. Dans les points où les courants se trouvent en équilibre, la gravité cesse.

108. A une certaine profondeur de la masse de la terre, la gravité cesse.

109. Les eaux capables de changer la *compactibilité* de la matière combinée, et celles qui sont en état de changer l'intensité des courants, peuvent aussi augmenter ou diminuer la gravité des corps; tels sont le changement du mouvement de rotation, une variété d'intensité dans la cause du flux et du reflux, encore comparativement la calcination et la vitrification.

110. Les causes de la gravité et leurs modifi-

cations sont la raison de la solidité différente des parties constitutives de la terre.

111. La solidité ou la *compactibilité* de la terre augmente à une certaine profondeur, après laquelle elle diminue et cesse probablement.

CHAPITRE V.

DU FEU.

112. Il y a deux directions du mouvement. Selon l'une, les parties de la matière se rapprochent, et suivant l'autre, elles s'éloignent. L'une est le principe de la combinaison, l'autre opère la dissolution.

113. Un mouvement de la matière extrêmement rapide, oscillatoire, qui, par sa direction, est appliqué à un corps dont la combinaison ne se trouve que dans un certain degré de cohésion, en produit la dissolution : c'est le feu.

114. Le feu considéré relativement à nos sens produit sur le fluide universel un mouvement oscillatoire qui, étant propagé jusqu'à la rétine, donne l'idée de la *flamme* ou lueur du feu, et étant réfléchi par d'autres corps, donne l'idée de la lumière.

115. Le même mouvement propagé et appliqué aux parties destinées au tact, en diminuant ou affaiblissant plus ou moins la cohésion, donne l'idée de la *chaleur*.

116. L'état du feu est donc un état de la matière opposé à celui de la cohésion ; par conséquent ce qui peut diminuer la cohésion de la matière en approche plus ou moins.

117. La matière phlogistique est celle qui, par sa légère combinaison, ne résiste pas à l'action du mouvement opposé.

118. La combustibilité est en raison de la légèreté de la matière. Les différentes nuances de ce mouvement et de ce rapprochement vers l'état du feu produisent les divers degrés de la chaleur et de leurs effets.

CHAPITRE VI.

DU FLUX ET DU REFLUX.

119. La cause de la gravité de tous les grands corps l'est aussi de toutes les propriétés des corps organisés et inorganisés.

120. Le mouvement de rotation des sphères, leurs différentes distances, font que les causes de l'influence mutuelle sont appliquées successivement et alternativement aux parties de ces globes qui sont en *conspect* les uns des autres.

121. La surface du globe est couverte de la matière liquide, *l'atmosphère et l'eau*, qui se conforment aux lois hydrostatiques.

122. La partie qui se trouve dans ce conspect ayant perdu de sa gravité, les parties latérales

compriment et élèvent cette portion, jusqu'à ce qu'elle se trouve en équilibre avec le reste. La surface de l'atmosphère et celle de la mer deviennent aussi un sphéroïde, dont l'axe le plus long est tourné vers la lune, et la suit dans son cours. Le soleil concourt à cette opération, quoique plus faiblement.

123. On appelle cet effet alternatif des principes de gravité, le flux et le reflux.

124. Lorsque différentes causes concourent, soit relativement à divers astres, soit relativement à la terre, dans laquelle cette action devient commune à toutes les parties constitutives et à tous les êtres qui les occupent, il y a donc des flux et des reflux plus ou moins généraux, plus ou moins composés.

125. Les effets de cette action alternative et réciproque, qui augmente et diminue les propriétés des corps organisés et inorganisés, seront nommés *intension* et *rémission*. Ainsi donc par cette action seront augmentés et diminués la cohésion, la gravité, l'électricité, l'élasticité, le magnétisme, l'irritabilité.

126. Cette action à l'égard de la position respective de la terre et de la lune est plus forte dans les équinoxes.

127. 1° Puisque la tendance centrifuge sous l'équateur est plus considérable, la gravité des eaux et de l'atmosphère y est plus faible.

128. 2° Puisque l'action du soleil concourt avec celle de la lune, cette action est encore plus forte lorsque la lune est dans les signes boréaux, lors-

qu'elle est en opposition ou en conjonction avec le soleil.

129. Les divers concours de ces causes modifient différemment l'intension du flux et reflux.

130. Comme tous les corps particuliers sur la surface de la terre ont leur influence ou tendance mutuelle et réciproque, il existe encore une cause spéciale du flux et reflux.

131. Indépendamment du flux et reflux observés jusqu'à présent, il en existe de séculaires, d'annuels, de menstruels, de journaliers et de différents autres irréguliers et accidentels.

CHAPITRE VII.

DE L'ÉLECTRICITÉ.

132. Si deux masses, dont les surfaces sont chargées de quantités inégales de mouvement, se rencontrent, elles se communiquent le surplus pour se mettre en équilibre. La masse la moins chargée reçoit de l'autre ce qu'elle a de plus. Cette charge se fait ou en quantité considérable à la fois, ou successivement, comme par filières.

Le premier cas se manifeste par une explosion capable de produire le phénomène du *feu* et du *son*.

Le second cas produit les effets de l'attraction et de la répulsion apparente; le produit de ces ef-

fets s'appelle *électricité;* elle se manifeste dans les nuages d'une chaleur inégale, ou même entre les nuages et la terre.

133. Le surplus de mouvement excité par le frottement d'un corps élastique, et qui se trouve exposé à un autre, de façon à pouvoir se décharger, forme l'*électricité artificielle.*

134. Dans toute électricité on observe des courants rentrants et sortants.

CHAPITRE VIII.

DE L'HOMME.

135. L'homme, à raison de sa conservation, est considéré, en état de sommeil, en état de veille, en état de santé, en état de maladie; de même que pour toute la nature, dans l'homme il n'y a que deux principes, la matière et le mouvement.

136. La masse de la matière qui le constitue peut être augmentée ou diminuée.

137. La diminution doit être réparée; la matière perdue est donc réparée de la masse générale, moyennant les aliments.

138. La quantité du mouvement est réparée de la somme du mouvement général par le sommeil.

139. Comme l'homme fait deux sortes de dépenses, il a de même deux sortes de réfections, par les aliments et par le sommeil.

140. Dans l'état de sommeil l'homme agit en machine dont les principes du mouvement sont internes.

141. L'état de sommeil de l'homme est quand l'exercice et les fonctions d'une partie considérable de son être sont suspendus pour un temps durant lequel la quantité du mouvement perdue pendant la veille est réparée par les propriétés des courants universels dans lesquels il est placé.

142. Il y a deux sortes de courants universels relativement à l'homme : la gravité, et le courant magnétique d'un pôle à l'autre.

143. L'homme reçoit et rassemble une certaine quantité de mouvement, comme dans un réservoir ; le surplus du mouvement ou la plénitude du réservoir détermine la veille.

144. L'homme commence son existence dans l'état de sommeil ; dans cet état, la portion du mouvement qu'il reçoit, proportionnée à sa masse, est employée pour la formation et le développement des rudiments de ses organes.

145. Sitôt que la formation est achevée, il se réveille, fait sur sa mère des efforts assez puissants pour le faire mettre au jour.

146. L'homme est en état de santé quand toutes les parties dont il est composé ont la faculté d'exercer les fonctions auxquelles elles sont destinées.

147. Si dans toutes ses fonctions règne un ordre parfait, on appelle cet état, état de l'*harmonie*.

148. La maladie est l'état opposé, c'est-à-dire celui où l'harmonie est troublée.

149. Comme l'harmonie n'est qu'une, il n'y a qu'une santé.

150. La santé est représentée par la ligne droite.

151. La maladie est l'aberration de cette ligne; cette aberration est plus ou moins considérable.

152. Le *remède* est le moyen qui remet l'ordre ou l'harmonie qui a été troublée.

153. Le principe qui constitue, rétablit et entretient l'harmonie, est le principe de la conservation; le principe de la guérison est donc nécessairement le même.

154. La portion du mouvement universel que l'homme a reçu en partage dans son origine, et qui, d'abord modifié dans son moule matrice, est devenu tonique, a déterminé sa formation et le développement des viscères et de toutes les autres parties organiques constitutives.

155. Cette portion du mouvement est le principe de la vie.

156. Ce mouvement entretient et rectifie les fonctions de tous les viscères.

157. Les viscères sont les parties constitutives organiques qui préparent, rectifient et assimilent toutes leurs humeurs, en déterminant le mouvement, les sécrétions et les excrétions.

158. Le principe vital étant une partie du mouvement universel, et obéissant aux lois communes du fluide universel, est donc soumis à toutes les impressions de l'influence des corps célestes, de la terre, et des corps particuliers qui l'environnent.

159. Cette faculté ou propriété de l'homme d'être susceptible de toutes ces relations est ce qu'on appelle *magnétisme*.

160. L'homme étant constamment placé dans les courants universels et particuliers, en est pénétré; le mouvement du fluide modifié par les différentes organisations devient tonique. Dans cet état il suit la continuité du corps le plus longtemps qu'il peut, c'est-à-dire vers les parties les plus éminentes.

161. De ces parties éminentes ou extrémités s'écoulent et rentrent des courants, lorsqu'un corps capable de les recevoir ou de les rendre leur est opposé. Dans ces cas les courants étant rétrécis dans un point, leur célérité est augmentée.

162. Ces points d'écoulement ou d'entrée de courants toniques sont ce que nous appelons *pôles*. Ces pôles sont analogues à ceux qu'on observe dans l'aimant.

163. Il y a donc des courants rentrants et sortants, des pôles qui se détruisent, qui se renforcent comme dans l'aimant; leur communication est la même. Il suffit d'en déterminer un pour que l'autre opposé soit formé en même temps.

164. Sur une ligne imaginée entre les deux pôles, il y a un centre ou un point d'équilibre où l'action est nulle, c'est-à-dire où aucune direction ne prédomine.

165. Ces courants peuvent être propagés et communiqués à une distance considérable, soit par une continuité ou enchaînement des corps, soit par celle d'un fluide, comme l'air et l'eau.

166. Tous les corps dont la figure est déterminée en pointe ou en angle servent à recevoir les courants et en deviennent *conducteurs*.

167. On peut regarder les conducteurs comme des ouvertures des trous ou des canaux qui servent à faire écouler les courants.

168. Ces courants, conservant toujours leur caractère tonique qu'ils avaient reçu, peuvent pénétrer tous les corps solides et liquides.

169. Ces courants peuvent être communiqués et propagés par tous les moyens où il existe continuité, soit solide, soit fluide, dans les rayons de la lumière, et par la continuité des oscillations des sons.

170. Ces courants peuvent être renforcés,

171. 1° Par toutes les causes du mouvement commun; tels sont tous les mouvements intestins et locaux, les sons, les bruits, le vent, le frottement électrique et tout autre, et par les corps qui sont déjà doués d'un mouvement, comme l'aimant, ou par les corps animés;

172. 2° Par leur communication à des corps durs dans lesquels ils peuvent être concentrés et rassemblés comme dans un réservoir, pour être distribués ensuite dans les diverses directions;

173. 3° Par la quantité des corps auxquels les courants sont communiqués; ce principe n'étant pas une substance, mais une modification, son effet augmente comme celui du feu, à mesure qu'il est communiqué.

174. Si le courant du magnétisme concourt

dans la direction avec le courant général ou avec le courant magnétique du monde, l'effet général qui en résulte est l'augmentation d'intensité de tous ces courants.

175. Ces courants peuvent encore être réfléchis dans les glaces d'après les lois de la lumière.

CHAPITRE IX.

DES SENSATIONS.

176. Sentir est une propriété de la matière organisée, la faculté de recevoir des impressions.

177. Comme le corps se forme par la continuité de la matière, ainsi la sensation résulte de la continuité des impressions ou affections d'un corps organisé.

178. Cette continuité d'affections constitue un ensemble, un tout qui peut se combiner, se composer, se comparer, se modifier, s'organiser; et le résultat de ce tout est une pensée.

179. Tout changement dans les proportions et dans les rapports des affections de notre corps produit une pensée qui n'était pas auparavant.

180. Cette pensée présente la différence entre l'état antérieur et l'état changé : la sensation est donc l'aperçu de la différence, et la sensation est en raison de la différence.

181. Il y a autant de sensations possibles qu'il y a de différences possibles entre les proportions.

182. Les instruments ou organes qui servent à

apercevoir les différences des affections sont nommés *les sens :* les parties principales constitutives de ces organes, dans tous les animaux, sont les nerfs, qui, en plus ou moins grande quantité, sont exposés plus ou moins à être affectés par les différents ordres.

183. Outre les organes connus, nous avons encore différents organes propres à recevoir l'impression, de l'existence desquels nous ne nous doutons pas, à cause de l'habitude où nous sommes de nous servir des organes connus, d'une manière grossière, et parce que des impressions fortes auxquelles nous nous sommes accoutumés ne nous permettent pas d'apercevoir des impressions plus délicates.

184. Il est probable, et il y a de fortes raisons *à priori*, que nous sommes doués d'un sens interne qui est en relation avec l'ensemble de tout l'univers ; des observations exactes peuvent nous en assurer ; de là on pourrait comprendre la possibilité des pressentiments.

185. S'il est possible d'être affecté de manière à avoir l'idée d'un être à une distance infinie, ainsi que nous voyons les étoiles, dont l'impression nous est envoyée en ligne droite par la succession d'une matière co-existante entre elles et nos organes, pourquoi ne serait-il pas possible d'être affecté par des êtres dont le mouvement successif est propagé jusqu'à nous en lignes courbes ou obliques, dans une direction quelconque? pourquoi ne pourrions-nous pas être affectés par l'enchaînement des êtres qui se succèdent?

186. Une loi de la sensation est que dans toutes les affections qui se font sur nos organes, celle-là devient sensible qui est la plus forte. La plus forte sensation efface la plus faible.

187. Nous ne sentons pas l'objet tel qu'il est; mais seulement l'impression, la nature et la disposition de l'organe qui la reçoit et les impressions qui l'ont précédée.

188. Nos sensations sont donc le résultat de tous les effets que font les objets sur nos organes.

189. De là nous voyons que nos sens ne nous présentent pas les objets tels qu'ils sont; on peut seulement se rapprocher plus ou moins de la connaissance de la nature des objets, par un usage et une application combinée et réfléchie de différents sens, mais jamais on ne peut atteindre à leur vérité.

CHAPITRE X.

DE L'INSTINCT.

190. La faculté de sentir dans l'harmonie universelle, le rapport que les êtres et les événements ont avec la conservation de chaque individu, est ce qu'on doit appeler l'instinct.

191. Tous les animaux sont doués de cette faculté; elle est soumise aux lois communes des sensations. Cette sensation est plus forte en raison du plus grand intérêt que les événements ont sur notre conservation.

192. La vue est un exemple d'un sens par lequel nous pouvons apercevoir les rapports que les êtres co-existants ont entre eux, ainsi que leurs relations et actions sur nous, avant qu'ils nous touchent immédiatement.

193. Cette relation ou différence d'intérêt est à l'instinct ce que la grandeur et la distance des objets sont à la vue.

194. Comme cet instinct est un effet de l'ordre, de l'harmonie, il devient une règle sûre des actions et des sensations; il s'agit seulement de cultiver et d'entretenir cette sensibilité directrice.

195. Un homme insensible à l'instinct est ce qu'est un angle à l'égard des objets visibles.

196. L'homme qui seul se sert de ce qu'il appelle sa raison est comme celui qui se sert d'une lunette pour voir tout ce qu'il veut regarder; il est disposé par cette habitude à ne pas voir avec ses propres yeux, et à ne jamais voir les objets comme un autre.

197. L'instinct est dans la nature, la raison est factice : chaque homme a sa raison à lui; l'instinct est un effet déterminé et invariable de l'ordre de la nature sur chaque individu.

198. La vie de l'homme est la portion du mouvement universel qui, dans son origine, devient tonique et qui, appliquée à une partie de la matière, a été destinée à former les organes et les viscères et ensuite à entretenir et rectifier leurs fonctions.

199. La mort est l'abolition entière du mouvement tonique. La vie de l'homme commence par

le mouvement et finit par le repos. De même que, dans toute la nature, le mouvement est la source des combinaisons et du repos, de même, dans l'homme, le principe de la vie devient cause de la mort.

200. Tout développement et formation du corps organique consiste dans les relations diverses et successives entre le mouvement et le repos; leur quantité étant déterminée, le nombre des relations possibles entre l'un et l'autre doit être aussi déterminé. La distance entre deux termes ou points peut être considérée comme représentant la durée de la vie.

201. Si l'un de ces termes est le mouvement et l'autre le repos, la progression successive de diverses proportions de l'une et de l'autre constitue la marche et la révolution de la vie; passé ce point, on commence à mourir.

202. Cette progression de diverses modifications entre le mouvement et le repos peut être exactement proportionnée, ou cette proportion peut être troublée.

203. Si l'homme parcourt cette progression sans que les proportions en soient troublées, il existe en parfaite santé et parvient à son dernier terme sans maladie; si ces proportions sont troublées, la maladie commence. La maladie n'est donc autre chose qu'une perturbation dans la progression du mouvement de la vie. Cette perturbation peut être considérée comme existant dans les solides ou dans les fluides; existant dans les solides, elle dérange l'harmonie des propriétés

des parties organiques, en diminuant les unes et augmentant les autres ; existant dans les fluides, elle trouble leur mouvement local et intestin. L'aberration du mouvement dans les solides, en altérant leurs propriétés, trouble les fonctions des viscères et les différences qui doivent s'y faire. L'aberration du mouvement intestin des humeurs produit leur dégénération ; l'aberration du mouvement local produit obstruction et fièvre : obstruction par le ralentissement ou abolition du mouvement ; fièvre par l'accélération. La perfection des solides ou des viscères consiste dans l'harmonie de toutes leurs propriétés et dans leurs fonctions ; la qualité des fluides, leur mouvement intestin et local sont le résultat des fonctions des viscères.

204. Il suffit donc, pour établir l'harmonie générale du corps, de rétablir les fonctions des viscères, parce que leurs fonctions une fois rétablies, ils assimilent tout ce qui peut l'être, et séparent tout ce qui ne peut être assimilé. Cet effet de la nature sur les viscères s'appelle crise.

CHAPITRE XI.

DE LA MALADIE.

205. La maladie étant l'aberration de l'harmonie, cette aberration peut être plus ou moins considérable, et produit des effets plus ou moins

sensibles; ces effets sont appelés *symptômes* symptomatiques.

206. Si ces effets sont produits par la cause de la maladie, on les appelle *symptômes* : si au contraire ces effets sont des efforts de la nature contre les causes de la maladie, et tendent à la détruire et à ramener l'harmonie, on les appelle symptômes critiques.

207. Dans la pratique, il importe de les bien distinguer, afin de prévenir ou d'arrêter les uns et de favoriser les autres.

208. Toutes les causes des maladies dénaturent ou dérangent plus ou moins les proportions entre la matière et le mouvement des viscères, entre les solides ou les fluides; elles produisent par leurs différentes applications une rémission ou perturbation plus ou moins marquée dans les propriétés de la matière et des organes.

209. Pour remédier aux effets de la rémission et de la perturbation, et pour les détruire, il faut donc provoquer l'intension, c'est-à-dire, il faut augmenter l'*irritabilité*, l'*élasticité*, la *fluidité* et le *mouvement*.

210. Un corps étant en harmonie est insensible à l'effet du magnétisme, puisque la proportion ou l'harmonie établie ne varie point, par l'application d'une action uniforme et générale; au contraire un corps étant en désharmonie, c'est-à-dire dans l'état dans lequel les proportions sont troublées; dans cet état, quoique par habitude on n'y soit pas sensible, il le devient par l'application du magnétisme, et cela parce que la pro-

portion ou la dissonance est augmentée par cette application.

211. De là on comprend encore que la maladie étant guérie, on devient insensible au magnétisme, et c'est le *criterium* de la guérison.

212. On comprend encore que l'application du magnétisme augmente suivant les douleurs.

213. L'action du magnétisme arrête l'aberration de l'état de l'harmonie.

214. Il suit de cette action que les symptômes cessent par l'application du magnétisme.

215. De là il suit encore que par le magnétisme, les efforts de la nature contre les causes de la maladie sont augmentés, et par conséquent les symptômes critiques sont augmentés.

216. C'est par ces effets divers qu'on parvient à distinguer ces différents symptômes.

217. Le développement des symptômes se fait dans l'ordre inverse dans lequel la maladie s'est formée.

218. Il faut se représenter la maladie comme un peloton qui se dévide exactement comme il a commencé et comme il s'est accru.

219. Aucune maladie ne se guérit sans une crise.

220. Dans une crise on doit observer trois époques principales : la perturbation, la coction et l'évacuation.

CHAPITRE XII.

DE L'ÉDUCATION.

221. L'homme peut être considéré comme existant individuellement, ou comme constituant une partie de la société; sous ces deux points de vue, il tient à l'harmonie universelle.

222. L'homme est parmi les animaux une des espèces destinées par la nature à vivre en société.

223. Le développement de ses facultés, la formation de ses habitudes, sous ces deux rapports, sont ce qu'on appelle éducation.

224. La règle de l'éducation est donc: 1° la perfection des premières facultés; 2° l'harmonie de ses habitudes avec l'harmonie universelle.

225. L'éducation de l'homme commence avec son existence. Dès ce moment l'enfant commence: 1° à exposer les organes de ses sens aux impressions des objets externes; 2° à déployer et à exercer les mouvements de ses membres.

226. La perfection des organes des sens consiste : 1° dans l'irritabilité; 2° dans toutes les combinaisons possibles de leurs usages.

227. La perfection du mouvement de ses membres consiste: 1° dans la *facilité*, 2° la *justesse des directions*, 3° la *force*, 4° l'*équilibre*.

228. Ce développement étant un progrès de végétation, la règle de ce développement doit être prise dans l'organisation de chaque individu, qui devient soumis à l'action du mouvement uni-

versel, et de l'influence générale et particulière.

229. 1° La première règle est donc d'éloigner tous les obstacles qui pourraient troubler et empêcher ce développement.

230. 2° De placer successivement l'enfant dans la possibilité ou liberté entière de faire tous les mouvements et tous les essais possibles.

231. L'enfant obéissant uniquement au principe de la nature qui a formé ses organes, trouvera tout seul l'ordre dans lequel il convient de s'instruire, se développer et se former.

232. L'homme considéré en société a deux manières d'être en relation avec ses semblables, par ses idées et par ses actions.

233. Pour communiquer ses idées aux autres hommes, il y a deux moyens, la langue et l'écriture naturelle ou de convention.

234. La langue naturelle est la physionomie, la voix et les gestes; l'écriture naturelle est la faculté de dessiner tout ce qui peut parler aux yeux.

235. La langue de convention consiste dans les paroles, et l'écriture de convention dans les lettres.

CHAPITRE XIII.

THÉORIE DES PROCÉDÉS.

236. Il a été exposé dans la théorie du système général, que les courants universels étaient la cause de l'existence des corps; que tout ce qui

était capable d'accélérer ces courants produisait l'intension ou l'augmentation des propriétés de ces corps. D'après ce principe, il est aisé de concevoir que s'il était en notre puissance d'accélérer ces courants, nous pourrions, en augmentant l'énergie de la nature, étendre à notre gré dans tous les corps leurs propriétés, et même rétablir celles qu'un accident aurait affaiblies. Mais de même que les eaux d'un fleuve ne peuvent remonter vers leur source pour augmenter la rapidité de leur courant, de même les parties constitutives de la terre, soumises aux lois des courants universels, ne peuvent agir sur la source primitive de leur existence. Si nous ne pouvons agir immédiatement sur les courants universels, n'existe-t-il point, pour tous les corps en général, des moyens particuliers d'agir les uns sur les autres, en accélérant réciproquement entre eux les filières des courants qui traversent leurs interstices?

237. Comme il existe une gravitation générale et réciproque de tous les corps célestes les uns vers les autres, il existe de même une gravitation particulière et réciproque des parties constitutives de la terre vers le tout, et de ce tout vers chacune de ces parties, et enfin de toutes ces parties les unes vers les autres. Cette action réciproque de tous les corps s'exerce par les courants rentrants et sortants d'une manière plus ou moins directe, suivant l'analogie des corps. Ainsi de tous les corps celui qui peut agir avec plus d'efficacité sur l'homme est son semblable. Il suffit qu'un homme soit auprès d'un autre homme pour agir

sur lui, en provoquant l'intension de ses propriétés.

238. La position respective des deux êtres qui agissent l'un sur l'autre n'est pas indifférente. Pour juger quelle doit être cette position, il faut considérer chaque être comme un tout composé de diverses parties, possédant chacune une forme ou un mouvement tonique particulier; on conçoit par ce moyen que deux êtres ont l'un sur l'autre la plus grande influence possible, lorsqu'ils sont placés de manière que leurs parties analogues agissent les unes sur les autres dans l'opposition la plus exacte. Pour que deux hommes agissent le plus fortement possible l'un sur l'autre, il faut donc qu'ils soient placés en face l'un de l'autre. Dans cette position, ils provoquent l'intension de leurs propriétés d'une manière harmonique, et peuvent être considérés comme ne formant qu'un tout. Dans un homme isolé, lorsqu'une partie souffre, toute l'action de la vie se dirige vers elle, pour détruire la cause de la souffrance; de même lorsque deux hommes agissent l'un sur l'autre, l'action entière de cette réunion agit sur la partie malade, avec une force proportionnelle à l'augmentation de la masse. On peut donc dire en général que l'action du magnétisme s'accroît en raison des masses. Il est possible de diriger l'action du magnétisme plus particulièrement sur telle ou telle partie, il suffit pour cela d'établir une continuité plus exacte entre les parties que l'on touche, et l'individu qui touche. Nos bras peuvent être considérés comme des *conducteurs*

propres à établir cette continuité. Il suit donc de ce que nous avons dit sur la position la plus avantageuse de deux êtres agissant l'un sur l'autre, que pour entretenir l'harmonie du tout, on doit toucher la partie droite avec le bras gauche, et réciproquement. De cette nécessité, il résulte l'opposition des pôles dans le corps humain. Ces pôles, comme on le remarque dans l'aimant, font opposition l'un à l'égard de l'autre : ils peuvent être changés, communiqués, détruits, renforcés.

239. Pour concevoir l'opposition des pôles, il faut considérer l'homme comme partagé en deux par une ligne tirée de haut en bas. Tous les points de la partie gauche peuvent être considérés comme les pôles opposés à ceux des points correspondants de la partie droite. Mais l'émission des courants se faisant d'une manière plus sensible par les extrémités, nous ne considérons véritablement comme pôles que ces extrémités. La main gauche sera le pôle opposé de la main droite, et ainsi de suite. Considérant ensuite ces mêmes extrémités comme un tout, ou considérant encore dans chacune d'elles des pôles opposés, dans la main le petit doigt sera le pôle opposé du pouce, le second doigt participera de la vertu du pouce, et le quatrième de celle du petit doigt, et celui du milieu, semblable au centre ou équateur de l'aimant, sera dénué d'une propriété spéciale. Les pôles du corps humain peuvent être communiqués à des corps animés et inanimés ; les uns et les autres en sont plus susceptibles, en raison de

leur plus ou moins grande analogie avec l'homme et de la ténuité de leurs parties. Il suffit de déterminer un pôle dans un corps quelconque, pour que le pôle opposé s'établisse immédiatement. On détruit cette déterminaison en touchant le même corps en sens renversé de celui où on l'a d'abord touché, et l'on renforce le pôle déjà établi en touchant le pôle opposé avec l'autre main.

240. L'action du magnétisme animal peut être renforcée et propagée par des corps animés et inanimés. Comme cette action augmente en raison des masses, plus on ajoutera de corps magnétiques les uns au bout des autres, de manière que les pôles ne se contrarient pas, c'est-à-dire qu'ils se touchent par les pôles opposés, plus on renforcera l'action du magnétisme. Les corps les plus propres à propager et renforcer le magnétisme animal sont les corps animés ; les végétaux viennent ensuite, et dans les corps privés de la vie, le fer et le verre sont ceux qui agissent avec plus d'intensité.

CHAPITRE XIV.

OBSERVATIONS SUR LES MALADIES NERVEUSES ET SUR L'EXTENSION DES SENS ET LES PROPRIÉTÉS DU CORPS HUMAIN.

241. L'irritabilité exagérée des nerfs produite par l'aberration de l'harmonie dans le corps humain est ce qu'on appelle plus particulièrement *maladies nerveuses*.

242. Il y a autant de variétés dans ces maladies qu'on peut supposer de combinaisons entre tous les nombres possibles.

243. 1° L'irritabilité générale peut être augmentée ou diminuée par des nuances infinies.

244. 2° Différents organes peuvent être particulièrement affectés, et privativement à d'autres.

245. 3° On peut concevoir une immensité infinie de rapports résultants de divers degrés dont chacun de ces organes peut être affecté particulièrement.

246. Un observateur soigneux et attentif trouvera dans les phénomènes sans nombre que produisent les maladies nerveuses une source d'instruction; c'est dans ces maladies qu'il peut le plus aisément étudier les propriétés et les facultés du corps humain.

247. C'est encore dans ces maladies qu'il peut se persuader par les faits combien nous sommes dépendants de l'action de tous les êtres qui nous environnent, et comment aucun changement dans ces êtres ou dans leurs rapports entre eux, ne peut jamais nous être absolument indifférent.

248. L'extension des propriétés et des facultés de nos organes, étant considérablement augmentée dans ces sortes de maladies, doit nous mettre à même de reculer le terme de nos connaissances, en nous donnant à connaître une multitude d'impressions dont sans cela nous n'aurions aucune idée.

249. Pour bien concevoir tout ce que je vais dire, et pouvoir l'apprécier, il faut se rappeler le mécanisme des sensations suivant mes principes.

250. La faculté de sentir avec impression est dans l'homme le résultat de deux conditions principales, l'une externe, l'autre interne. La première est le degré d'intensité avec lequel un objet extérieur agit sur nos organes ; la seconde est le degré de susceptibilité avec lequel l'organe reçoit l'action d'un objet extérieur.

251. Si l'action d'un objet extérieur sur un de nos organes est comme deux, et que cet organe soit susceptible de ne transmettre l'idée d'une action que comme trois, alors il est clair que je ne dois avoir aucune connaissance des objets dont l'action est comme deux. Mais si, par un moyen quelconque, je parvenais à rendre mon organe susceptible d'apprécier les actions comme deux, ou bien que je fisse que les objets agissent naturellement comme trois, il est clair que, dans ces deux cas, l'action de ces objets me deviendrait également sensible, d'inconnue qu'elle était.

252. Jusqu'à présent l'intelligence humaine n'a encore songé à porter plus loin l'extérieur de nos sens qu'en augmentant la condition des sensations, c'est-à-dire en augmentant l'*internité* de l'action que ces objets exercent sur nous. C'est ce qu'on a fait pour la vue, par l'invention des lunettes, microscopes et télescopes. Par ce moyen nous avons percé la nuit qui nous cachait un uni-

vers entier, et d'infiniment petits, et d'infiniment grands.

253. Combien la philosophie n'a-t-elle pas profité de cette ingénieuse découverte ! que d'absurdités n'a-t-elle pas démontrées dans les anciens systèmes sur la nature des corps ! et que de vérités nouvelles n'a-t-elle pas fait apercevoir à l'œil attentif d'un observateur !

254. Qu'eussent produit les génies de Descartes, de Galilée, de Newton, Kepler, Buffon, sans l'extension de l'organe de la vue ? peut-être de grandes choses ; mais l'astronomie et l'histoire naturelle seraient encore au point où ils les ont trouvées.

255. Si l'extension d'un sens a pu produire une révolution considérable dans nos connaissances, quel champ plus vaste encore va s'ouvrir à notre observation, si, comme je le pense, l'extension des facultés de chaque sens, de chaque organe peut être portée aussi loin et même plus que les lunettes n'ont porté l'extension de la vue ; si cette extension peut nous mettre à portée d'apprécier une multitude d'impressions qui nous restaient inconnues, de comparer ces impressions, de les combiner, et par là de parvenir à une connaissance intime et particulière des objets qui les produisent, de la forme de ces objets, de leurs propriétés, de leurs rapports entre eux, et des particules mêmes qui les constituent.

256. Dans l'usage ordinaire nous ne jugeons de rien que par le concours des impressions combinées de tous nos sens. On pourrait dire que

nous sommes par rapport aux objets que l'extension d'un sens nous a fait apercevoir, comme un individu privé de tous ses sens, excepté de la vue, serait à l'égard de tout ce qui nous environne. Certainement si un être aussi dénué pouvait exister, la sphère de ses connaissances serait très rétrécie, et nous pouvons penser qu'il n'aurait pas la même idée que nous des objets les plus sensibles.

257. Supposez que l'on rende successivement à cet être imbécile chacun des sens qu'il n'avait pas; quelle foule de découvertes ne ferait-il pas à l'instant! Chaque impression qu'un même objet lui produirait sur un autre organe lui fournirait une nouvelle idée de cet objet. Il serait bien difficile de lui faire comprendre que ces idées diverses appartiennent au même objet. Il faudrait auparavant qu'il les combinât, qu'il en vérifiât les résultats par nombre d'expériences. Dans l'enfance de ses facultés, cet homme serait peut-être plus d'un mois avant de pouvoir apprécier ce que c'est qu'une bouteille, un chandelier, etc., pour s'en faire la même idée que nous.

258. Toutes les impressions légères que produit sur nous l'action des corps qui nous environnent, sont par rapport à notre état habituel beaucoup moins connues de nous, que ne serait la bouteille à l'homme dont je viens de parler. Les propriétés de nos organes, dans l'harmonie nécessaire pour constituer l'homme, n'ont pour chacun d'eux qu'un certain degré d'extension, au-delà duquel nous ne savons rien apprécier.

259. Mais lorsque par une *perdition* des facultés dans quelques parties, les propriétés d'un autre organe se trouvent portées à un certain point d'extension, nous devenons alors susceptibles d'apprécier et de connaître des impressions qui nous étaient absolument inconnues. C'est ce qu'on remarque à tout moment en observant les individus attaqués de maladies nerveuses.

260. Quantité d'impressions dont ils ont alors la connaissance, sont absolument neuves pour eux. D'abord ils sont étonnés, effrayés; mais bientôt, par l'habitude, ils se familiarisent avec elles, et parviennent quelquefois à s'en servir pour leur utilité du moment, comme nous nous servons des connaissances que l'expérience nous donne en état de santé. Ainsi c'est à tort que l'on taxe de fantaisies toutes les singularités que l'on remarque dans la manière de faire de ces individus; ce qui les meut, ce qui les détermine est une cause aussi réelle que les causes qui déterminent l'action de l'homme le plus raisonnable. Il n'existe de différence que dans la mobilité de ces êtres, qui les rend sensibles à une foule d'impressions qui nous sont inconnues.

261. Ce qu'il y a de fâcheux pour la commodité de notre instruction, c'est que ces personnes sujettes aux crises perdent presque toujours la mémoire de leurs impressions, en revenant dans l'état ordinaire; sans cela, si elles en conservaient l'idée parfaite, elles nous feraient elles-mêmes toutes les observations que je vous propose, avec plus de facilité que moi. Mais ce que ces per-

sonnes ne peuvent nous retracer en l'état ordinaire, ne pouvons-nous pas nous en informer d'elles-mêmes quand elles sont en état de crise? Si ce sont de véritables sensations qui les déterminent, elles doivent, lorsqu'elles sont en état de les apprécier et de raisonner, en rendre un compte aussi exact que nous pourrions rendre nous-mêmes de tous les objets qui nous affectent actuellement.

262. Je sais que ce que j'avance doit paraître exagéré et impossible aux personnes que les circonstances n'ont pu mettre à portée de faire ces observations, mais je les prie de suspendre encore leur jugement. Ce n'est pas sur un seul fait que j'appuie mon opinion. La singularité de ces faits m'a porté à ajouter preuve sur preuve, pour m'assurer de leur réalité.

263. Je pense donc qu'il est possible, en étudiant les personnes nerveuses, sujettes aux crises, de se faire rendre par elles-mêmes un compte exact des sensations qu'elles éprouvent. Je dis plus, c'est qu'avec du soin et de la constance, on peut en exerçant en elles cette faculté d'expliquer ce qu'elles ressentent, perfectionner leur manière d'apprécier ces nouvelles sensations, et pour ainsi dire faire leur éducation pour cet état. C'est avec ces sujets, ainsi dressés, qu'il est satisfaisant de travailler à s'instruire de tous les phénomènes qui résultent de l'irritabilité exagérée de nos sens. Au bout d'un certain temps il arrive d'ailleurs que l'observateur attentif devient lui-même susceptible d'apprécier quelques unes

des sensations que ces individus éprouvent, par la comparaison souvent répétée de ses propres impressions avec celles de la personne en crise. L'usage de cette propriété qui est en nous, peut être considéré comme un art difficile, à la vérité, mais qu'il est cependant possible d'acquérir comme les autres, par l'étude et l'application.

264. J'en parlerai plus en détail dans un autre temps. Parlons des divers phénomènes que j'ai remarqués dans les personnes en crise; tout autre pourra les vérifier lorsqu'il se trouvera dans des circonstances semblables à celles où je me suis trouvé placé.

265. Dans les maladies nerveuses, lorsque, dans un état de crise, l'irritabilité se porte en plus grande quantité sur la rétine, l'œil devient susceptible d'apercevoir les objets microscopiques. Tout ce que l'art de l'opticien a pu imaginer ne peut approcher de ce degré de perception. Les ténèbres les plus obscures conservent encore assez de lumières pour qu'il puisse, en rassemblant une quantité suffisante de rayons, distinguer les formes de différents corps et déterminer leurs rapports. Ils peuvent même distinguer des objets à travers des corps qui nous paraissent opaques; ce qui prouve que l'opacité dans les corps n'est pas une qualité particulière, mais une circonstance relative au degré d'irritabilité de nos organes.

266. Une malade que j'ai traitée, et plusieurs autres que j'ai observées avec soin, m'ont fourni nombre d'expériences à cet égard.

267. L'une d'elles apercevait les pores de la peau d'une grandeur considérable, elle en expliquait la structure conformément à ce que le microscope nous en fait connaître. Mais elle allait plus loin : cette peau lui paraissait un crible; elle distinguait à travers la texture des muscles sur les endroits charnus, et la jonction des os dans les endroits dépourvus de chair; elle expliquait tout cela d'une manière fort ingénieuse, et quelquefois elle s'impatientait de la stérilité et de l'insuffisance de nos expressions pour rendre ses idées. Un corps opaque très mince ne l'empêchait pas de distinguer les objets, il ne faisait que diminuer sensiblement l'impression qu'elle en recevait, comme ferait un verre sale pour nous.

268. C'est aussi pourquoi elle y voyait encore mieux que moi, ayant les paupières baissées; et maintes fois dans cet état, pour vérifier la réalité de ce qu'elle me disait, je lui ai fait porter la main sur tel ou tel objet, sans qu'elle se soit jamais trompée.

269. C'est cette même personne, qui, dans l'obscurité, apercevait tous les pôles du corps humain éclairés d'une vapeur lumineuse; ce n'était pas du feu, mais l'impression que cela faisait sur ses organes lui donnait une idée approchante, qu'elle ne pouvait exprimer que par le mot *lumière*.

270. J'observais simplement qu'il ne faut considérer tout ce qu'elle disait des variétés qu'elle observait, que comme l'impression particulière que ces pôles faisaient sur l'organe de la vue, et

non comme l'idée finie qu'on doit en prendre.

271. C'est dans cet état qu'il est infiniment curieux de vérifier tous les principes que j'ai donnés dans ma théorie des pôles du corps.

272. Si je n'eusse rien su, et que le hasard ne m'eût fait tenter cette expérience, cette dame me l'aurait enseignée.

273. De ma tête elle apercevait les yeux et le nez. Les rayons lumineux qui partent des yeux vont se réunir ordinairement à ceux du nez pour les renforcer, et de là le tout se dirige vers la pointe la plus proche qu'on lui oppose. Cependant si je veux considérer mes objets de côté, sans tourner la tête, alors les deux rayons des yeux quittent le bout de mon nez pour se porter dans la direction que je leur commande.

274. Chaque pointe de cils, de sourcils et des cheveux, donne une faible lumière; le cou paraît un peu lumineux, la poitrine un peu éclairée; si je lui présente mes mains, le pouce se fait aussitôt remarquer par une lumière vive, le petit doigt l'est moitié moins, le second et le quatrième ne paraissent qu'éclairés d'une lumière empruntée, le doigt du milieu est obscur, la paume de la main est aussi lumineuse.

Passons à d'autres observations.

275. Si l'irritabilité exagérée se porte sur d'autres organes, ils deviennent, de même que la vue, susceptibles d'apprécier les impressions les plus légères, analogues à leur constitution, lesquelles leur étaient totalement inconnues auparavant.

276. Voilà le vaste champ d'observations qui

nous est ouvert, mais il est bien difficile à défricher. Ici l'art nous abandonne ; il ne nous fournit aucuns moyens de vérifier par la comparaison ce que nous apprennent les personnes en crise.

277. Nous n'avons que de très mauvais microscopes d'oreille ; nous n'en avons d'aucune espèce pour l'odorat ni pour le tact, et plus encore, nous n'avons aucune habitude pour apprécier les résultats provenant de la comparaison de tous ces sens perfectionnés, résultats qui doivent être variés à l'infini.

278. Mais si l'art nous abandonne, la nature nous reste, elle nous suffit. L'enfant qui vient au monde avec tous ses organes en ignore les ressources ; en développant successivement ses facultés, la nature lui en montre l'usage ; cette éducation se fait sans système, elle est soumise aux circonstances. L'instruction que je propose doit se faire de même ; c'est en renonçant à toute espèce de routine qu'il faut s'abandonner à l'observation simple que les circonstances fournissent. D'abord vous n'apercevrez qu'un étang immense, vous ne distinguerez rien ; mais petit à petit, le jour se lèvera pour vous, et la sphère de vos connaissances s'augmentera en même temps que la perception des objets.

279. Souvent les personnes en crise sont tourmentées par un bruit qui les étourdit, qu'elles distinguent et qu'elles caractérisent tel qu'il est réellement, sans qu'en approchant de beaucoup plus près qu'elles de la cause qui produit ce bruit, vous puissiez en avoir la conscience.

280. J'ai beaucoup observé une personne affectée de maladies nerveuses qui ne pouvait pas entendre le son du cor sans tomber dans les crises les plus fortes. Souvent je l'ai vue se plaindre de ce qu'elle en entendait un, et finir par tomber dans des convulsions très fortes, en disant qu'il approchait, et ce n'était quelquefois qu'au bout d'un quart d'heure que je pouvais le distinguer.

281. On observera les mêmes phénomènes pour le goût. Sur vingt mets qu'on se sera appliqué à faire d'une fadeur extrême, une personne en crise dont l'irritabilité sera considérablement augmentée sur la langue et le palais, apercevra dans ces mets une variété de saveur et de goût,

282. Je connais une personne très spirituelle, dont les nerfs sont très irritables, qui ayant uniquement sur la langue cette irritation, et conservant sa tête, m'a dit plusieurs fois : « En man-
» geant cette petite croûte de pain, grosse comme
» la tête d'une épingle, il me semble que je
» tienne une bouchée considérable et d'une saveur
» exquise ; mais ce qu'il y a de bien singulier, non
» seulement je sens la saveur d'un bon morceau
» de pain, mais je sens séparément le goût de
» toutes les particules qui le composent, l'eau,
» la farine ; tout enfin me produit une multitude
» de sensations que je ne puis exprimer, et qui me
» donnent des idées qui se succèdent avec une
» rapidité extrême, mais qui ne sont point appré-
» ciables par des mots. »

283. L'odorat est peut-être encore plus sus-

ceptible d'une grande extension de faculté que le goût. J'ai vu sentir des odeurs les plus légères à des distances très éloignées et même à travers des portes de cloisons. D'autres fois des personnes dont l'odorat est sensible, distinguent toutes les diverses odeurs primitives que le parfumeur avait employées à composer un parfum.

284. Mais de tous les sens, celui qui nous présente le plus de phénomènes à observer, c'est celui dont on a eu jusqu'à présent le moins de connaissance, le tact.

CHAPITRE XV.

PROCÉDÉS DU MAGNÉTISME ANIMAL.

285. On a vu par la doctrine que tout se touche dans l'univers au moyen d'un fluide universel dans lequel tous les corps sont plongés.

286. Il se fait une circulation continuelle qui établit la nécessité des courants rentrants et sortants.

287. Pour les établir et les fortifier sur l'homme, il est plusieurs moyens. Le plus sûr est de se mettre en opposition avec la personne que l'on veut toucher, c'est-à-dire en face, de manière que l'on présente le côté droit au gauche du malade. Pour se mettre en harmonie avec lui, il faut d'abord mettre les mains sur les épaules, suivre tout le long des bras jusqu'à l'extrémité des doigts, en tenant le pouce du malade pendant

un moment; recommencer deux ou trois fois, après quoi vous établissez des courants depuis la tête jusqu'aux pieds; vous cherchez encore la cause et le lieu de la maladie et de la douleur; le malade vous indique celui de la douleur et souvent sa cause : mais plus ordinairement, c'est par le toucher et le raisonnement que vous vous assurez du siége et de la cause de la maladie et de la douleur qui, dans la plus grande partie des maladies, réside dans le côté opposé à la douleur, surtout dans les paralysies, rhumatismes et autres de cette espèce.

288. Vous étant bien assuré de ce préliminaire, vous touchez constamment la cause de la maladie, vous entretenez les douleurs symptomatiques, jusqu'à ce que vous les ayez rendues critiques; par là vous secondez l'effort de la nature contre la cause de la maladie, et vous l'amenez à une crise salutaire, seul moyen de guérir radicalement. Vous calmez les douleurs que l'on appelle symptômes symptomatiques, et qui cèdent au toucher, sans que cela agisse sur la cause de la maladie, ce qui distingue cette sorte de douleurs de celles que nous nommons simplement symptomatiques, et qui s'irritent d'abord par le toucher, pour se terminer par une crise, après laquelle le malade se trouve soulagé, et la cause de la maladie diminuée.

289. Le siége de presque toutes les maladies est ordinairement dans les viscères du bas-ventre : l'estomac, la rate, le foie, l'épiploon, le mésentère, les reins, etc., et chez les femmes dans la

matrice et ses dépendances. La cause de toutes les maladies ou l'aberration est un engorgement, une obstruction, une gêne ou suppression de circulation dans une partie, qui, comprimant les vaisseaux sanguins ou lymphatiques, et surtout les rameaux de nerfs plus ou moins considérables, occasionnent un spasme ou une tension dans les parties où ils aboutissent, et surtout dans celles dont les fibres ont moins d'élasticité naturelle, comme dans le cerveau, le poumon, etc., ou dans celles où circule un fluide avec lenteur et épaississement, comme la synovie, destinée à faciliter le mouvement des articulations. Si ces engorgements compriment un tronc de nerfs ou un rameau considérable, le mouvement et la sensibilité des parties auxquelles il correspond, sont entièrement supprimés, comme dans l'apoplexie, la paralysie, etc., etc.

290. Outre cette raison de toucher d'abord les viscères, pour découvrir la cause de la maladie, il en est une autre plus déterminante; les nerfs sont les meilleurs conducteurs du magnétisme qui existent dans le corps; ils sont en si grand nombre dans ces parties, que plusieurs physiciens y ont placé le siége des sensations de l'âme; les plus abondants et les plus sensibles sont le centre nerveux du diaphragme, le plexus stomachique, ombilical, etc. Cet amas d'une infinité de nerfs correspond avec toutes les parties du corps.

291. On touche, dans la position ci-devant indiquée, avec le pouce et l'indicateur, ou avec la paume de la main, ou avec un doigt seulement

renforcé par l'autre, en décrivant une ligne sur la partie que l'on veut toucher, et en suivant, le plus qu'il est possible, la direction des nerfs, ou enfin avec les cinq doigts ouverts et recourbés. Le toucher à une petite distance de la partie est plus fort, parce qu'il existe un courant entre la main ou le conducteur et le malade.

292. On touche médiatement avec avantage, en se servant d'un conducteur étranger. On se sert le plus communément d'une petite baguette, longue de dix à quinze pouces, de forme conique, et terminée par une pointe tronquée ; la base est de trois, cinq ou six lignes, et la pointe d'une à deux. Après le verre, qui est le meilleur conducteur, on emploie le fer, l'acier, l'or, l'argent, etc., en préférant le corps le plus dense, parce que les filières étant plus rétrécies et plus multipliées, donnent une action proportionnée à la moindre largeur des interstices. Si la baguette est aimantée, elle a plus d'action ; mais il faut observer qu'il est des circonstances, comme dans l'inflammation des yeux, le trop grand érétisme, etc., où elle peut nuire ; il est donc prudent d'en avoir deux. L'on magnétise avec une canne ou tel autre conducteur, en faisant attention que si c'est avec un corps étranger, le pôle est changé, et qu'il faut toucher différemment, c'est-à-dire de droite à droite, et de gauche à gauche.

293. Il est bon aussi d'opposer un pôle à l'autre, c'est-à-dire que si on touche la tête, la poitrine, le ventre, etc., avec la main droite, il faut opposer la gauche dans la partie postérieure, sur-

tout dans la ligne qui partage le corps en deux parties, c'est-à-dire depuis le milieu du front jusqu'au pubis, parce que le corps représentant un aimant, si vous avez établi le nord à droite, la gauche devient sud et le milieu équateur, qui est sans action prédominante; vous y établissez des pôles en opposant une main à l'autre.

294. On renforce l'action du magnétisme en multipliant les courants sur le malade. Il y a beaucoup plus d'avantages à toucher en face que de toute autre manière, parce que les courants émanant de vos viscères et de toute l'étendue des corps établissent une circulation avec le malade; la même raison prouve l'utilité des arbres, des cordes, des fers et des chaînes, etc.

295. Un bassin se magnétise de la même manière qu'un bain, en plongeant la canne ou tel autre conducteur dans l'eau, pour y établir un courant; en l'agitant en ligne droite, la personne qui sera placée vis-à-vis en ressentira l'effet. Si le bassin est grand, on établira quatre points, qui seront les quatre points cardinaux; l'on tracera une ligne dans l'eau, en suivant le bord du bassin de l'est au nord, et de l'ouest au même point; on répétera la même chose pour le sud; plusieurs personnes pourront être placées autour de ce bassin, et y éprouver des effets magnétiques; si elles sont en grand nombre, on tracera plusieurs rayons aboutissant à chacune d'elles, après avoir agité la masse d'eau autant qu'il sera possible.

296. Un baquet est une espèce de cuve ronde,

carrée ou ovale, d'un diamètre proportionné au nombre des malades que l'on veut traiter. Des douves épaisses, assemblées, peintes, et jointes de manière à pouvoir contenir de l'eau, profondes d'environ un pied, la partie supérieure plus large que le fond d'un ou deux pouces, recouvertes d'un couvercle en deux pièces dont l'assemblage est enchâssé dans la cuve, et le bord appuyé immédiatement sur celui de la cuve auquel il est assujetti par de gros clous à vis; dans l'intérieur vous rangez des bouteilles en rayons convergents de la circonférence au centre, vous en placez d'autres couchées dans tout le tour, le cul appuyé contre la cuve, une seule de hauteur, en laissant entre elles l'espace nécessaire à recevoir le goulot d'une autre; cette première disposition faite, vous posez dans le milieu du vase une bouteille droite ou couchée, d'où partent tous les rayons que vous formez d'abord avec des demi-bouteilles, ensuite avec des grandes, quand la divergence le permet; le cul de la première est au centre, son col entre dans le cul de la suivante, de manière que le goulot de la derniere aboutisse à la circonférence. Ces bouteilles doivent être remplies d'eau, bouchées et magnétisées de la même manière; il serait à désirer que ce fût par la même personne. Pour donner plus d'activité au baquet, on met un second et un troisième lit de bouteilles sur le premier; mais communément on en fait un second qui, partant du centre, recouvre le tiers, la moitié ou les trois quarts du premier. On remplit ensuite la cuve d'eau à une certaine

hauteur, mais toujours assez pour couvrir toutes les bouteilles ; l'on peut y ajouter de la limaille de fer, du verre pilé et autres corps semblables, sur lesquels j'ai différents sentiments.

297. On fait aussi des baquets sans eau, en remplissant l'intervalle des bouteilles avec du verre, de la limaille, du mâchefer et du sable. Avant de mettre l'eau ou les autres corps, on marque sur le couvercle les endroits où doivent être faits les trous destinés à recevoir les fers qui doivent aboutir entre les culs des premières bouteilles, à quatre ou cinq pouces de la paroi du baquet. Les fers sont des espèces de tringles faites d'un fer assoupli, qui entrent en droite ligne presque jusqu'au fond du baquet, et sont repliées à leur sortie, de façon qu'elles puissent aboutir en une pointe obtuse, à la partie que l'on veut toucher, comme le front, l'oreille, l'œil, l'estomac, etc., etc.

298. De l'intérieur ou de l'extérieur du baquet part, attachée à un fer, une corde très ample, que les malades appliquent sur la partie dont ils souffrent ; ils forment des chaînes en tenant cette corde, et appuyant le pouce gauche sur le droit, ou le droit sur le gauche de son voisin, de manière que l'intérieur d'un pouce touche l'autre. Ils s'approchent le plus qu'ils peuvent, pour se toucher par les cuisses, les genoux, les pieds, et ne forment, pour ainsi dire, qu'un corps contigu, dans lequel le fluide magnétique circule continuellement, et est renforcé par tous les différents points de contact, auxquels ajoute encore

la position des malades, qui sont en face les uns des autres. On a aussi des fers assez longs pour aboutir à ceux du second rang par l'intervalle de ceux du premier.

299. On fait de petits baquets particuliers, nommés *boîtes magiques* ou *magnétiques*, à l'usage des malades qui ne peuvent point aller au traitement, ou qui, par la nature de leur maladie, ont besoin d'un traitement continuel. Ces boîtes sont plus ou moins composées; les plus simples ne contiennent qu'une bouteille couchée et remplie d'eau ou de verre pilé, renfermée dans une boîte, d'où part une verge ou une corde. Une simple bouteille isolée, et que l'on applique sur la partie, vaut encore mieux. On peut en placer plusieurs sous un lit, droites et contenant des fers lutés dans le goulot, qui produiront un effet très sensible. Les boîtes les plus ordinaires sont des coffres en carré long, hauts et longs en proportion de ce qu'ils doivent contenir. La hauteur ne doit pas excéder ordinairement celle des couchettes, qui est de dix à douze pouces. On y place quatre ou un plus grand nombre de bouteilles à volonté, préparées et rangées comme celles du baquet. Si la boîte est destinée à être mise sous un lit, on prend des demi-bouteilles, remplies, une moitié d'eau et l'autre de verre. Celles remplies d'eau sont bouchées, celles qui le sont de verre sont armées d'un petit conducteur en fer, partant de la bouteille dans le col de laquelle il est scellé, et excède d'un pouce le couvercle de la la boîte qu'il traverse; l'intervalle des bouteilles

se remplit de verre pilé ou sec ou humecté ; une corde entortillée autour du goulot de chaque bouteille les fait communiquer ensemble et sort de la boîte par un trou fait aux parois. Le couvercle est à coulisse et fixé par une vis. On place cette boîte sous le lit, et les cordes qui en sortent de droite et de gauche sont amenées sur le lit ou entre les draps, ou sur les couvertures jusqu'au malade.

300. Les boîtes qui doivent servir dans le jour se font avec des bouteilles remplies d'eau ou de verre, préparées et couchées comme dans les grands baquets ; l'on y peut mettre une corde et des fers et en faire un baquet de famille.

301. Plus la matière qui remplit ces bouteilles est dense, plus elle est active. Si l'on pouvait les remplir avec du mercure, elles jouiraient de beaucoup plus d'action.

302. Il est plusieurs moyens d'augmenter le nombre et l'activité des courants. Si vous voulez toucher un malade avec force, réunissez dans son appartement le plus de personnes possible, établissez une chaîne qui parte du malade et aboutisse au magnétisant ; une personne adossée à lui ou la main sur son épaule augmente son action. Il est une infinité d'autres moyens impossibles à détailler, comme le son, la musique, la vue, les glaces, etc.

303. Le courant magnétique conserve encore quelque temps son effet après être sorti du corps, à peu près comme le son d'une flûte qui diminue en s'éloignant. Le magnétisme, à une certaine

distance, produit plus d'effet que lorsqu'il est appliqué immédiatement.

304. Après l'homme, les animaux, ce sont les végétaux et surtout les arbres qui sont le plus susceptibles du magnétisme animal. Pour magnétiser un arbre sous lequel vous voulez établir un traitement, vous en choisissez un jeune, vigoureux, branchu, sans nœuds autant qu'il est possible et à fibres droites. Quoique toute espèce d'arbustes puisse servir, les plus denses, comme le chêne, l'orme, le charme, sont à préférer. Votre choix fait, vous vous mettez à une certaine distance du côté du sud, vous établissez un côté droit et un côté gauche qui forment les deux pôles, et la ligne de démarcation du milieu, l'équateur. Avec le doigt, le fer ou une canne, vous suivez depuis les feuilles, les ramifications et les branches ; après avoir amené plusieurs de ces lignes à une branche principale, vous conduisez les courants au tronc jusqu'aux racines. Vous recommencez jusqu'à ce que vous ayez magnétisé tout le côté ; ensuite vous magnétisez l'autre de la même manière et avec la même main, parce que les rayons sortants du conducteur en divergence se convergent à une certaine distance, et ne sont pas sujets à la répulsion ; le nord se magnétise par les mêmes procédés. Cette opération faite, vous vous rapprochez de l'arbre, et après avoir magnétisé les racines, s'il en existe de visibles, vous l'embrassez et lui présentez tous vos pôles successivement. L'arbre jouit alors de toutes les vertus du magnétisme. Les personnes saines en restant quelque temps

auprès, ou en le touchant, pourront en ressentir l'effet; et les malades, ceux surtout déjà magnétisés, le ressentiront violemment et éprouveront des crises. Pour y établir un traitement, vous attachez des cordes à une certaine hauteur au tronc et aux principales branches, plus ou moins nombreuses et plus ou moins longues, à proportion des personnes qui doivent s'y rassembler, et qui, la face tournée à l'arbre et placées circulairement, soit sur des siéges, soit sur de la paille, les mettront autour des parties souffrantes comme au baquet, y feront des chaînes le plus fréquemment possible, et y éprouveront des crises comme au baquet, mais bien plus douces; l'effet curatif en est bien plus prompt et plus actif, en proportion du nombre des malades, qui en augmente l'énergie en multipliant les courants, les forces et les contacts. Le vent agitant les branches de l'arbre ajoute à son action. Il en est de même d'un ruisseau ou d'une cascade, si l'on est assez heureux pour en rencontrer dans l'endroit que l'on aura choisi. Si plusieurs arbres s'avoisinent, on les magnétisera et on les fera communiquer par des cordes qui iront de l'un à l'autre. Les malades trouvent aux arbres une odeur qu'ils ne peuvent définir, qui leur est très désagréable, qu'ils conservent quelque temps après les avoir quittés, et qu'ils ressentent en y revenant. On ne peut pas assurer combien de temps un arbre conserve le magnétisme. On croit que cela peut aller jusqu'à plusieurs mois; le plus sûr est de le renouveler de temps en temps.

305. Pour magnétiser une bouteille, vous la prenez par les deux extrémités, que vous frottez avec les doigts, en ramenant le mouvement au bord. Vous écartez la main successivement de ces deux extrémités en comprimant, pour ainsi dire, le fluide ; vous prenez un verre ou un vase quelconque de la même manière, et vous magnétisez ainsi le fluide qu'il contient, en observant de le présenter à celui qui doit le boire, en le tenant entre le pouce et le petit doigt, et faisant boire dans cette direction : le malade y trouve un goût qui n'existerait pas, s'il buvait dans le sens opposé.

306. Une fleur, un corps quelconque, est magnétisé par l'attouchement fait avec principes et intension.

307. En frottant les deux extrémités d'une baignoire avec les doigts, la baguette ou la canne, les descendant jusqu'à l'eau dans laquelle on décrit une ligne dans la même direction, et répétant plusieurs fois, on magnétise un bain. On peut encore agiter l'eau en différents sens, en insistant toujours sur la ligne décrite, dont le grand courant réunit les petits qui l'avoisinent et en est renforcé. Si le malade étant dans le bain trouve l'eau trop froide, on y plonge une canne, et on y dirige un courant par le frottement ; cette action fait éprouver au malade une sensation de chaleur qu'il attribue à celle de l'eau. Dans les endroits où il y a un baquet ou des arbres, on amène une corde qui supplée à toutes les autres préparations. Si on ne peut magnétiser par soi-même, je

pense que plusieurs bouteilles remplies d'eau magnétisée, et mises dans le bain suivant la direction du corps, pourront produire le même effet. Un peu de sel marin jeté dans le bain en augmente la *tonicité*.

308. Dans le centre du baquet on pourrait placer un vase de verre cylindrique ou d'une autre forme, qui présenterait une ouverture dans le dessus, propre à recevoir un conducteur qui viendrait ou du dehors de l'appartement ou de l'intérieur; une tringle de fer, longue à proportion de la hauteur du plancher, dont l'extrémité inférieure se terminerait en entonnoir ou en *digitation*, aboutirait par un trou fait à l'ouverture du baquet, où elle serait scellée à celle du vase de verre, dont le pourtour serait percé de plusieurs trous latéraux qui communiqueraient avec les rayons des bouteilles; le conducteur pourrait aussi être de verre.

CHAPITRE XVI.

NOTIONS GÉNÉRALES SUR LE TRAITEMENT MAGNÉTIQUE.

309. Il n'y a qu'une maladie et qu'un remède. La parfaite harmonie de tous nos organes et de leurs fonctions constitue la santé. La maladie n'est que l'aberration de cette harmonie. La curation consiste donc à rétablir l'harmonie troublée. Le remède général est l'application du magnétisme par les moyens désignés. Le mouvement

est augmenté ou diminué dans le corps, il faut donc le tempérer ou l'exciter. C'est sur les solides que porte l'effet du magnétisme, l'action des viscères étant le moyen dont se sert la nature pour préparer, triturer, assimiler les humeurs, ce sont les fonctions de ces organes qu'il faut rectifier. Sans proscrire entièrement les remèdes, soit internes, soit externes, il faut les employer avec beaucoup de ménagement, parce qu'ils sont contraires, ou inutiles : contraires, en ce que la plus grande partie ont beaucoup d'âcreté, et qu'ils augmentent l'irritation, le spasme et d'autres effets contraires à l'harmonie qu'il faut rétablir et entretenir, tels que les purgatifs violents, les diurétiques chauds, les apéritifs, les vésicatoires et tous les épispastiques; inutiles, parce que les remèdes reçus dans l'estomac et les premières voies, y éprouvent la même élaboration que les aliments, dont les parties analogues à nos humeurs y sont assimilées par la chylification, et les hétérogènes sont expulsées par les excrétions.

310. Le fluide magnétique n'agissant pas sur les corps étrangers ni sur ceux qui sont hors du système vasculeux, quand l'estomac contient de la saburre, de la putridité, de la bile surabondante ou viciée, on a recours à l'émétique ou aux purgatifs.

311. Si l'acide domine, on donne des absorbants, tels que la magnésie; si c'est de l'alcali, on prescrit les acides, comme la crème de tartre. Si on veut les administrer comme purgatifs, il faut les donner à la dose d'une ou deux onces. A

une moindre dose, ils ne sont qu'altérants, et propres à neutraliser les acides ou les alcalis, et à en procurer l'évacuation par une voie quelconque. Comme l'alcali domine plus souvent que l'acide, on prescrit ordinairement le régime acide : la salade, la groseille, la cerise, la limonade, les sirops acides, l'oxicrat léger, etc., etc.

312. La diminution du mouvement et des forces étant la cause de la plus grande partie des maladies, non seulement on n'ordonne point de diète, mais on engage les malades à prendre de la nourriture. Après le régime dont on vient de parler, les aliments que les malades désirent sont ceux qu'on leur permet ; il est rare que la nature les trompe.

313. Le vin violent, les liqueurs, le café, les aliments très chauds par eux-mêmes ou par leurs ingrédients sont défendus, ainsi que le tabac, dont l'impression irritante est propagée par la membrane pituitaire dans la gorge, la poitrine, la tête, et occasionne des crispations contraires à l'harmonie. La boisson ordinaire sera de bon vin étendu de beaucoup d'eau, de l'eau pure ou acidulée ; les lavements et les bains sont souvent utiles ; on use des saignées dans l'inflammation ou disposition inflammatoire, ou dans la pléthore vraie ou fausse.

314. N'étant point dans l'intention de donner une histoire générale des maladies et de leur traitement, on citera seulement celles qui se présentent le plus souvent à traiter par le magnétisme, et la façon de l'appliquer, d'après les ob-

servations faites surtout au traitement de M. le marquis de Tissard, à Beaubourg.

315. Dans l'épilepsie, on touche la tête, soit sur le sommet, soit sur la racine du nez, d'une main et la nuque de l'autre. On cherche dans les viscères la cause première qui s'y rencontre assez ordinairement; par le double attouchement on résout les obstructions dans ces viscères, et l'engorgement qui se trouve dans le cerveau des épileptiques, dont on a fait l'ouverture, et l'on met en jeu presque tout le système nerveux. La catalepsie se traite de même.

316. Dans l'apoplexie, le toucher se porte sur les principaux organes, comme la poitrine, l'estomac, surtout à l'endroit que l'on nomme le creux, au-dessous du cartilage *xiphoïde*, lieu où se trouve le centre nerveux du diaphragme, qui réunit une infinité de nerfs. On touche aussi par opposition l'épine du dos en suivant le grand intercostal, situé à un pouce ou deux de l'épine, depuis le col jusqu'au bas du tronc. Il faut insister jusqu'à ce qu'on obtienne une crise, et réunir tous les moyens d'augmenter l'intensité du magnétisme, soit par le fer, soit par la chaîne que vous formez avec le plus de personnes que vous pouvez rassembler. Le malade rendu aux impressions ordinaires, et la crise obtenue, l'état des premières voies et la cause de la maladie vous indiqueront ce qu'il conviendra de faire, et si les évacuants doivent être employés.

317. Dans les maladies des oreilles, le malade met la corde autour de la tête, un fer du baquet

dans l'oreille, avec la baguette dans la bouche; pour la surdité, comme chez les paralytiques où la parole est empêchée, et chez les muets, l'attouchement se fait en mettant l'extrémité des pouces dans l'oreille, en écartant les autres doigts et les présentant au courant du fluide magnétique, ou en ramassant à une certaine distance les courants, et les ramenant avec la paume de la main contre la tête, où on laisse la main appliquée pendant quelque temps.

318. Les maladies des yeux se traitent avec le fer ou le bout des doigts, qu'on présente sur la partie, et qu'on promène sur le globe et les paupières, et la baguette surtout dans les taies. Il faut toucher très légèrement dans le cas d'inflammation.

319. On touche médiatement la teigne en bassinant soir et matin avec l'eau magnétisée, la corde à la tête.

320. Les tumeurs de toute espèce, les engorgements lymphatiques et sanguins, les plaies, les ulcères même éprouvent d'excellents effets. Les lotions avec l'eau magnétisée, les bains locaux avec cette eau froide ou tiédie, le traitement ordinaire, font un effet étonnant. Les malades souffrant de douleurs vives dans les parties ulcérées ou blessées, les calment subitement, en les entourant avec la corde.

321. Par ces petits détails, il est évident que le magnétisme est utile dans les maladies cutanées et internes.

322. Les maux de tête se touchent sur le front,

le sommet, les pariétaux, les sinus frontaux et les sourciliers, sur l'estomac et les autres viscères qui peuvent en recéler la cause.

223. Les maux de dents, sur les articulations des mâchoires et les trous mentonniers.

324. La lèpre se traite comme la teigne, en mettant la corde aux endroits affectés.

325. Dans la difficulté de parler, ou la négation totale occasionnée surtout par la paralysie, on magnétise la bouche avec le fer, et l'extérieur des moteurs de cet organe par le toucher.

326. On en use de même dans les maux de gorge, principalement dans les lymphatiques; on magnétise aussi la membrane pituitaire, de même que pour l'enchifrènement et les affections des parties, où elle se répand jusqu'à la poitrine.

327. Dans la migraine, on touche l'estomac et le temporal, où se fait ressentir la douleur.

328. L'asthme, l'oppression et les autres affections de la poitrine se touchent sur la partie même, en passant lentement une main sur le devant de la poitrine et l'autre le long de l'épine, les laissant un certain temps sur la partie supérieure, et descendant avec lenteur jusqu'à l'estomac, où il faut insister aussi, surtout dans l'asthme humide.

329. L'incube se traite de même, en recommandant de ne pas se coucher sur le dos jusqu'à la guérison.

330. Les douleurs, les engorgements, les obstructions de l'estomac, du foie, de la rate et des autres viscères, se touchent localement et

demandent plus ou moins de constance et de temps, à proportion du volume, de l'ancienneté et de la dureté des tumeurs.

331. Dans les coliques, le vomissement, l'érétisme, et les douleurs des intestins, et de toutes les parties du bas-ventre, on touche le mal avec beaucoup de légèreté, s'il existe inflammation ou disposition inflammatoire; circonstances dans lesquelles il faut éviter les frottements et le toucher en tous sens.

332. Dans les maladies de la matrice, on touche non seulement ce viscère, mais ses dépendances, les ovaires et ligaments larges qui sont situés dans la partie latérale et postérieure, et les ronds dans l'aine. D'après ces observations, la paume de la main appliquée sur la vulve, hâte le flux menstruel et remédie aux pertes; cela doit être aussi utile dans le relâchement et les chutes de la matrice et du vagin.

CHAPITRE XVII.

DES CRISES.

333. Une maladie ne peut pas être guérie sans crise; la crise est un effort de la nature contre la maladie, tendant par une augmentation de mouvement, de ton et d'intension d'action du fluide magnétique, à dissiper les obstacles qui se rencontrent dans la circulation, à dissoudre et évacuer les molécules qui les formaient, et à réta-

blir l'harmonie et l'équilibre dans toutes les parties du corps.

334. Les crises sont plus ou moins évidentes, plus ou moins salutaires, naturelles ou occasionnées.

335. Les crises naturelles ne doivent être imputées qu'à la nature qui agit efficacement sur la cause de la maladie, et s'en débarrasse par différentes excrétions, comme dans les fièvres où la nature triomphe seule de ce qui lui nuisait, et l'expulse par le vomissement spontané, le dévoiement, les sueurs, les urines, le flux hémorrhoïdal, etc.

336. Les moins évidentes sont celles dans lesquelles la nature agit sourdement, sans violence, en brisant lentement les obstacles qui gênaient la circulation et les chasse par l'insensible transpiration.

337. Quand la nature est insuffisante à l'établissement des crises, on l'aide par le magnétisme qui, étant mis en action par les moyens indiqués, opère conjointement avec elle la révolution désirée. Elle est salutaire lorsqu'après l'avoir éprouvée, le malade ressent un bien et un soulagement sensibles, et principalement quand elle est suivie d'évacuations avantageuses.

338. Le baquet, le fer, la corde et la chaîne donnent des crises. Si elles sont jugées trop faibles pour agir victorieusement sur la maladie, on les augmente en touchant le siége de la douleur et de la cause. Lorsqu'on la juge parvenue à son état, ce qui s'annonce par le calme, on la laisse

se terminer d'elle-même, ou quand on la croit suffisante, on retire le malade de l'état de sommeil et de stupeur dans lequel il est resté.

339. Il est rare qu'une crise naturelle ne soit pas salutaire.

340. Les unes et les autres jettent souvent le malade dans un état de catalepsie qui ne doit pas effrayer, et qui se termine avec la crise.

341. Dans un état d'érétisme, d'irritabilité et de trop grande susceptibilité, il est dangereux de provoquer et de maintenir de trop fortes crises, parce qu'on augmente le trouble que ces dispositions annoncent dans l'économie animale; on donne de l'intension où il faut apporter de la rémission, on accroît la tendance à l'inflammation, on suspend, on supprime les évacuations qui doivent opérer la curation, et on s'oppose diamétralement aux vues et aux efforts de la nature.

342. Quand on excite des crises violentes dans un sujet qui y est disposé, on entretient dans les organes un état d'élasticité forcée, qui diminue dans la fibre la faculté de réagir sur elle-même, sur les humeurs qu'elle contient, d'où s'ensuit une sorte d'inertie qui entretient l'état contre nature que l'on occasionne; cet état habituel s'oppose à tous les efforts de la nature contre la cause de la maladie, augmente l'aberration, et forme dans les organes le pli, comparé si ingénieusement à celui d'une étoffe, qui s'efface très difficilement.

343. On voit d'un côté l'avantage et la néces-

sité des crises, et de l'autre, l'abus qu'on en peut faire.

344. Un médecin pénétré de la doctrine du magnétisme animal, et fidèle observateur des effets des crises, en tirera tout le bien qu'elles présentent et se garantira du mal de leur abus.

LETTRE D'UN MÉDECIN,

ÉLÈVE DE MESMER,

POUR FAIRE SUITE AUX APHORISMES (1).

J'apprends, monsieur, que vous allez mettre au jour une nouvelle édition des *Aphorismes de M. Mesmer*. Je profite de cette occasion pour vous prier de vouloir bien y insérer les remarques, les détails et les éclaircissements suivants. Je les aurais réduits en commentaires, si je n'avais su que votre dessein était de rendre cet ouvrage complet avant de le publier, ce qui, à mon avis, exige du temps.

Je ne vous donne peut-être rien de nouveau; mais je crois que ceux qui s'occupent du magnétisme verront avec satisfaction les détails dans lesquels je suis entré, pour augmenter les

(1) Cette lettre a été adressée de Lyon, le 24 février 1785, à l'éditeur de la seconde édition des *Aphorismes de Mesmer*.

moyens de traiter les maladies, de tâcher de conduire les guérisons à leur perfection, et les accélérer.

Magnétisation par le toucher dans les maladies en général.

Pour toucher dans les maladies, on doit d'abord se mettre en harmonie, comme l'indique le n° 287, ensuite on porte l'extrémité des deux pouces sur le creux de l'estomac, au-dessous du cartilage xiphoïde, n° 316. En entretenant pendant quelques minutes une légère vacillation de ces deux doigts, on place pendant ce temps l'extrémité des autres doigts sur les parties latérales de la poitrine, autant qu'il est possible, sur les muscles intercostaux.

On commence alors à établir des courants de la tête aux pieds, n° 287, en présentant l'index et le pouce horizontalement au front du malade; les trois autres doigts doivent un peu converger; on descend insensiblement de la tête aux pieds, quand le malade est couché ou debout, et on remonte la main vers la tête du malade, en faisant en dehors de son corps un demi-cercle ovale, à la distance communément de six pouces. Il n'est pas nécessaire de s'incliner pour tracer cette ligne jusqu'à terre; il suffit de la décrire avec l'index, en inclinant le doigt à mesure que l'on parcourt la ligne verticale ou horizontale qu'offre la situation du corps du malade.

Magnétisation sur une personne assise.

Si l'on agit sur une personne assise, on décrit de même cette ligne circulaire en éloignant du malade l'index, lorsqu'on approche de l'extrémité inférieure du tronc de son corps. Car pour se mettre en opposition avec un malade assis, on s'assied en face de lui, on place ses genoux réunis entre les siens, d'où il résulte un contact médiat qui empêche que la ligne que tire le magnétisant avec l'index ne soit absolument droite, ne pouvant être tirée verticalement de la tête aux pieds. parce que les cuisses et les jambes du malade assis font différents angles avec le tronc de son corps.

Si l'on agit ainsi de la main droite sur le côté gauche du malade, on peut maintenir, pendant ce temps la main gauche sur la région du foie, qui se trouve situé à droite sous les côtes inférieures, reposer de même cette main droite sur le creux de l'estomac, pendant que l'on établit et renouvelle des courants comme je viens de le dire, après un temps que l'on juge convenable par l'impression qu'éprouve le malade, ou qui est arbitraire lorsqu'il n'en éprouve aucune, comme cela arrive souvent.

Magnétisation pour un paralytique.

Pour un paralytique, on place la paume de la main sur le centre nerveux du diaphragme, et l'autre main sur la colonne vertébrale entre les

deux épaules, et on descend cette main par gradation insensible. Arrivé à la partie inférieure de la colonne vertébrale, on replace cette même main entre les deux épaules, par une voie circulaire, en s'éloignant de l'épine du dos et remontant plus haut que la place où l'on va reposer la main. On continue ainsi à répéter ce moyen de magnétiser.

Il faut épier les moindres effets qu'éprouve le malade et ses endroits les plus sensibles. Si on aperçoit quelques effets, on insiste et on répète les moyens qui ont pu les produire, jusqu'à ce qu'on les ait amenés à une action non équivoque. On les entretient quelque temps, et après les avoir portés à l'état de crise, qui ne signifie ici qu'un état *non naturel*, on les calme en s'éloignant et quittant insensiblement le malade, et en passant une des deux mains située horizontalement, en pronation, et transversalement depuis la partie supérieure de la tête jusqu'au bas du tronc, et quelquefois jusqu'aux pieds : on peut comparer cette façon de calmer les crises à la position de la main d'une personne qui voudrait prendre une mouche sur le nez du magnétisé. Pour rendre encore cette comparaison plus sensible, je dirai qu'il faut que la seconde phalange du petit doigt de la main transversalement située soit placée devant la ligne qui partage le corps en deux, en commençant entre les deux sourcils.

On répète cette opération dans la même direction en remontant et traçant circulairement une ligne de bas en haut, pour replacer la main en pronation, et agir comme je viens de l'indiquer.

Les moyens d'arrêter les crises étant souvent infidèles, je vais en décrire d'autres.

Magnétisation dans les crises.

Je suppose une personne en crise. Dans cet état, elle a, suivant les différentes crises, les yeux troublés, fixes, égarés, la prunelle dilatée, les lèvres serrées, l'inférieure proéminante, les dents serrées, la respiration courte, la parole brève ; elle est affectée d'une toux convulsive, elle tombe dans un sommeil qui tient de l'ivresse, elle se promène avec agitation, sans apercevoir aucun objet que ceux qui l'affectent, elle crie ou devient muette, son estomac se gonfle, elle expectore du sang, ses bras et ses jambes se roidissent, elle tombe en catalepsie; enfin elle éprouve tous les effets qui caractérisent une maladie, si l'on n'était accoutumé à les regarder comme une crise ou une maladie artificielle propre à rétablir la santé, comme le fait souvent la fièvre dans les cas d'atonie, d'épaississement d'humeur, d'apoplexie, etc.

Si je magnétise une personne affectée d'un des effets qui caractérisent l'état non naturel, ou la crise, et si j'ai dessein de l'apaiser, j'éloigne mes mains insensiblement d'elle pour ne pas la surprendre. Car on peut plutôt déterminer une crise en retirant brusquement les mains, que la calmer lorsqu'elle a lieu. Je m'éloigne ensuite un peu d'elle, et je porte en pronation horizontalement vis-à-vis le creux de l'estomac, l'extrémité

des doigts des deux mains; je les éloigne l'une de l'autre en ligne transversale et horizontale, comme si je nageais ou si je coupais le corps en deux avec l'extrémité de mes doigts, et je reviens replacer mes mains de même, par une ligne qui forme un cercle ovale allongé de bas en haut; ce moyen se répète souvent, jusqu'à ce que le malade éprouve de la tranquillité, et que l'on s'aperçoive d'un calme permanent. Si ce moyen ne réussit pas, on se sert de ce troisième:

On tire simplement des lignes avec le doigt indicateur, de la tête aux pieds, et on répète en revenant à la tête par une voie circulaire.

Malgré tous ces moyens, il y a des crises qui durent plusieurs jours et qui se calment d'elles-mêmes; mais alors c'est plutôt une maladie qu'une crise.

Il faut observer que les crises sont d'autant plus tôt terminées, qu'elles sont conduites par des personnes dans lesquelles les malades ont confiance.

On doit le plus souvent éviter d'appuyer le pouce sur le front. La plupart des malades éprouvent une ivresse momentanée, tant qu'on persiste à l'y tenir appliqué; mais le charme de cet engourdissement cesse aussitôt qu'on retire le pouce; le malade se trouve alors agité et dans un trouble qui annonce un dérangement dans les organes du *sensorium commune*.

Les observations exactes faites sur des malades sujets aux crises, m'ont convaincu que les crises utiles étaient celles que la nature méditait

insensiblement, et auxquelles conduisait le magnétisme sagement administré par un observateur attentif et peu jaloux de faire faire à ses malades, en public, des tours de force, qui servent à la vérité à démontrer les effets, mais qui ne tournent jamais au profit des malades.

Ménagements qu'exige la tête dans les magnétisations.

Dans tous les cas il est nécessaire de ménager la tête; nombre d'expériences m'autorisent à insister; en voici un exemple. Une demoiselle de Lyon que je magnétisais depuis un an, et dont la sensibilité était propre à lui faire prendre place parmi les malades à grandes crises, était affectée d'une humeur rhumatismale vague. Après avoir employé les moyens indiqués n° 287, toutes les fois que je présentais vers la nuque le pouce renforcé par l'index, dont l'extrémité portait sur la seconde phalange du pouce, cette malade éprouvait des agacements de nerfs, de l'agitation, sa parole devenait brève, elle la perdait, ses yeux devenaient fixes, elle tombait en catalepsie. Si, dans cet état, j'appuyais un pouce sur le front au-dessus du nez, elle éprouvait un léger et agréable engourdissement qui ne lui faisait pas perdre connaissance. Mais lorsque, par mégarde, je retirais le pouce brusquement, la malade se levait de sa chaise, courait comme une extravagante, perdait la connaissance de ce qu'elle faisait; sa respiration était entrecoupée, son pouls était tendu, fréquent et petit, ses prunelles dilatées; on pouvait alors lui faire tourner la tête à volonté,

quand on était parvenu à se faire regarder fixement; une crise semblable serait devenue un état habituel si j'avais appliqué le pouce ou la paume de la main sur le front de la malade.

On doit avoir aussi pour principe que les troubles de la nature se calment d'autant mieux que l'on n'est point en contact avec le malade.

Ces crises n'ont d'ailleurs rien de commun avec celles qui conduisent à l'expectoration, ou à entretenir quelques évacuations ou sécrétions critiques.

Magnétisation pour provoquer l'expectoration.

Quand c'est pour provoquer l'expectoration, un observateur ne néglige aucun des attouchements nécessaires lorsqu'il les croit utiles. Un des moyens qu'on emploie à ce sujet, c'est de placer le bout aigu de la baguette de fer n° 292 dans la bouche du malade, en tenant sa base de la main gauche, et on l'exprime pour ainsi dire entre le doigt index et le pouce, depuis une partie de sa base, en conduisant les deux doigts jusque sur les lèvres. On répète souvent ce moyen : il est propre à faire tousser et à provoquer l'expectoration. On l'emploie de même pour la paralysie de la langue. Cette baguette n° 292 sert de conducteur du fluide magnétique, et établit une continuité directe de ce fluide magnétique qui émane de l'agent vers le patient ou le malade, et j'observerai que l'expérience prouve que c'est une erreur que ce que dit, n° 292, M. Mesmer, que le pôle est changé, lorsqu'on emploie un corps étranger

pour magnétiser ; car j'ai magnétisé avec un corps étranger, en opposition suivant les lois indiquées, n° 287, et j'ai cependant toujours obtenu les mêmes résultats.

J'ai de plus magnétisé en croisant les mains, de sorte que la main droite correspondait au côté droit, et la main gauche au côté gauche, toujours avec les mêmes effets, ce qui annonce la futilité de l'observation des pôles. Suivant les leçons de M. Mesmer et d'après les *Aphorismes*, j'avais conclu que si les pôles existaient effectivement, on pouvait arrêter les crises en magnétisant de droite à droite et de gauche à gauche, c'est-à-dire magnétisant le malade par derrière. Mais j'ai été trompé : les effets ont également continué.

Revenant ensuite aux principes, j'ai dit : Puisque le fluide magnétique afflue de l'agent vers le patient par l'extrémité de l'agent, on peut donc terminer les crises en déterminant le fluide magnétique surabondant chez les malades en état de crise, à refluer vers l'agent ; et j'ai prié pour cela les malades qui étaient en crises de me magnétiser moi-même lorsque leur situation le leur permettait. Le moyen a souvent réussi, sans cependant me rien faire éprouver. Cette expérience est bonne à répéter.

J'ai souvent interverti l'ordre de la circulation du fluide magnétique, en portant dans différents sens les lignes de bas en haut, et en montant insensiblement au lieu de descendre, et les effets ont été plus heureux chez les sujets sensibles.

Magnétisation dans une obstruction du mésentère.

Dans le dessein de faire une expérience relative à l'éloignement auquel peut atteindre le fluide magnétique animal, avec des effets marqués, je magnétisais une dame, dont la maladie était une obstruction au mésentère, en portant les deux pouces légèrement sur le creux de l'estomac, et l'extrémité des autres sur les muscles intercostaux, qui étaient fort aisés à trouver, attendu la maigreur de cette malade, qui d'ailleurs ne portait point de corps. Tant que je maintenais mes doigts dans cette position, la malade éprouvait une chaleur douce et récréative vers le centre nerveux du diaphragme, et peu de temps après elle riait convulsivement; je continuais à la magnétiser de même jusqu'à ce que cet état cessât naturellement, ce qui arrivait communément au bout d'un quart d'heure. Persuadé qu'il est imprudent de retirer brusquement les mains de dessus un malade qui éprouve des sensations magnétiques, lorsqu'on ne veut pas l'exposer à une crise préjudiciable, j'éloignais insensiblement mes doigts de leur position en les retirant l'un après l'autre, je parvenais facilement à les tenir tous éloignés d'environ un pouce de distance du corps de cette malade; mais dès l'instant que je m'éloignais davantage, quoiqu'elle ne pût s'en apercevoir, parce que mes mains étaient cachées sous son mantelet, elle éprouvait des tiraillements d'entrailles qui augmentaient en raison du plus grand éloignement de mes mains; je ne pouvais étendre et porter entièrement mes

bras en arrière sans lui occasionner une souffrance insupportable; elle la contraignait toujours à recourir à mes mains, et leur approche ramenait le calme et la tranquillité; cet effet ne pouvait avoir lieu tout au plus qu'un quart d'heure, après lequel temps elle revenait à son état ordinaire, un peu mélancolique.

J'ai de même vu parmi d'autres malades susceptibles des effets du magnétisme, l'extrémité du pouce de la main gauche, étant appliquée sur le creux de l'estomac, et le bout de l'index de la main droite dirigé vers la tête, occasionner des mouvements et perpétuer des effets extraordinaires, surtout lorsque j'affectais de secouer l'index comme lorsqu'on commande à un chien de se coucher à terre, ou de se placer à l'endroit qu'on lui désigne.

Manière d'augmenter l'action magnétique par divers objets magnétisés.

Les nœuds des cordes dont on se *ceint* les parties malades ou le corps nuisent, *dit-on*, au courant du fluide magnétique.

Un coussin, le siége d'un fauteuil, peuvent être magnétisés en frottant l'un ou l'autre circulairement de droite à gauche et de gauche à droite; dans l'une des deux préparations, le malade répugne à s'asseoir dessus, et ne le peut souvent, surtout lorsqu'il est prévenu qu'il ne pourra s'y asseoir; en le frottant dans le sens inverse à celui qui l'a empêché de s'asseoir, on rétablit le cours du fluide magnétique, et le siége recrée ses sens rebutés; une fleur se magnétise de même, n° 306,

et a des effets sympathiques ou antipathiques, frottée circulairement de droite à gauche ou de gauche à droite.

Il est aussi des circonstances où on détermine le fluide magnétique à affluer plus abondamment; on a cru pouvoir le juger jusqu'ici par des effets plus marqués en faisant agir l'index sur le pouce que l'on présente à la bouche, au nez, aux yeux, et même verticalement dirigé sur le sommet de la tête, etc.; en imitant, dis-je, avec l'index, des petites chiquenaudes que l'on donnerait légèrement et vivement, en grattant avec l'ongle de l'index le bout du pouce depuis la dernière phalange jusqu'à son extrémité; on répète souvent cela même au-dessous du verre de ceux qui boivent magnétiquement, n° 305. Suivant les malades, ce moyen change le goût de la boisson, et les espèces de chiquenaudes donnent de l'activité aux crises indécises.

On présente aussi la base de la baguette de fer, n° 292, sous le nez pour la faire sentir au malade en crise ou la fleur, n° 306. Le malade y trouve souvent une odeur qui lui semble communément récréative.

Si l'on désire déterminer le crachement en excitant la toux, on présente la base de la baguette de fer, n° 292, ou la fleur, n° 306, à une personne qui a communément ces crises; et dans l'instant où elle y est portée sous la narine droite, et en s'éloignant circulairement et brusquement de cette narine de bas en haut, on porte cette baguette ou la fleur sous la narine gauche.

La main en pronation portée de même circulairement de bas en haut de la narine droite à la narine gauche, où elle doit parvenir en supination avec rapidité, produit également la toux, en ébranlant l'air qu'inspire le malade dans l'état de sensibilité où on le suppose.

Observations curieuses sur les effets magnétiques.

Mille moyens ingénieux se présentent à un observateur qui veut magnétiser avec succès, dont les détails minutieux peuvent moins être exprimés que pratiqués.

En grattant rapidement avec la baguette de fer les fers conducteurs du baquet ou la corde qui ceint les malades, on détermine également les mouvements extraordinaires que l'on considère comme crise.

En parcourant de loin, avec le doigt ou avec une baguette de fer, les lignes imprimées d'un livre qu'une personne lit, par derrière et sans qu'elle s'en aperçoive, on peut lui donner une crise.

Un malade susceptible de crise y tombe souvent, lorsque après l'avoir magnétisé à l'ordinaire, on lui fait fixer l'aiguille des minutes d'une montre pendant un temps qu'on lui détermine.

Un homme en crise tenu par un autre qui ne l'a point déterminée, peut être magnétisé à travers l'homme même qui le tient par celui qui l'a mis en crise, sans que l'homme qui le tient éprouve aucun effet relatif au magnétisme.

Le dos d'un fauteuil, une porte, une muraille,

une glace intermédiaire non étamée, n'empêchent pas l'effet, lorsqu'il a été déterminé antérieurement, et même sans cela, si la personne est sensible.

Observations sur les effets des corps réflecteurs.

Si le fluide magnétique est effectivement réfléchi par les glaces étamées, il est certain qu'elles doivent opérer un obstacle à la continuité des courants de fluide magnétique, lorsqu'elles sont placées entre le magnétisant et le magnétisé, de manière que celui-ci soit situé devant la surface étamée de la glace, le magnétisant étant devant son autre surface, qui doit réfléchir les rayons magnétiques: c'est une expérience propre à confirmer la réflexion des rayons du fluide magnétique par l'intermède des glaces, qui n'est pas encore adoptée.

De l'union sympathique des magnétisés.

Si l'attraction entre deux personnes en crise les a conduites à se réunir, il est bien essentiel de ne les pas séparer, de crainte de les contrarier, et de changer le mouvement naturel, et quelquefois ravissant entre elles, en une crise révoltante, qui, en faisant cesser la douceur et le charme de leur union sympathique, les jette souvent dans une irritation effrayante et toujours nuisible aux malades, qu'il est très difficile de calmer, lorsqu'on les a séparés avec violence.

Méthode pour diriger les crises.

Quant à la perfection que l'on doit tâcher de donner à l'application du magnétisme, pour en

obtenir des effets prompts et curatifs comparables aux phénomènes qu'offrent les malades dans les crises, elle dépend absolument de l'observation du magnétisant, de ses connaissances névrologiques, et du génie de la personne qui l'applique.

Pour un observateur qui veut s'amuser des effets du magnétisme relatifs aux crises, les moyens peuvent être variés à l'infini et produire chacun séparément des effets sur chaque différent individu ; mais les crises sont-elles salutaires ? Il paraît que les expériences n'ont point encore prononcé affirmativement pour l'utilité.

Voici les moyens que l'on doit principalement employer pour rendre cet agent actif et curatif.

Il faut que la personne qui magnétise dirige son intention conséquemment à la maladie qu'elle veut traiter ; l'exemple suivant servira à me faire comprendre.

Je suppose que je traite quelqu'un d'une fluxion de poitrine ; je présente, pour établir des courants, mes dix doigts ouverts, mais un peu convergents par leur extrémité ; la divergence des doigts dirigeant les rayons du fluide magnétique au-delà du sujet que l'on magnétise, il ne peut en résulter aucun bien pour lui. Je présente, dis-je, ainsi les doigts de la main droite au côté gauche de la poitrine du malade, et ceux de la main gauche au côté droit, sur la ligne horizontale du creux de l'estomac ; je descends ainsi imperceptiblement jusqu'à la région hypogastrique, je reviens ensuite à la place où j'ai commencé à établir les courants par une voie circulaire et latérale,

et je répète ainsi nombre de fois ; mes courants ainsi établis, je laisse séjourner quelque temps mes mains devant la poitrine, en appuyant légèrement la paume de la main gauche et postérieurement la main droite en opposition sur l'épine du dos. Je restitue aux globules sanguins cohérents, ou tendant à la cohérence entre eux, le fluide radical ou magnétique, dont chaque molécule de sang se trouve privée, et dont la privation constitue la cause essentielle de la cohérence.

Une circonstance peut occasionner des obstructions froides par l'engorgement des vaisseaux lymphatiques, tandis qu'une autre produira des inflammations par l'engorgement des vaisseaux rouges ou sanguins.

Le fluide magnétique, rendant donc d'une part le ton aux vaisseaux engorgés du sang couenneux, que l'on observe souvent dans ces circonstances, les artères s'efforcent, par des pulsations redoublées, de vaincre les obstacles, et rendant d'une autre part la fluidité à ce même sang, je parviens à accélérer la solution de la maladie.

Nécessité de l'intention de la part du magnétiseur.

Mais cet exemple, qui se rapporte avec les moyens indiqués n° 287 et suivants, et que l'on doit appliquer à toutes les maladies, serait faible si l'intention et la volonté du magnétisant n'étaient dirigées vers les viscères du sujet qu'il aurait à traiter, soit en général ou en particulier.

Ceci, qui présente une idée abstraite, pourra peut-être être éclairci par les réflexions suivantes,

auxquelles j'ajouterai des moyens pour me rendre intelligible.

En considérant que notre âme affecte en général la forme simple et permanente qu'on lui connaît, celle de la pensée, elle est indivisible et immatérielle ; si l'âme prend cette forme, elle doit donc essentiellement avoir cette propriété, puisque la forme qu'elle prend est indivisible elle-même et immatérielle. En considérant ensuite que notre âme agit sur notre corps, qu'elle lui commande et le force d'obéir, n'est-on pas en droit de conclure qu'elle peut agir également sur la matière organisée comme sur tous les corps animés ? Car l'âme franchit toutes les distances, tous les obstacles ; rien ne lui résiste, elle atteint et s'unit à tel objet qu'elle désire ; le corps, son étendue, sa figure, sa forme, tout lui cède, son union se fait en un instant par la seule volonté, et cette volonté en est elle-même l'effet : l'âme peut considérer, contempler, toucher, réunir les sujets présents, distants, visibles, invisibles et abstraits ; elle peut donc, puisqu'elle a de l'action sur la matière, agir médiatement sur le fluide magnétique vivifiant, et par sa propre volonté, le déterminer à se porter vers telle ou telle partie, par la pensée et l'intention qu'elle dirige vers les viscères malades et affectés, en les parcourant ou les fixant suivant les besoins ; c'est donc par la volonté, mouvement immatériel, que l'âme peut forcer le fluide magnétique de toucher, et de pénétrer même à des distances incompréhensibles, les corps auxquels l'âme veut bien s'unir, pour

rétablir l'harmonie dans l'économie animale dont elle est le moteur indestructible.

Ces réflexions offrent les moyens qu'on emploie pour magnétiser d'intention à des distances étonnantes : l'expérience apprendra à juger de leur efficacité.

Je reviens aux moyens. Si c'est une personne qui ait des connaissances d'anatomie, il faut qu'elle parcoure de son imagination les poumons découverts et mis à nu, qu'elle se les représente tels qu'elle le ferait, si, dans un cours d'anatomie, les poumons étaient exposés sous ses yeux, et qu'elle fixe sa volonté de magnétiser par intention sur l'objet qu'elle juge affecté. L'effet serait moins apparent, si, se trompant de maladie, son intention était dirigée sur un viscère sain. Mais pour s'en assurer, le magnétisant doit présenter le dos du bout de ses doigts du côté des ongles vers le malade à la distance d'un pouce, et commencer par la tête en descendant imperceptiblement ; dans cette attitude il faut parcourir peu à peu tout le corps, étant placé toujours en opposition ; lorsqu'elle parviendra à une partie affectée, si ses sens sont exquis, elle sentira aux dernières phalanges près des ongles un sentiment de chaleur, de froid ou d'âcreté, dont le premier annonce engorgement sanguin, le second lymphatique, et le troisième bilieux, ou d'acrimonie humorale, c'est ainsi que le magnétisant s'assurera en parcourant le corps du malade, et du siége et du genre de la maladie.

Ainsi une personne, ignorant l'anatomie, di-

rige simplement son intention ou son imagination sur la partie intérieure du corps, qu'elle a jugée affectée et telle qu'elle peut la comprendre en fixant son idée sur l'objet qu'elle veut traiter. Un homme qui magnétise de cette manière, a parfaitement l'air d'un *mouton qui rêve*, attendu qu'il ne doit point être distrait, et on peut juger aisément qu'il ne peut bien magnétiser qu'une personne à la fois, lorsque son intention est d'obtenir tout le succès possible de cette façon de magnétiser; c'est le moyen qu'on emploie pour accélérer l'action du fluide vital et pour l'accumuler, et en augmenter l'énergie sur les corps animés.

Cette méthode abstraite, qui a besoin d'une foi à l'épreuve, n'a cependant rien de plus abstrait à admettre que la méthode par laquelle on magnétise un arbre, en traçant des lignes dans l'air comme l'indique le n° 304. La différence n'existe donc que dans les mouvements des bras qui sont évidents à la vérité, mais dont les effets n'ont aucune cause plus démontrée. L'art de réunir l'intention à l'action des yeux et des bras n'offrira donc rien d'abstrait à ceux qui croiront à la possibilité de magnétiser à une distance donnée, et dès lors ils ne pourront se refuser au degré d'augmentation qu'on prétend lui donner au point d'agir à des distances plus considérables que cinquante lieues.

Le magnétisme peut s'exercer sur les malades sans les avoir touchés, il suffit de les avoir vus.

De l'organe de la vue dans les magnétisations.

La vue sert encore à aider à magnétiser ; il faut pour cela que le magnétisant dirige l'œil droit sur le côté gauche et l'œil gauche sur le côté droit en suivant la loi des pôles, n° 304 ; il doit aussi envisager le lieu malade de près, en approchant du malade la tête autant qu'il est possible, et diriger même le nez vers les parties affectées, pourvu toutefois que ce ne soit point avec répugnance, car la volonté doit toujours s'unir à l'intention déterminée de celui qui magnétise ; cette méthode est déduite du n° 273.

Toute personne malfaisante, ennemie du malade ou du magnétisant, doit se retirer de l'appartement où on magnétise ; son intention malfaisante pourrait contrarier l'action du fluide magnétique et son effet deviendrait inverse ou nul.

L'imagination préoccupée du malade s'oppose, par la tension qu'elle procure à ses nerfs, à l'action du magnétisme, dont la propriété est de rétablir l'équilibre entre les solides et les fluides.

Magnétisation à distance.

Comme mon objet, monsieur, est de vous prier de publier ce que j'ai appris et pratiqué d'intéressant dans l'art d'appliquer le magnétisme animal, afin de faciliter les expériences nécessaires à prouver son existence, sa cause et ses effets physiques et curatifs, j'ajoute ici le moyen de magnétiser d'intention à dix lieues, comme infiniment plus loin ; ce procédé trouvera d'autant plus

de place ici que ce que j'ai dit ci-dessus a déjà dû en faire naître l'application.

Cette façon d'exercer le magnétisme, qui de toutes est la plus surprenante et la plus abstraite, paraît avoir été pressentie par M. Mesmer, n° 185, mais pratiquée longtemps avant par des personnes dont l'état, les connaissances, le désintéressement, l'amour de la vérité, la rectitude des sentiments, ne peuvent permettre aucune suspicion.

Une personne veut par exemple magnétiser une dame extrêmement susceptible de l'influence du magnétisme animal; il faut d'abord qu'il l'ait vue de manière à pouvoir avoir l'idée de ses traits, car il n'est pas nécessaire, comme je l'ai déjà dit, de toucher les malades pour les magnétiser très utilement de cette sorte; si elle prétend la magnétiser chez elle, le magnétisant se trouvant ailleurs, il faut qu'elle donne une heure déterminée pour lui faire éprouver une crise à l'heure indiquée et pendant un espace de temps donné; alors, supposant toujours que le magnétisant connaisse l'anatomie, il dirige son intention vers cette dame, de manière qu'il se représente le viscère malade tel qu'il serait à découvert s'il était disséqué, et doit envisager non seulement d'idée, la partie qu'il magnétise, mais même diriger sa vue sur l'objet que sa pensée contemple en opposition, comme l'indique le n° 287; que la ligne du milieu et antérieure du corps du magnétisant corresponde à la ligne du milieu antérieure du sujet magnétisé, et que l'œil gauche pénètre la

partie droite affectée intérieurement et l'œil droit la partie gauche, comme je l'ai dit ci-dessus; ce moyen produit des crises, lorsqu'on a prévenu les malades qui en sont susceptibles; on a prétendu qu'il ne s'agissait pas même de prévenir les malades de l'heure ni du jour qu'on les magnétiserait, pour exciter en eux des crises, et qu'elles avaient également lieu sans cette précaution nécessaire à asseoir un jugement sur la certitude de l'effet et de sa cause.

Magnétisation sans être vu, à l'aide de corps réflecteurs.

Sans m'occuper à philosopher sur ce phénomène très intéressant, je dirai que l'on magnétise de même dans un appartement une personne qui ne vous voit pas, et par le même moyen, pourvu que celui qui la veut magnétiser l'ait vue; et si cette personne tourne le dos au magnétisant, il doit, pour obtenir plus d'effet, jeter sa vue sur un corps quelconque, mais principalement réfrangible, de manière que les rayons magnétiques puissent, par l'angle d'incidence, réfléchir vers la partie affectée de la personne qui tourne le dos au magnétisant. Ce moyen n'exclut pas celui proposé de magnétiser d'intention dans le même appartement, sans avoir recours aux corps réfrangibles.

A ce sujet je vais vous dire comment on magnétise dans une glace; il s'agit d'abord de diriger son intention et de porter la vue constamment sur la partie que l'on a dessein de magnétiser dans la glace; ensuite on emploie l'index de la main

droite, ou un corps conducteur, pour diriger le fluide magnétique, comme si l'on magnétisait dans la glace un autre corps que le sien.

Les rayons magnétiques se portent de la personne qui se magnétise vers la glace, et réfléchissent de la glace, par l'angle d'incidence, vers la partie que l'on veut magnétiser; le conducteur et les yeux font dans cette circonstance ce que ferait un miroir concave exposé au soleil, et dont les rayons concentrés, dirigés et projetés sur une glace, seraient réfléchis sur un corps quelconque.

On magnétise les personnes par le moyen des glaces, en se plaçant de manière que le fluide dirigé dans la glace par le doigt gauche, réfléchisse vers la partie droite du malade, et *vice versâ* suivant la direction de l'angle d'incidence, et en tirant des lignes vers le corps représenté dans la glace comme l'indique le n° 291.

Il est nombre d'autres petits détails sur lesquels on fait tous les jours des questions dans les sociétés. J'userai de votre complaisance pour vous prier de leur donner une place ici.

Action magnétique augmentée par l'air et le son.

On doit avoir pour principe que l'air et le son concourent ensemble à donner un véhicule à ce fluide, ce qu'il paraît qu'on a négligé; mais on peut en suivre l'expérience, et on verra que cette assertion est juste lorsqu'on saura le moyen de magnétiser un clavecin. Pour y parvenir, il faut seulement frapper un instant dessus pendant qu'on en joue; il est essentiel que celui qui le

frappe avec la base de sa baguette soit en harmonie avec les malades, n° 287, qu'il a dessein de magnétiser de cette manière; dans les salles où il y a des malades dont les sensations sont déjà portées au point de les faire tomber en crise, la vibration de l'air occasionnée par des corps quelconques a le même effet, mais l'harmonie du clavecin, du forte-piano ou de l'harmonica, dont les sons pénétrants et soutenus sont conducteurs du fluide magnétique, et de l'électricité naturelle des vaisseaux de cristal qui les produit, continue les crises et les fait passer par toutes les modifications que la mélodie, le chant et l'harmonie seule ou rassemblée peuvent parcourir eux-mêmes; la propriété des sons est donc de conduire, par l'intermède de l'air qui en est le véhicule, le fluide magnétique sur les organes de l'ouïe qui tiennent à l'origine des nerfs, et ce fluide parcourant toutes les ramifications nerveuses, ébranle, fortifie, dispose, anime et modifie l'action des nerfs d'où dépend l'harmonie qui doit exister en état de santé, dans toute l'économie animale.

Différence entre les effets magnétiques et les commotions de la peur, de la surprise, etc.

Il ne faut point confondre les effets du magnétisme animal avec ces fortes commotions isolées que les surprises occasionnent chez les personnes dont le genre nerveux est irritable, et que les médecins ont, de tout temps, blâmées et cherché à prévenir.

Je suppose une femme mélancolique, d'un ca-

ractère contemplatif, ayant le genre nerveux très irritable et facile à surprendre, méditant dans la solitude sur les objets dont ces sortes de malades s'affectent perpétuellement, si dans cet état de méditation silencieuse, abandonnée à ses réflexions, on vient à faire du bruit à son insu, les seules vibrations de l'air peuvent lui faire perdre connaissance, et être la cause d'une surprise qui donne souvent lieu à des effets que les magnétisants gais appellent crise, dans l'idée que quelques uns ont que ces mouvements extraordinaires, mais non pas imprévus pour ceux qui savent les employer à étonner, sont un travail dont la nature s'occupe sans cesse pour dompter et éloigner les causes des maladies.

Ces mouvements sont toujours nuisibles quand le magnétisant ne les entretient pas avec douceur, par les moyens indiqués, et il faut toujours que l'attention et la volonté du magnétisant, ou sa pensée dont son âme prend la forme, concoure à pénétrer et imbiber pour ainsi dire les viscères malades, et fixe uniquement ces effets de l'âme sur le viscère affecté qu'elle a jugé malade, pour influer et lui restituer le principe vital qui constitue l'âme elle-même.

D'après cette nécessité absolue de fixer son attention sur la partie que l'on magnétise, il est aisé de juger de l'utilité du magnétisme, lorsqu'il est en même temps appliqué par une seule personne, sur trois ou quatre malades sans aucun intermède.

Action magnétique augmentée par l'électricité.

Pour obtenir des effets plus prompts que ceux qu'offre l'application du magnétisme animal seul, il faut ajouter l'électricité, je l'ai employée plusieurs fois avec succès; voici d'abord la manière qui s'est présentée à mon idée : persuadé que l'*harmonica* pouvait avoir plus d'effets sur l'organe de l'ouïe, en raison de l'électricité dont le son devenait conducteur, j'ai fait isoler un fort piano et le tabouret de la personne qui en touchait, et j'ai fait communiquer le fort piano avec le conducteur de la machine électrique, dont on tournait le plateau; j'ai vu pendant ce temps magnétiser dans le salon des personnes qui ont éprouvé des effets magnétiques ordinaires, mais dont elles n'avaient jamais été affectées dans tout autre temps. Ce succès m'a conduit à tenter une autre expérience, c'est d'établir une table isolée, par des pieds de cristal, comme on le pratique depuis très longtemps pour les tables qui portent les conducteurs des machines électriques; sur cette table isolée j'ai placé deux fauteuils, dont un communiquait, par une tringle de cuivre, au conducteur d'une machine électrique en action, mon malade étant situé dans un fauteuil, et moi sur l'autre en opposition, n° 287. J'ai magnétisé des personnes affectées de maladies nerveuses et très convulsives, avec un succès qui m'a fait infiniment espérer; le calme a été rétabli dans peu, et les crises convulsives sont devenues infiniment plus rares; les convulsions des enfants ont cessé avec

tant de promptitude qu'elles m'ont frappé dans la première circonstance. Je magnétise les malades isolés en ne les touchant que des genoux, et présentant à trois pouces de distance du creux de l'estomac mes mains ouvertes et convergentes, et en les secouant de temps en temps. Cette méthode est celle qui commence à prévaloir parmi les magnétisants actuels avec les procédés que j'ai indiqués, mais sans addition du bain électrique.

Dans la seconde circonstance on tient les enfants sur soi ou debout devant soi, et on applique la paume de la main antérieurement, et l'autre postérieurement, en frictionnant légèrement la région de l'estomac et du bas-ventre d'une main, et la partie de la colonne vertébrale, correspondante à cette main, avec l'autre.

J'ai placé aussi des malades sur un isoloir, communiquant avec le conducteur de la machine électrique mise en action, et je les ai magnétisés en opposition, n° 289, n'étant pas isolé, en tenant toujours un doigt ou une main sur le siége de la maladie; j'ai inverti l'ordre de cette dernière expérience, en m'isolant moi-même, et magnétisant mon malade, qui communiquait avec le réservoir commun; ces dernières expériences combinées m'ont également fait espérer d'obtenir des succès par les effets qu'elles ont produits; il est à désirer qu'on les répète pour confirmer ce que je crois avoir aperçu sans prévention, et juger si l'électricité n'a pas plus de part à ces effets que le magnétisme animal.

Expériences de M. Carra sur le magnétisme animal.

On peut consulter à ce sujet les expériences de M. Carra, faites sur le magnétisme animal, contenues dans son livre intitulé *Examen physique du Magnétisme animal.* Voici celles qui ont été mises dans les journaux par ce savant, dont la modestie et la franchise sont les moindres qualités.

« J'ai fait, il y a quelque temps, deux expérien-
» ces, auxquelles j'attachai peu d'importance;
» mais sollicité par des amis, à qui je les ai com-
» muniquées, à en faire part au public, je me rends
» à leur invitation.

» J'ai mis dans un petit baquet une quantité
» d'acide vitriolique, mêlée avec le double d'eau :
» j'ai pointé dans ce baquet une verge de fer pliée
» à angles droits, et j'en ai dirigé l'autre pointe
» vers le creux de mon estomac, à 2 ou 3 lignes
» de la peau. Bientôt j'ai senti une chaleur douce
» et pénétrante qui s'est répandue, en moins d'un
» quart d'heure, dans toute l'habitude du corps.
» J'ai éprouvé des grouillements très sensibles
» dans les intestins, d'où je conclus que le fer a été
» le conducteur du gaz inflammable, produit par
» la dissolution de ce métal dans l'acide vitriolique.

» L'autre expérience a eu pour objet l'électri-
» cité. J'ai fait mettre sur un isoloir une personne
» qui communiquait par une verge de métal au
» conducteur d'une machine électrique; et, au
» moment où cette personne a été électrisée, j'ai
» appliqué mes deux mains fortement sur son
» corps, par dessus son habit. Cette personne et
» moi avons senti quelques picotements, ce qui

» n'est point extraordinaire; mais ensuite m'étant
» armé de bâtons de soufre dans les manches de
» mon habit, j'ai imposé de nouveau mes mains
» sur la personne isolée et électrisée : l'abondance
» et la fréquence des picotements ont été si pro-
» digieuses alors, que nous en avons été étonnés.
» J'ai passé successivement mes mains sur toutes
» les parties de son corps; c'était, pour ainsi dire,
» un feu roulant d'électricité. Enfin, en trois ou
» quatre minutes, cette personne qui avait très
» froid auparavant s'est trouvée en pleine transpi-
» ration, et cela, sans être nullement fatiguée ni
» inquiétée des commotions, parce que dans cette
» circonstance (où les mains sont appuyées for-
» tement sur le corps), ces commotions, ainsi
» que je l'ai observé, n'agissent pas brusquement,
» comme dans le trait d'une étincelle électrique,
» par le contact simple des atmosphères; mais
» elles se divisent en une infinité de petites com-
» motions ou vibrations qui réagissent dans l'in-
» térieur du corps de la personne électrisée, et
» occasionnent en elle une chaleur intestine et la
» transpiration dont je viens de parler. Une autre
» personne a monté sur l'isoloir, mais elle n'a pu
» supporter longtemps l'abondance et la fré-
» quence des picotements, surtout lorsque j'ai
» passé la main sur le creux de son estomac. Une
» troisième a pris sa place, et a supporté long-
» temps et avec une sorte de satisfaction, non
» seulement l'imposition de mes mains sur tout
» son corps, mais les mains d'une autre personne
» également armée, comme moi, de bâtons de

» soufre. Il faut observer que toutes les personnes
» qui se sont présentées à cette expérience jouis-
» saient d'une parfaite santé, et que je n'ai pas
» cherché d'occasion, jusqu'à présent, de la faire
» sur les malades. Je laisse aux amateurs le soin
» de répéter et de varier les expériences. Peut-être
» m'occuperai-je bientôt de l'électricité magnéti-
» sante, et où j'exposerai les raisons qui pour-
» raient déterminer à admettre, dans le traite-
» ment de certaines maladies, la transmission
» par les pores du gaz inflammable et de plusieurs
» autres airs factices.

» J'ai l'honneur d'être, etc.: CARRA. »

Magnétisation à l'aide de corps denses et pesants sur la région malade.

Je terminerai ma lettre par la description d'un nouveau et singulier moyen de magnétiser les malades, sans le secours du baquet, d'hommes, ni d'animaux. Le moyen employé par un révérend père qui a acquis de la célébrité dans l'art de traiter magnétiquement les malades, consiste à placer sur la partie malade un corps dense, de manière que cette partie située horizontalement se trouve pressée par la gravitation naturelle du corps le plus dense et le plus lourd que le malade puisse supporter. Par exemple, si un homme a un engorgement au foie et au mésentère, il s'agit de le coucher horizontalement, comme dans un lit, et de lui appliquer, sur la région du foie et le long de la ligne blanche, une ou plusieurs pierres, morceaux de fer, de plomb, etc., d'une pesanteur déterminée, suivant que le malade a plus ou

moins de force pour le supporter, sans étouffer. On laisse le malade ainsi en presse autant qu'il peut le souffrir, et on répète le plus souvent qu'il est possible.

Ce moyen, tiré des principes de M. Mesmer, est fondé sur ce que la gravitation des corps est soupçonnée être un effet du fluide universel. Si l'on considère en effet qu'un corps abandonné à lui-même, reposant sur la surface de la terre, ne peut être soulevé que par l'effort d'une force supérieure, à sa tendance à reposer sur cette surface, que l'on appelle son poids ; si l'on observe encore que ce corps tend en raison de sa masse à s'y reporter de nouveau, lorsqu'on cesse de le soutenir, on verra que ce phénomène ne doit avoir lieu que par l'effort des courants d'un fluide universel qui agit uniformément sur tous les corps inanimés, en raison de leurs masses et de leurs densités, et qui pénètre, *quant à l'aimant,* le globe dans la direction de son axe ; le fer nous a heureusement servi à en démontrer les effets qui nous paraîtraient encore incroyables, sans la démonstration admirable que nous pouvons nous procurer chaque jour.

Quel est l'homme auquel l'aimant serait inconnu, qui ne prendrait pas pour augmentation de pesanteur l'effet qu'éprouverait une des deux masses de fer de même poids, de même masse et de même densité? si chacune de ces masses de fer placées dans un plateau de balance de même métal, l'une correspondait inférieurement à une surface de cuivre, et l'autre à un barreau d'acier

aimanté, l'attraction ferait infailliblement trébucher et descendre la dernière masse suspendue, et cet homme serait induit à conclure, avec vraisemblance, que la masse et le plateau de fer correspondant au barreau d'acier placé au-dessus auraient acquis du poids : jugement plus naturel que s'il prononçait que la masse de fer contenue dans le plateau opposé aurait acquis de la légèreté, quoique cet effet ne fût pas moins commun dans d'autres circonstances; car l'aimant artificiel inférieurement supprimé et porté au-dessus près du fléau de la balance, en attirant en haut le levier de la balance, rendrait l'effet inverse et laisserait cet homme indécis sur son jugement, jusqu'à ce qu'il eût reconnu effectivement l'effet de l'attraction de l'aimant, en présentant latéralement le barreau d'acier aimanté aux plateaux de la balance qui le suivraient, suivant la force de l'aimant artificiel qui l'attirerait. D'où il est aisé de conclure que cette façon de magnétiser par l'application d'un corps lourd sur les parties malades est fondée sur la supposition d'un fluide universel qui fait graviter les corps vers le centre de la terre, et dont on détermine l'action par l'application d'un corps dense sur la partie malade.

« Je désire, monsieur, que ces détails, dans lesquels on trouve des vues nouvelles, puissent contribuer aux progrès de l'application du magnétisme animal. Je vous serai obligé de les insérer à la suite des aphorismes de M. Mesmer, que vous avez publiés à la satisfaction des curieux.

» J'ai l'honneur d'être, etc.: le chevalier DE C...»

PROCÉDÉS DE M. D'ESLON.

La publication des procédés de M. d'Eslon devant intéresser tous ceux qui ont intention d'appliquer le fluide magnétique animal aux maladies, de le soumettre aux expériences et de comparer ses différents effets avec ceux que produisent les procédés employés par MM. les Mesmériens, je m'empresse de les ajouter à cette édition des *Aphorismes de M. Mesmer*, comme une suite utile à démontrer les variations dont sont susceptibles les procédés du magnétisme animal, dans un temps où l'on cherche à reconnaître ceux qui sont le plus propres à produire des effets curatifs.

La direction de l'aiguille aimantée, sa tendance vers les deux pôles firent penser aux médecins, et surtout à Paracelse, que l'homme devait avoir ses pôles et sa direction : « le médecin, dit ce » chimiste, qui ne sait pas s'orienter dans le » petit monde (l'homme), qui ne connaît pas les » pôles, ne mérite pas d'être médecin. »

Lorsque l'anatomie, pour faciliter ses démonstrations, eut divisé le tronc humain en trois parties, la tête, la poitrine et la région épigastrique, les chimistes de ce temps en firent trois petits mondes, qui avaient chacun leur axe et leurs pôles. Ce système devint surtout un dogme de Vanhelmont, qui admit ensuite une vie particulière et un esprit vital dans chaque partie du corps; l'estomac, le foie, la rate, le cœur, furent considérés par lui comme ayant chacun à part

leur principe de mouvement et de vitalité. De l'harmonie de ces vies diverses entre elles, naissait la santé qui produisait la vie générale. De la cessation de la vie particulière d'un organe, venait la maladie, que suivait trop souvent la mort. Quelques magnétisants ont suivi cette division horizontale, qui peut fournir plus de clarté et moins de confusion aux explications données à ceux qui, n'entendant pas parfaitement l'anatomie, ne peuvent encore embrasser toute l'organisation de l'homme d'un coup d'œil; mais elle ne sert de rien pour la pratique du magnétisme.

Il n'en est pas de même de la division longitudinale de l'homme, et qui le partage en deux parties bien distinctes. Cette division paraît avoir été établie par la nature elle-même, qui a donné à chaque partie ses organes propres et réguliers. Si la moelle de l'épine du dos réunit ces deux parties, elle semble formée elle-même par deux portions distinguées; puisque l'hémiplégie, qui paralyse la moitié du corps, prend sa source dans la compression ou le resserrement de la moitié de la moelle épinière, et que tandis qu'une partie du corps est frappée de mort, l'autre jouit du mouvement et de la vie. C'est à ces deux parties longitudinales du corps humain, que les magnétisants ont donné les noms de pôles; et c'est sur cette division que sont établis leurs procédés. Pour décrire ceux-ci avec quelque ordre, je les diviserai en plusieurs articles.

1° Le corps partagé du zénith au nadir, c'est-à-dire dans sa longueur en deux parties, a le côté

droit pour pôle *sud*, et le côté gauche pour pôle *nord*.

2° Comme deux barreaux aimantés influent réciproquement l'un sur l'autre, s'ils sont opposés, c'est-à-dire si le pôle *sud* est présenté au pôle *nord*, et celui-ci au pôle *sud*; de même l'homme qui magnétise pour procurer des mouvements attractifs, et mettre en équilibre le fluide qui circule en lui et dans celui qui est magnétisé, doit se mettre en face et opposer son côté droit au côté gauche, c'est-à-dire le pôle *sud* au pôle *nord*, et le pôle *nord* au pôle *sud*. En se plaçant derrière les personnes magnétisées, et en opposant par conséquent le pôle *nord* au pôle *nord*, on excite une répulsion, on change la direction du fluide et on dérange son cours. On emploie quelquefois cette dernière manière pour procurer des crises, et rétablir la circulation.

3° Le fluide magnétique sort de la terre, attiré par les rayons solaires, poussé par le feu intérieur et central. Il paraît abonder principalement dans les régions polaires, où la terre aplatie offre une surface moins profonde à son émission. Un moyen de recueillir le fluide plus abondamment, c'est de communiquer avec la terre, et de se promener à l'instant où le soleil sortant de l'horizon, vient l'élaborer et hâter sa transmission dans l'atmosphère.

4° Ainsi qu'on aimante le fer en le présentant en pointe et dans sa longueur à une pierre d'aimant; ainsi qu'on le charge d'électricité par les pointes, le fluide magnétique peut se soutirer et

s'accumuler, en plaçant sur sa tête une verge de fer qui lui sert de conducteur.

5° Les doigts des pieds et ceux des mains revêtus d'une membrane extrêmement poreuse, sont les pointes naturelles avec lesquelles on se charge de magnétiser : ils deviennent des aimants naturels. Par les uns, on communique avec la terre ; par les autres, on soutire le fluide de l'atmosphère, surtout en tenant leurs extrémités élevées, ou en les portant dans la direction du courant magnétique, c'est-à-dire en allant du midi au nord. Les mains et les pieds, en raison de leur action continuelle, ont besoin d'une plus grande abondance de fluide et d'une plus grande ouverture dans leurs pores. Aussi, Grew qui a examiné soigneusement ceux des doigts, a prouvé qu'ils étaient très multipliés, disposés régulièrement sur des ellipses et des triangles sphériques, conformément au cours intérieur du fluide observé dans une pierre d'aimant, et qu'ils étaient surtout beaucoup plus ouverts et plus exhalants que les autres pores.

6° Après que les doigts de la main ont recueilli plus de fluide qu'ils n'en ont ordinairement, si l'on veut empêcher, autant qu'il est possible, sa trop prompte déperdition, on obstrue les pores des doigts en repliant ceux-ci, en les serrant contre la main, et en appliquant le pouce sur la seconde phalange de l'*index;* ou bien on approche les doigts de chaque main et on les comprime les uns contre les autres en opposition. Le fluide

passe dans la main et s'échappe bientôt lorsqu'on lui ouvre une issue plus libre.

7° Comme une plaque de fer s'aimante plus difficilement que des objets longs et pointus, tels que la lame d'une épée, qui laisse au fluide magnétique une espèce de course à parcourir; par la même raison on dirige avec plus de facilité et d'effet ce fluide sur les diverses ramifications nerveuses, avec un doigt tel que le pouce ou l'*index*, qu'avec la main tout entière.

8° Ceux qui, peu versés dans l'anatomie, ne connaissent pas parfaitement le système nerveux, magnétisent avec tous les doigts. Après avoir recueilli le fluide aérien, ils le jettent particulièrement sur les sinus frontaux et vers les tempes.

9° La situation ordinaire pour magnétiser, c'est de placer le malade en face du magnétiseur. Celui-ci applique ses genoux contre ceux du magnétisé; *les doigts des pieds réciproquement opposés.*

10° Dans cette position on met les mains sur les hypocondres du malade, les pouces sur le creux de l'estomac; les doigts de la main *droite sur la rate*; les doigts de la main *gauche sur le foie*. C'est par ce moyen qu'il s'établit une communication attractive, un courant magnétique, entre celui qui magnétise et les parties les plus irritables de celui qui est magnétisé.

11° Alors, et après une application de sept ou huit minutes, on tient encore pendant quelque temps une main sur les hypocondres; mais on promène l'*index* ou le pouce de l'autre du haut en bas, à commencer par la tête dès l'origine du nez,

au-dessus des sourcils, des tempes, etc.; etc., en descendant ainsi le long *des nerfs des bras et des mains*. On suit ce procédé, ensuite avec les deux mains, en dirigeant toujours la main droite sur la direction du *nerf sympathique gauche*, et la main gauche sur la direction *du nerf sympathique droit*, afin que les pôles soient toujours en opposition.

12° Si l'on magnétisait de bas en haut, on donnerait un nouveau cours aux liquides du corps humain; la tête du malade s'embarrasserait; et on pourrait lui donner une commotion funeste au cerveau, et *peut-être* une apoplexie.

13° On prétend *soutirer le fluide magnétique* de la personne malade, c'est-à-dire la magnétiser négativement, en approchant alternativement et pendant un certain temps, le pouce de l'endroit où l'on veut ôter la trop grande abondance du fluide, et *en le retirant en ligne perpendiculaire*, à deux pieds environ de distance.

14° Si on électrise avec le globe de verre une verge de fer légèrement mouillée, on sent autour du métal un petit vent frais, qui est la matière électrique, rendue plus sensible dans son écoulement, par les parties aqueuses qu'elle détache de la verge, pour les apporter à la main qui se présente. Ainsi, en magnétisant quelqu'un qui transpire, on ressent quelquefois une certaine fraîcheur, et le courant du fluide devient plus sensible.

15° Pour que le magnétisme conserve son action attractive et répulsive, il ne peut souffrir

une percussion violente. L'acier aimanté, placé sous le marteau, ou jeté avec force sur le pavé, perd sa propriété; ainsi un choc rapide dans l'air par le mouvement du bras, par un trop grand éclat de la voix, rompt la direction du fluide, et empêche les effets.

16° Lorsque les muscles sont retirés et contractés depuis longtemps, il est utile d'aider à leur développement par des émollients ou des bains de vapeurs, ainsi que l'ordonnait avec succès M. *de Haen,* avant de faire électriser les paralytiques; cependant ceci n'est qu'une plus grande précaution; le fluide magnétique *paraissant* s'insinuer dans les lieux mêmes où le fluide électrique, plus chargé de particules sulfureuses et grossières, ne peut pénétrer.

17° Si la direction du magnétisme avec le pouce ou l'*index*, les autres doigts étant repliés, gêne à la longue et fatigue, on peut se servir d'une verge de fer de six à sept pouces de longueur, assez effilée du côté que l'on présente au malade. Les pores du métal dont elle est composée, reconnus pour être à lignes droites, attirent le fluide aimanté qui se trouve dans le magnétiseur, surtout s'il *est jeune et vigoureux*, pour le transmettre au magnétisé.

18° L'homme sain, qui n'est fatigué d'aucune obstruction, et dont les fluides circulent librement, retire bientôt de la terre et de l'atmosphère, le magnétisme qu'il fournit à un autre. Ainsi, un arbre prend sa force de la terre où ses racines sont enfouies, et de ses branches multi-

pliées qui sont autant de pointes qui se balancent dans les airs.

19° La verge de fer tenue perpendiculairement *à l'atmosphère*, attire le fluide magnétique. On sait que des morceaux de fer, présentés pendant quelque temps à l'air, dans une position verticale, tels que des barreaux de fenêtre, s'aimantent naturellement, et du Fay a prouvé que c'est de cette seule position perpendiculaire que des verges de fer obtiennent leur vertu aimantée.

20° Les verges d'acier, en effet, qui sont trempées horizontalement, ne peuvent acquérir aucune direction magnétique ; tandis que celles qui sont trempées ou qu'on laisse refroidir perpendiculairement se dirigent vers les pôles, et se trouvent aimantées. Ainsi toutes les fois qu'on porte la baguette magnétique sur les sinus frontaux, et la direction des nerfs sympathiques, on commence ce procédé pendant *deux* ou *trois secondes*, *sa pointe élevée perpendiculairement* à l'atmosphère.

21° Le baquet n'est point absolument propre au magnétisme, mais il peut en augmenter l'effet. Il donne d'ailleurs au médecin magnétisant, la faculté de rassembler les malades sous ses yeux, et de les traiter tous ensemble. L'eau est remplie de particules ferrugineuses et magnétiques; elle est l'un des plus puissants conducteurs de l'électricité ; elle doit être très propre à porter et à propager le magnétisme.

22° La caisse circulaire qui la contient, est ordinairement de bois de chêne : elle a 1 pied 1/2 de profondeur, sur 4 ou 5 de diamètre. Le cou-

vercle est percé de plusieurs trous, dans lesquels on place des baguettes de fer, coudées et mobiles. Cette mobilité, qui permet de les hausser, de les baisser, facilite à chaque malade, placé autour du baquet, le moyen de les appliquer au siége du mal.

23° Pour augmenter l'intensité du magnétisme du baquet, quelques médecins ont placé dans l'eau un cercle de bouteilles ainsi préparées : on frotte chaque bouteille avec vivacité, et pendant un certain temps, dans une même direction, et en portant les mains de bas en haut; on la remplit par un souffle prolongé, autant qu'on le peut, d'air; on la bouche aussitôt avec soin, et on la place dans le baquet.

24° On magnétise encore les bouteilles de cette manière : on tient chacune d'elles par son fond; on mouille le pouce et l'autre main, de façon qu'il donne quelques gouttes d'eau. Après avoir introduit le pouce ainsi mouillé dans le goulot de la bouteille, on fait mouvoir celle-ci circulairement sur son axe; les gouttes d'eau s'échappent du pouce; et après ce mouvement pendant deux minutes environ, la bouteille est bouchée et placée, ou sur l'estomac du malade, où elle fait le même effet que la main du magnétisant, ou dans le fond du baquet.

25° On l'électrise fortement par le moyen d'une chaîne qui aboutit au globe électrique. De même les malades rangés autour du baquet forment une chaîne magnétique, et communiquent entre eux par une corde qui les entoure, ou en *appliquant*

mutuellement leurs pouces et les index de leurs voisins.

26° Le médecin magnétisant fait affluer quelquefois une plus grande abondance de fluide au malade, en employant un instrument de fer qui présente, aux deux extrémités, plusieurs pointes parallèles, qui se réunissent en faisceaux dans le milieu. Il applique les pointes de l'un des côtés à la région épigastrique du malade, et les pointes de l'autre à son estomac. Avec sa baguette de fer il frotte l'instrument en ligne droite, comme s'il voulait l'aimanter, c'est-à-dire, en partant de lui pour aller au malade.

27° Pour faciliter les émissions du fluide moteur, il faut surtout une grande propreté, soit dans celui qui magnétise, soit dans celui qui est magnétisé. « Lavez-vous souvent tout le corps, » disait Maxwel, si vous voulez éprouver les effets » salutaires du magnétisme. » L'usage du tabac qui fatigue les fibres du cerveau, celui de ces pommades insalubres, inventées par la beauté pour perpétuer son empire, et qui loin de blanchir la peau, ne font qu'en obstruer les pores, ne peuvent être tolérés dans le traitement magnétique.

28° Ce traitement ordonne des bains, un exercice modéré et en plein air, la promenade au milieu des champs, la musique, la gaieté, et la jouissance enfin de tous ces biens si simples et si doux que la nature sage et bien entendue nous invite à goûter pour notre conservation, en plaçant dans eux l'attrait du plaisir.

Ce sont là tous les procédés de M. d'Eslon, auxquels on a donné, dit-il, trop d'extension, mais dont on ne doit point douter des effets, qui sont attestés par des témoignages nombreux; il confirme aussi ce que les vrais médecins ont toujours soutenu, et que cependant M. Mesmer nie, que c'est passer d'une extrémité à l'autre, que de se borner exclusivement à la pratique de ses procédés, et de leur attribuer plus d'efficacité qu'à tous les remèdes, et dit: « Sans doute en bien des cas » les procédés qu'on emploie sont salutaires et » utiles; mais doivent-ils être universels? Voir » tous les médecins s'armer de baguettes, s'en- » tourer de baquets, proscrire aussitôt la méde- » cine usuelle et pratique, c'est peut-être ne pas » connaître la vraie puissance de l'agent qu'ils » *déifient;* négliger, d'un autre côté, d'approfon- » dir la théorie du magnétisme et les moyens de » rendre ses effets plus sensibles, de faire passer » dans l'homme les émanations de ce principe; » ne point chercher si son influence, plus ou moins » grande, peut déterminer le siége des maux, » c'est ressembler aux barbares habitants d'É- » phèse.

» Si parmi nous, disaient-ils, quelqu'un vient » exceller, ou trouver un nouvel art, qu'il soit » banni; qu'il aille porter ailleurs sa supériorité » ou ses lumières. »

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

DES

MÉMOIRES ET APHORISMES DE MESMER.

PREMIER MÉMOIRE.

Doctrine du magnétisme animal. 7
Considérations sur les propriétés de l'aimant. 10
Traitement magnétique de mademoiselle OEsterline attaquée de convulsions 11
Des persécutions éprouvées par Mesmer, à cause de sa découverte 13
Expériences sur le magnétisme, faites par Ingenhousze. . . 16
Traitement magnétique de M. Bauer, affecté d'une ophthalmie. 22
Lettre explicative adressée à la plupart des Académies des Sciences 23
Voyage de Mesmer en Souabe et en Suisse 24
Pendant son séjour à Munich, Mesmer fait des expériences magnétiques devant l'Electeur de Bavière 25
Traitement magnétique de M. d'Osterwald, atteint d'une goutte sereine imparfaite, avec paralysie des membres . . . . *ib.*
Retour de Mesmer à Vienne. . . . . *ib.*
Traitement des demoiselles Zwelferine et Ossine 26
Relation du traitement de mademoiselle Paradis, affectée d'une goutte sereine, de convulsions, de mélancolie et d'obstructions à la rate et au foie. 28
Persécutions de Mesmer à l'occasion de cette guérison. . . *ib.*
Traitement de la demoiselle Vipior 39
Arrivée de Mesmer à Paris 40
Traitements divers entrepris par Mesmer 41
Les vingt-sept propositions de Mesmer sur son système. . . 42

DEUXIÈME MÉMOIRE

Aperçu des opinions des siècles précédents, relativement aux *esprits*, aux *démons*, aux *archées*, etc 60
Notions de physique générale 61
Considérations sur le somnambulisme provoqué. 83

APHORISMES.

CHAPITRE 1er. — DES PRINCIPES.

1. Du principe incréé, des deux principes créés. 105
2. De la matière élémentaire. . . . . *ib.*
3. Du mouvement . . . . . *ib.*
4. De la matière élémentaire dont on ne peut se faire une idée. *ib.*
5. De son impénétrabilité . . . . . *ib.*
6. Elle est indifférente à être en mouvement. . . . . *ib.*

7. En mouvement elle constitue la fluidité, en repos la solidité, dont il résulte une combinaison. 105
8. De plusieurs parties de la matière en repos. 106
9. Elle est un état relatif du mouvement ou du repos . . . *ib.*
10. Les relations sont la source des variétés possibles dans les formes et les propriétés . . . . . *ib.*
11. Les quantités arithmétiques peuvent exprimer l'idée des différentes combinaisons possibles . . . . . *ib.*
12. 13. 14. Extension du même sujet . . . . . *ib.*
15. Les agrégats formés d'unités de la même espèce sont la matière homogène. . . . . *ib.*
16. De différentes espèces résulte la matière hétérogène. . *ib.*
17. Les combinaisons infinies donnent l'idée de toutes celles qui sont possibles 107
18. La matière est indifférente à toutes sortes de combinaisons, et sans propriétés. . . . . *ib.*
19. Le corps est l'ensemble de la matière en combinaison. . *ib.*
20. Les corps organiques sont les résultats des nouvelles combinaisons mises en ordres variés. . . . . *ib.*
21. Le corps inorganique est le résultat de l'ordre qu'a subi la matière combinée . . . . . *ib.*
22. Le corps inorganique est une distinction métaphysique. . *ib.*
23. La matière élémentaire de tous les corps est de la même nature. . . . . *ib.*
24. De l'idée du lieu. . . . . *ib.*
25. Extension de ce sujet. 108
26. Les points imaginaires donnent l'idée de l'espace . . . *ib.*
27. Le mouvement est la matière occupant successivement différents points. . . . . *ib.*
28. Il modifie la matière. . . . . *ib.*
29. Il est l'effet immédiat de la création . . . . . *ib.*
30. Il est entretenu par la matière appelée *fluide*. . . . . *ib.*
31. La matière fluide en mouvement donne la direction, la célérité et le ton. . . . . *ib.*
32. Le ton est le mode du mouvement des parties entretenues en état. . . . . *ib.*
33. La combinaison et la dissolution sont deux directions opposées. . . . . *ib.*
34. La fluidité parfaite dépend de l'égalité des directions opposées. . . . . *ib.*
35. La fluidité diminue ou augmente en raison de ces directions 109
36. De la cohésion, combinaison ou de la cohésion primitive. *ib.*
37. La matière en repos constitue la solidité. . . . . *ib.*
38. De la premiere impulsion du mouvement. . . . . *ib.*
39. La matière conserve le mouvement qu'elle a reçu. . . . *ib.*
40. Différence de mouvements considérés. . . . . *ib.*
41. Des parties constitutives de la matière fluide, combinées à l'infini, et susceptibles de mouvements infinis . . . . *ib.*
42. Des propriétés des corps organisés. . . . . *ib*
43. Du courant des fluides 110

44. Des courants appelés *filières* à cause de leurs subdivisions. 110
45. Les interstices de la matière sont le résultat de la combinaison. . . . . *ib.*
46. La matière subtile traverse les interstices des masses. . *ib.*
47. Le corps obéit au mouvement du fluide qui l'entoure. . *ib.*
48. Il est entraîné par un courant. . . . . *ib.*
49. Démonstration de cette proposition. . . . . *ib.*
50. Les courants rentrants ou sortants sont la cause de l'attraction ou de la répulsion. . . . . *ib.*
51. Extension du même sujet . . . . . *ib.*
52. Point de courants rentrants sans des courants sortants, attendu le plein 111
53. Il y a eu dans le commencement une somme de mouvement imprimée à la matière. . . . . *ib.*
54. De l'impression primitive de ce mouvement sur les fluides. *ib.*
55. Résultat de cette impression. . . . . *ib.*
56. Démonstration figurée de ce résultat. . . . . *ib.*
57. Explication étendue de cette figure, tendant à prouver toutes les directions des courants. . . . . *ib.*
58. Somme du mouvement appliqué aux parties de la matière. *ib.*
59. Les combinaisons prennent leurs sources dans les modifications de ces courants. . . . . *ib.*
60. Les corps flottent dans les courants de la matière subtile. 112
61. La cohésion est le résultat des directions opposées. . . *ib.*
62. De l'accélération des courants par la réunion des filières voisines . . . . . *ib.*
63. Les corps solides accélèrent les courants. . . . . *ib.*
64. Les filières gardent quelquefois leurs premières directions. 113
65. De l'attraction ou phénomène de l'aimant . . . . . *ib.*
66. De la répulsion . . . . . *ib.*
67. Lorsqu'un courant entre dans un corps, il en doit sortir un plus faible, mais simultané. . . . . *ib.*
68. La marche des corps célestes expliquée . . . . . *ib.*
69. Une molécule grossière est devenue par hasard le centre d'un courant particulier. . . . . *ib.*
70. Extension de cette proposition. . . . . *ib.*
71. Les sphères sont le résultat d'une action égale de la périphérie vers le centre. . . . . *ib.*
72. La différence des masses a dépendu du hasard des combinaisons. 114
73. Extension de cette assertion. . . . . *ib.*
74. Du mouvement de rotation de la matière. . . . . *ib.*
75. Extension de ce sujet. . . . . *ib.*
76. Tendance réciproque des corps célestes. . . . . *ib.*
77. Du flux et du reflux. . . . . *ib.*
78. De l'influence entre les corps célestes. . . . . *ib.*
79. Conclusion sur cette loi constante de la nature. . . . 115
80. Le *magnétisme* est le résultat de l'influence réciproque, et des rapports qu'ont tous les corps co-existants. . . . *ib.*

CHAPITRE II. — De la cohésion.

81. De la cohésion. 115
82. Cause de la cohésion. . . . . ib.
83. Effet de la cohésion. . . . . ib.
84. De la résistance. . . . . ib.
85. De la résistance totale. 116
86. Cohésions variées . . . . . ib.
87. La matière résistante est invariable. . . . . ib.
88. De la cessation de la cohésion. . . . . ib.

CHAPITRE III. — De l'élasticité.

89. Définition de l'élasticité. 116
90. Propriété de l'élasticité des corps. . . . . ib.
91. Divisions concernant l'élasticité des corps. . . . . ib.
92. Du corps élastique comprimé. 117
93. Extension de ce sujet. . . . . ib.
94. Des corps non élastiques. . . . . ib.
95. Solution de la cohésion. 118
96. Effets de l'élasticité. . . . . ib.
97. Les efforts donnent une autre direction aux parties constitutives, sans les dissoudre. . . . . ib.

CHAPITRE IV. — De la gravité.

98. De la tendance entre les corps co-existants. 118
99. Les causes sont les courants environnants des corps. . ib.
100. Conclusion sur la gravitation des corps. . . . . ib.
101. Système sur l'action d'un courant général. . . . . ib.
102. Extension de ce système. 119
103. Des différentes couches qui composent le globe. . . ib.
104. De la force motrice appliquée. . . . . ib.
105. De la célérité des courants augmentée aux approches de la terre. . . . . ib.
106. De la gravitation de la terre vers les corps pesants. . ib.
107. Cessation de la gravité. . . . . ib.
108. La gravité cesse en approchant du centre de la terre. . ib.
109. Gravité des corps augmentée ou diminuée par les eaux. ib.
110. Des causes de la gravité. . . . . ib.
111. La solidité de la terre augmente à une certaine profondeur. 120

CHAPITRE V. — Du feu.

112. Il y a deux directions du mouvement. 120
113. Du feu, comme cause de la dissolution. . . . . ib.
114. Idée de la flamme ou de la lumière, relativement à nos sens. . . . . ib.
115. Idée de la chaleur. . . . . ib.
116. Conclusion sur l'état du feu, relative à la diminution de la cohésion. 121
117. De la matière phlogistique. . . . . ib.
118. De la combustibilité. . . . . ib.

CHAPITRE VI. — Du flux et du reflux.

119. La cause de la gravité des corps est celle de leurs propriétés. 121
120. Du mouvement de rotation. . . . . ib.
121. De la surface du globe. . . . . ib.
122. Effet du défaut de gravité. . . . . ib.
123. Appelé *flux* et *reflux*. 122
124. Variation de ses causes et de ses effets. . . . . ib.
125. De l'intention et de la rémission qui augmente ou diminue la cohésion, la gravité, l'élasticité, l'électricité, le magnétisme et l'irritabilité. . . . . ib.
126. Les équinoxes les augmentent. . . . . ib.
127. Première preuve. . . . . ib.
128. Seconde preuve. . . . . ib.
129. Modification du flux et reflux. 123
130. Autre cause spéciale du flux et reflux. . . . . ib.
131. Il existe huit sortes de flux et reflux. . . . . ib.

CHAPITRE VII. — De l'électricité.

132. Effet divisé de l'électricité. 123
133. Extension de ce sujet. 124
134. Courants rentrants et sortants observés dans l'électricité. ib.

CHAPITRE VIII. — De l'homme.

135. Considérations sur la conservation de l'homme. . . . 124
136. Extension de ce sujet. . . . . ib.
137. De la réparation alimentaire nécessaire à chaque individu. ib.
138. De la réparation du mouvement par le sommeil. . . ib.
139. L'homme a deux sortes de réfections. . . . . ib.
140. De l'homme dans l'état de sommeil. 125
141. Les courants universels réparent pendant le sommeil. . ib.
142. De la gravité du courant magnétique, comme courants universels. . . . . ib.
143. La veille est déterminée par la plénitude du réservoir du mouvement. . . . . ib.
144. De l'enfant. . . . . ib.
145. De son expulsion par l'accouchement. . . . . ib.
146. De l'homme en état de santé. . . . . ib.
147. De l'état de l'harmonie. . . . . ib.
148. L'harmonie troublée est la maladie. . . . . ib.
149. Il n'y a qu'une harmonie ou une santé. 126
150. La ligne droite représente la santé. . . . . ib.
151. La maladie est son aberration. . . . . ib.
152. Du remède. . . . . ib.
153. Un principe constitue, rétablit et entretient l'harmonie. ib.
154. De l'origine de l'homme par le mouvement. . . . . ib.
155. Ce mouvement est le principe vital. . . . . ib.
156. C'est lui qui entretient les fonctions. . . . . ib.
157. Des viscères de l'homme. . . . . ib.
158. Du principe vital. . . . . ib.
159. Ce qu'on appelle *magnétisme*. 127

160. De l'homme pénétré par les courants universels . . . 127
161. Des courants rentrants et sortants par les parties éminentes. . . . . ib.
162. Des pôles magnétiques. . . . . ib.
163. Détermination des pôles . . . . . ib.
164. Du centre qui sépare deux pôles. . . . . ib.
165. Les courants peuvent être propagés à des distances considérables. . . . . ib.
166. Les pointes sont de bons conducteurs 128
167. Définition des conducteurs. . . . . ib.
168. Propriété des courants. . . . . ib.
169. De la propagation des courants. . . . . ib.
170. Les courants peuvent être renforcés . . . . . ib.
171. Premier moyen. . . . . ib.
172. Second moyen . . . . . ib
173. Troisième moyen . . . . . ib.
174. L'intensité des courants augmentée. . . . . ib.
175. Courants réfléchis par les glaces. . . . . ib.

CHAPITRE IX. — DES SENSATIONS.

176. Définition de la sensation. 129
177. La sensation est le résultat des impressions. . . . . ib.
178. De la pensée . . . . . ib.
179. Cause du changement de la pensée . . . . . ib.
180. La sensation est l'aperçu de la différence . . . . . ib.
181. Les sensations sont innombrables. . . . . ib.
182. Les nerfs sont les organes des sens. . . . . ib.
183. Des différents organes des sens 130
184. De la possibilité des pressentiments. . . . . ib.
185. Question à résoudre sur les affections qui peuvent nous occasionner des êtres placés en lignes courbes ou obliques . ib.
186. La plus forte sensation efface la plus faible. 131
187. Nous ne sentons pas l'objet tel qu'il est . . . . . ib.
188. Ce que sont nos sensations. . . . . ib.
189. Conclusion sur les sensations . . . . . ib.

CHAPITRE X. — DE L'INSTINCT.

190. Définition de l'instinct. 131
191. Les animaux en sont doués. . . . . ib.
192. De la vue relativement à l'instinct 132
193. Comparaison. . . . . ib.
194. Cet instinct est l'effet de l'ordre de l'harmonie. . . . ib.
195. De l'homme insensible à l'instinct. . . . . ib.
196. De l'homme qui se sert de ce qu'il appelle la *raison* . . ib.
197. L'instinct est naturel, la raison est factice. . . . . ib.
198. La vie de l'homme est une partie du mouvement universel. ib.
199. La mort est le repos. . . . . ib.
200. Du développement des corps organiques. 133
201. L'homme parvenu au point d'équilibre qui existe entre le mouvement et le repos, doit commencer à mourir . . . ib.
202. Cette progression peut être troublée dans ses proportions. ib.

203. Si elle ne l'est pas, l'homme finit sans avoir été malade, *et vice versâ*. Distinctions détaillées. 133
204. En rétablissant les viscères dans leurs fonctions, on établit l'harmonie générale du corps. L'effort de la nature sur eux s'appelle *crise* 134

CHAPITRE XI. — DE LA MALADIE.

205. Des symptômes symptomatiques considérés comme effets de l'aberration de l'harmonie. 135
206. Distinction des effets produits par la cause de la maladie, ou par les efforts de la nature. . . . . *ib.*
207. Importance de cette distinction . . . . . *ib.*
208. Effets des causes des maladies. . . . . *ib.*
209. On remédie aux effets de la rémission en augmentant l'irritabilité, l'élasticité, la fluidité et le mouvement. . . *ib.*
210. Un corps en harmonie est insensible aux effets du magnétisme, *et vice versâ*. . . . . *ib.*
211. Le *criterium* de la guérison est l'insensibilité du magnétisme. 136
212. Les douleurs augmentent souvent par l'application du magnétisme . . . . . *ib.*
213. L'action du magnétisme arrête l'aberration. . . . . *ib.*
214. L'application du magnétisme fait cesser les symptômes. *ib.*
215. Il augmente les symptômes critiques. . . . . *ib.*
216. Par ces effets divers on distingue les différents symptômes. . . . . *ib.*
217. Ils se développent par l'ordre inverse de la formation de la maladie. . . . . *ib.*
218. La maladie décroît comme elle s'est accrue. . . . . *ib.*
219. Point de guérison sans crises. . . . . *ib.*
220. Les crises offrent trois époques principales. . . . . *ib.*

CHAPITRE XII. — DE L'ÉDUCATION.

221. Considérations de l'homme. 137
222. L'homme doit vivre en société. . . . . *ib.*
223. Définition de l'éducation . . . . . *ib.*
224. Conclusion sur la règle de l'éducation . . . . . *ib.*
225. L'éducation commence avec l'existence. . . . . *ib.*
226. De la perfection des organes des sens. . . . . *ib.*
227. De la perfection du mouvement. . . . . *ib.*
228 Le développement de l'homme est un progrès de l'éducation. . . . . *ib.*
229. Première règle de l'éducation. 138
230. Seconde règle . . . . . *ib.*
231. L'enfant doit trouver l'ordre dans lequel il doit s'instruire, se développer et se former. . . . . *ib.*
232. L'homme communique avec ses semblables de deux manières. . . . . *ib.*
233. Moyens que l'on emploie pour communiquer ses idées aux autres hommes. . . . . *ib.*
234. La langue naturelle est la physionomie, etc. . . . . *ib.*
235. De la langue de convention . . . . . *ib.*

CHAPITRE XIII. — THÉORIE DES PROCÉDÉS.

236. Resumé de la théorie du système général 138
237. Gravitation particulière et réciproque des parties constitutives de la terre vers le tout, etc. 139
238. De la position respective de deux êtres agissant l'un sur l'autre. 140
239. Considération de l'homme partagé en deux pour concevoir l'opposition des pôles. 141
240. L'action du magnétisme animal peut être renforcée ou propagée par des corps animés ou inanimés; dénomination des corps qui y sont plus propres 142

CHAPITRE XIV. — OBSERVATIONS SUR LES MALADIES NERVEUSES ET SUR L'EXTENSION DES SENS ET DES PROPRIÉTÉS DU CORPS HUMAIN.

241. De l'irritabilité exagérée. 142
242. Variété innombrable de ses maladies. 143
243. Première division de ces sujets . . . . . *ib.*
244. Seconde division . . . . . *ib.*
245. Troisième division . . . . . *ib.*
246. Les phénomènes sont nombreux pour l'observateur. . . *ib.*
247. Nous sommes dépendants des êtres qui nous environnent. *ib.*
248. L'extension des facultés de nos organes est considérablement augmentée par l'irritabilité. . . . . *ib.*
249. Les principes établis sont nécessaires pour concevoir la suite . . . . . *ib.*
250. De la faculté de sentir une impression. 144
251. Démonstration de l'action d'un objet extérieur sur nos organes . . . . . *ib.*
252. Des bornes de l'extension des sens. . . . . *ib.*
253. Éloge de la philosophie. 145
254. De Descartes, Galilée, Newton, Kepler et Buffon. . . *ib.*
255. L'extension des facultés de chaque sens pourrait être portée plus loin que les lunettes n'ont porté l'extension de la vue. . . . . *ib.*
256. Nous ne jugeons de rien que par le concours des impressions combinées. . . . . *ib.*
257. Restitution supposée des sens à un imbécile 146
258. Réflexion sur les impressions légères par rapport à notre état habituel . . . . . *ib.*
259. Les maladies nerveuses rendent ces impressions infiniment plus vives. 147
260. Les malades se familiarisent peu à peu avec ces impressions . . . . . *ib.*
261. Les personnes sujettes aux crises perdent presque toujours la mémoire des impressions qui les affectent dans cet état. . . . . *ib.*
262. Ces faits ne paraissent exagérés qu'à ceux qui n'ont pas observé. 148
263. Possibilité d'obtenir un compte exact des sensations qu'éprouvent des personnes en crises. . . . . *ib.*

264. Des divers phénomènes remarqués dans les personnes en crises 149
265. De la propriété pénétrante qu'ont les yeux dans un état de crise . . . . . *ib.*
266. Expériences nombreuses. . . . . *ib.*
267. Détails d'observations 150
268. Suite et réflexions sur ces observations . . . . . *ib.*
269. Pôles du corps humain aperçus lumineux . . . . . *ib.*
270. Observations sur ce fait . . . . . *ib.*
271. Vérification curieuse des principes 151
272. Réflexion. . . . . *ib.*
273. Expérience . . . . . *ib.*
274. Expérience . . . . . *ib.*
275. Observations sur l'irritabilité exagérée . . . . . *ib.*
276. Vaste champ d'observations . . . . . *ib.*
277. Réflexions. 152
278. Projet d'instruction. . . . . *ib.*
279. Phénomènes qu'offrent les personnes en crises. . . . *ib.*
280. Observation sur le son. 153
281. Observation sur le goût. . . . . *ib.*
282. Rapport des sensations d'une personne très irritable sur la dégustation d'une petite croûte de pain, grosse comme la tête d'une épingle . . . . . *ib.*
283. Des sensations de l'odorat comparées à celles du goût. . *ib.*
284. Du tact. 154

CHAPITRE XV. — PROCÉDÉS DU MAGNÉTISME ANIMAL.

285. Tout se touche dans l'univers au moyen d'un fluide universel. 154
286. Nécessité des courants rentrants et sortants. . . . . *ib.*
287. Plusieurs moyens très détaillés de les fortifier sur l'homme, en se mettant en harmonie avec lui, etc., indication des maladies et de leurs siéges.. . . . . *ib.*
288. Moyen d'amener la maladie à une crise salutaire, avec des détails 155
289. Le siége ordinaire des maladies est dans les viscères du bas-ventre. . . . . *ib.*
290. Raison déterminante de toucher d'abord ces viscères. . 156
291. On touche avec le pouce et l'indicateur ou avec la paume de la main, etc. . . . . *ib.*
292. On touche médiatement et avantageusement avec des baguettes de verre, etc.; la baguette aimantée a plus d'action, mais elle a ses inconvénients. 157
293. Il est bon d'opposer un pôle à l'autre. . . . . *ib.*
294. Il y a plus d'avantage de toucher en face, etc. . . . 158
295. On magnétise un bassin comme un bain, en plongeant un corps conducteur, etc.; moyens détaillés. . . . . *ib.*
296. Moyens très détaillés de composer les baquets en y arrangeant des bouteilles en rayons. . . . . *ib.*
297. Autres moyens de faire des baquets sans eau et de les employer, etc. 160
298. Moyens de former des chaînes. . . . . *ib*

299. Des boîtes magiques ou magnétiques pour ceux qui ne peuvent aller au traitement, lesquelles on place sous un lit. 161
300. Des baquets de famille dont les bouteilles sont remplies d'eau ou de verre. 162
301. Plus la matière qui remplit les bouteilles est dense, comme le mercure, plus elles sont actives. . . . . *ib.*
302. Il est plusieurs moyens d'augmenter l'activité des courants. . . . . *ib.*
303. Le magnétisme, à une certaine distance, produit plus d'effets selon qu'il est appliqué immédiatement. . . . *ib.*
304. Les arbres sont les meilleurs condensateurs du magnétisme animal, après l'homme, etc., moyen très étendu de magnétiser les arbres, pour y établir un traitement. . 163
305. Moyen de magnétiser une bouteille, un verre, une tasse, et de présenter la boisson, qui change alors de saveur pour les malades. 165
306. Une fleur se magnétise par l'attouchement fait avec principes. . . . . *ib.*
307. Moyen de magnétiser une baignoire, avec les doigts, la baguette ou la canne. . . . . *ib*
308. Projet d'ajouter au baquet un verre cylindrique, communiquant au-dehors de l'appartement. 166

CHAPITRE XVI. — NOTIONS GÉNÉRALES SUR LE TRAITEMENT MAGNÉTIQUE.

309. Il n'y a qu'une maladie et qu'un remède; de la maladie et du remède. 166
Les remèdes sont contraires ou inutiles. . . . . *ib.*
310. On a recours à l'émétique et aux purgatifs, parce que le fluide magnétique n'agit pas sur les corps étrangers hors du système vasculeux. 167
311. Magnésie ordonnée contre les acides, crème de tartre soluble, contre les alcalis dominants. . . . . *ib.*
312. Raison de ce qu'on engage les malades à prendre de la nourriture. 168
313. Le tabac, le vin, les liqueurs, le café et les aliments chauds sont interdits. . . . . *ib.*
314. Citation du traitement de M. le marquis de Tissard. . . 169
315. Traitement de l'épilepsie et de la catalepsie. . . . . *ib.*
316. De l'apoplexie. . . . . *ib.*
317. Des maladies d'oreilles. . . . . *ib.*
318. Des maladies des yeux. 170
319. De la teigne. . . . . *ib.*
320. Des tumeurs de toute espèce. Les ulcères traités avec succès par les lotions d'eau magnétisée. . . . . *ib.*
321. Des maladies cutanées et internes. . . . . *ib.*
322. Des maux de tête. . . . . *ib.*
323. Des maux de dents. 171
324. De la lèpre. . . . . *ib.*
325. De la difficulté de la parole. . . . . *ib.*
326. Des maux de gorge et de l'enchifrènement. . . . . *ib.*

327. De la migraine. 170
328. De l'asthme, de l'oppression et des autres affections de poitrine. . . . . *ib.*
329. De l'incube. . . . . *ib.*
330. Des douleurs, des engorgements, des obstructions de l'estomac, du foie, de la rate et des autres viscères. . . . *ib.*
331. Des coliques, du vomissement, de l'érétisme, des douleurs des intestins, et de toutes les parties du bas-ventre; précautions à prendre dans ces cas. 172
332. Des maladies de matrice. . . . . *ib.*
333. Point de guérison sans crises; raisons de cette assertion. 172
334. Les crises sont plus ou moins salutaires. 173
335. Des crises naturelles. . . . . *ib.*
336. Des crises moins évidentes. . . . . *ib.*
337. Le magnétisme aide les crises insuffisantes de la nature. *ib.*
338. Le baquet, le fer, la corde et la chaîne donnent des crises. *ib.*
339. Rarement une crise naturelle n'est pas salutaire. . . . 174
340. Le malade tombe souvent en catalepsie par des crises naturelles ou artificielles, mais sans danger. . . . . *ib.*
341. Raisons des dangers des crises trop fortes. . . . . *ib.*
342. Suite des crises violentes dans un sujet qui y est disposé. *ib.*
343. De l'avantage et de l'abus des crises. . . . . *ib.*
344. Le droit de tirer un parti avantageux des crises appartient au médecin observateur et pénétré de la doctrine du magnétisme animal. 175
Lettre d'un médecin, élève de Mesmer, pour faire suite aux aphorismes. 175
Magnétisations par le toucher dans les maladies en général. . 176
Magnétisation sur une personne assise. 177
— pour un paralytique. . . . . *ib.*
— dans les crises. 179
Ménagements qu'exige la tête dans les magnétisations . . . 181
Magnétisation pour provoquer l'expectoration 182
Magnétisation dans une obstruction de mésentère 184
Manière d'augmenter l'action magnétique par divers objets magnétisés 185
Observations curieuses sur les effets magnétiques 187
Observation sur les effets des corps réflecteurs. 188
De l'union sympathique des magnétisés. . . . . *ib.*
Méthode pour diriger les crises. 189
Nécessité de l'intention de la part du magnétiseur 190
De l'organe de la vue dans les magnétisations. 194
Magnétisation à distance. 194
Magnétisation sans être vu, à l'aide de corps réflecteurs . . 196
Action magnétique augmentée par l'air et le son 197
Différence entre les effets magnétiques et les commotions de la peur, de la surprise, etc 199
Action magnétique augmentée par l'électricité 200
Expériences de M. Carra sur le magnétisme animal . . . 202
Magnétisation à l'aide de corps denses et pesants sur la région malade 204
Procédés de M. D'Eslon. 207